

سكان النهر

Le Monde

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE - N° 15951 - 7 F

VENDREDI 10 MAI 1996

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

Le Monde des livres

Le Mai du livre d'art

Un cahier de 8 pages

Conflit entre élus RPR sur les marchés publics d'Ile-de-France

L'AFFAIRE des marchés publics d'Ile-de-France, déclenchée par les révélations d'une élue du RPR, Claude-Annick Tissot, met sérieusement en cause le président du conseil régional, Michel Giraud, lui aussi RPR. M. Tissot est revenue, jeudi 9 mai, dans un entretien publié par *Le Parisien* et dans des déclarations au *Monde*, sur les procédures illicites employées, selon elle, dans l'attribution des contrats d'entretien ou de construction des lycées. Collaboratrice de longue date d'Alain Devaquet, conseiller de Jacques Chirac à l'Elysée, M. Tissot affirme avoir subi des « pressions » et ne pas vouloir se laisser « intimider ». M. Giraud, qui avait pris parti pour M. Balladur en 1995, réunira le 13 mai la conférence des présidents du conseil régional.

Lire page 6

Un mandat d'arrêt international est lancé par la justice belge contre Serge Dassault

Le PDG du groupe aéronautique est mis en cause dans une affaire de pots-de-vin

UN JUGE D'INSTRUCTION belge, du tribunal de Liège, a lancé un mandat d'arrêt international contre Serge Dassault, PDG du groupe aéronautique qui porte son nom. L'information, révélée par la télévision francophone

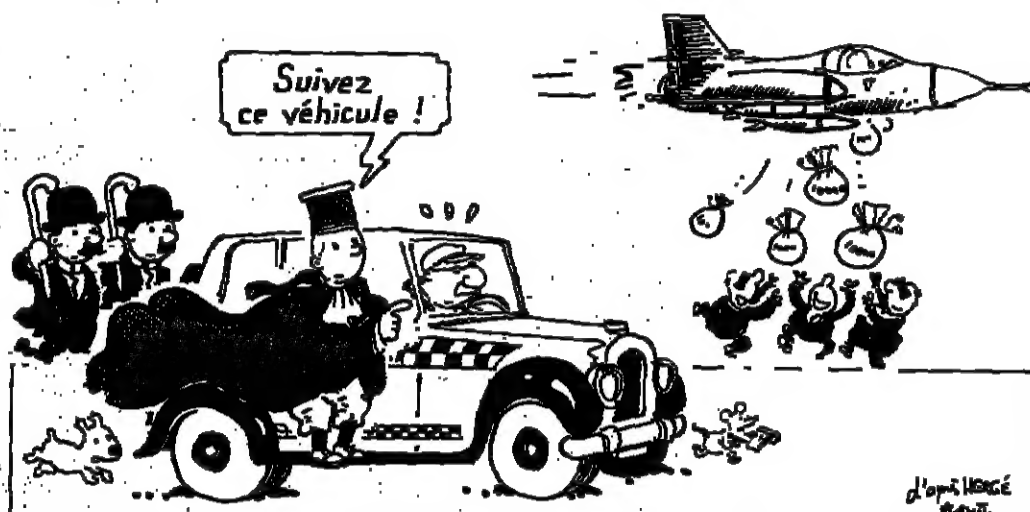
RTBF, a été confirmée jeudi 9 mai. Avant de délivrer le mandat, le juge avait adressé une commission rogatoire internationale à la justice française. Une partie des investigations demandées par le juge belge ont été exécutées.

Serge Dassault est soupçonné d'avoir versé une commission de plus de 10 millions de francs français pour obtenir un contrat de 1 milliard de francs signé en juin 1989 par sa filiale Dassault Electronique (dont il est président

d'honneur). Ce contrat, dit « Carapace », confié à la firme française le soin d'équiper en nouveaux moyens de guerre électronique des avions F16 achetés aux Etats-Unis par l'armée de l'air belge. M. Dassault a simplement déclaré, jeudi, par le biais de son service de presse : « Je ne suis pour rien dans cette affaire ».

La justice belge enquête dans les milieux aéronautiques depuis l'assassinat, le 15 juillet 1991 à Liège, d'André Cools, ancien vice-premier ministre socialiste. La vérité n'a toujours pas été faite sur ce crime. Mais les enquêtes révèlent de nombreuses « commissions » versées lors de passation de contrats, notamment par la firme italienne Agusta, ce qui a entraîné la condamnation du socialiste walon Guy Coëme, ministre de la défense en 1988. Elle a aussi provoqué la démission de Willy Claes, secrétaire général de l'OTAN, ancien ministre de l'Economie ayant approuvé le contrat Agusta.

Lire page 28



Cannes 96

POUR la quarante-neuvième fois, Cannes devient la capitale du cinéma mondial, du 9 au 20 mai, où se mêleront économie et cinéphilie. *Le Monde* consacrera deux pages quotidiennes au festival pendant toute sa durée. Nous présentons aujourd'hui tous les films et « l'aventure du cinéma européen » dans un cahier de douze pages placé sous le signe de Marcello Mastroianni, qui « rêve d'une planète où tout le monde serait napolitain ».

Lire notre cahier spécial

Constitution sud-africaine

Le Parlement sud-africain a adopté la nouvelle Constitution de l'après-apartheid.

Défaite électorale du pouvoir en Inde

Le parti du Congrès, au pouvoir en Inde, reconnaît sa défaite aux élections législatives.

La barbarie en procès

De La Haye à Rome, d'hier à aujourd'hui, la justice n'oublie pas les crimes contre l'humanité.

Le chic passe à l'Ouest

La Côte Atlantique l'emporte désormais sur la Côte d'Azur, considérée comme moins « authentique » par les touristes.

Escroquerie aux timbres

La justice enquête sur une escroquerie dont ont été victimes des centaines de collectionneurs de timbres et de spéculateurs, sur la Côte d'Azur.

La baisse des taux d'intérêt

Des obstacles politiques et techniques s'opposent au passage des taux d'intérêt français courts sous les taux allemands.

Allemagne, 3 DM; Autriche-Guyane, 9 F; Belgique, 20 ATS; Belgique, 45 FB; Canada, 2,25 \$CAN; Côte d'Ivoire, 200 F CFA; Danemark, 14 KRO; Espagne, 228 PTA; Grande-Bretagne, 1 £; Grèce, 200 DR; Italie, 1.000 Lira; Israël, 200 NIS; Japon, 100 ¥; Maroc, 10 DH; Norvège, 14 KRO; Pays-Bas, 3 F; Portugal, 200 Esc; République tchèque, 100 Kč; Royaume-Uni, 1 £; Suède, 100 Kr; Suisse, 1 S; Taiwan, 100 NTS; Thaïlande, 100 Baht; Turquie, 1 Lira; USA (NY), 2 \$; USA (autres), 2,50 \$.

M 0147-0510 - 7,00 F

Sarajevo se fait du cinéma sur l'île de Brac

DE L'ILE DE BRAC (Dalmatie)

de notre envoyé spécial

Sur la plage rayonnante de soleil, une explosion retentit. Un obus de mortier fracasse la mer. Une fraction de seconde plus tôt, un premier obus s'était abattu dans la mer, à cinq mètres du rivage. Les enfants, tranquillement allongés au bord de l'eau, s'affolent, écarquillant leur visage dans le sable doré. Admir Kenovic, le metteur en scène, crie : « Coupez ! » C'est la dernière prise du premier long métrage bosniaque de fiction, *Le Cercle parfait*. L'île de Brac retrouve son calme olympien.

Le film raconte l'histoire d'un vieux poète alcoolique qui recueille deux enfants perdus après la destruction de leur village et un chien aux pattes arrière sectionnées par un éclat d'obus. L'action a principalement pour cadre Sarajevo assiégée. Mais lors d'une conversation nocturne, le poète Hamza et les garçons évoquent leurs rêves : monter dans un train, aller voir la mer... Ces scènes viennent d'être filmées sur l'île de Brac, au large de la

côte dalmate. Admir Kenovic y a convié toutes les personnes qui ont participé au film de près ou de loin. Des autobus ont transporté dans ce coin de paradis près d'une centaine d'acteurs et de techniciens, venus avec leurs familles. Certains enfants, dont Memo et Amir, les personnages principaux, n'avaient jamais vu la mer.

La troupe a trouvé son havre dans un hôtel de luxe, le Brezandice, qui surplombe la plus belle plage de la région. Le déferlement des Bosniques a légèrement surpris les touristes de la bourgeoisie croate, venus assister au même moment à un tournoi international de tennis. Lorsque Memo et Amir, les deux frères, décident de goûter l'eau de la piscine, puis la racachent bruyamment car elle est trop chlorée, les touristes leur jettent un coup d'œil dédaigneux. Quand l'équipe, qui attend l'arrivée du soleil, passe une journée entière au bar et se soûle allègrement, savourant la paix retrouvée, les touristes pincet les lèvres. Puis certains dignes visiteurs s'inquiètent franchement quand ces Bosniques reconstituent des scènes de bombardements sur la célèbre plage.

Un tennismen allemand questionnera même un serveur du Brezandice afin de savoir si Brac est soudainement devenue une île de fous.

La fin du tournage a été célébrée par un gigantesque pique-nique autour du traditionnel agneau grillé. On s'est rappelé comment la première enveloppe d'argent (700 000 francs) avait été acheminée jusqu'à Sarajevo par la costumiériste à travers les lignes serbes. On a repensé à ce jour où un artificier est tombé du toit, accident non prévu dans le scénario. L'équipe a ensuite repris le chemin de la capitale bosniaque, fière d'avoir participé à la renaissance du cinéma de son pays. Pour ces Sarajeviens, *Le Cercle parfait* est l'unique et dernier film de la guerre. Il est aussi le premier film de la paix. Probablement sera-t-il candidat pour la sélection du Festival de Cannes au printemps 1997.

Rémy Ourdan

Lire page 18

Le PSG gagne la Coupe des coupes

LE PARIS-SAINT-GERMAIN a gagné la première Coupe d'Europe de son histoire, celle des vainqueurs de coupe, en battant (1-0) les Autrichiens du Rapid de Vienne en finale, mercredi 8 mai, à Bruxelles. Ce succès est le deuxième obtenu par un club français dans une compétition européenne, trois ans après la victoire de l'Olympique de Marseille en Coupe des clubs champions. Les Parisiens se sont imposés au terme d'une rencontre sans éclat, grâce à un coup franc de leur défenseur Bruno N'Gotty. Le PSG sauve ainsi sa saison en atteignant l'un des deux objectifs fixés par ses dirigeants.

La mort d'un torero unique



LUIS-MIGUEL DOMINGUÍN

LE TORERO Luis-Miguel Dominguín, né le 9 décembre 1926, est mort mercredi 8 mai près de Cadix. Outre sa grâce naturelle qui inspira les artistes et les intellectuels de l'après-guerre et un art consenti de la séduction, il laisse l'image du torero le plus complet du siècle, vrai successeur de Ma-nolete.

Lire page 22

Nous ne nous laisserons pas faire

par Jean-Pierre Elkabbach

Nous assistons, depuis une semaine, à un déferlement sans précédent de rumeurs et de calomnies qui visent France Télévision et ses dirigeants. Ces rumeurs ont un prétexte : les contrats passés par France 2 avec un certain nombre d'animateurs. Elles ont un même objectif : la déstabilisation de la télévision publique, et sa chute. Les partisans de la privatisation pointent leur nez... Nos adversaires ne peuvent pas critiquer les résultats obtenus par la télévision publique : audience en

hausse, finances saines, bonne image auprès des Français. Ils ne peuvent pas critiquer non plus ses programmes : croissance sans précédent des investissements de notre groupe dans la fiction, le documentaire et les programmes jeunesse, plus grande place donnée à la culture sur nos chaînes. Ils ne peuvent pas attaquer non plus l'information : pluralisme, rigueur, développement régional et local. Nous payons aujourd'hui le prix de nos succès.

Alors, que nous reproche-t-on ? D'avoir eu en matière de contrats une pratique autocratique ? C'est la loi qui donne au président de France Télévision le pouvoir de signer ces contrats, dont le caractère confidentiel est impératif. Les conseils d'administration des deux chaînes m'ont confirmé ce pouvoir dès leur première délibération. Les grands contrats sont pluriannuels et s'exécutent sous plusieurs exercices et même sous plusieurs présidents ! Les contrats que j'ai signés ont été utiles à nos sociétés, j'assume la responsabilité de leur signature.

Lire la suite page 11 et nos informations page 26

Jean-Pierre Elkabbach est président de France Télévision.

DE L'ENFANCE TUNISIENNE AU PERCHOIR DE L'ASSEMBLÉE, L'ITINÉRAIRE D'UN HOMME QUI COMPTE.

JÉRÔME CATALA
JEAN-BAPTISTE PRÉDALI
Philippe Séguin
Hussard de la République

Editions du Seuil

ENVIRONNEMENT Des milliers de manifestants anti-nucléaires ont tenté de s'opposer à l'acheminement de déchets radioactifs devant être stockés à Gorleben, dans le nord

de l'Allemagne, après retraitement à l'usine française de La Hague. ● DES HEURTS violents se sont produits, mercredi 8 mai, entre les policiers et les groupes qui cherchaient à empê-

cher la progression du camion de déchets, faisant quelque quarante blessés et provoquant l'arrestation d'une cinquantaine de personnes. ● LA PROTESTATION contre le nucléaire ci-

vil existe depuis plus de vingt ans en Allemagne mais les militants écologistes ne sont plus seuls à se mobiliser : ils sont rejoints par les habitants des zones où doivent être entrepo-

sés les déchets. ● L'ALLEMAGNE doit recevoir une certaine de convois de déchets dans les années qui viennent, une préoccupation que connaissent d'autres pays.

L'Allemagne est confrontée à une vive protestation antinucléaire

Quelque quarante personnes ont été blessées et cinquante arrêtées lors de manifestations qui ont marqué l'arrivée au centre de stockage de Gorleben d'un chargement de déchets radioactifs en provenance du centre français de retraitement de La Hague

GORLEBEN
de notre envoyé spécial

L'Etat allemand ne peut pas permettre que « des gauchistes et des criminels » l'empêchent d'agir, a martelé le ministre allemand de l'Intérieur, Manfred Kanther, évoquant mercredi 8 mai à la télévision les « scènes de guerre civile » qui se sont déroulées entre manifestants antinucléaires et policiers dans le nord de l'Allemagne.

Partis dans la plus grande discrétion, fin avril, de La Hague, les déchets nucléaires retraités retournés à l'Allemagne sont arrivés mercredi dans une ambiance des plus tendues au centre de stockage transitoire de Gorleben (Basse-Saxe). Les heurts entre la police et les manifestants opposés au convoi auraient fait une quarantaine de blessés, dont plus de trois quarts chez les « anti-Castor », du nom du conteneur où sont enfermés ces déchets hautement radioactifs. Les incidents se sont interrompus en début d'après-midi mercredi, quand le convoi exceptionnel, encadré par trois mille policiers casqués, s'est enfoncé dans l'enceinte de stockage. Quelque six mille manifestants, selon les organisateurs, ont provoqué la mise en alerte de près de quinze mille policiers sur l'ensemble du parcours allemand.

Dès l'arrivée du convoi ferroviaire en gare de Dannenberg, à 18 kilomètres du village de Gorleben, mercredi matin peu avant

6 heures, environ trois mille personnes ont suivi le transvasement du chargement sur un semi-remorque. Le train avait mis plus de seize heures pour traverser l'Allemagne ; il lui faudra six heures pour parcourir les derniers kilomètres sur une route en « état de siège ». Tout le long du parcours, entre deux cents et trois cents manifestants qui ont barbouillé de peinture certains panneaux de circulation allument des feux, dressent des barricades ou s'assoient sur la chaussée. Les cocktails Molotov fusent. La mobilisation se renforce au fil des kilomètres et de la matinée. La police fait usage sans modération de ses lances à eau et du gaz lacrymogène. Selon plusieurs témoignages, elle n'hésite pas à frapper certains participants qui suivent le convoi à pied.

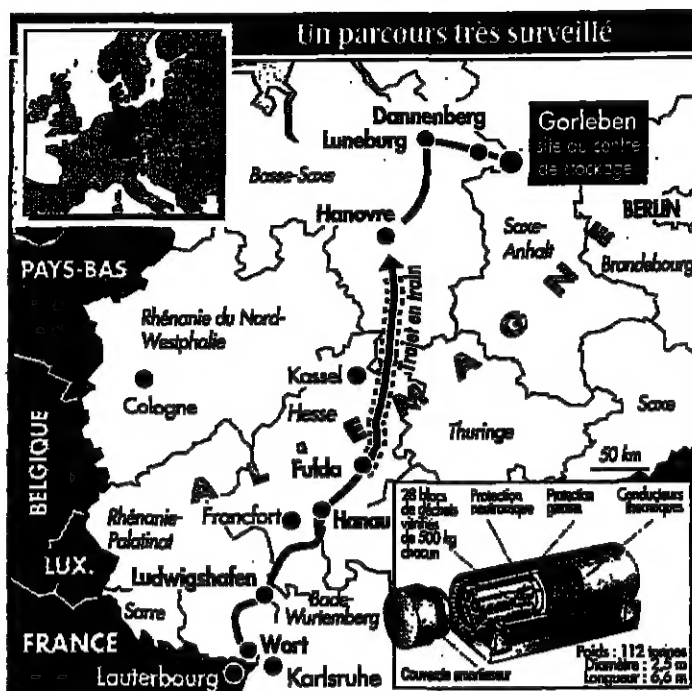
« CHOQUÉS PAR LA VIOLENCE »

« Des jeunes ont été complètement choqués par la violence des forces de l'ordre », dit Tanja, une habitante de la région, qui s'est chargée d'accueillir des opposants venus des différents coins de l'Allemagne. Environ cinquante personnes ont été arrêtées puis relâchées dans la journée. Le ton très dur adopté par Manfred Kanther, dénonçant les « professionnels du chaos », a fait sourire les jeunes rassemblés devant une télévision portable installée sur le « camp de base », un terrain de Dannenberg prêt par une habitante : un po-

dium de fortune, quelques tentes, des roulettes en bois et de la paille en guise de couchette.

« Cette escalade est déplorable », regrette Wolfgang Ehmke, le porte-parole de la « Bürgerinitiative », qui rassemble les premiers opposants à « Gorleben », les habitants de la région. Fondée en 1977, au moment du lancement du projet de stockage, l'association revendique sept cents adhérents. « Toutes les couches sociales, des paysans aux chefs d'entreprise », précise M. Ehmke, en ajoutant : « ce sont des gens plutôt conservateurs en général ». Des agriculteurs ont barré des portions de route mercredi avec leurs tracteurs. Comme Hans Werner, installé dans un village voisin de Gorleben, ils veulent « lutter contre les risques de pollution des environs pour maintenir (leur) sécurité et la réputation de (leurs) produits ». Cette région, peu habitée, à une centaine de kilomètres de Hambourg, accueille un tourisme familial dont on craint aussi le déclin.

La mise en chantier du centre, au début des années 80, et les premiers dépôts de déchets vitrifiés (arrivés en avril 1995 à la centrale nucléaire allemande de Philippsburg) ont troublé la tranquillité des imposantes fermes de brique rouge qui donnent du cachet à cette contrée de lande et de forêts. D'ici à 2003, plus d'une centaine de convois en provenance de La Hague doivent rejoindre le site.



Calicots aux fenêtres, les habitants s'opposent aussi à la deuxième phase du projet de stockage qui prévoit d'utiliser d'anciennes mines de sel pour entreposer de façon définitive les déchets nucléaires. « Des études montrent que ces mines ne sont pas hermétiques sur le plan géologique », critique Wolfgang Ehmke. Gorleben est vite devenu le

point de ralliement des pacifistes et antinucléaires de toujours. Des députés écologistes du parti Bündnis/ Die Grünen sont venus manifester mercredi. Des opposants, la plupart assez jeunes, n'ont pas hésité à faire des centaines de kilomètres pour dénoncer une nouvelle fois l'énergie nucléaire. « On est venu avec un groupe de copains de Bavère, ça fait cinq jours que l'on dort

très peu », dit Ralf, un militant de vingt et un ans qui vient d'achever un service civil dans un organisme de recherche écologique. Pour eux, les déchets sont dangereux partout où ils se trouvent ; « c'est le nucléaire qui doit être combattu », précise une jeune femme.

EN CONTACT AVEC GREENPEACE

En attendant, tous proposent de stocker les matières radioactives usagées dans les centrales qui les produisent, sans chercher à les traiter ni à les transporter. « Nous voulons surtout approfondir la discussion sur la place du nucléaire », indique Wolfgang Ehmke, dont l'association est restée en contact très étroit avec Greenpeace en France et en Allemagne pour disposer d'informations face au mysticisme des autorités et de la COGEMA, l'exploitant de La Hague.

« Gorleben doit devenir le symbole de notre lutte », affirme un jeune en regrettant que la manifestation ait aussi attiré quelques autonomes d'extrême gauche venus provoquer les policiers. Pour la première fois depuis quelques jours, la nuit a été calme. Provoqueurs, militants écologistes et habitants sont presque tous rentrés chez eux dans la soirée de mercredi en se promettant de revenir au prochain convoi. Prévu avant l'été, « il risque, selon M. Ehmke, d'être retardé après une pareille mobilisation ».

Philippe Ricard

La gauche se mobilise contre l'atome civil

BONN

de notre correspondant

Gorleben occupe une place privilégiée dans les annales du mouvement antinucléaire en Allemagne. Les affrontements violents des derniers jours ont définitivement placé ce site parmi les hauts lieux de la lutte contre l'atome. Une liste dont les noms s'égrenent à la manière de batailles napoléoniennes dans l'album-souvenir des écologistes du pays : Brokdorf, Wackersdorf, Kalkar, Hanau...

Rappeler ces références historiques, c'est évoquer les grandes dates du combat écologique outre-Rhin depuis deux décennies. Combat dont l'objectif ultime est d'obtenir l'abandon du nucléaire civil par l'Allemagne. « Sortir du train en marche » (« Aussteigen ») : ce slogan traditionnel du mouvement antinucléaire, inlassablement répété depuis vingt ans, résume bien la nature de la démarche.

Avec Gorleben, les écologistes ont trouvé le « maillon faible » de la filière nucléaire : celui du stockage des déchets. Même si l'Allemagne ne construit plus de centrales nucléaires, et même si l'on n'est pas exclu qu'elle abandonne complètement le nucléaire civil, il lui faudra bien trouver une solution pour les combustibles irradiés provenant de l'activité de son parc de centrales depuis les années 70. La stratégie des écologistes est tout entière concentrée, désormais, sur la partie « terminale » de la filière, alors que l'Allemagne s'est engagée à reprendre les combustibles irradiés qu'elle avait exportés, pour retraitement à La Hague et Sellafield en Angleterre (plus de 150 convois sont attendus au cours des douze années qui viennent).

« Nous n'avons évidemment pas l'intention de renvoyer les déchets en France, mais notre message au gouvernement est le suivant : nous n'accepterons d'entreposer une solution pour le retraitement des déchets en Allemagne que le jour où vous vous engagez à renoncer à la filière nucléaire dans son ensemble », souligne Kerstin Müller, députée Vert au Bundestag. En d'autres termes, la stratégie consiste à occuper l'aéroport

pour empêcher l'avion d'atterrir en espérant que l'équipage demandera grâce.

Un choix qui peut permettre d'atteindre certains objectifs. S'ils ne sont pas parvenus, en vingt ans, à empêcher la mise en place de la filière nucléaire allemande, les mouvements écologistes ont néanmoins réussi à empêcher l'installation d'activités de retraitement en Allemagne. Les manifestations spontanées ont été relayées par d'innombrables procédures en justice et l'activité antinucléaire de plusieurs Länder gouvernés à gauche. L'usine Siemens de Hanau (transformation de déchets en combustibles MOX) a mis la clé sous la porte en 1994. A peine terminée, l'usine de Wackersdorf, en Bavière, a été abandonnée en 1989. Quant au sur-générateur de Kalkar (Rhénanie), il a cessé ses activités en 1991 et n'est plus aujourd'hui qu'un parc d'attractions pour touristes.

L'ESPRIT DE GORLEBEN

Au ministère de l'Environnement, à Bonn, on craint qu'« en dramatisant ce dossier, les mouvements écologistes parviennent à entraîner à nouveau un vaste mouvement d'opinion contre l'atome ». Un mouvement qui pourrait sérieusement remettre en question la volonté du gouvernement allemand de mettre en œuvre une nouvelle génération de réacteurs nucléaires, plus sûrs, notamment en coopération avec la France.

Dans l'immédiat, à Gorleben, les matériaux vitrifiés en provenance de La Hague prendront place pendant une durée indéterminée (peut-être quarante à cinquante ans), dans un vaste hangar prévu à cet effet. Plus tard, il est prévu de descendre - définitivement cette fois - les déchets de produits contaminés dans un gisement de sel en sous-sol. C'est ce dernier aspect de la question qui explique la violence des manifestations à Gorleben. Après tout, l'Allemagne dispose d'autres sites de stockage provisoires, comme celui de Ahaus en Rhénanie, qui n'ont jamais été le théâtre de telles violences.

Peut-être faut-il en appeler au caractère parti-

culier de ce que certains n'hésitent pas à appeler l'« esprit de Gorleben », dont les habitants, essentiellement ruraux, se battent depuis vingt ans avec tous les moyens qui sont à leur disposition (de la faux au tracteur) pour empêcher la transformation du site en « poubelle nucléaire ». Une population farouchement hostile à ce qu'elle considère comme une intrusion violente de l'Etat dans sa vie quotidienne. Il y a quelque chose de « protestant » dans cette révolte qui rappelle de loin l'esprit de la guerre des paysans de 1532 (on l'a bien vu avec la participation de nombreux pasteurs aux manifestations). La Bavière, catholique, n'a jamais manifesté autant de difficultés à accepter le nucléaire, qui couvre 60 % de ses besoins en électricité.

On est en droit de s'interroger aujourd'hui sur les succès d'un mouvement antinucléaire auquel s'identifie une bonne partie de la « culture de gauche » en Allemagne, aussi bien chez les Verts que les sociaux-démocrates. Ces derniers, pourtant partisans de l'atome jusqu'au milieu des années 70, en sont aujourd'hui des adversaires déterminés. Ils prévoient d'arrêter l'activité de toutes les centrales allemandes au bout d'un délai de dix ans s'ils arrivent au pouvoir.

Malgré l'écho certain qu'il rencontre dans la population, surtout depuis Tchernobyl, le mouvement antinucléaire n'a pas réussi à empêcher l'Allemagne de se doter de vingt et une centrales nucléaires qui fourniront aujourd'hui un tiers des besoins en électricité du pays - une proportion bien moins importante que celle de la France, mais qui demeure considérable. D'où les contradictions d'un pays qui, tout en dépendant de l'énergie nucléaire, s'interdit de pas avoir à en gérer les conséquences. C'est ainsi qu'en l'absence d'une véritable stratégie en faveur des énergies renouvelables (solaire et hydraulique) l'Allemagne continue à subventionner chèrement le secteur du charbon, quitte à déverser d'abondantes quantités de CO₂ dans l'atmosphère chaque année.

Lucas Delattre

Où stocker pour toujours les restes de combustible irradié ?

LA COLÈRE MANIFESTÉE par les antinucléaires allemands n'est pas près de s'apaiser, car le transport à Gorleben (Basse-Saxe) d'un conteneur de déchets nucléaires en provenance de l'usine de retraitement des combustibles irradiés de La Hague (Manche), n'est que le premier d'une longue série. Dans les dix ans qui viennent, les Allemands doivent en effet réceptionner une centaine de ces « sulfureux » coils d'acier de 112 tonnes, dont chacun contient environ 11 tonnes de cendres hautement radioactives noyées dans des matrices de verre noir.

Ces matières sont le fruit des opérations menées dans les usines de retraitement pour récupérer ce qui est encore utilisable. Aussi étonnant que cela paraisse, subsistent encore dans 100 kilos de combustibles irradiés 96 kilos d'uranium, 1 kilo de plutonium, pouvant tous deux être à nouveau « brûlés » dans un réacteur, et 3 kilos de cendres diverses riches en éléments radioactifs à vie longue.

Personne n'est donc pressé de gérer cet encombrant héritage, que l'on envisage de stocker à grande profondeur dans des couches de matériaux (argiles, granites, dômes de sel, etc.) stables à l'échelle des temps géologiques. Tous les pays du monde qui ont une industrie nucléaire sont à la recherche de tels sites pour leurs déchets hautement radioactifs qu'ils stockent, en attendant, dans les puits réfrigérés et peu profonds d'installations construites en surface.

Ce stockage est un sujet si sensible que nombre de pays « nucléarisés » ont estimé qu'il était urgent d'attendre. En France, par exemple, Michel Rocard a jugé bon, dès février 1990, de donner du temps au temps et de multiplier les expériences préalables : en construisant des laboratoires d'essais souterrains, dont les sites font toujours l'objet d'évaluations. Aux Etats-Unis, les autorités fédérales ont bien songé à enfouir leurs déchets dans le tuf volcanique de Yucca Mountain (Nevada). Mais elles peinent à caractériser ce site. D'autre part, elles sont « coincées » parce qu'elles ne disposent pas d'un centre de stockage provi-

soire, le MRS, pour accueillir les combustibles « brûlés » des réacteurs qui s'accumulent, au-delà du raisonnable, dans les piscines des centrales nucléaires.

Personne n'est pressé de gérer cet encombrant héritage

En Suisse, où existe déjà, à Grimsel, un laboratoire de recherche installé dans le granite, la situation, sans être aussi critique, n'est pas spécialement enviable. Soucieuses de leurs toutes nouvelles compétences juridiques sur l'utilisation des sous-sols, les autorités locales sont devenues maîtres dans l'art de retarder les choses. Les Japonais ne sont guère mieux lotis qui, en février 1995, ont reçu leur premier coils de déchets en provenance de La Hague. Seule semble réussir la Suède, qui a fait le choix du non-retraitement et fait construire à prix d'or, à Oskarshamn, un centre de stockage souterrain, le CLAB, où ses combustibles irradiés refroidiront pendant quarante ans avant d'être enfouis définitivement dans le sous-sol de deux communes laponnes.

Partout donc, le stockage des déchets radioactifs pose problème. Mais c'est essentiellement en Allemagne que l'opposition à ces projets se manifeste avec une telle force, dans un pays qui, bien qu'équipé d'un parc de centrales nucléaires, a renoncé au surgénérateur à Kalkar, au retraitement des combustibles irradiés à Wackersdorf et à la production par ses soins de combustibles nucléaires MOX à base de plutonium à Hanau. Les affrontements récents entre les militants antinucléaires et les forces de l'ordre au moment du transfert du combustible encore utilisable de la centrale allemande aujourd'hui fermée de Greifswald vers celle hongroise de Paks en portent témoignage.

Jean-François Augereau

Eglises et syndicats d'outre-Rhin adoptent ensemble une « charte sociale »

BONN

de notre correspondant

« Non au démantèlement de l'Etat social » : tel est le mot d'ordre de la « charte sociale » adoptée, mercredi 8 mai à Cologne, par les syndicats allemands et les principales associations de bienfaisance. Soutenue par les plus hauts représentants des deux Eglises chrétiennes, cette « initiative pour la solidarité et la justice sociale » a été conçue pour répondre aux projets d'économies budgétaires du gouvernement de Bonn. « Cette charte

marque le début d'un mouvement social », selon Klaus Zwickel, président du syndicat IG Metall, qui a reproché au pouvoir de ne pas avoir donné suite à sa proposition d'un « pacte pour l'emploi », formulée en novembre 1995.

Les signataires de la charte ne remettent pas en cause la nécessité de faire des économies, mais exigent une répartition plus juste des sacrifices. Tout en réitérant les propositions faites l'an dernier avec la première version du « pacte pour l'emploi » (augmenta-

tion modérée des salaires contre de nouvelles réductions du temps de travail), les syndicats font de nouvelles propositions afin que les foyers les plus riches soient invités à faire un effort supplémentaire en faveur des plus pauvres et des chômeurs.

Il s'agit notamment, afin de rééquilibrer les comptes sociaux, de relever le montant des cotisations touchant les salaires les plus élevés. Une « assurance sociale » minimale, basée sur les ressources fiscales et non sur les cotisations

sociales, devrait être fournie aux plus démunis. Les Eglises, qui participaient à ce « sommet social » convoqué à l'initiative des syndicats, ont surtout insisté sur les aides aux familles : « Au lieu de geler l'augmentation des allocations familiales, le gouvernement ferait mieux de retarder la suppression de la surtaxe de solidarité prévue pour 1997 », selon Klaus Engelhardt, évêque-président de l'Eglise protestante allemande.

L. D.

Le 9 mai, Journée de l'Europe, a reçu le soutien officiel du gouvernement français

Michel Barnier ne veut pas laisser le Front national monopoliser le débat européen

Dans un entretien accordé au Monde à l'occasion de la Journée de l'Europe, le ministre délégué aux affaires européennes, Michel Barnier,

souligne la nécessité d'un large débat public sur les enjeux de la construction européenne. C'est lui qui dirige la délégation française dans les né-

gociations entre les Quinze sur la réforme des institutions de l'Union européenne (CIG), et il se montre raisonnablement optimiste.

DÉCRÉTÉE en 1993 par le conseil européen de Turin, la Journée de l'Europe, célébrée le 9 mai, devait donner lieu, dans bon nombre de villes françaises, à des manifestations organisées sous l'impulsion du Mouvement européen. Pour la première fois, elle bénéficie cette année d'un soutien officiel du gouvernement. Le premier ministre, Alain Juppé, devait prendre la parole en fin d'après-midi dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour clôturer un colloque organisé sur le thème de « L'Europe et vous », et que devaient animer Michel Barnier, ministre délégué aux affaires européennes, ainsi que quatre de ses prédecesseurs dans cette fonction : Alain Lamassouze (UDF), ancien ministre du budget et porte-parole du gouvernement; Edith Cresson (PS), ancien premier ministre, commissaire européen à l'éducation, la formation et la recherche; Elisabeth Guigou (PS), députée européenne et Bernard Bosson (CDS), député à l'Assemblée nationale.

Michel Barnier, qui dirige la délégation française dans les négociations qui se sont ouvertes entre les Quinze sur la réforme des institutions de l'Union européenne (CIG), avait prévu d'utiliser ce forum pour réaffirmer la nécessité d'un large débat public sur les prochains enjeux de la construction européenne. Disposant d'une récente étude réalisée par l'Institut de sondage Louis-Harris, le ministre réaffirme que l'Union suscite encore beaucoup de craintes en France. Dans un entretien au Monde, Michel Barnier sou-

ligne l'importance, dans la perspective des échéances électorales à venir, de ne pas laisser les gens dans l'incertitude.

Interrogé sur les tentatives du Front national d'exploiter ce fond d'insécurité à son profit, M. Barnier s'y voit conforté dans son idée de ne pas laisser la parole aux mauvais prophètes : « Cela ne m'inquiète pas, cela m'encourage, parce que cela prouve qu'on a visé juste », estime-t-il. « Si ceux qui croient en l'Europe, qui ont une certaine idée de l'Europe, comme Jacques Chirac l'a, n'en parlent pas régulièrement et se contentent d'en parler quand il y a une échéance électorale ou une crise, la place est prise par les anti-européens, qui caricaturent et font de la démagogie, et qui utilisent l'Europe à des fins de politique intérieure », souligne le ministre.

Michel Barnier note que deux sentiments transparaissent dans les discussions, dans les enquêtes d'opinion : d'abord, « la tentation de mettre sur Maastricht, sur l'Europe, toutes ses propres insatisfactions, ses craintes, une réaction un peu globale encouragée par le fait que l'Europe s'est construite de manière un peu technocratique ou enroulée ». Puis, souligne-t-il, quand on prend le temps du débat, celui-ci devient alors « beaucoup plus décomplexé, plus objectif, plus constructif ».

« Je n'ai pas regretté l'émotion de décembre dernier », ajoute M. Barnier à propos des grèves de 1995; cela coïncidait avec les décisions du conseil de Madrid enclenchant concrètement le processus de création de la mon-

naie unique, avec les craintes en France sur le service public, sur la Bosnie aussi. Rien n'est pire que le silence. Il y a eu cette grande vague. On a parlé beaucoup de l'Europe. Tant mieux ».

« Le cap est fixé, c'est un choix fondamental, fondateur du septennat »

Le ministre souhaite que la discussion retrouve un niveau de normalité et relève qu'à France Télécom, plus progressivement à EDF, « on ne diabolise plus l'Europe ». « L'opinion, dit-il, sait maintenant que le nouveau président de la République française est résolument partisan de poursuivre la construction européenne, qu'il a une grande ambition pour l'Europe et pour la France dans l'Europe, mais en même temps qu'il a beaucoup de pragmatisme. Le cap est fixé, c'est un choix fondamental, fondateur du septennat, et il faut maintenant dialoguer sur ces problèmes ».

Le ministre se veut encouragé par le fait que la conférence intergouvernementale (CIG), qui s'est ouverte le 29 mars ait été l'occasion pour deux grands partis, le RPR et le PS, d'ouvrir en leur sein « un vrai débat ». Un mois après le début de ces négociations, il a toujours bon espoir de

parvenir à un résultat dans le délai prévu d'un an. Beaucoup dépendra forcément de l'hypothèque britannique, personne n'étant en mesure de prédire à ce jour comment influeront les législatives prévues pour 1997.

« Nous sommes dans un premier round d'observation, relève le ministre. Il est intéressant de constater qu'on tourne quand même autour des vraies questions. » « Chaque pays, poursuit-il, a ses priorités. Certains ne souhaitent pas élargir les compétences de l'Union, d'autres le souhaitent, certains donnent une priorité à son meilleur fonctionnement. La France a une position médiane. C'est souvent autour de nos idées que se crée un point d'équilibre. On voit aussi une grande proximité entre la France et l'Allemagne, mais, je suis heureux de le constater, elle n'est pas exclusive. La France et l'Allemagne ne sont pas seules. Souvent, les pays du Sud sont assez proches, comme l'Espagne ».

« A une ou deux exceptions près, je ne vois pas de positions irréconciliables », note Michel Barnier. « On peut, quelles que soient les secousses et les crises, arriver à un vrai résultat sur les points identifiés dans le mandat de Turin. Ce sera difficile, parfois très difficile. Il faudra, conclut-il, que les ministres, que les chefs d'Etat et de gouvernement négocient et se convainquent les uns les autres; il faudra qu'au Conseil européen sorte l'intérêt commun de l'Europe ».

Henri de Bresson

L'épizootie de la « vache folle » ne s'éteindra pas avant l'an 2000

La revue « Nature » publie une étude sur l'affaire

ON EST ENCORE bien loin d'en avoir fini avec la crise de la « vache folle ». Alors que Londres rencontre les plus grandes difficultés dans la mise en œuvre de son plan d'abattage du cheptel bovin, un groupe de scientifiques de l'université d'Oxford annonce, dans les colonnes du dernier numéro de l'hebdomadaire *Nature* (daté du 9 mai), que l'épidémie d'encéphalopathie spongiforme bovine va, d'ici 1999, toucher encore vingt mille animaux. Une telle conclusion soulève de nouvelles questions quant au respect des règles britanniques qui, dès la fin des années 80, avaient interdit l'alimentation des bovins à partir de farines animales. Elle impose par ailleurs de nouvelles analyses de la situation épidémiologique et des mesures sanitaires préventives devant être prises vis-à-vis du Royaume-Uni.

La correspondance scientifique publiée par *Nature* est signée du professeur Richard Southwood, l'un des meilleurs spécialistes de l'épidémiologie de la « vache folle », ainsi que par Dov J. Stekel et Martin A. Nowak. Les auteurs rappellent que depuis le début de l'épidémie britannique, apparue en 1986, plus de 160 000 bovins ont été atteints. C'est en juillet 1988 que les autorités ont décidé d'interdire l'utilisation des farines animales (fabriquées à partir de carcasses de moutons et de vaches) dans l'alimentation bovine. Or, sur les 160 000 animaux touchés, on sait aujourd'hui que 28 000 sont nés après cette interdiction. Ceci prouve - si l'hypothèse concernant l'origine de la maladie est la bonne - qu'elle n'a pas été respectée. De tels chiffres ne correspondent, en outre, qu'à une partie émergée de l'iceberg, de nombreux animaux ayant été tués avant qu'ils ne présentent les premiers symptômes.

Autre élément démontant qu'il y a eu rétention d'informations, les auteurs de la publication de *Nature* révèlent qu'ils ne possédaient pas, jusqu'à présent, les données exhaustives permettant d'appréhender la réalité de la situation et d'établir des prévisions rationnelles quant à l'évolution de la situation épidémiologique. Ces spécialistes soulignent qu'ils en disposent enfin, et remercient fort chaleureusement leurs collègues du laboratoire vétérinaire central pour l'aide apportée. Ces données ont longtemps été tenues confidentielles.

Au terme d'une nouvelle analyse statistique, les auteurs de la publication de *Nature* établissent une dynamique prospective de l'épidémie. Ils situent ainsi entre 15 000 et 24 000 le nombre de bovins britanniques qui seront atteints entre 1996 et 1999. Ces estimations n'ont de sens, soulignent les auteurs, que si la source d'infection est définitivement tarie. Or, depuis dix ans, l'histoire de l'épidémie a montré combien les autorités ont ren-

contré de difficultés pour faire respecter les interdictions concernant l'alimentation des bovins. Les spécialistes du département de zoologie de l'université d'Oxford prévoient que l'épidémie ira en décroissant, le nombre des bêtes atteintes passant d'environ 10 000 cette année à 1 500 en 1999. Si cette dynamique est respectée la maladie de la « vache folle » deviendrait pratiquement indétectable en Grande-Bretagne dans les premières années du siècle prochain.

Cette analyse conforte en partie le plan d'abattage décidé par les Britanniques dans la mesure où elle estime qu'aucune vache âgée aujourd'hui de plus de trois ans ne

La Commission fait un geste en faveur de Londres

La Commission de Bruxelles a fait, mercredi 8 mai, un geste pour tenter de désamorcer la tension que suscite le maintien de l'embargo décrété par l'Union européenne sur les exportations britanniques de viandes et produits dérivés bovins. A la demande du commissaire à l'Agriculture, Franz Fischler, elle s'est prononcée, comme le demande Londres, en faveur de la levée de l'embargo sur les gelatines et suifs, et demandé au Comité vétérinaire d'examiner cette opportunité lors de sa réunion du 15 mai. Rien ne dit que les gouvernements seront prêts à suivre, mais les Britanniques ont saisi la balle au bond. « C'est un pas dans la bonne direction », a souligné un porte-parole du premier ministre. Downing Street a indiqué que John Major avait écrit en fin de semaine dernière au président de la Commission pour lui demander de chercher une solution politique. La Grande-Bretagne pourrait demander « l'organisation d'un sommet européen » spécial.

sera atteinte. Selon les spécialistes d'Oxford, l'incidence la plus élevée de la maladie sera observée chez les animaux nés entre 1987 et 1990; 75 % des cas à venir toucheraient des bovins nés après 1989. Mais leur travail met également en lumière les insuffisances du plan. Ce dernier ne permettra nullement d'obtenir une éradication rapide de la maladie, seul élément qui permettrait de rassurer les consommateurs et d'envisager un possible dénouement politique à l'échelon de l'Union européenne.

Cette publication, ajoutée à l'autre série de données jusqu'ici tenues confidentielles et récemment publiées par *Farmer Weekly* et reprises en France par *La Semaine vétérinaire* (Le Monde daté 28-29 avril), démontre que l'éradication de la maladie imposera des mesures d'une toute autre ampleur. Londres s'est toujours refusé à mettre en œuvre la politique adoptée, depuis 1994, en France et qui consiste à abattre et à détruire l'ensemble d'un élevage dès lors qu'un cas d'encéphalopathie spongiforme a été décelé. La maladie ayant déjà frappé plus de 30 000 fermes, une telle pratique aurait abouti à l'abattage progressif d'une fraction importante du cheptel.

Jean-Yves Nau

Les éleveurs et marchands belges de viande bovine ont mis en place, jeudi matin 9 mai, un barrage filtrant les véhicules français au poste-frontière franco-belge d'Aubange, près de Longwy. Cette action des syndicats agricoles belges est la troisième menée en Belgique pour protester contre la mise en place en France du label « viande française » (VF), qui gêne considérablement les exportations des pays tiers, notamment pour les viandes de qualité. Les éleveurs belges ont menacé récemment d'effectuer des actions dans des supermarchés belges pour y faire retirer la viande française des rayons.

L'ancien SS Erich Priebke répond devant la justice italienne du massacre des Fosses Ardéatines à Rome

ROME

de notre correspondante

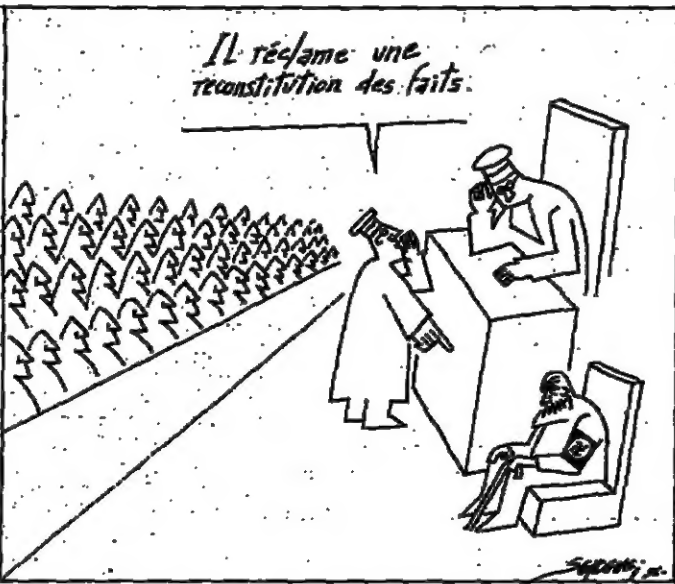
C'est une des pages les plus douloureuses de son passé que l'Italie a rouvert, mercredi 8 mai, devant le tribunal militaire de Rome, où vient de commencer le procès de l'ex-capitaine des SS Erich Priebke. Très droit, ce vieillard en apparence anonyme, vêtu d'un costume gris et d'une cravate fantaisie, assis entre son avocat et son interprète, a écouté sans sourciller le plus écœurant des actes d'accusation : « participation à des meurtres répétés contre des citoyens italiens, aggravés de cruauté ».

Cinquante-deux ans après, la justice va tenter de faire toute la lumière sur le massacre des Fosses Ardéatines, ces grottes naturelles, au sud de la capitale italienne, dans lesquelles 335 civils, dont 75 de confession juive, avaient été méthodiquement tués, par groupes de cinq, d'une balle dans la nuque, le 24 mars 1944, par les SS. La veille, via Rasella, à Rome, un attentat contre des soldats allemands avait fait 33 morts. Les autorités allemandes avaient décidé que 10 Italiens seraient tués pour chaque Allemand tombé dans l'attentat, ce qui au total aurait dû faire 330, mais il y en eut 5 « supplémentaires ».

Aux Fosses Ardéatines, avant le dynamitage final pour boucher l'entrée des grottes, le « travail » avait duré « douze heures ininterrompues », raconteront plus tard, à leur procès, plusieurs des participants. Et parmi eux le « cerveau » de cette boucherie, le colonel SS Herbert Kappler, condamné en juillet 1948 à la prison à vie, et mort en 1978, après s'être échappé de prison dans des circonstances assez troubles.

« J'aurais été liquidé » Erich Priebke était le bras droit de Kappler, et c'est lui qui aurait, à l'entrée des grottes, soigneusement vérifié l'identité de chacun sur les listes; lui aussi qui aurait tué de sa main deux prisonniers. Mais l'ancien SS, extradé en novembre 1995 d'Argentine, où il s'était réfugié en 1946 et vivait des jours tranquilles, s'abrite derrière les ordres reçus : « J'étais un soldat, dit-il, si je n'avais pas obéi, j'aurais été liquidé moi aussi ».

Pour le procureur du tribunal militaire, en revanche, Erich Priebke n'était pas un « simple exécutant ». Il aurait, dit-il, « participé activement



au massacre et surtout à sa planification », en véritable « spécialiste de la répression ». Et, à l'instar de la salle d'audience minuscule, qui a obligé une partie de la presse et des familles des victimes à rester dehors, c'est

comme si ce procès ne pouvait à lui seul résumer une histoire qui le dépasse.

La première audience a été très « technique », les avocats de la partie civile réclamant justement une salle plus grande, pour mieux rendre compte de l'aspect « historique » du procès. Il y eut un petit moment d'émotion quand la fille d'une des victimes, face à Erich Priebke impassible, s'est évanouie; un moment de contestation aussi, lorsque d'anciens « partisans » communistes ont agité des banderoles contre le nazisme devant le tribunal. Et les Italiens, comment vivent-ils tout cela ?

Dans les sondages, 42 % estiment que, malgré son âge, Erich Priebke doit être « condamné », mais 20 % disent aussi « s'intéresser très peu » à l'affaire Priebke; et 20 % supplémentaires avouent ne même pas savoir ce qu'a été le massacre des Fosses Ardéatines. Les trois semaines, minimum, du procès, qui reprendra vendredi 10 mai, seront là pour le leur rappeler.

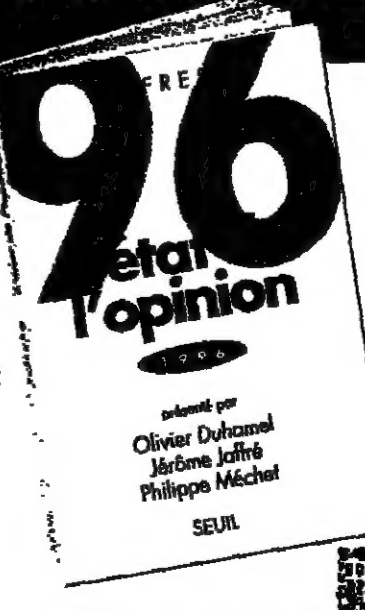
Marie-Claude Decamps

Lire aussi notre éditorial page 12

LE NOUVEAU SOFRES EST ARRIVÉ

Alain Duhamel
O. Duhamel et P. Méchet
Élisabeth Dupoirier
Didier Witkowski
Patrick Stefanini
Jérôme Jaffré
G. Michelat et M. Simon
Gérard Le Gall
Christophe Nadaud
Muriel Humbertjean
Jacques Bille
Jean-Pierre Azéma

Les débuts de Chirac président
Une grève d'opinion
Popularités (1988-1995)
Le gouvernement Balladur
Témoignage d'un directeur de campagne
Réflexions d'un sondeur
Changements sociaux, changements d'opinion
La tentation du populisme
Le vote Front national
Les salariés et les entreprises
Les Français et les médias
L'opinion et le régime de Vichy



Editions du Seuil

Le Parti du Congrès reconnaît sa défaite aux élections législatives en Inde

Les nationalistes hindous ne sont pas sûrs de pouvoir former un gouvernement

Les élections législatives en Inde, qui ont mobilisé plus de la moitié des 590 millions d'électeurs de l'Union lors du scrutin tenu du 27 avril au 7 mai,

ont été marquées par un considérable recul du Parti du Congrès, nettement dépassé par le Parti national indien (BJP), de la droite hindouiste. Le

sort du premier ministre sortant, Narasimha Rao, paraît scellé, mais la bataille pour la direction du prochain gouvernement reste très incertaine.

« NOUS SOMMES en train de perdre, il n'y a pas de doute là-dessus. » Ce constat, consacré aux élections législatives indiennes qui ont eu lieu, en quatre étapes à ce jour - au Cachemire, en proie à une insurrection séparatiste, le scrutin s'achève le 30 mai - depuis le 27 avril, a été dressé, mercredi 8 mai, tard dans la nuit, indique l'AFP, par Pranab Mukherjee, ministre des affaires étrangères du gouvernement de Narasimha Rao, en fonctions depuis juin 1991. M. Mukherjee, qui est aussi président du comité de campagne du Parti du Congrès, au pouvoir en Inde de manière ininterrompue, hormis deux parenthèses, depuis l'indépendance de 1947, s'était jusqu'alors contenté d'admettre, au vu de sondages de sortie des urnes, que sa formation n'aurait pas la majorité.

Le début du dépouillement, mercredi, a laissé apparaître, en effet, que le Parti du Congrès devrait enregistrer son pire résultat en près d'un demi-siècle : autour de 142 sièges sur 545. En 1977, sous la direction d'Indira Gandhi, pris dans le scandale des contra-

ceptions forcées, puis d'un état d'urgence qui avait vivement heurté le pays, il avait tout de même eu 154 élus. En 1991, il avait obtenu 201 élus, pour une Chambre qui ne comptait que 511 membres.

Les projections montrent aussi que le Parti nationaliste indien (BJP) de la droite hindouiste, sera la première formation, avec quelque 192 sièges. L'union de la gauche NF-LF - alliance entre le National Front, progressiste modéré, et le Left Front, dirigé par les communistes - troisième pôle politique du pays, pourrait talonner le parti du Congrès avec 134 élus. Le reste des sièges, près de 70, irait à des partis régionalistes.

Si ces chiffres se trouvent confirmés - les résultats définitifs, devraient être connus, jeudi ou vendredi -, la formation du prochain gouvernement se présentera de manière incertaine. Le nouveau président du BJP, Atal Bihari Vajpayee, serait naturellement la première personnalité pressentie, et le porte-parole de la formation nationaliste a déjà indiqué qu'il gouvernerait en faisant alliance

avec les petites formations régionalistes. Mais, en admettant que toutes lui prêtent appui, le BJP - qui s'attendait à un meilleur résultat - ne devrait pas rassembler la majorité absolue de 273 sièges, nécessaire à la Chambre basse.

De toute manière, le chef du rassemblement de gauche, l'ex-premier ministre modéré V. R. Singh (1989-1990), a déjà déclaré, appuyé en substance par le porte-parole du Parti du Congrès, Vishal Gadgil, que « tous les autres partis s'uniront contre le BJP dans l'hypothèse d'un Parlement sans majorité absolue ». Dans leur programme, les hindouistes disent notamment leur volonté de tenir en respect les quelque 105 millions de musulmans indiens (11,35 % de la population) - qu'ils accusent de ne pas respecter les lois du pays - et jusqu'alors indécis sur la question de la discrimination légale entre citoyens ne peut qu'horripiler ces partis laïcs que sont le Parti du Congrès, en dépit de vacillements récents, et les progressistes de l'al-

liance NF-LF : s'y opposer pourrait fournir la base d'un rapprochement entre ces deux pôles.

Quoi qu'il en soit, un destin paraît déjà scellé : celui de Narasimha Rao. Déjà, un de ses anciens ministres, Jaffar Sharief, a demandé au premier ministre sortant de « s'en aller », autrement dit de mettre fin à ses fonctions de président du Parti du Congrès. Et la procession récurrente de « congressmen » au 10 Janpath, résidence, à New Delhi, de Sonia Gandhi, veuve de Rajiv, ancien premier ministre assassiné en 1991, laisse peu de doute sur le besoin où se trouve cette formation de se choisir un nouveau chef. De fait, le maintien d'un perdant à la tête de la formation naissante majoritaire ne peut qu'obérer ses chances de diriger un gouvernement de coalition. Déjà, un porte-parole du Parti communiste de l'Inde, membre du NF-LF, a estimé que la direction du gouvernement pourrait revenir à une « troisième force », l'alliance NF-LF, précisément.

J.-P. C.

A Pékin, d'anciens dirigeants français jugent avec nuance le régime chinois

de notre correspondant

Une différence de taille entre la Chine et les démocraties réside dans le traitement réservé aux hommes politiques qui quittent le pouvoir. Zhao Ziyang, ancien secrétaire général du Parti communiste, est toujours en liberté surveillée, sept ans après son limogeage, en mai 1989. Dans le passé, on est même allé jusqu'à voir un chef de l'Etat, Liu Shaoqi, être physiquement liquidé à petit feu. Ni Valéry Giscard d'Estaing, ni Edouard Balladur, qui viennent, tous deux, de séjourner en Chine, ne peuvent se plaindre de pareil traitement : à Pékin, ils ont été reçus respectivement par le président Jiang Zemin, et le premier ministre Li Peng.

La Chine institutionnelle, il est vrai, a le culte des « ex », pourvu qu'ils soient étrangers. Henry Kissinger, George Bush, nombre d'autres personnalités écartées du pouvoir ou converties dans les affaires ont droit au tapis rouge. Ils ont souvent tendance à se montrer,

en privé, moins optimistes que lorsqu'ils étaient venus ici en visite officielle. L'un, sous le sceau de la confiance, n'exclut pas le risque que la Chine se prépare à vivre une crise grave. Un autre, lui aussi sous couvert d'anonymat, convient, malgré le discours rassurant qu'il a entendu, que « la Chine fait peur ».

UN « SECOND MINISTRE » M. Giscard d'Estaing s'en tient officiellement à une position convenue : s'agissant des relations franco-chinoises, à propos des hommes de discorde du passé - droits de l'homme, ou Taiwan -, il parle d'un « équilibre mutuellement satisfaisant retrouvé », de « compréhension mutuelle qui ne veut pas dire approbation ». Il semble pourtant avoir conscience que tout n'est pas rose dans le ciel franco-chinois, en dépit des proclamations gouvernementales. La question de Taiwan ne se résoudra pas d'elle-même, pas davantage que celle de la démocratisation du régime. Or la France peut difficilement ne pas se poser

ses questions. N'a-t-elle pas été la première à ouvrir une ambassade à Pékin ? Et « VGE » ne fut-il pas, en son temps, chaud partisan d'une relation privilégiée avec Pékin ?

Sans le dire trop ouvertement, M. Giscard d'Estaing juge préoccupant l'existence, s'agissant des relations avec la Chine, d'un « second ministre » des affaires étrangères en la personne de Jacques Friedman, actuel PDG de l'UAP, qui avait négocié, en 1994, la « normalisation » entre Paris et Pékin. Il regrette aussi, toujours in petto, que la Chine ne soit pas l'objet d'une analyse plus serrée de « prospectivistes », français. M. Balladur s'interroge notamment sur la succession de Deng Xiaoping - « Est-elle ou non réglée ? », lui qui avait bâti une nouvelle politique française envers Pékin partant du principe qu'elle l'était...

Doutes tardifs mais bienvenus s'ils contribuent à démythifier le « miracle chinois » auprès de la classe politique.

Francis Deron

Les Japonais découvrent les mauvais traitements infligés à leurs enfants

TOKYO

de notre correspondant C'est l'une des plus jolies fêtes du Japon : celle des enfants, le 5 mai. Des carpes en tissu, géantes et baroques, flottent à des mètres au-dessus des maisons. Autrement, c'est la fête des garçons. Les samouraïs décorent les toits des maisons d'iris et d'herbes sauvages pour chasser les mauvais esprits et dressent des armures. Puis, au XVIII^e siècle, les marchands s'approprièrent la coutume et firent des carpes remontrant les rivières (koinobori) le symbole-étendard de la force et du courage que l'on souhaite aux enfants. En 1946, le 5 mai, devenu le jour des enfants, fut la première fête nationale que célébra le Japon en ruine. Cette année, le 5 mai fut attristé par l'ombre d'un phénomène que les Japonais découvrent : les sévices dont sont victimes leurs enfants. Ces petits Japonais, encore épargnés par l'effet des concours,

que l'on voit aller à l'école tels des poussins avec leur uniforme bien, leur chapeau et leur cartable jaunes, sont aussi, pour certains, maltraités.

Les suicides d'écoliers sont tristement célèbres, mais, jusqu'à maintenant, on parlait peu d'enfants brutalisés. Influence des Etats-Unis ? Effet de la ratification de la convention sur les droits de l'enfant par le Japon qui doit soumettre, cette année, un rapport aux Nations unies ? Il est difficile de déterminer les raisons de ce réveil de l'opinion et l'ampleur d'un phénomène.

PLUS DE 10 000 CAS PAR AN

Les petits Japonais donnent l'impression d'être cajolés et hyper-protégés. Des livres et des articles tendent pourtant à indiquer qu'ils ne sont pas à l'abri de brutalités. Les services de consultations par téléphone reçoivent une dizaine d'appels par jour, et plusieurs drames ont récemment bouleversé l'opinion. Un réseau national de prévention des sévices contre les enfants vient de se mettre en place à Osaka, et le ministère de la santé a lancé des programmes expérimentaux de prévention dans huit villes.

Depuis qu'en 1990 cette administration a commencé à réunir des statistiques, le nombre des cas de sévices recensés a doublé pour atteindre 1 900 en 1994. On estime qu'il dépasserait les 10 000. Selon une enquête du Mainichi, sur 35 cas ayant entraîné la mort en 1994 et 1995, 80 % des victimes avaient moins de trois ans. Dans 51 % des cas, la mère était responsable et dans 20 % le père.

Les spécialistes de l'enfance font valoir que les sévices dont sont victimes les petits japonais ne sont

pas dus à la pauvreté mais aux problèmes émotionnels des parents. Le mari absent, les jeunes mères esseulées et peu préparées à la maternité sont perdus dans le pesant huis clos d'un appartement exigu avec cet enfant qui souvent leur procure plus de frustrations que de joies.

Le Japon manque en outre de mesures contre les violences sexuelles dans la famille. La question reste taboue. Selon Theobald Aern, la majorité des cas d'inceste ne sont pas rapportés à la police. Après la traduction du livre *I never told anyone*, écrit par des Américaines victimes de vio-

lences sexuelles lorsqu'elles étaient enfants, l'éditeur reçoit de nombreuses lettres de Japonaises qui faisaient part de leur expérience. Une vingtaine de ces drames ont été publiés dans *Rompre le silence* (Chimikoku wo yabutte). Au Japon, la pédophilie avec un enfant de moins de treize ans n'est passible de poursuites qu'à condition que les parents portent plainte. Si les pédophiles qui sévissent en Asie du Sud-Est ont longtemps été des Occidentaux, le nombre de Japonais appréhendés est en augmentation.

Philippe Pons

Paris dément être impliqué dans le conflit frontalier entre le Nigeria et le Cameroun

PARIS. Le gouvernement a démenti, mercredi 8 mai, toute présence militaire française dans la péninsule de Bakassi, sur le golfe de Guinée, où un conflit frontalier oppose forces nigériennes et camerounaises. « Il n'y a pas de soldats français dans cette zone », a déclaré le ministère de la défense, en rappelant que la France et le Cameroun étaient liés par des accords de coopération militaire et de défense. Deux quotidiens nigériens avaient rapporté, mardi, des témoignages de soldats selon lesquels des « légionnaires français » auraient été vus à Bakassi aux côtés des troupes camerounaises, et le porte-parole de l'armée nigérienne avait accusé à demi-mot la France de soutenir le Cameroun dans ce conflit. Le président camerounais, Paul Biya, devait rencontrer, jeudi à Paris, Jacques Chirac, ainsi que le ministre des affaires étrangères, Hervé de Charette.

Washington fait appel à l'OMC contre l'Union européenne

GENÈVE. Les Etats-Unis ont engagé, mercredi 8 mai, à l'Organisation mondiale du commerce (OMC), une nouvelle bataille commerciale contre l'Union européenne, sur la viande, et ont remporté un premier succès sur la banane. Avec l'Equateur, le Guatemala, le Honduras et le Mexique, Washington a obtenu de l'OMC la formation d'un tribunal d'arbitrage (panel) pour juger de la conformité de la politique d'importation de bananes de l'Union. Celle-ci accorde une préférence aux pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique et impose des quotas aux pays d'Amérique latine, où sont très implantés les grands producteurs américains. Le même jour, les Etats-Unis ont demandé un panel sur l'interdiction d'importer de la viande aux hormones dans l'UE. De son côté, l'Union a demandé à l'OMC des consultations avec les Américains sur les « mesures unilatérales » d'augmentation de droits de douane sur 100 millions de dollars d'exportations européennes aux Etats-Unis. - (AFP)

AFRIQUE

■ LIBÉRIA : les combats entre les miliciens krahn et les forces de Charles Taylor, deux chefs de guerre membres de la présidence collégiale, se sont intensifiés à Monrovia, mercredi 8 mai, tandis que le sommet des chefs d'Etat de la région, organisé à Accra, au Ghana, pour « redynamiser la paix » au Liberia, était annulé. - (AFP)

■ ALGÉRIE : le Haut Conseil des musulmans de France (HCMF) a adressé, mardi 7 mai, via la presse algérienne, une lettre aux ravisseurs des sept moines trappistes français, enlevés le 27 mars, près d'Alger, leur demandant de libérer leurs otages. Par ailleurs, le Conseil national des imams (CNI), l'instance théologique du HCFM, a proclamé une fatwa (décret juridique-religieux) jugeant illégal l'enlèvement des religieux.

ASIE

■ CORÉE DU NORD : les Etats-Unis, le Japon et la Corée du Sud devraient se préparer ensemble et sans délai à l'effondrement économique inévitable de la Corée du Nord, a déclaré mercredi 8 mai, à Tokyo, l'ancien président américain Gerald Ford. Il a estimé qu'il fallait se préparer au pire de la part « du dictateur Kim Jong-il et de ses collègues s'ils constatent que l'effondrement est inévitable ». - (AFP)

EUROPE

■ BOSNIE : Zeljko Delalic, un Musulman accusé de crimes de guerre et arrêté par la police allemande en mars dernier à la demande du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPI), est arrivé mercredi 8 mai à La Haye. Delalic, quarante-huit ans, est accusé de crimes commis en 1992 dans le camp de Celebici (centre de la Bosnie), dont il était l'un des commandants. Il serait responsable du meurtre d'au moins quatorze détenus, de tortures et de viols. - (AFP)

■ RUSSIE : l'économiste libéral, Grigori Javlinski, candidat à l'élection présidentielle du 16 juin, a indiqué à la chaîne de télévision BBC, mercredi 8 mai, qu'il envisageait de « former une coalition avec Boris Eltsine pour empêcher la victoire des communistes ». - (AP)

ECONOMIE

■ Union européenne : près de 4 700 cas de fraude au budget européen ont été détectés en 1995. Les sommes en jeu représentent 1,1 milliard d'ECU (7 milliards de francs), soit 1,4 % du budget de l'Union, selon le rapport rendu public mercredi 8 mai à Bruxelles par Anita Gradin, commissaire chargée des affaires intérieures et de justice. Le rapport dénonce les difficultés dues au manque de solidarité des Etats membres. - (AFP)

■ ALLEMAGNE : les entrées de commandes dans l'industrie ont progressé de 1,2 % en mars par rapport à février après correction des variations saisonnières. Les pouvoirs publics soulignent cependant que l'augmentation de mars « est due à une accumulation de contrats exceptionnels dans l'industrie ouest-allemande, tout spécialement en provenance de l'étranger ». Sur un an (février-mars 1996 comparé à février-mars 1995), les commandes ont baissé de 6,3 %. - (AFP)

■ CHINE : Chris Patten, gouverneur de Hongkong, a plaidé, mardi 7 mai, à Washington, lors d'une rencontre avec le vice-président Al Gore, pour le renouvellement sans condition par les Etats-Unis de la clause de la nation la plus favorisée à la Chine. Un tiers environ des exportations de la Chine vers les Etats-Unis et les deux tiers des exportations américaines transitent par Hongkong. Toutefois, des membres républicains du Congrès et des représentants d'associations des milieux d'affaires ou de défense des droits de l'homme ont créé une coalition pour s'opposer au renouvellement de cette clause.

Autriche pro France.

90 hôtels en Autriche qui vous accueillent en français. Guide gratuit sur simple demande au :

Tél. : (1) 45.61.97.68
Fax : (1) 45.61.97.67
Minitel : 3615 Autriche
APF - BP 475 - 75366 Paris Cedex 06

LE DROIT DE RÉPONSE DES CHAROLAIS DE BOURGOGNE

Ces innombrables petites taches blanches sur le vert de nos prés, que vous apercevez de l'autoroute ou depuis le TGV, c'est nous.

Nous pâturons librement sur les grandes prairies naturelles de Bourgogne, berceau de notre race.

Nous jouons un rôle essentiel dans la protection de l'environnement et nous produisons une viande saine.

Elevés au pré

AU CŒUR DU GOÛT

MARCHÉS PUBLICS La mise en cause des attributions de marchés publics par le conseil régional d'Ile-de-France, déclenchée par les investigations de Claude-Annick Tissot (RPR), présidente de la commission régionale compétente, rebondit avec les déclarations de cette dernière dans *Le Parisien* du jeudi 9 mai. Faisant état de « pressions » exer-

cées sur elles « depuis novembre 1994 », la vice-présidente du conseil régional assure : « Je ne me laisserai pas intimider. » ● LE CABINET de Michel Giraud, président (RPR) du

conseil régional, indique que celui-ci, en vacances, réunira le 13 mai la conférence des présidents (exécutif et dirigeants des groupes) du conseil régional pour faire le point sur cette

affaire. ● LE DOSSIER des marchés d'Ile-de-France présente de nombreuses similitudes avec ceux des HLM parisiens et des HLM des Hauts-de-Seine.

Une élue RPR critique publiquement les contrats de BTP en Ile-de-France

Vice-présidente du conseil régional, Claude-Annick Tissot se déclare décidée à aller jusqu'au bout dans sa volonté de moralisation des appels d'offres en matière de construction et d'entretien des lycées. Michel Giraud (RPR), président de l'assemblée régionale lui répondra le 13 mai

LUNDI 13 MAI, l'affaire des procédures de passation des marchés au conseil régional d'Ile-de-France sera, pour la première fois, officiellement évoquée dans les instances de cette institution, lors de la conférence des présidents que Michel Giraud, président (RPR) de la région, a en effet décidé de réunir à cette date. En croisière au large de la Corse, M. Giraud refusait, jeudi 9 mai, de commenter les nouveaux épisodes de cette affaire.

En déclarant, dans *Le Parisien* du jeudi 9 mai, qu'elle a subi des pressions, Claude-Annick Tissot (RPR), vice-présidente du conseil régional et adjointe au maire de Paris, a fait, une nouvelle fois rebondir cette affaire qu'elle avait déclenchée il y a plusieurs semaines (*Le Monde* daté 4-5 février). En décidant de remplir très consciencieusement sa mission de surveillance de l'application du code des marchés, cette jeune femme a jeté le trouble dans l'assemblée régionale et peut-être au-delà, notamment en publiant une note qui dénonce de nombreux dysfonctionnements dans les marchés de rénovation et d'entretien des lycées (*Le Monde* du 2 mai).

M^{me} Tissot confirme, dans ses

déclarations au *Parisien*, qu'elle a « subi des pressions depuis novembre 1994 » pour contourner les procédures légales, notamment au cours d'une séance de la commission, le 18 octobre 1995, concernant le lycée de Ruell-Malmaison. « M. Giraud m'a appelée pour me demander de ne pas procéder au tirage au sort. Je n'ai pas tenu compte de son appel », raconte-t-elle. « Je ne me laisserai pas intimider », précise M^{me} Tissot dans cet entretien. Interrogée sur la mission de l'inspection générale des services du conseil régional, commandée par M. Giraud, elle déclare : « Je n'en pense rien... Si c'était la Cour des comptes, je dirais : "D'accord", mais une inspection interne ne pas à intercéder de cette façon. »

Interrogée par *Le Monde*, jeudi matin, M^{me} Tissot a ajouté : « On ne peut pas toujours être enfermé dans des contingences politiciennes. Ma position est simple : je refuse de cautionner les irrégularités. Celles du passé : celles du présent. Dans ma démarche, je m'en tiens aux irrégularités administratives, nombreuses et incontestables que la commission a constatées. C'est ma fonction, c'est mon devoir, c'est mon "trouche". Aux autres de vérifier à quel correspondent ces irrégularités

et quelle est leur valeur sur le plan financier ! » Elle déclare « agir en fonction du code des marchés, mais aussi d'une éthique personnelle » qu'elle affirme « partagée par beaucoup de personnes, élus et électeurs ».

GRANDE EXPLICATION

« Ces irrégularités, souligne-t-elle, pénalisent notamment les PME, privées de marchés et étouffées par les grands groupes. Il en va ici comme dans le secteur des hypermarchés. C'est une évolution dangereuse. Au bout du compte on n'y

gagne ni sur la qualité ni sur les prix. Le conseil régional, lui aussi, finit par payer le prix fort. » Interrogée sur la situation au sein du conseil régional, M^{me} Tissot déclare « être dans l'incertitude ». « On ne sait pas encore quelle tournure tout cela va prendre. Ni du côté de l'exécutif, ni de celui des enquêtes », menées par la direction de la concurrence et de la répression des fraudes. En attendant le retour de M. Giraud, M^{me} Tissot poursuit son travail et elle devait présider jeudi une séance de la commission des marchés.

Du côté du conseil régional, la réunion de la conférence des présidents sera probablement l'occasion d'une grande explication, qui risque bien de dépasser les clichés politiques traditionnels et de ressembler à une grande explication à l'intérieur de la famille RPR-UDF. C'est d'ailleurs la thèse que l'opposition veut faire accroire. « Jusqu'ici, il y avait un dysfonctionnement entre Michel Giraud et Claude-Annick Tissot. Depuis aujourd'hui, il y a bagarre déclarée », commente Yannick Bodin, président du groupe socialiste du

conseil régional. Pour s'innocenter des accusations selon lesquelles tous les groupes politiques auraient profité de cette manne des marchés publics, les socialistes rappellent qu'ils ont réclamé, à plusieurs reprises, une réunion de la conférence des présidents à propos du « dysfonctionnement qui semble se révéler au sein de l'exécutif régional ».

Certains élus néogaullistes aimeraient bien faire « payer » à M. Giraud son engagement baladurien en 1995 et ne sont pas fâchés de le voir dans les difficultés, mais, en même temps, l'action de M^{me} Tissot, peu suspecte d'indiscipline politique, risque de dépasser son rôle au conseil régional. Comme beaucoup d'élus, M^{me} Tissot a débuté sa carrière politique dans les cabinets ministériels. En 1986, elle était chef de cabinet d'Alain Devaquet, ministre chargé des universités, dont elle fut aussi l'adjointe au maire dans le 11^e arrondissement de Paris jusqu'en juin 1995. M. Devaquet est aujourd'hui conseiller de Jacques Chirac à la présidence de la République.

Françoise Chitrot et Roland-Pierre Paringaux

Un bureau d'études précieux

● **Patrimoine Ingénierie**. Créé en 1985 par un ingénieur, Gilbert Sananès, Patrimoine Ingénierie est un bureau d'études spécialisé dans la gestion technique et économique des patrimoines immobiliers. Il était considéré, vers la fin des années 80, comme un pionnier en matière de coût global des constructions, concept qui combine l'investissement et l'entretien. C'est pour cette raison que le conseil régional d'Ile-de-France l'avait choisi comme assistant-maître d'ouvrage (AMO), lui donnant la haute main sur les procédures d'appel d'offres des marchés de rénovation et d'entretien des lycées (METP).

● **Marchés d'entretien des lycées**. Patrimoine

Ingénierie a « piloté » cinquante METP pour un total avoisinant 10 milliards de francs. Il a touché 82 millions de francs pour ses services. Pendant des années, l'essentiel de son chiffre d'affaires est venu du conseil régional d'Ile-de-France. Sa part du marché des METP, proche de 80 %, a été réduite. Bloqué depuis l'accession de Claude-Annick Tissot à la présidence de la commission d'appel d'offres, Patrimoine Ingénierie s'est reconverti dans les Hauts-de-Seine, l'Oise et le Nord.

● **Capital**. Le capital de Patrimoine Ingénierie est réparti entre une poignée d'administrateurs (Ascimor Otis, Cofreth-Elyo, Comptoir des entrepreneurs), intéressés au premier chef par le marché des lycées. On y trouve, aussi, une société de protection, la CEP, dont l'un des responsables était Robert Galley, ancien ministre et trésorier du RPR.

Des méthodes et des personnalités identiques dans les dossiers parisiens et régionaux

Les marchés des lycées ressemblent à ceux des HLM de la capitale

LE DOSSIER des lycées de la région Ile-de-France recoupe en certains points ceux des fausses factures des HLM de la ville de Paris et des HLM des Hauts-de-Seine, dans lesquels la justice a procédé, depuis 1994, à de nombreuses mises en examen.

Elus, entreprises et intermédiaires apparaissent de part et d'autre, avec souvent pour dénominateur commun d'être proches du RPR ou liés à ce parti. Patrimoine Ingénierie, qui jouissait d'un quasi-monopole sur les appels d'offres pour l'entretien des lycées d'Ile-de-France, compte ainsi parmi ses actionnaires la Cofreth, qui apparaît dans le dossier des HLM de la ville de Paris, et l'ancien trésorier du RPR, Robert Galley.

« CAISSE NOIRE »

Filiale chauffée du groupe de la Lyonnais des eaux, dirigée par l'ancien secrétaire général du parti néogaulliste Jérôme Monod, la Cofreth a été le grand bénéficiaire de la politique de privatisation du chauffage des lycées lancée en 1988 par le conseil régional.

Or, sur ce marché, la Cofreth (rebaptisée Elyo) travaillait en étroite liaison avec un bureau d'études, CET Ingénierie, dont le directeur, Christian Curtet, a été mis en examen en 1994 par le juge Eric Halphen aux côtés de Francis Poullain, le PDG de la Société d'application et de revêtements (SAR).

Cette PME a été attributaire, en 1992 et 1995, de trois marchés d'entreprises de travaux publics

(METP) du conseil régional d'Ile-de-France. L'instruction du juge Halphen a montré que MM. Curtet et Poullain prélevaient des commissions sur les marchés publics des Hauts-de-Seine et des HLM de la ville de Paris et qu'ils en reversaient une partie au promoteur Jean-Claude Méry, un ancien membre du comité central du RPR soup-

céés un rôle comparable à celui joué par CET Ingénierie côté chauffage - lancement des appels d'offres et présélection des candidats -, prélevait-il aussi sa dîme sur les marchés ? En reversait-il une partie à M. Méry ?

Le directeur de Patrimoine Ingénierie, Gilbert Sananès, affirme que non. Parmi les administrateurs de

remis à M. Durand, ce que l'intéressé dément (*Le Monde* du 11 novembre 1995).

Dans le cadre de cette instruction, la brigade financière s'est fait remettre, le 20 mars, par le conseil régional, des documents concernant la réalisation, en 1990, du lycée Clemenceau de Villeneuve-la-Garenne, de l'ancien maire de Paris, M. Durand, ce que l'intéressé dément (*Le Monde* du 11 novembre 1995).

Le rôle de M. Halphen, un ancien syndicaliste policier employé par Robert Pandraud, président du groupe RPR au conseil régional et ancien directeur de cabinet de Jacques Chirac à la mairie de Paris, fournissent un autre exemple de cet état de choses. Salarié du conseil régional, M. Halphen semble également avoir été rétribué par deux filiales de la Cofreth pour des prestations factives.

Mis en examen, incarcéré puis remis en liberté par le juge Halphen, pour recel d'abus de biens sociaux, il a entraîné celle de M. Pandraud, pour complicité. Entendu à sa demande par le juge Halphen, Jean-Jacques Porcher, conseiller régional (Verts), a affirmé, dans un communiqué, que M. Halphen était aussi rétribué par l'entreprise de BTP Hervé. Cette société était en position d'emporter les deux marchés des lycées de Jouy-le-Moutier et de l'IUT de Saint-Cloud, bloqués pour irrégularités par la présidente de la commission des marchés, Claude-Annick Tissot.

Au fil de ces investigations, c'est un système de partage de marchés et de collectes de fonds à Paris et dans la région Ile-de-France qui semble émerger. La dérive vers l'enrichissement personnel aurait poussé M^{me} Tissot à lancer son pavé dans la mare. « La région a confié des milliards à des intermédiaires privés, sans les soumettre aux contrôles nécessaires. A ce prix-là, on peut laisser une obole aux politiques et à ceux qui profitent du système à titre personnel, pour les yachts et les résidences secondaires », nous a déclaré la vice-présidente du conseil régional.

Placé en détention provisoire par le juge Edith Boizette, M. Pacary a déclaré qu'il avait apporté, dans les années 80, plusieurs millions de francs provenant de commissions sur les marchés au siège parisien du RPR. Il les aurai-

Le cabinet de Michel Giraud dément toute irrégularité

LES COLLABORATEURS de Michel Giraud, président du conseil régional d'Ile-de-France, démentent, le 6 mai, avant les déclarations de Claude-Annick Tissot au *Parisien* du jeudi 9 mai, les informations faisant état d'irrégularités dans la passation des marchés d'entretien des lycées de la région. « Les attributions de marchés publics en Ile-de-France se sont toujours déroulées dans la plus grande clarté et dans le respect du code des marchés », nous déclarait le directeur adjoint du cabinet de M. Giraud, Fouad Awada, en réponse à la publication par *Le Monde* (daté 2 mai) d'une note interne relevant des irrégularités dans l'attribution de ces marchés, dont le total cumulé, depuis 1989, s'élève à plus de 20 milliards de francs.

La note, rédigée sous l'égide de M^{me} Tissot, vice-présidente (RPR) du conseil régional, chargée de la commission des marchés, énumère les mesures adoptées en 1995 par cet organisme pour favoriser la transparence et la concurrence. Ce faisant, elle dresse un véritable catalogue des abus, détournements de procédure et violations du code des marchés qui semblent avoir entaché de nombreux appels d'offres. Pour l'exécutif régional, le constat est sévère. Entre autres sujets d'étonnement, la note se demande comment il a pu permettre à « une entreprise » - le bureau d'études Patrimoine Ingénierie - d'acquiescer une « position quasi monopolistique » en matière d'appels d'offres.

A ces révélations étaient venues s'ajouter, le même jour, celles du *Canard enchaîné* (daté 30 avril) faisant état d'une lettre dans laquelle M^{me} Tissot rappelle à M. Giraud les pressions exercées sur elle par ses collaborateurs pour favoriser certaines entreprises. Pour M. Awada, le document rendu public dans nos colonnes « n'est pas un récapitulatif d'irrégularités, mais une simple note expliquant la manière dont certaines mesures ont été prises pour accompagner l'évolution du code des marchés ». Il serait destiné « à nourrir un débat interne visant à plus de transparence ».

Cela implique-t-il que le document, malgré la gravité des faits exposés, n'aura pas d'autre suite ? « L'inspection des services, qui a demandé cette note, nous dira, prochainement, ce qu'il convient de faire », se borne à répondre le col-

laborateur de M. Giraud. Plusieurs groupes politiques représentés au conseil régional ont réagi. Les Verts, « qui ont demandé à plusieurs reprises au président Giraud de prendre des initiatives pour faire toute la lumière » sur cette affaire, s'étonnent qu'il n'ait toujours pas saisi la justice. Ils demandent, « dans un souci élémentaire de transparence », que les deux documents cités par la presse soient transmis aux élus régionaux. Le Front national mentionne qu'il « a interpellé à plusieurs reprises l'exécutif RPR-UDF sur le rôle excessif, sinon abusif, joué par la société Patrimoine Ingénierie ». Le groupe communiste rappelle son hostilité à la procédure METP et demande à M. Giraud d'organiser un débat suivi d'un vote « afin que chaque élu puisse prendre ses responsabilités ».

« MAUVAIS PROCÈS »

Régulièrement pris à partie dans ce dossier, M. Giraud et son cabinet ont toujours démenti les accusations et justifié leurs choix. En mars 1995, la chambre régionale des comptes n'avait d'ailleurs pas trouvé « d'observations critiques » à formuler sur les procédures d'attribution des METP de 1990 à 1994. A la même époque, Jean-Jacques Lachenaud, alors vice-président chargé des affaires scolaires, nous avait déclaré : « La structure du marché est ainsi faite que les mêmes entreprises de BTP reviennent régulièrement, sans qu'il y ait besoin de contourner les règlements. » Sénateur et président du conseil général du Val-d'Oise, M. Lachenaud mettait également en garde contre « la tentation de faire l'amalgame entre ce qui se passe dans l'affaire des HLM de la ville de Paris et les marchés du conseil régional ».

Interrogé, en 1995, sur les accusations dont il était l'objet, le directeur de Patrimoine Ingénierie, Gilbert Sananès, dénonçait un « mauvais procès de ceux que le succès des METP rend jaloux ». Loin de s'être prêté à des manœuvres frauduleuses, M. Sananès affirmait avoir « aidé à mettre en place les procédures permettant d'éviter les dérives ». D'autres témoignages donnaient, à l'époque, une version beaucoup plus proche de celle que présente aujourd'hui la présidente de la commission des marchés.

R.-P.P.

R.-P.P.

PUBLICATION JUDICIAIRE

D'un jugement rendu par la 8^{ème} Chambre du Tribunal de Commerce de Nanterre le 21.12.1995 à la requête de la société MCA RECORDS Inc., il a été extrait ce qui suit :

Le Tribunal interdit à CHARLY HOLDINGS, CHARLY RECORDS et CHARLY INTERNATIONAL et à MEDIA 7 de reproduire et de mettre à disposition du public les œuvres du catalogue CHERRY, sous astreinte de 1.000 F par infraction constatée à compter d'un délai de 2 mois suivant la signification du présent jugement ; Leur ordonne le retrait de la vente avec la même astreinte ; Dit qu'il n'y a lieu à condamnation, en l'état, au paiement d'une provision au bénéfice de MCA et/ou de DISQUES VOGUE.

Ordonne la publication du présent jugement et de celui à intervenir dans : VARIETY INTERNATIONAL, LE MONDE, BEST OF BLUES à la diligence de MCA et DISQUES VOGUE à la charge de CHARLY RECORDS, CHARLY HOLDINGS, CHARLY RECORDS INTERNATIONAL et MEDIA 7 solidairement dans la limite d'un montant de 60.000 Frs

Jacques Chirac défend à Orléans la « pureté de l'idéal » de Jeanne d'Arc

S'opposant au Front national, le chef de l'Etat souligne que l'héroïne « appartient à tous »

En président, mercredi 8 mai à Orléans, les 567^e fêtes de Jeanne d'Arc, Jacques Chirac a implicitement mis en cause le Front national qui,

comme chaque année, avait célébré à sa façon la figure de l'héroïne le 1^{er} mai. « Jeanne est étrangère à toute idée de mépris ou de haine », a af-

firmé le chef de l'Etat, en soulignant que ses paroles étaient « à l'opposé du discours d'intolérance, de rejet, de violence ».

ORLÉANS

de notre correspondant
Invité le 8 mai, comme le veut la tradition, à présider la première fête de Jeanne d'Arc suivant l'élection présidentielle - célébrant cette année le 567^e anniversaire de la délivrance de la ville en 1429 -, Jacques Chirac a visiblement pris plaisir à participer à ces festivités où, comme on le dit ici, la moitié d'Orléans défile devant l'autre. Le président de la République a semblé conquis par le sourire de Géraldine Guy, dix-sept ans, issue d'un des meilleurs lycées privés de la ville, qui, juchée sur un stoïque coursier, incarnait l'héroïne. Orléans n'entend pas céder « l'exclusivité » de Jeanne d'Arc au

chef du Front national. C'est ce qu'a rappelé le maître Jean-Pierre Sueur (PS), en accueillant le chef de l'Etat. « Nul n'est fondé à accaparer Jeanne d'Arc, nul n'est fondé à se l'approprier, surtout si c'est pour défendre le contraire de la fraternité », a déclaré l'ancien secrétaire d'Etat, proche de Michel Rocard. M. Chirac lui a emboîté le pas : « Comment ne pas voir combien Jeanne est étrangère à toute idée de mépris ou de haine ? Combien ses paroles sont à l'opposé du discours d'intolérance, de rejet, de violence que l'on ose parfois tenir en son nom. La France qu'elle défend est une France ambitieuse, fière de son identité et de son histoire, mais aussi une France géné-

reuse et ouverte à tous... La pureté de son idéal, la noblesse de son combat la placent au-dessus des ambitions et des calculs. Elle appartient à tous les Français et à toute la France », a dit le chef de l'Etat. M. Chirac a pris ensuite des accents gaullois, pour expliquer qu'après Jeanne d'Arc, « d'autres voix » s'étaient élevées « aux heures les plus sombres » de notre histoire nationale, ayant eu « la volonté de dire non » quand tout paraissait « perdu ». « La France est forte », poursuivi le chef de l'Etat, « quand elle repousse le pessimisme, l'esprit d'autodénigrement... L'ennemi, tout au long des siècles, a été souvent à nos frontières. Mais quelquefois il a été aussi

dans nos cœurs et dans nos esprits. Il y a eu des périodes grises, placées sous le signe du compromis et du renoncement, périodes que nous devons assumer à l'égal des heures glorieuses. Au moment où notre pays est engagé sur la voie de la réforme, qui requiert imagination, sens des responsabilités, mobilisation de tous, je voudrais que les Français entendent la leçon d'Orléans, qui est d'abord une leçon de confiance », a-t-il conclu. Le chef de l'Etat, mis en appétit par un défilé militaire, s'est offert ensuite un bain de foule de plus d'une heure, digne de figurer dans le livre des records.

Régis Guyotat

Sondage : les Français pessimistes sur le chômage

62 % DES FRANÇAIS SONT PESSIMISTES et jugent peu probable une baisse du chômage dans les deux décennies prochaines, selon un sondage CSA publié, jeudi 9 mai, par *La Tribune Desfossés* et réalisé auprès d'un échantillon de 1 000 personnes interrogées du 17 au 19 avril selon la méthode des quotas. 31 % croient en une amélioration de la situation et 7 % ne se prononcent pas. Le scepticisme est encore plus grand chez les jeunes de 18 à 34 ans. 67 % d'entre eux n'attendent pas d'amélioration dans l'avenir. Enfin, 93 % des personnes interrogées jugent souhaitable que les salariés en fin de carrière laissent leur place aux jeunes et se consacrent à des activités de formation dans l'entreprise.

François Léotard ouvre la campagne des législatives

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE L'UDF ferme la page de l'élection présidentielle et ouvre celle des législatives. Dans un entretien accordé, jeudi 9 mai, au *Figaro*, François Léotard dresse un « bilan globalement positif » de la première année de Jacques Chirac à l'Elysée, en soulignant qu'« à une politique rêvée a succédé une politique réelle ». Evoquant la prochaine échéance électorale, M. Léotard juge « normal que le premier ministre soit l'animateur, pour la majorité, de la bataille législative ». Mais, observe-t-il, l'UDF doit « passer du statut d'allié à celui de partenaire. [...] Elle doit renforcer son identité, discuter d'égal à égal avec le RPR ». A propos de la réforme de l'UDF, M. Léotard indique qu'elle ne « doit pas avoir le vertige du centralisme, ni du moule unique ».

DÉPÊCHES :

■ **SONDAGE** : Alain Juppé enregistre une légère hausse de sa cote de confiance en mai, selon l'enquête de l'IFOP réalisée les 2 et 3 mai auprès d'un échantillon de 942 personnes et publiée par *L'Express* daté 9-15 mai. Ce sondage indique que 43 % des personnes interrogées font confiance au premier ministre, soit un point de mieux qu'en avril. 55 % ne lui font pas confiance (-2 points). Jacques Delors (PS), ancien président de la Commission de Bruxelles, caracole toujours en tête de ce palmarès, avec 64 % de bonnes opinions, loin devant Lionel Jospin (48 %).

■ **SERVICE NATIONAL** : le Mouvement des jeunes socialistes (MJS) s'est prononcé, lors d'un conseil national le 4 mai, en faveur d'une « conscription renouvelée ». « Il s'agit de faire évoluer le principe de conscription pour qu'il devienne un vrai outil de citoyenneté et mobilise une génération au service de la collectivité », souligne le MJS qui se prononce pour un service national obligatoire, « pour toutes et tous », offrant « le libre choix » entre une formule civile et une formule militaire, d'une durée de huit mois.

■ **FINANCES LOCALES** : Alain Lamassouse a confirmé mardi 7 mai devant la commission des finances du Sénat que le gouvernement souhaitait appliquer une révision des évaluations cadastrales (servant de base au calcul des impôts locaux) à partir de 1998. Le ministre du budget a indiqué que le gouvernement avait saisi le comité des finances locales.

■ **SÉCURITÉ SOCIALE** : les jeunes de 18 ans auront prochainement le droit de demander leur propre carte d'assuré social, alors qu'à présent ils doivent attendre 20 ans, selon un décret paru, mardi 7 mai, au *Journal officiel*. Ils devront déposer une demande à la caisse primaire où sont affiliés leurs parents. Cet abaissement de la « majorité sociale », qui entrera en vigueur le 1^{er} octobre 1996, fait partie des vingt-neuf mesures arrêtées en novembre 1994 au terme de la consultation des jeunes organisée par Edouard Balladur.

Seize candidats à des législatives partielles déclarés inéligibles

LE JOURNAL OFFICIEL du mercredi 8 mai publie plusieurs décisions du Conseil constitutionnel pour diverses infractions à la législation sur le financement des campagnes électorales. Seize anciens candidats à des élections législatives partielles sont déclarés inéligibles pour une durée d'un an à compter du vendredi 3 mai. Il s'agit de Marc Coggia (div.), candidat dans la 1^{re} circonscription de Corse-du-Sud le 10 septembre 1995 ; Pierre Rauscher (div.) et Bernard Coutand (PS), candidats dans la 3^e circonscription de Corrèze le 18 juin 1995 ; Guy Dorchies (div.) et Jean-François Pellissier (écol.), candidats dans la 10^e circonscription de Paris les 10 et 17 septembre 1995 ; Jean-Paul Bastin (MDC), candidat dans la 6^e circonscription de la Loire le 18 juin 1995 ; Michel Carre (Verts) et Jean-François Collet (MDC), candidats dans la 6^e circonscription du Val-de-Marne le 25 juin 1995 ; Michel Bressaud (écol.), Frédéric Parat (div. g.), Myriam Dibundu-Bordreuil (div. d.) et Dominique Ewald (écol.) candidats dans la 12^e circonscription de Paris le 24 septembre 1995 ; Maurice Martinet (AP), candidat dans la 2^e circonscription de la Savoie le 16 juillet 1995 ; Michel Claire (MEI), candidat dans la 1^{re} circonscription de Meurthe-et-Moselle les 10 et 17 septembre 1995 ; Angelo Romeo (Radical) et Dominique Casagrande (CEI), candidats dans la 5^e circonscription du Var les 10 et 17 septembre 1995.

En 1982 déjà, l'appel à la « vigilance » de François Mitterrand

François Mitterrand s'était rendu à Orléans pour la fête de Jeanne d'Arc en 1982 et en 1989, les années suivant ses deux succès à l'élection présidentielle. Lors de sa première visite, le président de la République avait lancé un appel à la « vigilance », à la « résistance » et à l'« unité nationale ». Au cours de son second déplacement, le chef de l'Etat avait rendu hommage à Jeanne, qui « ne s'était jamais laissée aller à la haine de l'étranger [...] et dont la foi absolue affirmait de tous les fantasmes ». François Mitterrand faisait alors une allusion transparente à l'extrême droite, qui s'appropriait l'héritage spirituel de Jeanne.

Jean-Marie Le Pen entretient le flou sur son éventuel voyage en Irak

IRA, IRA PAS ? Jean-Marie Le Pen entretient le flou sur son éventuel voyage en Irak (*Le Monde* du 4 mai). Le silence observé par le président irakien, Saddam Hussein, quant à son souhait de le rencontrer lors de ce déplacement serait à l'origine de cette incertitude. Il y a quelques jours, Jean-Michel Dubois, responsable de l'association SOS-enfants d'Irak, que préside Jany Le Pen, affirmait que le président du FN devait accompagner son épouse à Bagdad la semaine prochaine. Une affirmation corroborée par un « trou » - entre le 30 et 21 mai - dans l'emploi du temps officiel de M. Le Pen. Le 7 mai, M. Le Pen affirmait à l'AFP que si « les responsables de

l'association », dont elle-même, vont se rendre en Irak à la mi-mai, le voyage est « strictement humanitaire » et son « mari n'a pas du tout l'intention d'y aller ». « INVITATION OFFICIELLE » Elle ajoutait que celui-ci n'avait « pas demandé de visa », avant d'expliquer que « si Saddam Hussein faisait savoir qu'il était prêt à le recevoir, évidemment il ne refuserait pas ». Le 8 mai, sur Europe 1, M. Le Pen déclarait qu'il avait reçu « une invitation officielle » à se rendre en Irak, mais « informelle pour l'instant quant à la date ». Défenseur de l'Irak lors de la guerre du Golfe, le président du FN, qui plaide pour la levée de l'embargo décidé par

PONU, confirmait ainsi implicitement que son déplacement à Bagdad dépendait de la possibilité d'un entretien avec le président irakien. Reste que Saddam Hussein ne semble pas pressé de rencontrer l'homme qu'il a pourtant reçu en novembre 1990, en pleine crise du Golfe. Il ne voudrait sans doute pas décourager par ce geste les voix qui, au sein de la majorité, se lèvent pour la levée de l'embargo. Ou même Jacques Chirac qui reproche aux Américains de différer indéfiniment l'entrée en vigueur de la résolution sur l'aide humanitaire à l'Irak.

Christiane Chombeau

La première réponse du PCF sur la disparition, en 1943, de résistants trotskistes

IL S'APPELLE ALBERT DEMAZIÈRE. Il a quatre-vingt-un ans, une belle santé et des souvenirs de résistant aussi frais que précis. Ancien responsable pour la zone sud du Parti ouvrier internationaliste (POI), il est le seul survivant des cinq trotskistes qui, avec soixante-quinze autres prisonniers, étaient spectaculairement enfilés de la prison du Puy-en-Velay, le 2 octobre 1943. Il doit sa vie sauve, explique-t-il, à son errance dans le maquis dit de Wodli, dans les bois de Queyrières, près d'Yssingeaux (Haute-Loire) : de corvée de ravitaillement, il s'est perdu et n'a pas retrouvé les autres prisonniers - en majorité communistes - avec lesquels il s'était évadé. Le plus âgé de ces militants trotskistes est Pietro Tresso, dit Blasco, réfugié antifasciste italien, et fondateur, avec Gramsci, du PCI. Les trois autres se nomment Pierre Salini-Ragel, Abram Sadok, Jean Reboul. Pour Albert Demazière, il ne fait aucun doute : ses quatre amis, tous militants de la IV^e Internationale, « ont été assassinés en exécution d'ordres venus de plus haut », le 26 ou le 27 octobre de la même année. « Voilà, dit-il, quatre crimes de sang, dont le PCF des années noires n'est nullement innocent ».

Avec Jean-René Chauvin, un « trotskiste in-

dépendant », et le journaliste Paul Parisot, aujourd'hui socialiste, Albert Demazière a écrit, le 15 avril, au secrétaire national du PCF, Robert Hue, pour lui demander de les aider, « dans un souci de clarification historique », à donner « aux historiens de la Résistance les réponses qu'ils attendent ». Ni Henri Noguères, dans sa vaste *Histoire de la Résistance* (tome IV), ni Jacques Delarue, qui, dans le mensuel *L'Histoire*, en 1993, s'est lui aussi interrogé sur les « conditions mystérieuses » de la disparition du Puy-en-Velay, n'ont pu en effet pousser l'enquête jusqu'au bout.

« SOUCI DE VÉRITÉ »

Rejoins par une cinquantaine de signataires, dont les historiens François Fejtó, Claude Penetier, le député socialiste Julien Dray, le mathématicien Laurent Schwartz, l'économiste Alain Lipietz, l'ethnologue Germaine Tillion, le cinéaste Mosco, la sociologue Marie-Josée Chambard de Lauwe, les trois hommes se disent, dans leur lettre à M. Hue, « persuadés que les anciens dirigeants de [votre] parti, de même que les FTP [Francs-Tireurs et partisans] du Velay dans l'année 1943, dont certains sont encore bien vivants, peuvent aussi vous éclairer sur les événements

que nous venons de rappeler ». Et ils rappellent que, en 1943, le maquis était dirigé par le commandant Massat, alias Théodore Vial, membre du comité central du PCF après la Libération.

« Je m'associe pleinement à ce souci de vérité », a répondu Robert Hue, dans une lettre datée du 7 mai. « Une vérité, même dérangeante, même difficile à supporter, comme vous l'écrivez, ne me ferait pas reculer », poursuit le secrétaire national. S'il « n'ignore pas ce que furent les rapports conflictuels entre militants communistes et militants trotskistes au cours de notre histoire », M. Hue rappelle non sans malice - et sans doute en allusion à ses récentes retrouvailles avec Alain Krivine, le 2 avril, au Forum de Bercy, et à sa première poignée de main avec Arlette Laguiller (*Le Monde* du 7 mai) - « que les temps ont heureusement changé ». Le secrétaire national du PCF se dit néanmoins « profondément choqué par les insinuations laissant entendre qu'une sorte de consigne de silence pourrait être donnée par la direction du Parti communiste à ceux de ses membres qui sauraient comment les choses se sont réellement passées ».

Ariane Chemin

Les prix d'été



S'il vous était donné, cet été, de vous réveiller dans le palais d'un maharajah, vous pourriez espérer la pluie. Mais l'Inde en été vous offre ses festivals les plus exotiques, ses bazars captivants où bijoux, tapis et saris sauront vous tenter, une atmosphère détendue, le tout aux meilleurs prix de l'année. Ombre ou soleil, il y a plus d'été en Inde qu'ailleurs.

Veuillez s.v.p. me faire parvenir une documentation complète

Nom : _____

Adresse : _____

India

Office National Indien de Tourisme
13, Boulevard Haussmann, 75009 Paris
Tél : 45 23 30 45 • Fax : 45 23 33 45
Minitel 3615 INDE

TOURISME Perceptible dans plusieurs secteurs de la consommation tels que l'alimentation ou l'ameublement, l'engouement des Français en faveur du « retour au naturel, aux choses simples » trouve également sa traduction dans leurs choix touristiques. Ils tendent en effet à préférer l'Ouest au Sud. ● LA FAÇADE OUEST connaît un succès

croissant. Parallèlement, le nombre de séjours dans les Alpes-Maritimes a chuté, passant de 8,5 à 7,8 millions entre 1985 et 1995. ● L'URBANISME mal maîtrisé, une pollution exces-

sive et la disparition d'une certaine qualité de vie inquiètent de plus en plus les responsables du tourisme sur la Côte d'Azur. ● SUR L'ÎLE DE RÉ, les édiles, pour leur part, re-

doutent d'être victimes de leur succès. Quelque 150 000 personnes y séjournent l'été pour une population autochtone de 15 000 habitants en hiver.

Le chic passe à l'ouest, la fréquentation du Midi est en déclin

Considérée comme plus « authentique », la côte atlantique bénéficie d'un phénomène de mode : la Bretagne ou les île armoricaines remportent un succès croissant alors que l'image du littoral méditerranéen se dégrade

C'ÉTAIT en avril 1994. Eric revenait de vacances sur la côte méditerranéenne et évoquait sa fascination pour les îles. L'un de ses collègues, d'origine bretonne, lui parla d'une petite île « extraordinaire », en face de chez lui, dans le Finistère. Le week-end suivant, Eric y emmenait son amie. Coup de cœur immédiat. Quinze jours plus tard, ils étaient chez le notaire. Objet de la transaction : un hangar à transformer en habitation. C'est ainsi qu'Eric, Turc d'origine, méditerranéen de cœur, se retrouva propriétaire sur une île de l'Atlantique dont, jaloux de sa trouvaille, il ne veut surtout pas que l'on dévoile le nom.

Cadre parisien, la trentaine « branchée », Eric est dans l'air du temps lorsqu'il évoque avec émotion « l'indicateur des mœurs », qu'on pose dès l'arrivée sur le bateau de la cheminée ». La côte ouest a le vent en poupe. Ré,

Belle-Île et Noirmoutier sont aux années 90 ce que « Saint-Trop » était aux années 70. Les mairies défontent le soleil, la pêche aux moules le bronze à tout prix, les promenades dans les rochers la sieste sous les oliviers. « Sur l'océan, il y a toujours quelque chose à faire, la vie est moins chère, on ne fait la queue nulle part, et c'est tonique », s'exclame Pascale, une trentaine de vacances d'été à Cavalaire (Var) derrière elle — « tradition familiale » — avant une reconversion bretonne, il y a trois ans. « Avant de jeunes enfants, on se posait des questions sur la foule, la chaleur », explique cette Lyonnaise qui, malgré la distance, passe ses vacances d'été à Carnac (Morbihan).

Jean-Philippe Holas, agent immobilier à Carnac, évalue le prix du mètre carré sur le front de mer entre 22 000 et 25 000 francs. Soit plus que dans le secteur Fréjus-

Saint-Raphaël où, selon un de ses confrères, la fourchette s'étend entre 18 000 et 20 000 francs. « Dans le sud du Morbihan, les prix n'ont pas bougé depuis trois-quatre ans, estime M. Holas, nous n'avons certainement pas autant souffert sur le plan économique que les Méditerranéens. » Le client-type ? « C'est quelqu'un qui vient rechercher une authenticité, des racines, même s'il n'est pas breton », poursuit l'agent immobilier.

BOTTES ET CRÊS

La côte atlantique, et plus particulièrement la Bretagne, serait donc porteuse du « retour aux sources » si cher aux publicitaires en cette période d'incertitudes. « La Méditerranée évoque l'oisiveté, les années 80, Bernard Tapie ; aujourd'hui, les capitaines d'industrie qui « marchent » — François Pinault, les Leclerc, Yves Rocher, la famille Bolloré — sont bretons ; l'Atlantique, c'est l'authenticité, quand ça va mal, on y affronte les éléments. » Les Méditerranéens ne manqueraient pas de crier au cliché, à la caricature.

Les propos de Vincent Grégoire, du bureau de style Nelly Rodi — un des quatre grands cabinets qui font la mode en France — reflètent pourtant l'état d'esprit du petit monde parisien de la publicité. « Avant, on faisait rêver les gens devant une bastide provençale, constate Elisabeth Lefebvre, directrice de la publication de *Maisons Côte Ouest* ; maintenant on les fait rêver devant des bottes et des crêpes. » Et de citer en exemple les spots publicitaires de Pedigree Pal,



les campagnes, dans la presse écrite, des centres Leclerc, d'Aligre, de Timberland, des cuisinières Rosières ou de la porcelaine Philippe Desboulleux.

En février, presque tous les grands magasins ont exploité le thème : campagne « Vents d'Ouest » à Prisma, décoration « Dans l'esprit marin » au BHV, exposition « Mer et Soleil », où le style marin-pêcheur était à l'honneur, au Bon Marché. Régulièrement développée à la fin de l'hiver depuis quelques années, cette tendance a envahi le commerce cette année. Nœuds de cordage, ancrages, coquillages et motifs rayés sont omniprésents sur les draps de

bains, la vaisselle, les tissus. « Il y a quelques années, reconnaît François Boury, l'un des directeurs de création de l'agence de publicité Proximité, la mode, c'était le Sud, l'Italie, les couleurs ocres ; aujourd'hui il y a un courant Nouvelle-Angleterre qui va de La Rochelle à Nantucket. »

Elisabeth Lefebvre ne s'y est pas trompée. Voilà cinq ans qu'elle a déposé le titre *Maisons Côte Ouest*. A l'époque, elle ne lance que *Maisons Côte Sud*, bimestriel chic pour amateurs de belles maisons de type méditerranéen. *Côte Ouest*, trimestriel tout aussi chic, suit en 1994, au vu du courant en faveur de la côte est-américaine, de

l'Ecosse et de l'Irlande. Et c'est le succès. *Côte Sud* est diffusé à 103 000 exemplaires, *Côte Ouest* à 80 000. « Dans la région parisienne, *Côte Ouest* a dépassé *Côte Sud* », affirme la directrice de publication, encore surprise par la rapidité du phénomène.

« MINORITÉ ÉCLAIRÉE »

Comme tous les défenseurs de ce courant, Elisabeth Lefebvre évoque « le retour au naturel, aux choses simples ». Un retour qui concernerait une élite, si l'on en croit l'un des éditoriaux de *Côte Ouest* : « La plupart des vivants, fascinés par le roi Soleil, continuent de se ruier vers tous les suds, y a noté l'écrivain Eric Ollivier, mais une minorité éclairée ne troquerait pour aucun bleu azur permanent l'invention continue du vent et des vagues, les crues innombrables de la pluie d'appellation contrôlée. »

Une « minorité éclairée » ? L'expression a de quoi conforter ceux qui dénoncent la part du snobisme dans cet engouement pour les embruns. Mais le succès de la côte atlantique ne concerne pas qu'une « minorité ». Au cours de l'été 1994, la façade ouest a vu sa fréquentation augmenter de 8,6 % par rapport à 1993, selon la direction du tourisme. La Bretagne a quant à elle reçu 7,8 millions de visiteurs au cours de l'été 1995, contre 6,8 millions en 1993 et 7,2 millions en 1994. Une augmentation que l'observatoire régional du tourisme attribue à... une météo favorable.

Marie-Pierre Subtil

Les Français préfèrent toujours la mer

Le bord de mer reste la destination de vacances la plus prisée par les Français : la côte méditerranéenne, la Bretagne et la côte atlantique accueillent plus de 40 % des séjours, selon le dernier rapport de l'Ifsear sur « Les vacances des Français », paru le 24 avril (*Infsee Résultats*, numéro 451-452, 194 pages, 149 F). Si le nombre annuel de séjours de vacances a plus que doublé entre 1962 et 1992, leur durée, elle, a diminué, car la tendance est au fractionnement des départs. La durée moyenne des vacances d'été était de vingt-deux jours en 1994, soit cinq de moins qu'en 1965.

Si l'on compare l'été 1994 à l'été 1990, le Morbihan, le Finistère, les Côtes-d'Armor et l'Île-et-Vilaine ont enregistré une hausse de 1 400 journées de vacances d'été, la Charente-Maritime, la Vendée et la Loire-Atlantique une baisse de 2 000 journées, et la Corse, les Alpes-Maritimes, le Var et les Bouches-du-Rhône une diminution de 10 000 journées.

La Côte d'Azur verse des larmes amères sur un âge d'or révolu

NICE de notre envoyée spéciale

Quand on lui demande quel est le taux d'occupation de l'hôtel, elle répond pudiquement qu'« il n'est pas bon ». Jeanne Augier, propriétaire du Negresco depuis trente-huit ans, se désespère et désespère de la ville de Nice. Les pertes du palace se sont élevées à 5 millions de francs en 1994. Comme en 1993. Si aucun des deux cents employés n'a été licencié, c'est grâce à la fortune personnelle de M^{me} Augier, qui évoque avec nostalgie « l'époque russe — la tsarine venait —, l'époque anglaise — la reine Victoria venait —, puis l'époque américaine ». Des temps révolus. « Maintenant, c'est l'époque de la décadence. »

De toutes les villes de la Côte d'Azur, Nice est sans conteste celle qui souffre le plus du déclin de son image. « Elle ne brille plus », dit un hôtelier. Mais si l'ancien joyau de la côte a perdu son éclat, la périphérie a aussi vu son aura se ternir. La Côte d'Azur reste, certes, la deuxième région touristique en France après Paris. Mais la désaffection gagne. Le comité régional du tourisme (CRT) dénombrait 8,5 millions de séjours dans les Alpes-Maritimes en 1985. « Le seul des 10 millions de touristes [en un an] sera dépassé avant la fin du siècle », prédisait le même organisme dans un document daté de 1991. Las ! L'année 1994 figurait « parmi les plus mauvaises », la durée des séjours ayant raccourci et leur nombre n'atteignant plus que 7,8 millions. Quant aux résultats de 1995, ils étaient « proches de ceux de 1994, c'est-à-dire médiocres », selon les communiqués du CRT.

Les étrangers, qui représentaient à eux seuls la moitié des visiteurs, viennent aussi nombreux que par le passé. Principal accusé, donc, le marché national, en régression. Parmi les raisons avancées par les professionnels locaux du tourisme, la concurrence des pays du tiers-monde « où vous allez vous baigner pour trois francs six sous », la cherté de la vie — « fausse réputation », bien sûr —, ou encore la perte de « l'aura de luxe ». Les écologistes vont évidemment plus loin :

« La Côte d'Azur aujourd'hui, c'est Paris avec vue sur mer, mais sans le métro, ironise Patrice Miran, conseiller régional écologiste. En juillet 1994, à Nice, la teneur en ozone de l'air a dépassé les normes européennes de 180 microgrammes par mètre cube pour atteindre 197 ; à Monaco, la population a été avertie ; à Nice, rien n'a été fait. »

« Aujourd'hui, c'est Paris avec vue sur mer, mais sans le métro »

L'urbanisation à outrance, qui a beaucoup rapporté jusqu'à la fin des années 80, coûte cher aujourd'hui. « On a construit sans penser aux espaces verts, aux transports en commun, à l'élimination des déchets, affirme André Aschéri, le maire (écologiste) de Mouans-Sartoux, au-dessus de Cannes. En une génération, on a remis en cause un acquis bâti en plusieurs siècles. » « La Côte d'Azur, c'est une grande ville de 80 kilomètres de long, un peu à l'image de Los Angeles », renchérit Pierre Goutrand, président de l'Institut de prospective du tourisme. Or le consommateur des années 90 n'est pas celui des années 80. Le succès du tourisme vert — notable dans le nord du département — montre à quel point le calme et la verdure sont maintenant plus recherchés que les résidences de marbre et les boîtes de nuit.

« Le côté frime, bateau, cabriolet, ça marche encore, note Gérard Yvos, le directeur général de l'hôtel Martinez, sur la Croisette, à Cannes. Il y a encore des gens qui veulent s'amuser. » L'établissement de luxe a prévu d'organiser, l'été prochain, une soirée disco, sur sa plage, pour 3 000 personnes. « Il y en aura deux cet été à Cannes, les deux vont faire le plein », assure M. Yvos. Certes. Mais les chiffres de fréquentation des hôtels et, surtout, les prix pratiqués montrent que la demande n'est plus ce

qu'elle était il y a dix ans. Selon le comité régional du tourisme, en 1994, le taux d'occupation des quatre étoiles n'atteignait que 52,5 % ; celui des trois autres catégories d'hôtels restait sous la barre des 50 % — le marché étant entamé, il est vrai, par la concurrence des résidences.

L'hôtel Martinez sert, sur sa plage privée, un menu à 98 francs. « On n'aurait jamais vu ça il y a dix ans », convient Gérard Yvos. Depuis 1991, le prix des chambres n'a pratiquement pas évolué, alors qu'à la fin des années 80 on ajoutait 8 %, 9 %, 10 % par an », poursuit le directeur du Martinez. Autre phénomène : la banalisation, au cours des quatre dernières années, du marchandage à la réception des hôtels. « Ça se fait beaucoup sur la

Côte d'Azur, et plus les clients sont riches, plus ils marchandent », admet Pierre Goutrand. Quant au secteur de l'immobilier, il s'est lui aussi essouffé. « Comme à Paris, nous sommes revenus aux prix de 1987 », estime Christian Laroque, président de l'Observatoire immobilier de la Côte d'Azur. A noter, la désaffection des Parisiens. Jusqu'en 1988, ils constituaient 15 % à 16 % de la clientèle de l'immobilier ; en 1994, ils n'en représentaient plus que 7 %.

Les « locaux » font volontiers leur mea culpa : « Nous avons vécu dans la facilité, dit l'un ; le monde a changé et nous sommes restés statiques. » « On croit toujours que c'est éternel d'être premier, dit l'autre ; quand on est beau, on ne fait pas d'effort pour être

agréable. » Bruno Miraglia, conseiller régional (RPR) et président de la commission tourisme, rêve de « refaire de la Côte d'Azur le pôle d'excellence du tourisme en Méditerranée », via la création d'une agence méditerranéenne du tourisme et d'un palais du monde méditerranéen, sis à Nice. « Les azots, nous les possédons toujours, dit-il, mais il nous faut devenir plus professionnels que nous ne l'avons été. » Si l'on en croit les chiffres, la côte varoise s'en sort beaucoup mieux que la Côte d'Azur proprement dite. Mais les professionnels s'y plaignent tout autant de la désaffection des touristes. Pour la première fois, cette année, La Calanque, un hôtel trois étoiles du Lavandou, n'a pas affiché complet à Pâques. Le temps

est loin où Picasso et Cocteau y séjournaient ! « Il y a encore des personnalités qui viennent dans la région, mais elles restent dans leurs propriétés... Ici, on ne leur offre que des embouteillages et des odeurs de frites », témoigne Annie Ravier, dont la boutique de prêt-à-porter chic, au Lavandou, « marche plutôt mieux, maintenant, en mai-juin, que du 14 juillet au 15 août ». Il y a une dizaine d'années, amis et parents se bousculaient, l'été, dans sa belle maison. « On était toujours une vingtaine, raconte cette amoureuxse de la région. L'été dernier, dans le meilleur des cas, on a été six et, cette année, personne ne m'a encore appelé pour savoir s'il y avait de la place. »

M.-P.S.

L'île de Ré ne veut pas payer la rançon du succès

SAINT-MARTIN-DE-RÉ de notre envoyée spéciale

Les Rétais n'aiment pas la publicité. « A chaque fois qu'on voit un article dans les journaux, on s'arrache les cheveux », assure Emmanuel Brunner, conseiller municipal à Saint-Martin-de-Ré. Les revues n'ont déjà que trop vanté les lieux, les magazines de décoration trop exploité le « style Ré ». Tout est « trop », à en croire les habitants. On a « trop » construit, l'été il y a « trop de vélos », « trop d'embouteillages », « trop de vélos ». L'île paie la rançon de son succès : 130 000 à 180 000 personnes y séjournent au mois d'août, pour une population de 15 000 habitants en hiver.

Impossible, bien sûr, d'endiguer le flot. « Il faut attendre que les gens finissent par être dégoûtés par les inconvénients », se désespère Pierre Cazalis, de la Maurellan. Le secrétaire général de l'Association des amis de l'île de Ré connaît « au moins trois personnes qui ont vendu leurs propriétés à cause du bruit et de la circulation en été ». L'heure n'est pas encore à la désaffection. Jean-Yves Paris, agent immobilier, continue à faire « en moyenne une vente tous les deux jours ». Mais tout ce qui faisait le charme de l'île — son aspect sauvage, sa tranquillité — disparaît aujourd'hui le temps de la saison estivale, au risque d'inciter les propriétaires de résidence secondaire à chercher de plus calmes lieux de villégiature.

L'île de Ré n'a pas toujours eu l'image chic qu'on lui attribue aujourd'hui. « C'était l'île

aux congés payés », se souvient M. Cazalis, qui y a passé toutes ses vacances depuis l'année 1922, avant d'y prendre sa retraite. Après-guerre, on y vient en vélo, en Solex, et on campe. Les Parisiens amateurs de résidences secondaires n'arrivent que dans les années 60 et 70, le phénomène de mode prenant de l'ampleur dans les années 80, peu avant l'ouverture du fameux pont, inauguré en 1988.

TOURISME DE MASSE ET ÉLITISME

Les clés du succès ? L'aspect familial — « le soir, les enfants viennent acheter une glace en pajama », raconte Pierre Ollivier, le patron du Café du commerce, à Ars-en-Ré —, la proximité de la nature, la préservation du site — l'île est classée site protégé aux huit dixèmes, elle le sera bientôt entièrement —, les 60 kilomètres de pistes cyclables. Pour ne citer qu'eux, Vincent Lindon, Carole Bouquet, Nicole Garcia, Lionel Jospin, Jacques Toubon, André Dussolier font partie des habitués. « Et contrairement à ce qui se passe sur la Côte d'Azur, où ce milieu-là est agité par les fans et les paparazzis, ici on les laisse tranquilles », certifie Pierre Ollivier, dont l'établissement est devenu le haut lieu de rencontre du nord de l'île, la zone la plus chic, avec un chiffre d'affaires en progression de 10 % par an depuis sa création, en 1984.

Les Rétais se targuent d'avoir su faire cohabiter un tourisme de masse — sur 30 kilomètres de long, l'île compte soixante cam-

plings — et un tourisme plus élitiste. Mais ils sont quelques-uns, aujourd'hui, à prendre conscience d'une faille dans cette symbiose. « L'image positive est maintenue artificiellement par la publicité et les magazines ; en fait, elle décline auprès des Parisiens, ou du moins elle se morcèle, le nord étant investi par des gens d'un même milieu, qui vivent entre eux le temps des vacances », témoigne une observatrice suffisamment bien placée pour vouloir rester anonyme. Un jugement étayé par un constat : « La fréquentation change, il y a une paupérisation culturelle ; les gens de la recherche de culture ne viennent plus à Saint-Martin. Ce qui marche, c'est le glacier. »

« Il faut sauver ce qui peut l'être », tempête Léon Gendre. Le maire de La Flotte-en-Ré, conseiller général (RPR) et propriétaire du Richelleu, le quatre étoiles de l'île, prône « l'immobilisme presque total ». « Il faut émasculer les gens qui veulent faire de l'argent... Il y a encore beaucoup de terrains à vendre », note M. Gendre, qui plaide pour un gel des futures zones à bâtir. Une idée partagée par le président de la communauté de communes, Paul Neveu, pour lequel, « actuellement, ça construit trop et trop vite ». « On a su éviter les promoteurs, on n'a pas été pris par les démons de l'argent », affirme M. Neveu. Mais d'avouer, quelques instants plus tard : « Si on ne fait rien, dans quinze ans tout sera construit. »

M.-P.S.

Une escroquerie dans les milieux philatéliques aurait fait plusieurs centaines de victimes

L'affaire concerne les « blocs-feuillets » monégasques et ébranle le monde des timbres

Le juge d'instruction de Grasse (Alpes-Maritimes) Jean-Pierre Murciano a mis en examen pour « complicité d'escroquerie » l'éditeur de

un grand catalogue philatélique français, Roger Louillet, ainsi qu'un marchand de timbre réputé, Sarkis Katchikian. Au cœur de cette af-

faire, un réseau d'escroquerie portant sur des « hommages philatéliques » imprimés par La Poste française pour la principauté de Monaco.

NICE
de notre envoyé spécial
Les plaignants défilent depuis des semaines dans le bureau du juge d'instruction Jean-Pierre Murciano, à l'étage du petit palais de justice de Grasse (Alpes-Maritimes). Ce sont des victimes, des retraités, des bourgeois vivant derrière la Croisette ou la promenade des Anglais. Tous avaient rêvé de placements sûrs et anonymes, pour faire fructifier leurs pécules à l'abri des regards, parfois de la curiosité du fisc. Tous avaient poussé la porte des sociétés niçoises Valeur et Patrimoine et Valeur philatélique, suivant les conseils de leurs courtiers et de leur fondateur, dont le nom sonnait comme un slogan publicitaire : Gérard Lhéritier.

« Grâce à de multiples manœuvres frauduleuses, des centaines de victimes se sont portées acquiescentes à des spéculations ayant entraîné un préjudice de plusieurs millions de francs par an », a résumé le juge Murciano, le 19 mars, en tête de l'ordonnance de placement en détention provisoire qu'il a délivrée à l'encontre de M. Lhéritier, assortie d'une mise en examen pour « escroquerie ».

PERQUISITION

L'intrusion du magistrat de Grasse dans le monde clos de la philatélie a causé comme un frisson. Le 14 novembre 1995, escorté par les gendarmes de la brigade de recherches de Cannes, il a effectué une perquisition dans les imprimeries Ateliers nationaux de l'imprimerie des timbres-poste de Bonifacio, dans la banlieue de Périgueux (Dordogne), et placé en garde à vue ses deux directeurs. Au mois de mars, les principaux responsables du service national du timbre au ministère des télécommunications ont eux aussi été questionnés par les gendarmes.

Le juge a en outre ordonné la mise en examen pour « complicité d'escroquerie » de l'éditeur de l'un des principaux catalogues philatéliques français, le catalogue Ceres, Roger Louillet, puis d'un marchand de timbres réputé, Sarkis Katchikian. Le 1^{er} avril, ce dernier a même été placé à son tour en détention provisoire, rejoignant Gérard Lhéritier à la prison de Grasse

tous deux ont été remis en liberté, respectivement les 17 avril et 5 avril, par la chambre d'accusation de la cour d'appel d'Aix-en-Provence.

Homme d'affaires âgé de quarante-sept ans, originaire de Nancy, Gérard Lhéritier ne s'est lancé dans le commerce de timbres qu'en 1984. Une précédente affaire, montée en Lorraine et consacrée au commerce de pierres précieuses, avait été déclarée dans des circonstances qui avaient conduit à sa condamnation à plusieurs années d'interdiction de gérer une entreprise. C'est en 1987 que, sur le

Monaco fait imprimer des « blocs-feuillets » depuis 1938, et s'adresse pour cela aux Ateliers nationaux de Périgueux. L'enquête montre qu'en réalité les « blocs-feuillets » monégasques étaient vendus en « exclusivité » à Sarkis Katchikian, qui les revendait aux sociétés de Gérard Lhéritier, afin qu'ils soient placés auprès de particuliers. A chaque changement de mains, le prix grimpait de façon vertigineuse. Ainsi, alors que Monaco paye 3,63 francs à La Poste française par bloc-feuille imprimé, la Principauté - c'est-à-dire le prince en personne (lire ci-contre) - revend à

chands de la rue Drouot, temple parisien des philatélistes, ont justifié leur peu d'intérêt pour les blocs de Monaco en parlant de « marché fictif » et d'« ententes entre les vendeurs et les cotateurs ». Des écoutes téléphoniques attestent que Sarkis Katchikian fixait lui-même les cotations des blocs monégasques affichées par les deux catalogues de référence, Ceres et Yvert et Tellier - certains blocs, à peine sortis de l'imprimerie, y sont cotés à 1 000, 1 500 francs... Recueilli sur procès-verbal, le 22 mars, par le juge Murciano, la confession de l'éditeur du catalogue Ceres, Roger Louillet, est venue conforter cette découverte.

« SUBCOTÉS »

« Je reconnais que depuis l'édition de 1994, a déclaré ce philatéliste réputé, ancien conseiller général des Alpes-Maritimes, je cotais les blocs monégasques à partir des indications de tarifs qui m'étaient données par M. Katchikian. En réalité, tous les produits monégasques sont actuellement surcotés et, personnellement, je ne suis acquiescent qu'à 15 % de la cote (...). Tout cela est connu de tous les collectionneurs. Malheureusement, ce n'est pas le cas des clients de Lhéritier. Les prix de vente de ce dernier, ajoutait-il, « étaient parfois supérieurs de 40 à 100 % par rapport à la cote de mon catalogue, laquelle est pourtant elle-même élevée ».

Dénouant un « complot » orchestré contre lui par d'anciens associés, Gérard Lhéritier a affirmé au Monde que « le marché des blocs de Monaco est bien réel », et qu'il demeure « 5 000 de ces blocs se sont vendus entre 1990 et 1995 dans des ventes sur offres », c'est-à-dire en dehors de ces sociétés, qui « affichent » quelque deux mille clients. Saisis par le juge, les fichiers informatiques de Valeur et Patrimoine devaient révéler leur nombre exact, et le montant des sommes en cause. Vingt-cinq d'entre eux se sont fait connaître jusqu'ici. Les autres ont de quoi hésiter : ils ont déjà perdu le précieux anonymat de leur placement. Si M. Lhéritier n'est plus en mesure de racheter leurs blocs-feuillets, qui voudra bien le faire ?

Hervé Gattegno

« A l'ordre de SAS le prince de Monaco »

Le prince Rainier de Monaco a reçu, le 21 avril, le Grand Prix de l'Association internationale des éditeurs de catalogues de timbres-poste et de publication philatéliques (Ascat). Détenteur de l'une des plus belles collections de timbres du monde, le souverain monégasque fait en outre, grâce aux blocs-feuillets de la principauté, de substantiels profits. Les blocs-feuillets sont facturés 3,63 francs pièce par La Poste française, qui les imprime pour le compte de la principauté. Monaco les revend au marchand Sarkis Katchikian entre 150 et 200 francs. La différence est directement portée au crédit du prince Rainier, les chèques du négociant étant établis, ainsi qu'il l'a déclaré au juge, « à l'ordre de SAS le prince de Monaco ».

Le bénéfice est d'autant plus important que les « blocs » monégasques, qui devraient théoriquement être tirés en faible quantité, sont en fait régulièrement tirés à plus de 10 000 exemplaires. « Je trouve anormal que l'Etat français accepte de fabriquer autant de ces blocs puisqu'il est en théorie destinés à être offerts à des personnalités, a réagi à ce propos l'expert Roger Louillet face au juge Murciano. Je suppose par conséquent que cela profite financièrement à quelqu'un du côté de Monaco ».

conseil de l'un de ses associés, Gérard Lhéritier se lance dans l'achat et la vente de « blocs-feuillets » de Monaco. « Le marché existait déjà, explique-t-il. Je n'ai rien inventé. Je n'ai fait que m'enrichir aux dépens des autres ».

Timbres commémoratifs édités par les Etats lors de chaque émission de nouveaux timbres postaux, les « blocs-feuillets », également dénommés « hommages philatéliques » par les spécialistes, sont en principe destinés à être offerts à des personnalités. Ils n'ont aucune valeur d'affranchissement et sont imprimés en faible quantité. Leur valeur est donc théoriquement fonction de l'offre et de la demande, mais ils n'intéressent que moyennement les authentiques collectionneurs. La principauté de

M. Katchikian chaque bloc entre 150 et 200 francs. Les courtiers de Gérard Lhéritier, eux, les revendait à leurs clients pour 1 000 ou 2 000 francs, parfois davantage. Les brochures de Valeur et Patrimoine, il est vrai, mirotaient de chiffres élevés, pouvant atteindre 800 % en cinq ans.

hélas, les experts sont loin d'attribuer une telle valeur aux « hommages » monégasques, et certains clients de M. Lhéritier ont eu de mauvaises surprises. L'un d'eux en avait acheté pour plus de 900 000 francs, en 1989. Après son décès, une expertise attribua à sa « collection » une valeur de 290 000 francs, quand M. Lhéritier évoquait, lui, une plus-value de 700 000 francs. Interrogés par les gendarmes, plusieurs grands mar-

M. de Boishue nommé inspecteur général de l'EN

L'INSPECTION générale de l'éducation nationale vient d'accueillir en son sein Jean de Boishue, maire RPR de Brétigny-sur-Orge (Essonne) et ancien secrétaire d'Etat à l'enseignement supérieur de François Bayrou, dans le premier gouvernement d'Alain Juppé, du 18 mai 1995 au 7 novembre 1995. Proche de Philippe Séguin, M. de Boishue a été au centre d'une polémique suscitée par la publication de son livre *Banlieue mon amour*, qui lui a valu une condamnation, le 5 décembre 1995, à 10 000 francs d'amende pour « complicité de diffamation raciale ». Préparée depuis quelques mois, la nomination de cet éphémère professeur de russe à l'université Paris-IV, au début des années 70, avait donné lieu à la publication au Bulletin officiel du 29 février d'un « poste à profil » : « Relations internationales, coopération éducative et francophonie, notamment avec les pays de l'Est. La maîtrise du russe est nécessaire. » Un profil qui correspondait parfaitement à celui de M. de Boishue.

L'intrusion dans les établissements scolaires punie d'une contravention

L'INTRUSION abusive dans les établissements scolaires publics et privés est désormais passible d'une contravention de 5^e classe. Cette sanction étant la plus forte de sa catégorie. Un décret en date du 6 mai, publié au Journal officiel du mercredi 8 mai, modifie le code pénal et prévoit, pour ses auteurs, une amende pouvant aller jusqu'à 10 000 francs, assortie d'une peine d'intérêt général d'une durée de 120 heures. Cette mesure était l'une des dix-neuf propositions du plan de prévention contre la violence à l'école présenté par François Bayrou, ministre de l'éducation nationale, à l'issue du conseil des ministres du 20 mars. Elle avait été revendiquée par les chefs d'établissement souhaitant pouvoir disposer d'une « arme juridique » de dissuasion pour protéger les locaux scolaires contre les tentatives d'agression, de vols et de rackets, commises par des personnes étrangères aux établissements.

DÉPÊCHES

■ RECHERCHE : les dons reçus par l'Association pour la recherche contre le cancer (ARC) « ont beaucoup baissé », a affirmé, jeudi 9 mai au Parisien, le nouveau président de l'association, Michel Lucas, qui avait remplacé, le 25 janvier, le président-fondateur, Jacques Crozemarie. Selon M. Lucas, les dons ne devraient pas dépasser, en 1996, les 50 millions de francs, contre 150 millions l'an passé. Le conseil d'administration de l'ARC devait se réunir jeudi 9 mai afin de modifier les statuts de l'association.

■ JUSTICE : une information visant des articles de *Libération*, du Monde et de *Minute* consacrés à l'affaire Kamal (*Le Monde* daté 5-6 mai) a été ouverte par le parquet de Paris pour « diffamation envers une juridiction », mardi 7 mai, et confiée au juge d'instruction Jean-Paul Valat. Diligentes par le garde des sceaux, ces poursuites sont consécutives à une requête de magistrats du tribunal de grande instance de Nice qui avaient demandé à Jacques Toubon « d'engager toute poursuite pénale qui s'impose » après la publication d'articles ayant relaté des accusations impliquant les milieux judiciaires dans une affaire de pédophilie.

■ ASILE : la dernière Bretonne écrouée pour avoir aidé des militants basques hébergés en Bretagne a été remise en liberté sous contrôle judiciaire, mardi 7 mai, a indiqué l'association Skozell Vreizh (Secours breton) d'aide aux mis en examen et à leurs familles. Danielle Bouveret avait été écrouée le 27 novembre après avoir été mise en examen pour infraction à la législation sur les armes et association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste.

■ POLICE : un inspecteur de la DST a été écroué à Lyon pour avoir vendu des informations confidentielles à une société privée de recouvrement de créances et d'enquêtes commerciales, a-t-on appris mardi 7 mai. Interpellé le 26 mars par des enquêteurs de l'inspection générale de la police nationale (IGPN), l'inspecteur Daniel Massey a été mis en examen pour corruption passive, usurpation de fonction et atteinte au secret.

Les centres de soins aux toxicomanes dénoncent leur « précarisation »

LES ÉQUIPES des centres de soins aux toxicomanes s'inquiètent pour leur avenir. L'Association nationale des intervenants en toxicomanie (ANIT) a organisé, mardi 7 mai, une journée d'action visant à dénoncer la « précarisation » du dispositif spécialisé. Avec un budget annuel de 610 millions de francs, « inférieur au budget d'un hôpital d'une ville moyenne comme Angers ou Arles », et seulement 1 117 places d'hébergement thérapeutique pour environ 200 000 toxicomanes dépendants aux drogues dures, l'ANIT se demande « quelle est la politique des pouvoirs publics ».

Dénouant des délais d'attente « intolérables » et le manque de moyens accordés au suivi social et psychologique des héroïnomanes suivant un traitement de substitution (méthadone en centre, Subutex en ville), l'ANIT déplore, en outre, que les programmes d'échange de seringues restent « minimes et insuffisants » et que les campagnes de vaccination contre l'hépatite B aient été « abandonnées ». Il s'agit surtout, au moment où Françoise de Veyras entre en fonctions à la tête de la nouvelle Mission interministérielle de lutte contre la drogue et la toxicomanie (*Le Monde* du 26 avril), de faire savoir que « les budgets de fonctionnement des institutions ont été gelés de 15 % (...) alors que la fréquentation des centres augmente en moyenne de 30 % par an ».

Les mésaventures de l'association Charonne, à Paris, sont à cet

égard exemplaires. Sa responsable, Perlette Petit, dit fonctionner « à découvert depuis six mois ». L'association, qui compte une quarantaine de salariés, suit environ 800 patients. Ses subventions pour l'année 1996 n'avaient toujours pas été honorées au 6 mai. Le docteur Claude Olivenstein s'est associé aux revendications de l'ANIT. Le médecin-chef du centre médical Marmottan estime que « la mise en œuvre de nouvelles réponses visant à lutter contre l'exclusion des soins devrait logiquement et impérativement être associée à une augmentation de l'ensemble du dispositif ».

Les intervenants en toxicomanie avaient craint que l'impulsion, par Simone Veil et Philippe Douste-Blazy, d'une politique de réduction des risques sanitaires et sociaux chez les toxicomanes intraveineux ne les dépossède d'une part du budget. L'ANIT, qui défendait, dans une logique d'abstinence, une prise en charge psychologique et sociale et non médicamenteuse, a finalement intégré cette politique et reconnaît aujourd'hui la nécessaire pluralité des approches.

Les soignants en toxicomanie ont rappelé que le comité interministériel de lutte contre la drogue, réuni le 14 septembre 1995, avait prévu une augmentation de crédits de 313 millions de francs. A ce jour, « seuls 52 millions ont été alloués au dispositif de soins spécialisés », assure l'ANIT, chiffrant les besoins pour 1996 à « 151 millions de francs supplémentaires ».

Laurence Folléa

LAMY : LE DROIT

À TOUS

LES MÉDIAS

Les Editions Juridiques Lamy ont été les premières à vous offrir des outils électroniques dans le domaine du Droit.

Aujourd'hui, les Editions Lamy vous proposent leurs ouvrages de référence sur CD-Rom.



Lamy

Les Lamy CD-Rom, une nouvelle relation entre la forme et le fond pour plus d'efficacité.

Informations au (01) 44 72 12 12 ou 3617 Lamy SA (3,48 Fmn).

Massimo D'Alema, la stratégie de L'Olivier

MASSIMO D'ALEMA, le secrétaire du Parti démocratique de la gauche (PDS), est un dirigeant politique heureux. Rue des Botteghe Oscure, au siège historique de l'ex-Parti communiste italien, devenu PDS en 1991, où, au lendemain des élections, on a si souvent analysé la défaite, tandis que les vieux « compagnons » scandaient, sans y croire : « C'est l'heure, l'heure de changer, le PCI doit gouverner ! », il savoure aujourd'hui une émotion rare : la victoire ; celle du 21 avril, lorsque les électeurs ont enfin porté la gauche au pouvoir. Cette évocation lui arrache, derrière sa large moustache, un sourire d'ancienne poudrière, qui remonte au temps où les communistes – tenus à l'écart pendant des décennies par le cordon idéologique tissé dans les sacristies, entre l'Oncle Sam et la DC, la Démocratie chrétienne – cultivaient le socialisme de la défaite.

Ce pouvoir, comment la gauche y est-elle parvenue ? « Ici, on ne dit pas "pouvoir", qui passe pour trivial, mais "gouvernement", même si on l'exerce avec assez de cynisme : l'Italie est un pays catholique, donc un peu hypocrite ! », s'amuse-t-il à dire en préambule, avant de poursuivre : « C'est la première fois que nous avons eu peur, en perdant, de plonger le pays dans une période obscure. Auparavant, avec la Démocratie chrétienne, ce n'était pas inquiétant ; avec cette droite-là, cela aurait été désastreux. Alors, nous avons tout fait pour gagner. C'était un objectif déclaré, pensé, né d'une analyse froide et lucide de la situation : nous avons accompli un "capo-lavoro", un chef-d'œuvre ! »

Une pause, pour savourer la jubilation du travail accompli : « En dix-huit mois seulement, nous avons renvoyé Berlusconi du gouvernement, conquis les régions, les provinces et les municipalités, et nous sommes devenus le premier parti d'une Italie que la coalition s'approprie à gouverner. Un capolavoro ! »

Et de raconter comment la gauche qui, jusqu'ici, se ressentait comme « une équipe de football qui a gagné beaucoup de championnats, mais jamais celui qui compte », a sécrété cette énorme « digue » assez hétéroclite contre la droite, qui deviendra L'Olivier, la coalition de centre-gauche dirigée par le rassurant professeur catholique Romano Prodi, mais dont le PDS est le « tronc », et lui, Massimo D'Alema, le grand architecte.

« Plus qu'une "digue", corrige-t-il, c'était une proposition politique positive. L'idée nous est venue en juillet 1994, la droite venait de gagner les élections. Nous avons pris acte que le type d'alliance, purement de gauche, que nous avions présentée avec Refondation communiste faisait le plein d'un tiers de l'électorat, et basta. De plus, c'était fournir des armes à l'anticommunisme latent, et Berlusconi ne s'en est pas privé. La solution était évidente : le centre, pendant cinquante ans, a été dominé par la DC, qui représentait l'unité politique des catholiques. Il fallait donc, pour avoir la majorité dans un système bipolaire, diviser ce centre et récupérer une partie du monde catholique démocrate. Viser aussi une coalition sociale plus large, avec le monde du travail, de l'entreprise, de la recherche, etc. C'est d'ailleurs avec ce programme "d'ouverture" que j'ai été élu secrétaire du PDS à

Architecte du succès de la gauche aux élections législatives italiennes, le secrétaire du PDS, héritier du Parti communiste, a assuré la victoire de sa coalition en ralliant une partie des catholiques

ce moment-là. Il se lève, va prendre le livre qu'il a écrit à ce sujet, et se cite tranquillement : « D'autres générations ont accompli des choses fondamentales, comme reconstruire la démocratie après la guerre le devoir de notre génération était de porter la gauche italienne au gouvernement : nous voulions être mis à l'épreuve. »

Cynisme ? Non, stratégie. Ce n'est pas pour rien que Massimo D'Alema se pique d'être un bon joueur d'échecs. Et c'est bien parce qu'il a été un militant exemplaire (député, directeur du quotidien L'Unità, chef du groupe parlementaire), un homme d'appareil élevé dans la foi que ce qui est « bon pour le parti » est juste, qu'il a pu ensuite exercer lucidité et pragmatisme, préparant avec des cartes en règle avec le passé l'ouverture de l'avenir : virage au centre, austérité et privatisations. Derrière Romano Prodi, qu'il cite peu, ce cheval de Troie du PDS dans l'Italie modérée, il ne s'en cache plus : le vainqueur, c'est lui.

Pourtant, à écouter Massimo D'Alema – ce dirigeant des Jeunes communistes à vingt-six ans et qui, à quarante-sept ans, par réflexe, dit encore « nous » plutôt que « je » –, à entendre ce fils de communistes, dont la mère disait de son mari : « C'était un être remarquable, mais s'il avait trahi le PCI, je l'aurais quitté sans hésiter », on peut comprendre que le chemin du pouvoir pour la gauche a été long. Semé de doutes et de complexes face au « tabou » de la victoire impossible, qu'il raconte à contrecoeur : « En France, on a de nous une vision passiste, mythique : comme si, pour expliquer Lionel Jospin, il fallait toujours revenir au Front populaire ! Ne peut-on se contenter de ce que nous sommes aujourd'hui ? »

DIFFICILE pourtant d'ignorer les racines du PDS. Déjà en 1956, le secrétaire du PCI, Palmiro Togliatti, avait proclamé sans ambiguïté la « voie italienne vers le socialisme ». Son successeur, Luigi Longo, soutenait les intellectuels persécutés en URSS. Plus tard, dans les années 70, ce sera le mytique Enrico

Berlinguer, promoteur du « compromis historique », qui offrira aux gouvernements de « solidarité nationale » l'appui « extérieur » du PCI au gouvernement démocrate-chrétien, qui cessera avec l'assassinat du leader spirituel de la DC, Aldo Moro, en 1978. Comment nier qu'il n'y ait pas un fil interrompu entre Berlinguer et D'Alema ? « Enrico Berlinguer avait fait l'analyse que l'Italie ne pouvait être gouvernée avec 51 % des suffrages et nous, nous avons pris le pouvoir avec 44 % : cela prouve que, depuis cette époque-là, il y a eu une rupture culturelle totale, concède-t-il enfin. Pourquoi ? Parce que le PCI parlait de l'idée que le modèle de l'alternance, propre aux démocraties occidentales, était inapplicable

« Nous avons un rapport complexe et douloureux avec notre tradition communiste italienne : nous avons pris acte de ce qu'elle était dépassée, mais nous lui conservons du respect, pour ce qu'elle a eu de meilleur »

à l'Italie : un Parti communiste au pouvoir, avec la guerre froide, était impensable. Dans les années 70, Berlinguer avait pris pleinement conscience des limites du PCI : une grande force, une grande influence éducative et culturelle, mais freinée par l'impossibilité d'aller au gouvernement. D'ailleurs, chaque fois que l'on s'en approchait, il y avait des bombes dans la rue : c'était une démocratie bloquée. »

Alors, l'unique solution pour participer un peu plus, c'était la stratégie du « compromis historique », c'est-à-dire un accord avec les forces modérées pour réaliser une grande majorité. Et puis, tout a changé : il n'y a plus de mur de Berlin, plus de guerre froide, plus d'unités des catholiques. Et c'est bien parce que tout – je dis bien tout – a changé que nous avons achevé de changer "aussi", nous qui, déjà du temps de Berlinguer, nous étions détachés peu à peu de l'Union sovié-

tique et avions ouvert un dialogue avec Brandt. C'est pourquoi aujourd'hui ces amalgames avec le passé me semblent hors de propos. Tout comme ce tam-tam ridicule des médias parce que le président américain Bill Clinton dit n'avoir aucun problème avec la gauche italienne au gouvernement. Pourquoi en aurait-il ? Nous sommes une force sociale-démocrate, inscrite à l'Internationale socialiste : la force la plus stable et centrale du pays. »

Et à évoquer ce passé qui lui fait encore mal, sous les habits neufs du D'Alema-de-gouvernement, cultivé, mélomane, attentif et souriant (à l'image du slogan vainqueur « La gauche, force serena »), transparent parfois le D'Alema-militant, ce dirigeant cé-

lèbreux, « jeter un peu trop le bébé avec l'eau du bain » ? « C'était un choix douloureux, mais nécessaire », dit-il gravement, avant d'ajouter, avec une pointe d'orgueil : « Le PCI n'a pas été contraint au changement, comme d'autres partis communistes, par la honte ou la faillite : il ne s'agissait pas de faire oublier le symbole d'une dictature, mais simplement d'ouvrir une nouvelle saison politique. »

Né ce sens, nous avons un rapport complexe et douloureux avec notre tradition communiste italienne. Nous avons pris acte de ce qu'elle était dépassée, mais nous lui conservons du respect, pour ce qu'elle a eu de meilleur : c'est-à-dire le sérieux, la volonté concrète d'appréhender les problèmes de la société. C'est pour cela que Veltroni, aujourd'hui numéro deux de L'Olivier, et moi avons imaginé de mettre la faucille et le marteau au pied du chêne, le symbole du PDS. »

Voilà pour le passé. L'avenir, c'est L'Olivier, où le PDS est toujours, jusqu'à quel point ? « Il y aura un partage absolu des tâches, explique-t-il. Romano Prodi sera pleinement le chef du gouvernement ; notre homme à nous, PDS, au gouvernement sera justement Walter Veltroni. Moi, je me consacre à préparer d'autres victoires au Parlement, là où les partis politiques ont leur mot à dire. » Et d'évoquer les réformes indispensables, à son avis, pour changer la loi électorale « désastreuse », en introduisant le scrutin à deux tours, ou bien « l'élection populaire du chef de l'Etat ». La principale urgence, à ses yeux, restant le « fédéralisme » et la « réforme de la fiscalité locale » : « Je le dis par conviction, mais aussi par réalisme, concède-t-il. La Ligue du Nord a recueilli quatre millions de votes. Ignorer le malaise traduit par ces votes relèverait du suicide politique. »

Dans le domaine économique, Massimo D'Alema ne se fait pas d'illusions : « Pour l'Italie, la route de l'Europe et de la monnaie unique doit être immédiate et passe par l'austérité. » Une austérité qui a déjà été mise en chantier par les gouvernements de « techniciens », que de Carlo Azeglio Ciampi à Lamberto Dini, le PDS a

soutenus, « en gouvernant, reconnaître, a posteriori, beau joueur, par procuration abusive. » Cette politique, la gauche a obtenu un certain appui des syndicats pour la poursuivre, et l'oreille du patronat. Mais aura-t-elle aussi le soutien des alliés encombrants de Refondation communiste, sans lesquels aucune majorité n'est possible ? « C'est le point faible, mais je compte sur leur sens des responsabilités. Ils savent bien que, si la gauche rate ce rendez-vous, ce sera un désastre, il n'y aura pas de seconde chance », dit-il durement. Et d'ajouter : « Refondation, avec ses votes, représente aussi les grandes interrogations sociales de ce pays : les bas salaires, le chômage. Malheur si le gouvernement de centre-gauche ne peut fournir la réponse. »

Un mot encore sur la Rai, la télévision d'Etat, où – « sans tomber dans les erreurs de la droite », qui avait voulu marquer son pouvoir – il faut « réparer quelques-unes des choses assez laides et déplaisantes qu'elle a faites ». Il explique son grand dessein : « Reconstruire la politique, après le big bang destructeur de ces dernières années. Soit peaufiner un PDS « élargi », dont il veut faire « un grand parti social-démocrate européen, avec des forces de tradition socialiste et catholique ». Un parti qui, dit-il, pourrait avoir « un million d'adhésifs » et pour lequel il renoncerait enfin à la faucille et au marteau.

En attendant, Massimo D'Alema, le stratège de la victoire, rêve d'une nouvelle « charte des valeurs de la gauche », avec une identité « toute en devenir », qui saurait conjuguer « solidarité et compétitivité » ; il parle de groupes « partenaires communs » à créer, d'opposition à désamorcer par le « dialogue compétitif ». Rien ne l'arrête. Sur tout pas la perspective des difficultés : « Quand vous êtes en mer, confie, les yeux brillants, cet amateur de voile, la meilleure satisfaction, c'est de forcer les vents contraires à vous mener là où vous désirez aller vraiment. »

Marie-Claude Decamps
Dessin Tudor Bonus



Meurtres de m

A

Nous nous laisserons

Meurtres de masse fin de siècle

par Yves Cohen et Véronique Nahoum-Grappe

A quelles conditions peut-on aujourd'hui massacrer en public ? En cette fin du XX^e siècle, les projets politiques de massacre doivent tenir compte de données contemporaines dont la plus importante est liée aux exceptions techniques de diffusion de l'information en temps réel depuis quelques décennies.

Malgré les tentatives du pouvoir responsable de cacher la réalité d'un massacre en cours ou d'en dénaturer le sens, les fax, les radiodiffuseurs, les téléphones mobiles, la surveillance aérienne, celle des satellites, mais aussi la présence d'enquêteurs divers venus d'horizons professionnels hétérogènes, médecins, journalistes, juristes, observateurs politiques, permettent la diffusion dans des délais raccourcis d'une approche des faits.

En un temps record, la multiplication et le recoupement des témoignages ainsi que l'accès éventuel au terrain permettent une connaissance correcte du sens global de ce qui se passe. Jamais les informations n'ont été aussi fiables en ce qui concerne les faits énormes. L'inversion mensongère comme le silence de mort arboré par les propagandes officielles du régime autour de l'action se trouvent être alors des réponses insuffisantes, de faible portée au regard de cet horizon planétaire informé, appelé à jouer le rôle du chœur antique dans la tragédie : en face de l'écran, à la lecture des dossiers, le chœur du monde doit dire le droit de ceux qui sont tués et bombardés, qui courent en hurlant sous les bombes, bouche ouverte pour que les tympans n'exploient

pas, comme en Tchétchénie. Ainsi, le silence « pour l'éternité », unique tombeau que l'assassin souhaite à sa victime, ne peut plus être le fin mot de l'histoire. Seuls des totalitarismes dépassés, comme en Chine, peuvent prétendre imposer son masque sinistre et grotesque. Les régimes pratiquant les massacres sont obligés de tenir compte du phénomène. On ne sait pas tout, mais on en sait assez.

Lorsqu'une armée moderne envoie ses avions et pointe ses canons contre un espace civil dans un cadre qui ne relève pas d'une guerre entre armées, le rapport de forces est toujours inégalitaire. L'assassinat d'innocents peut avoir différents statuts : être compris dans le but militaire et idéologique de l'agresseur, comme pour l'épuration ethnique en Bosnie pratiquée par les forces de Pale-Belgrade ; impliqué par le type même de l'action comme ces déferlements extrêmes de bombes en Tchétchénie, où le projet de nettoyage n'est pas en principe « ethnique », mais simplement tactique et militaire (l'anéantissement des bases civiles de l'ennemi exige de raser et vider villages et villes) ; enfin dans le projet comme dans ces bombardements du sud Liban par l'armée israélienne, mais justifié quand il se produit, comme c'était d'habitude, à Cana par exemple. Dans tous les cas, l'assassinat d'innocents constitue en fait la seule action militaire réelle sur le terrain.

Il semble que les massacres commis par les régimes des pays ex-communistes revêtent quelques particularités. La connaissance en temps réel de l'assassinat massif

dérange le régime assassin mais ne l'arrête pas. La démonstration est faite qu'un régime peut envoyer son armée contre un espace et le dévaster dans des conditions atroces au su et au vu de tous : les attaques du pouvoir de Moscou contre la population tchétchène se font avec cette sorte de désinvolture que donne l'assurance tranquille de l'impunité assurée, à condition d'appliquer certaines recettes mises au point ailleurs par Mikhaïlov.

Première recette : rendre la victime suspecte, ternir son image, construire une figure d'ennemi suffisamment trouble pour assurer le confort moral du témoin lointain. Le spectateur des démocraties s'appuie alors sur le meilleur exemple d'un monde perdu de façon homogène comme « pourri », où non seulement « c'est partout pareil » mais où en plus « les autres ne valent guère mieux » : les Bosniaques sont des islamistes, les Tchétchènes des mafieux. Grâce à des étiquettes bien choisies, mais toujours partielles ou fausses, le meurtre de populations entières passe mieux.

Seconde recette : jurer le cessez-le-feu (en accroissant le défilé de bombes) et assurer qu'on va négocier mercredi (pas celui-là, l'autre, toujours). Le 31 mars, Eltsine rend public un « plan de paix » que ses armées démentent immédiatement. Il importe seulement que personne ne lui dise quel que ce soit au cours du sommet du G7 à Moscou mi-avril. Et effectivement, aucun chef d'Etat ou de gouvernement ne lui a rien dit. Des villages ont été bombardés, l'aviation prise, MSP a protesté contre la pire obstruction à l'humanitaire jamais rencontrée

et Eltsine a été invité à dire son mot sur le Liban. Tout est parfait, tout a réussi.

Lorsque l'action fait rage et que les torrents de sang coulent, la proclamation d'un cessez-le-feu qui ne dissimule pas qu'il est purement verbal est désormais un énoncé suffisamment éloquent pour ralentir le jeu, obtenir quelques jours ou semaines de délai et attendre cette sorte de brouillage repu qui suit une période d'informa-

Les puissances occidentales n'ont besoin que de ces promesses pour sauver une espèce d'honneur de pure surface, celui de n'avoir pas en plus à applaudir. On voit ici la portée exacte du mensonge en politique. Qu'il importe qu'il soit cru ou non, il importe qu'il soit prononcé publiquement ; cela protège l'action.

Pour le moment, l'époque n'est plus aux fascismes d'antan qui hurlaient leurs idéologies dé-

l'ONU. Quel prix devront payer les Tchétchènes pour recevoir tant d'attention que la population du Liban ? Faudra-t-il aller jusqu'à l'« extermination complète » promise par Gratchev, le ministre russe de la défense, interrogé par Radio Liberté le 19 avril, alors qu'on compte déjà plusieurs dizaines de milliers de morts dans la population civile tchétchène et russe ?

Tout l'efficacité de ces tactiques tient à une donnée fondamentale qui caractérise l'état des démocraties occidentales, obligées de faire croire qu'elles défendent les droits de l'homme. Mikhaïlov a montré la voie, et Eltsine, qui a été à la même école, suit en trébuchant. Ils disent « oui » à tout le monde avec persuasion. La persuasion en politique est soumise à des lois barbares, comme si le plus potentiellement cruel était le plus séducteur, les raisons pour lesquelles il peut donner la mort sans scrupule ayant à voir avec celle qui fonde sa séduction diplomatique.

Quelques jours, quelques semaines sont gagnés pour la mort qui est si rapide, elle. Le choc des pires nouvelles, amorcées par les recettes indiquées, marque le tempo de cette danse de tous avec l'assassin. Le chœur des témoins est entraîné. Les responsables politiques transpirent au milieu de la scène du bal.

Yves Cohen et Véronique Nahoum-Grappe sont respectivement maître de conférences et ingénieur à l'école des hautes études en sciences sociales (EHESS).

L'époque n'est plus aux fascismes d'antan.

Elle est aux totalitarismes masqués et hybrides qui savent construire la position la plus confortable pour le témoin démocrate

mations tragiques. On alors, si les organisations internationales décident de proposer une réunion, mettons, samedi prochain, les assassins auront jusqu'alors toute latitude pour tuer dans une situation d'impunité exceptionnelle puisque avec l'accord tacite de ceux-là mêmes qui sont censés défendre le droit.

C'est bien ce qui s'est passé lors de la chute de Srebrenica et de Zepa en juillet 1995 : les puissances réunies à Londres ont proclamé leur volonté de tracer un cercle rouge autour de... Goszade, alors que Zepa n'était pas tombé. Les bombes pleuvent en Tchétchénie pendant que Eltsine jure qu'il n'y a plus de combats, promet le retrait (partiel) de l'armée et des négociations (indirectes).

mentes et taisaient leurs assassinats de masse. Elle est aux totalitarismes masqués et hybrides qui savent construire la position la plus confortable pour le témoin démocrate. Le consentement de fait est obtenu à chaque pas. Du bout des lèvres certes. Le cœur n'y est pas. Mais cela suffit pour continuer.

Lorsqu'il y a « ferme dénonciation », on peut supposer que cette belle morale vient d'une décision diplomatique. Ainsi, on regrette que le ton dur de Juppé contre Israël n'ait jamais été employé contre Eltsine. En Tchétchénie, villes et villages sont rasés. Les femmes et les enfants y sont utilisés comme boucliers humains par les troupes d'un membre permanent du Conseil de sécurité de

Nous ne nous laisserons pas faire

Suite de la première page

D'avoir engagé France 3 sur des contrats de France 2, ou France 2 sur des contrats de France 3 ? C'est absurde : chaque société est responsable de ses propres contrats. France 3 n'a supporté et ne supporte aucune charge financière liée à un contrat conclu par France 2. Pourtant, il aurait été absurde aussi que les clauses d'exclusivité des contrats de l'une de nos chaînes empêchent tel ou tel de ses animateurs de se produire sur l'autre !

D'avoir signé les contrats sur papier blanc ? Tous les juristes savent qu'un contrat signé entre deux parties clairement identifiées n'a pas besoin de papier à en-tête. La plupart des contrats français sont signés sur papier blanc.

De n'avoir pas prévu de clauses de résiliation ? Il y en a, et j'ajouterais que tous ces contrats sont des contrats à durée déterminée. Comme toutes les conventions de cette nature, ils doivent s'exécuter de bonne foi, et à défaut, ils peuvent encourir la résiliation. C'est ainsi que nous avons pu réviser certains contrats et en remettre d'autres en cause !

De n'avoir pas imposé de clause d'audience ? C'est un principe du service public. Ne pas faire intervenir l'audimat dans l'évaluation d'une émission : si nous nous devions abandonner toutes nos émissions culturelles. C'est aussi parce que nous n'imposons pas de clause d'audience que nous pouvons payer nos programmes moins cher que les télévisions privées.

On nous accuse pourtant d'avoir payé nos animateurs trop cher : tous les animateurs que nous avons recrutés ont accepté des rémunérations inférieures à celles que nos concurrents leur proposaient, parce qu'ils préféraient les règles du jeu de la télévision publique. En 1994, j'ai choisi de doter la télévision publique d'une stratégie éditoriale offensive, pour rajeunir son audience et assurer l'équilibre des comptes de nos sociétés. C'est pourquoi j'ai fait venir sur nos chaînes des animateurs qui ont su leur donner un coup de jeune.

On nous accuse enfin d'avoir multiplié par trois nos investissements dans les programmes de divertissement, avec l'arrivée de ces nouveaux animateurs. Il n'en est

rien : le coût des émissions des animateurs ne dépasse pas sensiblement les sommes qui étaient investies par nos prédécesseurs dans les programmes de divertissement. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, et ils sont à la disposition de tous. Même de ceux qui entretiennent cette polémique ! Les 560 millions incriminés correspondent aujourd'hui à cinq cents heures de programmes, ce qui place le coût horaire des émissions de divertissement de

la télévision publique, et je n'ai pas à rougir des choix que j'ai faits. France Télévision doit réguler son environnement et utiliser au mieux ses moyens en fonction des évolutions de marché.

Depuis deux ans, la télévision publique est sortie de la spirale des déficits. Nos budgets sont chaque année en excédent, et cela permet à l'Etat de récupérer une part de son plus importante de nos ressources. En novembre dernier, nos chaînes ont ainsi suppor-

S'est-on demandé si les plus agressifs parmi les détracteurs de France Télévision ne seraient pas au service d'ambitions commerciales concurrentes ?

France 2 largement en dessous de celui des autres chaînes généralistes françaises. De plus, le coût d'ensemble de nos grilles de programmes n'a pratiquement pas varié entre 1994 et 1996 : comment peut-on parler de dérive ? Nos coûts moyens sont largement en dessous de ceux des autres télévisions publiques d'Europe. Ces résultats sont le fondement de la bonne santé financière du groupe France Télévision. Ils permettent aussi à l'Etat de diminuer chaque année la part de la redevance dans les budgets de nos chaînes. Il faut savoir que France 2 et France 3 reçoivent aujourd'hui environ la moitié de la redevance télévision payée par les Français. Sur 700 francs de redevance pour un poste couleur, France 2 n'en perçoit que 168. Et il faut dire clairement que, si la publicité n'existait pas sur France 2 et France 3, les Français paieraient 900 francs par an !

Ceux qui stigmatisent les contrats conclus par France Télévision, qui répondent à une logique de marché, sont-ils prêts à réclamer, pour changer cette logique, l'augmentation immédiate de la redevance ? Quel parti politique soutiendrait cette mesure ? Il ne faut pas tenir de discours hypocrite : tout le monde s'accorde, depuis le début, du régime d'économie mixte sous lequel vivent nos deux chaînes.

Ce n'est pas le président de France Télévision qui fixe les règles du jeu. J'ai simplement le devoir d'assumer la pérennité de

té une ponction de 287 millions. Et malgré cette ponction, en 1996 comme en 1995, nos budgets seront, sauf imprévu, excédentaires. Tous les Français peuvent se réjouir de l'augmentation sensible de nos recettes publicitaires, car rien ne leur est demandé en plus, même pour financer notre investissement dans le numérique.

Dernier reproche injustifié : on nous demande d'expliquer des avancées importantes consenties aux producteurs en début de contrat. C'est, bien souvent, une nécessité de l'économie de l'audiovisuel. Quand on demande à quelqu'un de concevoir et de produire de nouveaux programmes, il faut qu'il dispose des moyens d'engager des frais importants qu'il amortit ensuite sur l'ensemble de sa production. Donc on peut donner plus au début : cela s'appelle une avance. Elle est entièrement déduite des règlements de la première année.

C'est la même pratique pour un film, pour une fiction, pour une émission de divertissement. Va-t-on maintenant reprocher à France Télévision d'avoir avancé de l'argent pour coproduire six films qui se retrouvent en sélection officielle du Festival de Cannes ? Cela n'aurait pas de sens !

Quant aux autres allégations qui circulent, les audits en cours sur l'ensemble de l'audiovisuel public font leur travail. Je n'ai jamais couvert et je ne couvrirai jamais une malhonnêteté.

D'où vient alors tout ce va-

comme médiatique ? Qui a intérêt à faire exister cette polémique ? Pourquoi se déchaine-t-elle aujourd'hui, alors que les procédures de révision des contrats de certains animateurs sont engagées depuis de nombreux mois ?

D'abord, parce qu'en mettant la télévision publique en position de force et en assurant son avenir dans le numérique, nous dérangeons des intérêts industriels puissants. S'est-on demandé si les plus agressifs parmi les détracteurs de France Télévision ne seraient pas au service d'ambitions commerciales concurrentes ? Le bouquet de chaînes numériques que nous sommes en train de constituer avec TF1, M6, la CLT et la Lyonnaise gêne-t-il à ce point ?

Depuis plusieurs mois se dessine aussi la campagne larvée en faveur de la privatisation de France 2. Les tenants de l'ultra-libéralisme, et on les connaît bien, rêvent de privatiser la télévision publique et d'autoriser l'audiovisuel à enfoncer leur cheval de bataille favori. Mais nous ne pouvons pas laisser quelques doctrines démodées réduire les chaînes publiques à n'être plus que l'ombre d'elles-mêmes, en proposant des programmes élitistes ré-

servés au plus petit nombre. La télévision publique doit rester la télévision de tous, celle qui contribue à renforcer le lien social.

Ces propagandistes s'ouvrent un écho facile auprès de tous ceux qui se complaisent à colporter des rumeurs, à gonfler de vaines polémiques, et de ceux qui pourraient trouver dans la déstabilisation des dirigeants de France Télévision un marche-pied pour leurs propres

concurrentes plus aigües que jamais, nous avons réussi en 1996 à accroître notre offre de programmes sportifs, sans participer à l'inflation des droits de retransmission. En utilisant les efforts de nos deux chaînes pour promouvoir nos programmes sur les marchés internationaux, nous avons fait de notre groupe le fer de lance des exportations audiovisuelles françaises.

Contrairement aux idées reçues, la télévision publique obtient de meilleurs résultats de productivité que ses concurrentes

ambitions. Je ne peux pas laisser occulter par une polémique sans réel fondement le travail et les réussites quotidiennes de toutes les équipes de France Télévision.

Entre 1993 et 1996, les investissements de nos deux chaînes dans la fiction et le documentaire ont progressé de 50 % ; ils font de France Télévision le principal pôle de la création audiovisuelle française. Nous avons développé nos programmes d'information nationale, régionale et locale, et aujourd'hui plus que jamais la télévision publique est saluée pour son impartialité. Malgré une

Tous ces succès appartiennent à tous ceux qui font vivre France Télévision, et je ne peux pas les en laisser dépouiller. Nous ne nous laisserons pas faire. Aujourd'hui, c'est la curée médiatique : j'en ai déjà fait l'expérience. Je ne foudrai pas une deuxième fois le rôle du bouc émissaire.

Et je poursuivrai tous ceux qui nous diffament devant les tribunaux. La réalité est toujours plus simple quand on en revient aux faits.

Jean-Pierre Elkabbach

VOLS

ALLER RETOUR
A GÉNÉRALES DATES
HORS SAJES ARRIVÉES
180 AGENTS EN FRANCE
36 33 33 33 (1,48€ LA MINUTE)
3615 NF (1,29€ LA MINUTE)

DEPART DE PARIS	
BARCELONE	840F
DUBLIN	980F
PALERME	980F
ATHENES	1150F
SAINT LOUIS	
DU SENEGAL	1990F
GUYANE	2450F
BANGKOK	2690F
DEPART DE PARIS, LYON ET MARSEILLE	
LA REUNION	2990F
DEPART DE PARIS, LYON, MARSEILLE, TOULOUSE ET NANTES	
LES ANTILLES	2050F

Nouvelles Frontières

distributeur d'énergie

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du conseil d'administration : Jean-Marie Colombani
Directeur : Jean-Marie Colombani ; Dominique Aldrey, directeur général ;
Walter-Jean Bergström, directeur général adjoint
Directeur de la rédaction : Stéphane Pissard
Directeur adjoint de la rédaction :
Thomas Ferecchi, Robert Solé
Éditeurs en chef :
Jean-Paul Besset, Bruno de Camas, Pierre Gaspard, Laurent Gribaut, Danielle Heymann,
Bernard Le Gendre, Jean-Pierre Lhomme, Marcel Luchet, Luc Rosenwald
Directeur adjoint : Dominique Heymann
Rédaction en chef technique : Eric Auzan
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourmont
Directeur adjoint : Eric Pissard ; directeur adjoint : Anne Chappuis
Conseiller de la rédaction : Alain Rullier ; directeur des relations internationales : Daniel Verrier
Médiateur : André Laurens
Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Olivier Miffaut, vice-président
Anciens directeurs : Hubert Bonin-Aldy (1964-1968), Jacques Favret (1969-1982),
André Laurens (1983-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lacombe (1991-1994)
Le Monde est édité par la SA Le Monde
Charte de la société : voir nos conditions de vente du 10 décembre 1994
Capital social : 85 000 000 F. Actionnaires : Société civile « Les rédacteurs du Monde »,
Association Hubert Bonin-Aldy, Société anonyme des lecteurs du Monde,
Le Monde Énergie, Le Monde Investissement, Le Monde Presse, Vite Presse, Le Monde Prévisions
RÉDACTION ET SERVICE CLIENTS : 20, RUE CLAUDE-BERNARD - 75002 PARIS CEDEX 05
Tél. : (01) 42-35-30-40. Télécopieur : (01) 42-35-30-31. Tél. : 20 855 55
ADMINISTRATION : 1, Place Robert Schuman - 92011 NANTY-LEZ-TOURNAI CEDEX
Tél. : (01) 42-37-50-40. Télécopieur : (01) 42-37-50-41. Tél. : 20 811 77

Les Français face à l'énigme Chirac

JACQUES CHIRAC entretient, décidément, des relations déconcertantes avec l'opinion publique. En janvier 1995, les sondages ne lui accordaient pas l'ombre d'une chance dans la course à l'Élysée. Quatre mois plus tard, il était élu. Au terme de la première année de son septennat, le voilà placé dans une position non moins singulière : jamais, avant lui, un président de la République n'avait connu une érosion aussi brutale de la confiance que les Français accordent naturellement au nouvel élu. Le général de Gaulle et Georges Pompidou avaient presque constamment conservé la confiance de plus de la moitié des Français. Après son élection en 1974, Valéry Giscard d'Estaing avait bénéficié de deux années de solide crédit dans l'opinion, et François Mitterrand est porté par une année d'« état de grâce » après la victoire de la gauche en 1981.

Rien de tel avec Jacques Chirac. Confortablement élu le 7 mai 1995, il entame son mandat avec un capital de confiance très encourageant, de l'ordre de 60 %. Dès le mois de novembre, l'IFOP ne le crédite plus que de 27 % d'opinions favorables, contre 64 % d'opinions négatives. Pour la Soifres, il touche le fond en janvier avec 35 % de satisfaction. Cette dégringolade est d'autant plus vertigineuse qu'elle se produit, pour l'essentiel, avant les mouvements de grève qui allaient paralyser la France en novembre et décembre. Ainsi, pour l'IFOP la cote de popularité du président de la République s'effondre de vingt-six points entre mai et septembre. La chute est de vingt-trois points entre juin et octobre pour la Soifres.

La désillusion est, en effet, profonde. Une brusque vague d'espoir a permis à Jacques Chirac de remporter l'élection présidentielle du printemps. Dès l'été, le reflux est à la mesure de la déception ressentie par les Français, quand ils comprennent que les lendemains qui chantent sont reportés à plus tard. On leur avait fait miroiter le changement et l'emploi. Ils retrouvent la rigueur et le chômage. Et n'en sanctionnent que plus sévèrement le chef de l'État. Pour BVA, près de trois Français sur quatre (73 %) estiment, aujourd'hui, qu'il ne tient pas ses promesses électorales, et deux sur trois jugent que « les choses se sont plutôt moins bien passées » qu'ils ne l'escomptaient. Bref, 62 % des personnes interrogées sont insatisfaites de l'action menée depuis un an.

REMONTÉE LA PENTE

Tombé si bas dans l'opinion publique au creux de l'hiver, le président de la République s'emploie, depuis le début de l'année, à remonter la pente, multipliant les déplacements en province, à l'écoute des Français, refermant le chapitre des essais nucléaires, ouvrant le grand chantier de la réforme de la politique de défense, esquissant celui de l'éducation nationale. Jacques Chirac a donc regagné un peu du crédit perdu : dix points entre novembre et avril pour l'IFOP, neuf points entre janvier et mai pour la Soifres. Mais il reste nettement minoritaire dans l'opinion et a perdu de précieux appuis, notamment chez les moins de trente-cinq ans, parmi les employés et les ouvriers entraînés, voilà un an, par le discours sur la fracture sociale, ou encore chez les sympathisants écologistes, ou, surtout, ceux du Front national.

La singularité de ce début de sep-

tennat ne doit pas faire oublier, cependant, que Jacques Chirac a toujours entretenu des rapports peu gratifiants avec l'opinion publique. Marathonien incontesté des campagnes électorales de terrain, champion de la poignée de main, l'actuel chef de l'État n'a jamais été la coqueluche des sondages. Comparé à un Michel Rocard, un Edouard Balladur ou un Jacques Delors, sans oublier Simone Veil, il fait même figure de parent pauvre.

Depuis 1974 et sa nomination comme premier ministre par M. Giscard d'Estaing, Jacques Chirac n'a connu que trois reprises, et de manière très fugace, une majorité de Français qu'il pouvait jouer un rôle important dans les années à venir. Sa « cote d'avenir », établie par la Soifres, ne dépasse la barre des 50 % que pendant deux mois au printemps 1974, puis, à nouveau, pendant trois mois du printemps 1984, quand il est nommé à Matignon par François Mitterrand, et pendant deux mois encore, en mars et avril 1995, à la veille de son élection à la présidence de la République. Même au lendemain de la victoire écrasante de la droite aux législatives de 1993, à laquelle il a pris une part déterminante, il plafonne péniblement à 47 %.

COTE D'AMOUR

Le plus souvent, pendant ces deux longues décennies de présence sur le devant de la scène politique, M. Chirac a vu sa cote d'avenir varier entre 35 % et 45 %, quand d'autres caractérisaient à 60 %, voire 70 %. En se retrouvant, aujourd'hui, dans cette zone de confiance médiocre, oscillant autour de 40 %, le chef de l'État semble donc regagner son étiquette naturelle, celui dont il n'a su sortir qu'en de rares occasions, quand il s'agissait, pour lui, de conquérir le pouvoir. Ce constat relatif de l'indéclinabilité du renversement de l'opinion publique à son égard depuis un an. Il pourrait même inciter le président de la République à ne pas trop s'inquiéter de sa défaveur actuelle.

Il n'est pas évident qu'une telle placidité soit de mise. Car, pour les Français, Jacques Chirac reste une énigme. Non sans mal - tant l'image d'un homme de droite, partisan, agité ou brutal lui a longtemps collé à la peau, après sa démission de Matignon en 1976, son appel de Cochin en 1978 ou la crise étudiante de 1986 - il a fini par faire naître la sympathie. Au point de bénéficier, désormais, d'une cote d'amour étonnante : selon BVA, il apparaît « dynamique » à 83 % des personnes interrogées, « courageux » à 77 %, « sympathique » à 76 % et « proche des gens » à 68 %.

Mais dans le même temps, une forte majorité (60 % contre 33 %) le juge « imprévisible ». Cette appréciation est confirmée par une enquête récente de CSA : 58 % des personnes interrogées (contre 32 %) estiment qu'avec lui on ne sait pas où l'on va. Comme si, malgré son élection, malgré le naturel avec lequel il a enfilé son costume présidentiel, Jacques Chirac n'avait toujours pas réussi à réconcilier son image personnelle et son image politique. Cette part de mystère, voire d'ambiguïté, peut être un atout le temps d'une campagne électorale, car elle laisse la place à la séduction. Mais à la longue Jacques Chirac pourrait pâtir d'apparaître comme un personnage inachevé.

Gérard Courtois

De Nuremberg à La Haye

C'est une pure coïncidence, mais elle prend valeur de symbole : ce qui sera peut-être le dernier procès d'un criminel de guerre nazi, celui d'Erich Priebke, s'est ouvert mardi 7 mai à Rome, pendant qu'à La Haye le Bosno-Serbe Dusan Tadic entendait l'acte d'accusation terrible lu par le président du Tribunal international pour les crimes dans l'ex-Yougoslavie.

Ainsi, après un demi-siècle où la communauté internationale s'était révélée impuissante à donner un caractère permanent à l'exercice de ce « droit de Nuremberg », apparaît une juridiction compétente pour sanctionner des crimes qui, sans elle, seraient restés impunis. Quelles que soient les réserves que l'on peut exprimer sur ce tribunal qui n'a ni compétences universelles ni les moyens de faire comparaître devant lui certains des principaux criminels identifiés, comme Radovan Karadzic et le général Ratko Mladic, le fait est là : les criminels de guerre en puissance savent qu'ils ne sont plus à l'abri de sanctions, même si leurs crimes sont couverts par les pouvoirs qu'ils ont obtenus à l'établissement.

L'impunité dont ont bénéficié les auteurs du génocide cambodgien n'est plus garantie, en principe, aux « épouvantés ethniques » de l'ex-Yougoslavie et aux massacreurs du Rwanda. Que le procès de Dusan Tadic ait pu commencer est déjà une première victoire de tous ceux qui estiment qu'un droit supérieur, celui de l'humanité, doit primer sur le réalisme cynique. Les horreurs de la guerre ne devraient plus passer aux pertes et profits de compromis conçus pour mettre fin aux affrontements meurtriers.

À la différence de Nuremberg, La Haye n'est pas un procès organisé par des vainqueurs pour faire rendre des comptes à des vaincus dont le comportement avait dénié la conscience humaine. Il n'est pas dirigé contre une nation - symboliquement, la comparaison de Crustes et d'un musulman bosniaque doit suivre celle de Tadic -, mais l'expression d'une volonté supranationale de punir le génocide, les crimes de guerre et

les crimes contre l'humanité qu'a enfanté le projet de « grande Serbie ». C'est là sa force et sa faiblesse : assis sur une jurisprudence qui le met à l'abri du reproche d'appliquer des lois rétroactives, il n'est cependant pas en mesure d'amener *maru militari* tous les hommes participant à la chaîne de commandement des actes désignés comme crime.

Car, comme l'écrivait Pascal, « la justice sans la force est impuissante, la force sans la justice est tyrannique. Il faut mettre ensemble la force et la justice ». Les résolutions des Nations unies qui ont institué des tribunaux ad hoc pour les crimes contre l'humanité dans l'ex-Yougoslavie et au Rwanda ont été votées dans une période où, dans les deux cas, les forces armées onusiennes avaient démontré leur impuissance. Incluse dans les accords de Dayton, la remise au Tribunal international des personnes soupçonnées ne semble pas être la priorité de l'IFOR, la force internationale chargée de faire appliquer les accords. La livraison des criminels de guerre dépend encore du bon vouloir de leurs commanditaires, qui en font un objet de marchandage avec les grandes puissances. Un début de justice n'est pas toute la justice, mais il montre la voie.

L'intellectuel maison

par Philippe Bertrand



Internet, la justice et l'éthique

LA BRUTALITÉ de la justice française révèle une profonde méconnaissance du fonctionnement d'Internet, cette gigantesque toile d'araignée tissée par les ordinateurs disséminés à la surface du globe et alimentée aussi bien par des données scientifiques de haut niveau que par de petits délits intimes. Les réseaux d'Internet, vecteurs par définition, créent des situations inédites pour des systèmes judiciaires circonscrits à des frontières nationales. C'est sans doute difficile à admettre dans un univers qui s'efforce de codifier tous les actes de la vie.

Ainsi, avec la mise en examen de deux dirigeants de fournisseurs d'accès au réseau informatique mondial, la justice s'est-elle attaquée à un problème dont elle semble mal mesurer la complexité. Difficile de comprendre la motivation de la procédure employée, une garde à vue de 24 heures le 6 et 7 mai (*Le Monde* du 9 mai) et la saisie des données informatiques contenant des forums de discussion dont certains contenaient à l'article 222-23 du code pénal français sur la pédophilie. A moins qu'il ne s'agisse de provoquer un débat que la France tarde à ouvrir.

L'un des services offerts par Internet se présente sous la forme de forums de discussions (*newsgroups*).

Il existe environ 20 000 de ces lieux virtuels classés par thèmes. Tous les centres d'intérêts des internautes y sont abordés, des débats politiques aux sujets culturels en passant par les questions de société, l'information... et, bien entendu, de sexe. Dire que ce domaine n'est pas abondamment traité serait mentir. Pour autant, il est loin de constituer l'essentiel des forums.

UN ÉLAN DE SOLIDARITÉ

La décision de Christine Beckant, premier juge d'instruction à Paris, de mettre en examen Sébastien Socchard et Rafi Haladjian, gérants des fournisseurs d'accès World-Net et FranceNet, a provoqué un élan de solidarité des membres de l'Association des professionnels d'Internet (APPI), qui ont déclenché un boycott général. Ils ont décidé de priver leurs abonnés de la totalité des forums de discussion. Une décision grave. Les 12 000 souscripteurs de FranceNet et les 9 000 adhérents de World-Net représenteraient environ 50 % des abonnés français à Internet, selon Sébastien Socchard. S'y ajoutent ceux d'Imaginet, Internet Way et Calvacom, qui ont créé l'APPI avec FranceNet, et de France Pratique, FranceWam et France Télécom Interactive (FTI), filiale de l'opérateur public qui vient de lancer son service Wanadoo.

Les membres de l'APPI souhaitent que l'ensemble des fournisseurs d'accès français (80 à 90 sociétés) s'associent à leur boycott. Et ils profitent de l'occasion pour réclamer une fois de plus à François Fillon, ministre des télécommunications, la création d'un véritable statut adapté à leur activité commerciale. Pour eux, il est exclu de les tenir pour responsables du contenu qu'ils mettent à la disposition de leurs abonnés. En échange, ils se disent prêts à censurer les forums illégaux dans la mesure où une liste leur en est fournie. Pour cela, ils réclament la création d'un « comité d'éthique », selon l'expression de Sébastien Socchard, dont ils s'engagent à appliquer les recommandations.

Il faut dire que les cas où une censure simple est applicable sont relativement rares. Les cas délicats ne manquent pas. « Si la photo d'une vedette française nue sur son balcon est publiée dans un journal, la victime va porter plainte contre l'éditeur, note Rafi Haladjian, le gérant de FranceNet. Si elle est diffusée sur un forum, elle va se retourner contre le fournisseur d'accès ».

En s'en prenant aux fournisseurs d'accès français, la justice française révèle également sa méconnaissance des mécanismes internes du réseau mondial. La liste des forums

disponibles sur leurs ordinateurs provient d'autres ordinateurs que les internautes peuvent contacter directement. En fait, les fournisseurs d'accès ne jouent qu'un rôle de détaillants. Ils s'approvisionnent auprès de « grossistes » dont les ordinateurs sont implantés dans le monde entier et même en France.

Les fournisseurs d'accès se trouvent donc au pied du mur. Attaqués par les étudiants juifs pour négationnisme et par le juge Christine Beckant pour pédophilie, ils doivent absolument sortir de cette situation dans laquelle un nouveau délit peut leur être attribué tous les jours. La clarification de leurs responsabilités ne rendrait pas seulement service à une profession en pleine essor. Elle aiderait la France à rattraper un retard de plus en plus flagrant. En mars 1996, 137 217 ordinateurs français seulement offraient de l'information sur Internet. Un chiffre qui classe la France derrière la Suède, juste devant la Norvège et la Suisse, et loin derrière la Finlande ou les Pays-Bas. Sans parler de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, qui disposent, chacune, de trois fois plus d'ordinateurs connectés. Ni, bien sûr des États-Unis, où les ordinateurs se comptent par millions.

Michel Alberganti

ENTREPRISES

LE MONDE / VENDREDI 10 MAI 1996

POLITIQUE MONÉTAIRE

Plusieurs éléments plaident aujourd'hui pour une poursuite de la baisse des taux français à court terme, quitte à ce qu'ils passent sous

leurs homologues allemands. Le franc est ferme face à un deutschemark affaibli par les difficultés de l'économie allemande. La masse monétaire (M3) progresse en France au

rythme très modéré de +4,1 %, alors qu'outre-Rhin ce rythme est de +12,3 %. CETTE ÉTAPE a déjà été franchie sur les marchés obligataires, puisque les taux d'intérêt à long

terme français sont passés sous les rendements des obligations allemandes (6,44 % contre 6,45 %). MAIS LES OBSTACLES politiques et techniques sont nombreux. Le mar-

ché du franc n'est pas suffisamment large et, plus encore, la Banque de France ne veut pas heurter une Bundesbank peu disposée à partager son pouvoir monétaire en Europe.

Les taux d'intérêt court français ne devraient pas passer sous les allemands

Depuis une semaine les rendements à long terme français sont inférieurs à ceux d'outre-Rhin. Va-t-il en être de même pour les échéances à court terme ? Des obstacles techniques, mais surtout politiques, s'opposent à ce que la Banque de France fixe ses taux sous ceux de la Bundesbank

LES TAUX FRANÇAIS à court terme peuvent-ils passer sous leurs équivalents allemands ? La question aurait paru déplacée et absurde il y a six mois. Elle ne l'est plus aujourd'hui. « Il n'y a aucune raison que nous continuions à payer une prime de taux d'intérêt par rapport aux taux allemands. (...) On peut désormais concevoir, sans être iconoclaste, que (...) les taux français descendent au niveau, voire au-dessous des taux allemands », écrit Serge Weinberg (Le Monde du 8 mai), président du directoire de l'Institut Français de la Monnaie. Déjà, depuis une semaine, les taux d'intérêt à long terme français sont inférieurs aux rendements des obligations allemandes (6,44 % contre 6,45 % jeudi matin 9 mai). Sur les échéances à court terme, en revanche, l'Allemagne conserve un avantage de l'ordre de 0,5 %. Les taux à trois mois se situent à 3,70 % à Paris et à 3,20 % à Francfort.

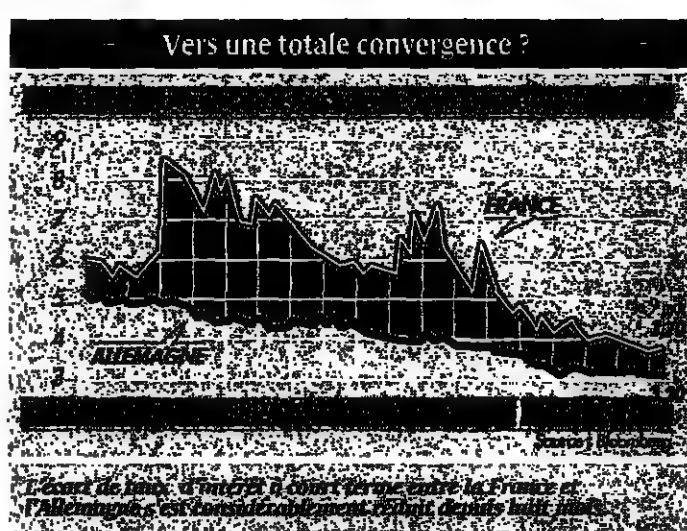
« Si ce n'est pas une question économique essentielle, car les taux français sont déjà très bas, elle est politiquement très intéressante et très sensible », estime un économiste d'une grande banque française. Pour preuve, les responsables monétaires français refusent catégoriquement d'évoquer le sujet en public.

Il n'appartient pourtant pas seulement à la théorie, puisqu'on observe aujourd'hui cette situation aux Pays-Bas. Les taux courts néerlandais sont inférieurs d'un demi-point à leurs homologues allemands (2,70 % contre 3,20 %). Cet écart reflète celui constaté entre les principaux taux directeurs des deux instituts d'émission (2,60 % pour les

avances spéciales hollandaises, 3,30 % pour les prises en pension allemandes). Car, contrairement aux rendements à long terme - directement déterminés par les investisseurs -, le niveau des échéances courtes est dicté pour l'essentiel par les banques centrales. La Banque de France peut-elle imiter la Banque des Pays-Bas ?

VIGNEUR DU FRANC

Plusieurs éléments plaident pour une réponse positive. Les deux indicateurs intermédiaires, externe et interne, suivis par l'Institut d'émission français pour définir sa politique monétaire, sont très bien orientés. Le franc est ferme vis-à-vis « de la monnaie la plus crédible du système monétaire européen » (SME), le deutschemark, affaibli par les difficultés conjoncturelles et structurelles de l'économie allemande. Au cours des cinq dernières semaines, le franc s'est apprécié de cinq centimes face au mark. Cette



vigueur réduit l'utilité d'une prime sur les taux français afin d'attirer les capitaux internationaux. La stabilité interne de la monnaie

est elle aussi assurée. La masse monétaire, mesurée par l'agrégat M3, progresse à un rythme très modéré en France (+4,1 %), ce qui n'est pas le cas outre-Rhin (+12,3 %). Enfin, un nouveau coup de pouce monétaire serait le bienvenu alors que l'activité peine à redémarrer en France et que les perspectives de croissance pour l'année 1996 sont moroses (+1,3 %).

En dépit de cet environnement favorable, la Banque de France semble peu disposée à ramener ses taux directeurs au niveau de ceux de la Bundesbank. Les appels d'offres français se situent à 3,70 %, soit 0,4 % au-dessus du REPO allemand. Une des raisons de cette prudence tient au rythme d'inflation de la France (2,3 %), qui dépasse sensiblement celui de l'Allemagne (1,7 %). En termes réels

(hors inflation), les rendements français sont inférieurs à leurs homologues allemands. De surcroît, l'économie dans l'Hexagone se porte mieux qu'en Allemagne, où l'on attend un taux de croissance limité à 0,75 % en 1996. Il n'y aurait donc pas de raison économique majeure pour que la Banque de France mène une politique monétaire plus « accommodante » (plus souple) que la Bundesbank.

Les économistes eux aussi jugent quelque peu prématurée la question du passage des taux courts français sous les taux allemands. Malgré sa hausse récente, le franc n'a toujours pas atteint son cours pivot face au deutschemark (3,3538 francs pour un mark). Plus, selon les calculs qui permettent de mesurer la force relative des deux devises du SME, le franc s'occupe que la septième position et le florin la deuxième. Le modèle néerlandais n'est donc pas à l'heure actuelle applicable à la France, le franc étant loin de posséder la vigueur du florin.

PROFESSER LA BUNDESBANK

Qu'advient-il toutefois si le franc continuait à s'apprécier face au mark et devenait l'une des monnaies les plus fortes du SME ? Les experts estiment que la Banque de France ne chercherait pas à en tirer avantage. Faire passer les taux courts français sous ceux de l'Allemagne reviendrait à faire officiellement du franc, à la place du deutschemark, la devise européenne de référence pour les investisseurs internationaux. Cette situation poserait des problèmes techniques, le marché du franc, qui

n'est pas une monnaie de réserve, n'ayant pas la même ampleur et la même profondeur que celui du deutschemark. Du même coup, la devise française risquerait d'être exposée à une plus grande volatilité, les gérants anglo-saxons l'utilisant pour couvrir les actifs européens qu'ils détiennent.

Surtout, la Banque de France risquerait, en agissant de la sorte, de froisser la Bundesbank, très attachée à son rôle de leader monétaire en Europe et au statut « officieux » d'ancrage du SME que possède le deutschemark. La banque centrale allemande n'est pas disposée à accepter d'un « grand » pays comme la France ce qu'elle accepte d'un « petit » comme les Pays-Bas. Les autorités monétaires françaises gardent en mémoire le douloureux épisode du premier semestre de l'année 1993. « Il me semble qu'il y a place pour une coopération franco-allemande étroite, qui dépasserait la simple gestion des crises monétaires. Des données fondamentales saines placent le franc en bonne position pour partager avec le mark le rôle de point d'ancrage du SME », avait estimé, au mois de mars 1993, le gouverneur de la Banque de France de l'époque, Jacques de Larosière. Quatre mois plus tard, la Bundesbank, démontrant son hostilité à l'idée d'un double ancrage du SME, avait mis un terme aux prétentions monétaires de la France. Malgré une pression considérable, elle avait refusé, à la fin du mois de juillet, d'abaisser son taux d'escompte, provoquant du même coup la chute du franc et l'effacement du SME.

Pierre-Antoine Delhomme

Assouplissement monétaire en Espagne et en Suède

La détente monétaire se poursuit en Europe. Les banques centrales de Suède et d'Espagne ont annoncé, mardi 7 mai, une baisse de leurs taux. Pour la dixième fois depuis le début de l'année, la Banque de Suède a réduit de 0,20 % le taux de ses prises en pension, ramené à 6,70 %. La Banque d'Espagne a pour sa part abaissé d'un quart de point son principal taux directeur, revenu à 7,50 %. Il s'agit du troisième geste de l'Institut d'émission espagnol en deux mois.

Les promesses de rigueur budgétaire de la part des gouvernements et la force de leurs devises - la peseta espagnole est aujourd'hui la monnaie la plus forte du système monétaire européen (SME) - sont à l'origine de ces assouplissements monétaires. Contre-disant le principe selon lequel une baisse des taux affaiblit une devise, la peseta et la couronne suédoise se sont appréciées après l'annonce de ces mesures. La devise espagnole est ainsi revenue de 83,50 à 83,30 pour un mark.

Un médiateur tente de désamorcer le conflit de Schneider à Grenoble

GRENOBLE

Correspondance

Tandis que les syndicats de Schneider Electric venus de Grenoble devaient organiser, jeudi 9 mai, une manifestation symbolique devant la Bourse de Paris, un médiateur, Michel Garnier, directeur du travail chargé de mission à l'Institut national du travail, s'efforce de rétablir la communication entre direction et salariés. Désigné le 29 avril par le tribunal de grande instance de Grenoble, à la suite de la saisie de la direction du groupe pour faire évacuer les sites occupés depuis le 25 mars, il a jusqu'au 10 mai pour « réunir les parties et proposer toutes solutions lui paraissant appropriées ».

Les syndicats refusent des négociations limitées au seul « enrobage social » de la cession de l'activité onduleurs

L'exercice implique du doigté. Le conflit ne cesse de se durcir depuis sept semaines. Une bonne partie des 7 500 salariés employés par le groupe dans la cuvette grenobloise s'opposent à un projet de cession de la division alimentation sans interruption (ASI), spécialisée dans la fabrication d'onduleurs (Le Monde du 2 avril 1996). Bien que cette activité ne concerne à Grenoble que quatre cents personnes, les contestataires sont beaucoup plus nombreux à s'inquiéter d'une perte de vision industrielle relevant d'une stratégie financière et menaçant d'autres activités telles que la haute tension ou l'ingénierie.

De son côté, la direction maintient ses positions selon lesquelles les onduleurs - des appareils qui

permettent d'éviter les micro-coupures - se différencient trop des autres métiers du groupe dans la distribution électrique pour y prendre leur plein essor. Selon elle, cette division a tout à gagner à se développer de façon autonome tant elle est tributaire du marché de l'informatique.

Pour leur part, les syndicats refusent des négociations limitées au seul « enrobage social » du montage proposé. Devant une telle opposition, la médiation officielle, engagée pour obtenir une évacuation honorable des lieux, ne peut éviter de soulever le problème de fond : la crise de confiance entre le personnel de l'ancienne société Médin Gerin, cœur historique de Schneider Electric à Grenoble, et la direction du groupe à son plus haut niveau.

M. Garnier semble s'orienter en ce sens. Il aurait, selon les élus syndicaux, envoyé à Didier Pineau-Valencienne, PDG du groupe Schneider, une lettre dont il leur a dévoilé la teneur mardi 7 mai. Le médiateur y confirmerait qu'une hégémonie générale, ainsi qu'une perte de confiance dans l'encadrement, affectent tous les sites grenoblois du groupe. Il jugerait opportune une intervention personnelle de Didier Pineau-Valencienne dans le conflit. Il soulignerait également que le dossier de cession, trop peu clair, mériterait des compléments d'information.

Toujours au dire des élus, le PDG aurait répondu par un courrier « très sec ». Mais les syndicats se disaient toujours, mercredi 8 mai, animés par une volonté d'ouverture sous réserve de vérifier la pertinence stratégique de la cession des onduleurs et les conditions de développement de cette activité hors du groupe. Ce qui laisse encore au médiateur une chance d'aboutir dans le court délai qui lui reste imparté avant la décision du tribunal.

Elisabeth Deval

La longue marche des petits actionnaires d'Eurotunnel

COQUELLES (PAS-DE-CALAIS)

de notre envoyé spécial

« Banquiers escrocs. État complice. Eurovoux ». La sobriété, l'imperméable blanc et lunettes de soleil à monture dorée, cet actionnaire d'Eurotunnel entend crier sa colère, à l'heure où les banquiers veulent mettre la main sur le « chantier du siècle ». Il a pris le TGV spécial pour manifester à Coquelles (Pas-de-Calais), à l'entrée française du tunnel sous la Manche. Au long des six kilomètres qui séparent la gare TGV du centre d'information Eurotunnel, il brandit sa pancarte des qu'il croise une caméra de télévision. L'exercice est épuisant, dans la campagne battue par un vent glacial. La petite troupe avance en file indienne. Les plus âgés - la moyenne d'âge des manifestants semble de l'ordre de 60 ans - montent dans l'autocar affrété par les organisateurs. Certains, sur le bord du chemin, attendent le passage de « l'autocar balai ».

L'homme à la pancarte ne décolère pas. « J'ai perdu près de 200 000 francs », explique cet ancien « directeur de l'audit et du contrôle interne d'un grand groupe multinational » qui détient un portefeuille boursier de l'ordre d'un million de francs. Il a investi une bonne partie de sa prime de départ en préretraite, à la fin de 1989, dans Eurotunnel, lorsque le cours dépassait 40 francs. L'action vaut aujourd'hui moins de 6 francs. Comme beaucoup, il n'a pas respecté le B-A BA de la finance qui commande de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Pis, pour compenser la chute de ses actions, il a sans cesse racheté des titres pour abaisser son prix de

revient. Depuis le mois de janvier dernier, c'est juré, il n'achète plus rien. Sauf que lorsqu'il a vu le cours tomber à 4,85 francs, le plus bas historique, il n'a pas su résister à l'envie de racheter quelques actions. Mais rien n'est perdu. « On ne peut pas mettre le tunnel en faillite. Quand on boursicote, il ne faut pas travailler à court terme ».

Un autre actionnaire, un ingénieur, manifeste pour le principe, car il n'a pas trop perdu d'argent dans l'aventure. Comme 200 000 particuliers français, il a investi dans le projet des 1987 et a suivi les augmentations de capital successives pour ne pas voir sa participation diluée. « Je ne possède pas mon logement : j'ai été muni quatre fois en trois ans. Ma maison, ce sont mes actions », explique cet actionnaire malheureux du Crédit foncier qui avait perdu sa chemise il y a quelques années en achetant des mines d'or canadiennes.

GUERRE FRATRICIDE

Un couple de retraités parisiens a aussi fait le déplacement. Ils ont acheté leurs mille actions parce qu'ils étaient « européens » et ont perdu quelques dizaines de milliers de francs. « Nous voulons faire des travaux dans la maison. C'est urgent que nous n'ayons pas ». Mais ils ont compris la leçon. « Lorsque nous avons acheté des Eurotunnel, nous les avons vendus avant qu'ils ne s'effondrent ».

Le « cas » de la journée est un professeur de génie mécanique de trente-deux ans : depuis le début de 1995, il a acheté 94 000 actions Eurotunnel à découvert auprès de la banque Cortal. Sa perte est aujourd'hui supérieure à

600 000 francs. Il est incapable de rembourser à ses banquiers.

Epuisée, la petite troupe arrive au centre d'information d'Eurotunnel, où sont réunis quelque 500 manifestants. Les associations de défense des actionnaires, qui se livrent une guerre fratricide pour attirer les petits porteurs, tentent d'afficher une position unitaire, sous l'égide du journal *Investir*. L'association pour l'action Eurotunnel, présidée par Christian Cambier, défend des solutions raisonnables. « Je préfère avoir 50 % d'une entreprise qui marche que 100 % d'un truc en faillite », explique-t-il. L'association de défense des actionnaires d'Eurotunnel (Adacta) demande aux banques, qu'elle accuse d'escroquerie, des sacrifices considérables. A la fin de la réunion, un membre de l'Adacta fait signer une pétition au président de la République, ce qui exaspère Christian Cambier qui ne veut pas faire appel aux pouvoirs publics.

Pour l'heure, l'urgence consiste à réunir le plus de voix possibles pour refuser en assemblée générale le plan des banquiers et renverser si nécessaire la direction d'Eurotunnel. C'est Sophie L'Hélias, jeune avocate, qui a été chargée de collecter les pouvoirs des actionnaires. « Mais si on renverse Ponsolle, (le président d'Eurotunnel), qui sera président ? », s'interroge déjà en privé Christian Cambier. Pendant ce temps, Patrick Ponsolle négocie à Londres avec les banquiers, tandis que les actionnaires britanniques ne s'étaient même pas déplacés. En Grande-Bretagne, le 8 mai n'est pas férié.

Arnaud Leparmentier

La RATP signe un accord sur l'emploi des jeunes

GUY-NOËL PAVAN, directeur général adjoint de la RATP devait présenter le jeudi 9 mai, en fin de matinée, un accord sur l'emploi des jeunes conclu le 26 avril avec neuf syndicats (CFDT, CGC, FO, FO-Matrise et encadrement, Autonomes, Autonomes de traction, Autonomes machinistes et, sous réserve, Giso-CGT). Après l'accord salarial signé par huit syndicats en début d'année, celui-ci confirme la vitalité de la politique contractuelle à la RATP. La signature d'un des cinq syndicats de la CGT est même exceptionnelle : ce n'est que la deuxième fois de son histoire que le Giso-CGT (plus de 60 % des voix à la maintenance) contracte un accord d'entreprise.

Il comporte trois volets : la cessation progressive d'activité, le développement de l'embauche par contrats de qualification, la diminution des contrats emploi-solidarité. Grâce à la première mesure, les salariés de plus de cinquante ans qui totalisent vingt-cinq ans de service pourront travailler à mi-temps rémunérés à 70 % de leur salaire mensuel statutaire. Ceux de plus de cinquante-cinq ans pourront même être rémunérés à 75 % pour un mi-temps. L'organisation du mi-temps pourra se dérouler sur la journée, la semaine, le mois ou l'année.

Les agents cotiseront pour la retraite et acquerront des annuités au prorata de la rémunération du mi-temps, mais ils pourront cotiser vo-

lontairement au-delà pour compléter l'acquisition des annuités. Dans ce cas, l'entreprise cotisera pour sa part complémentaire. Comme deux départs à mi-temps donneront lieu à l'embauche d'un jeune à plein temps, cette disposition devrait permettre d'embaucher environ cinq cents jeunes supplémentaires.

CONTRATS DE QUALIFICATION

Deuxième axe de l'accord : le développement des contrats de qualification pour les jeunes de moins de vingt-six ans. Si la moitié des embauches continueront à se faire selon le régime actuel, les contrats de qualification de deux ans, avec au minimum six cents heures de formation par an, seront favorisés.

Dans le secteur de la maintenance, les possibilités de préparer des diplômes de niveau IV ou V (CAP, BEP, Bac pro) seront améliorées. L'accord précise que ces emplois ne se substitueront pas aux emplois statutaires et qu'ils ne seront pas comptabilisés dans les effectifs.

Signe des temps : la RATP, qui avait été fortement incitée par les pouvoirs publics à recruter de nombreux contrats emploi-solidarité, s'engage aujourd'hui à en diminuer progressivement le nombre et à favoriser, pour les CES présents dans l'entreprise, l'accès à un des dispositifs d'intégration dans un emploi, interne ou externe à la Régie.

Frédéric Lemaitre



Le Monde des LIVRES

VENDREDI 10 MAI 1996

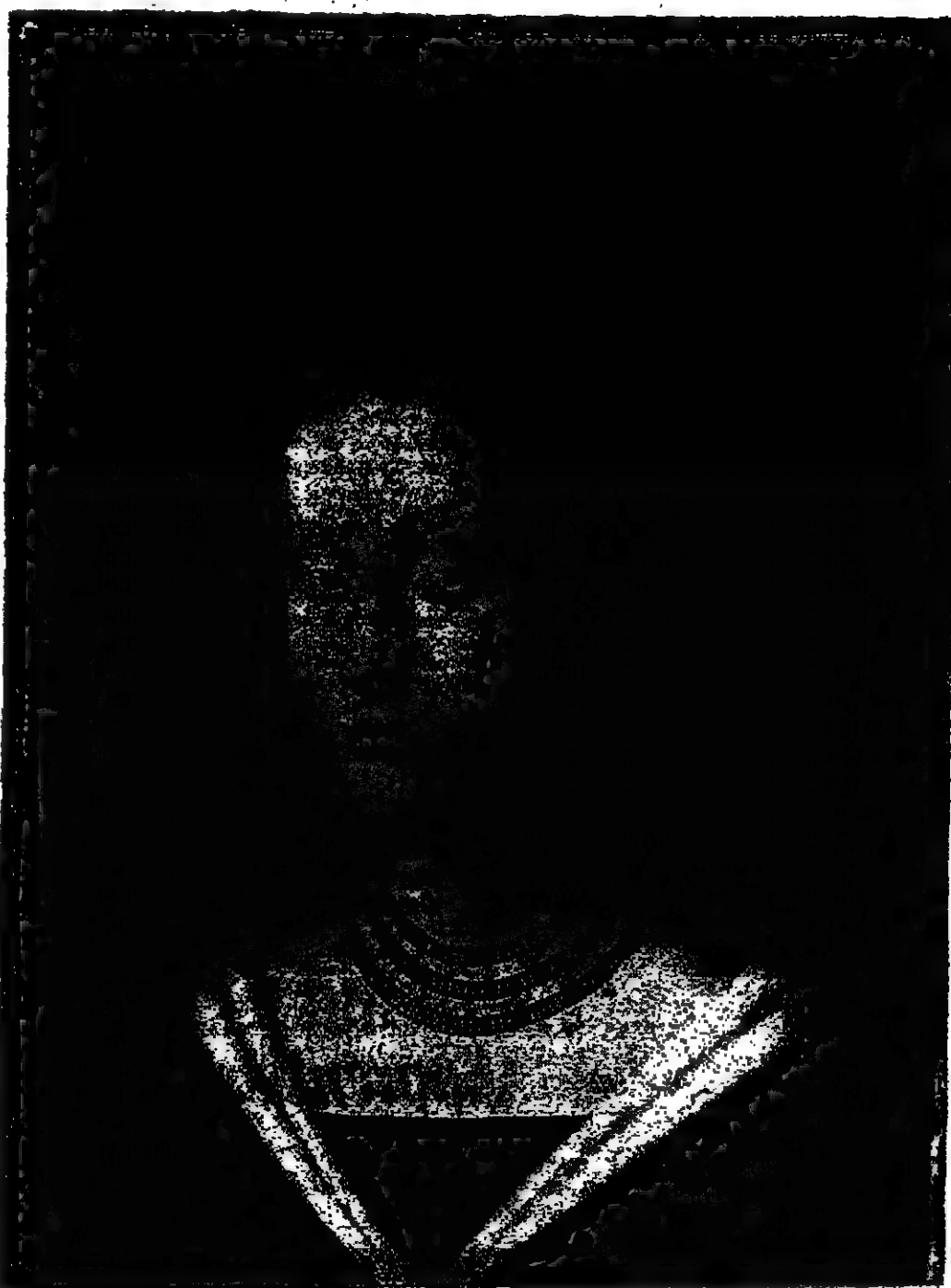
POÉSIE
La longue
aventure verbale
d'Alain Bosquet
page IV

LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE
Le Monde à peu près
de Jean Rouaud
page II

ARTS
Jean-Michel Atlan
page VI

LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page V

L'art du livre



« Portrait d'une jeune femme », de Petrus Christus (1465)

La tonalité Bergounioux

Sous la « dictée des choses », le prosateur construit une œuvre forte, opiniâtre

LE CHEVRON
de Pierre Bergounioux.
Verdier, 58 p., 59 F.

LA MORT DE BRUNE
de Pierre Bergounioux.
Gallimard, 138 p., 85 F.

C'est au style bien sûr, à la frappe des mots, à leur agencement plus encore qu'à leur choix, au balancement singulier des phrases, qu'on connaît un écrivain et que, les livres se succédant, on le reconnaît. C'est le style – ce mystère musical qui précède le sens de quel infime mesure – que le lecteur, même sans le savoir, suit de l'oreille et du regard. C'est par le style qu'il est introduit dans l'univers de pensée et de rêve, de mémoire et d'images d'une œuvre littéraire, dans le paysage physique et mental que l'écrivain dessine.

Ainsi, pour se convaincre que ce qui identifie Pierre Bergounioux ce sont d'abord la cadence, la scansion particulières de son écriture, il suffit d'ouvrir, au hasard ou presque, l'un de ses livres... Le Chevron par exemple : « Quand j'ai traversé la contrée, droit vers l'est, derrière mon image, j'entendais, dedans, un air naif, obsédant, dont je ne me suis pas autrement préoccupé, soucieux que j'étais de maintenir la vision qui me guidait, de lui conserver sa constance, sa forme, jusqu'à ce qu'elle rencontre, dans les neiges, la

réalité. » Ou au début du troisième chapitre de *La Mort de Brune*, en coupant cette fois au milieu d'une phrase : « ... comme autant d'ombres portées sur la tremblante lueur du présent qui nous est concédé, qui l'aurait été si le monde, quand on est venu, avait été moins vieux, si par endroits, par moments, nous avions été un peu contemporains. » Cet art de la prose, Pierre Bergounioux, tout au long de la quinzaine de livres qu'il a publiés depuis 1984 et qui forment à présent véritablement une œuvre – n'a cessé de l'affiner.

L'analyse précise de ces quelques lignes suffirait à montrer comment, de quelle manière, avec quels matériaux, se constitue l'univers de Bergounioux. Cette même analyse, s'attachant au rythme particulier de la phrase, mettrait en lumière la tonalité affective à laquelle l'écrivain, creusant toujours le même sillon, sans souci de paraître se répéter, se rattache. « L'imagination n'a point de part à nos rêves. Nous les construisons sous la dictée des choses », écrit-il dans les pages magnifiquement méditatives du Chevron – cet « emblème » de l'« ontogonisme généralisé (...) avec ses versants opposés, contigus » qu'on retrouve « au cœur des choses et jusqu'au sein du temps ». « Dictée » « sous » laquelle le rêveur se fait

ouvrier opiniâtre, épris de la seule réalité, de la seule constance du monde. Bergounioux écrit avec son poids de mémoire et d'histoire, c'est-à-dire peu de choses ; il est en même temps comme perdu dans le temps, dispersé parmi les âges dont il est venu. Convaincu que cette perte est un destin, que cette dispersion est notre lot, que l'attaché et la fracture, comme dans l'image du chevron, sont les deux pôles de l'existence, il ne se fait le chantre d'aucune fidélité programmée, à soi, à la terre, au pays... Il serait donc parfaitement stupide et déplacé de ranger son œuvre au rayon « terroir » : elle n'y a pas sa place.

La Mort de Brune – il s'agit du maréchal d'Empire, dont l'assassinat, par les royalistes en 1815, forme l'un des centres du livre – est qualifié de « récit ». Une chose frappe d'emblée : l'apparente absence d'architecture, de « suivi » narratif. La prose se développe selon une logique propre, une nécessité intérieure. Autour d'objets, de personnes et de quelques lieux – l'hôtel Labenche à Brive étant le point de convergence spatial et temporel du récit –, l'écriture s'enroule, se développe, s'étend, démontrant son impeccable efficacité.

Bergounioux ne prend pas son lecteur pour confident. Nous ne sommes pas dans les états de son âme, dans l'étroite contrainte de son quant-à-soi, mais dans son monde,

immérgé dans l'épaisseur de ce temps sans contours que, tactisme, obstiné, il habite. S'il accorde un privilège au passé, ce n'est pas par amour de la vieillesse, mais simplement pour ne pas être cet homme « mal informé », dont parlait Mallarmé « qui se croit son propre contemporain ».

C'est le Mai du livre d'art, cérémonie inventée par les éditeurs d'art pour relancer leur profession. Mais l'immense majorité des livres publiés se compose de catalogues ou de traductions de catalogues. Les créations singulières sont infiniment plus rares

difficile d'ajouter des comparaisons désobligeantes qui opposeraient la France à l'Italie ou la Grande-Bretagne. Il est vrai que dans ces deux

pays l'histoire de l'art est depuis longtemps enseignée aux adolescents, quand ce n'est pas dans les écoles primaires, alors qu'une telle pratique relève de l'exception – et de l'exception récente – dans la patrie d'Ingres et de Cézanne.

Que fait donc l'éditeur ? Il redoute de courir de tels risques et pense à profiter d'un événement médiatique, comme l'on dit, donc d'une grande exposition et de la ruine qui ne peut manquer de s'élever autour d'elle si elle se tient au Grand Palais ou au Metropolitan Museum of Art à New York, à la National Gallery de Londres ou au Mauritshuis de La Haye. Les télévisions, les journaux, Internet en parleront. Les maisons espèrent que leurs ouvrages bénéficieront de ce phénomène, quoiqu'elles craignent de souffrir de la concurrence du catalogue. La très récente exposition Corot, si morose soit-elle, a provoqué son lot de biographies en grands et petits formats. L'épidémie cézannienne et la vernaculomania n'ont pas été moins violentes.

Cette attitude a plusieurs conséquences. La plus favorable est évidente : dans le nombre, parmi les albums de circonstance et les monographies express paraissent aussi des livres savants ou singuliers qui apportent des informations inconnues ou proposent de renouveler l'interprétation. Les plus novices ne sont pas moins claires. Un

catalogue n'est pas un livre, il se limite aux prêts obtenus, il limite la part critique à peu de chose. Il préfère les points de détail aux analyses de plus d'ampleur. En outre, la parution simultanée chez plusieurs maisons de volumes consacrés au même artiste crée de manière à peu près automatique un effet de saturation dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace, parce que, pendant des semaines ou des mois, un seul événement, un seul nom polarisent l'attention alors que d'autres expositions et d'autres catalogues passent inaperçus en dépit de leur intérêt. Dans le temps parce que, quand la « saison Cézanne » ou la « saison Vermeer » s'achève, ces sujets sont « gelés » pour longtemps, quand bien même de bons travaux seraient prêts à paraître qu'à ce moment-là. Ainsi de Matisse : une étude fort importante, consacrée à sa présence et son influence aux États-Unis, n'a séduit pour l'instant aucun éditeur parisien. Question de qualité ? Non. Question d'opportunité commerciale et de marketing. Après le succès de la biographie de Pierre Schneider et le triomphe de l'exposition au MOMA puis au

Centre Pompidou, qui oserait revenir sur cet artiste ? Il faut autre chose, du nouveau – ou du moins l'apparence du nouveau.

De cette logique du marché, les parutions réunies sous le label « Mai du livre d'art » sont pour certaines exemplaires. Le « show » Vermeer n'est pas fini, et Flammarion, qui a déjà édité la version française du catalogue, propose donc *Les Maîtres de Delft* (1), aimable inventaire, suite de descriptions point trop analytiques, point trop ambitieuses, agrémentées d'anecdotes. Peter de Hooch y règne en prince de la géométrie et de la lumière, comme il se doit, entouré d'une cour d'honorables disciples et imitateurs. Un hommage non moins nécessaire est rendu aux peintres des intérieurs d'église, Gerard Houckgeest, Emanuel de Witte et Hendrick Van Vliet. Si les reproductions n'étaient parfois infidèles, tout cela donnerait un album plutôt réussi. Autre cas : après avoir été inauguré à Nantes, un panorama du romantisme français est accroché au Grand-Palais. Sonomy publie donc un *Art romantique* (2).

(1) *Les Maîtres de Delft*, de Michel Kerssen et Daniëlle Lokin, traduit du néerlandais par Françoise Everaers, Flammarion, 192 p., 180 F., 250 F.
(2) *L'Art romantique*, d'Isabelle Julia et Ariel Denis, éd. Sonomy, 160 p., 150 F., 195 F. jusqu'au 15 juillet, 245 F. ensuite.

Lire la suite page VI

ANDRÉ STIL
de l'Académie Goncourt

La Neige
fumée
nouvelles

Grasset



LE MONDE À PEU PRÈS
de Jean Rouaud.
Ed. de Minuit, 256 p., 98 F.

C'est un procédé philosophique cher aux Lumières : la connaissance que nous avons du monde - et donc nos idées - ne nous étant fournie que par nos sens, imaginons le monde tel que peuvent le ressentir, le comprendre et le penser des êtres dépourvus de l'un des sens ; des aveugles par exemple, ou des sourds-muets, ou des manchots. Il est clair que leur réel n'est pas du tout celui des autres et que ce que nous appelons le monde n'est rien d'autre que la projection de notre corps : un symbole. La métaphysique d'un homme n'est jamais que le masque de sa physique.

Jean Rouaud explore cette veine sensualiste. Son personnage-narrateur est affligé d'une terrible myopie. Et comme, pour de multiples et intimes raisons, il a décidé de ne plus porter de lunettes, il voit le monde à peu près. Au loin, presque rien : « L'univers fusionne, se désagrège, domaine verlainien du flou, de l'imprécis, composition tachetée du paysage, couleurs débordant le trait, volumes aquariels, blocs brumeux, perspective évanescence, profondeur écrasée, silhouettes escamotées, nuages bibendum déformés, ciel tendu comme un linceul de théâtre, lumières électriques noyées dans une nuée de micro-éclats, soleil corpusculaire, disque de lune ceinturé, quelle que soit la saison, d'une parasolène, cette couleur crayon que l'on dit qu'elle est signe de neige. » Rouaud est intarissable sur le flou, et d'une méticuleuse précision.

Le moyen terme, c'est « la zone des brouillards », celle de l'intelligence déductive et de l'interprétation. Il s'agit d'y deviner la nature des choses à partir des quelques signes vaguement perceptibles qui vous sont offerts. Pour peu qu'il soit agile, le cerveau a vite fait d'éliminer les solutions improbables et de vous faire déclarer que ce dôme vert suspendu au-dessus du sol est un arbre plutôt que la coupole des invalides, une soucoupe volante ou un nuage de gaz toxique. Avec quelques risques d'erreurs et de catastrophes, toutefois.

Et puis, les myopes voient merveilleusement bien de près. S'ils sont incapables de voir loin, de se projeter dans un avenir éloigné, si leur vision du monde est au ras des pâquerettes, les myopes sont insurpassables dans l'appréhension du minuscule, de ce qui échappe au regard des autres : « En ce qui concerne la vie des jours, le nez dans l'herbe, rien ne nous échappe. L'art du détail, le bruissement du vent, le tapotement de la pluie, c'est notre fonds de commerce. » Le roman de Rouaud joue, avec une force comique et poétique impressionnante, sur les différences de focalisation. Nous n'y voyons que ce que nous n'avons pas l'habitude et l'art de regarder. Le reste se donne à sentir, à deviner ; le reste se réfère sur le secret, sur l'allusion, sur l'évocation.

Le monde à peu près a donc deux faces. Côté pile, le plus spectaculaire, le plus orné, celui de la description hyperréaliste des détails, c'est un roman comique ; à coup sûr l'un des plus drôles qu'on ait pu lire depuis

Woody Allen en Vendée



longtemps. Il y a là des pages qui figureront dans les anthologies et les manuels lorsque bientôt, demain, on s'avisera que le renouveau du roman de langue française, après la grande flambée nihiliste, a souvent emprunté les voies de la comédie - de la farce étonnante à l'humour savant. Le récit du match de football qui dispute le narrateur bigleux dans un championnat de série Z de la ligue de Vendée est une petite mais pure merveille d'observation millimétrique, de cocasserie et, ce qui ne gâte rien, de sensibilité.

L'évocation d'une réunion d'étudiants - évidemment révolutionnaires - contre un changement du régime des surréalistes d'incorporation et celle du défilé qui s'ensuit sont d'une telle justesse jusque dans la bouffonnerie que le plus fier nostalgique des années Vincennes saura se reconnaître dans ce festival d'élucubrations et de gestulations. Car Rouaud ne sait pas seulement voir comme un myope, il entend selon les mêmes lois : la rumeur vague, approximative et mensongère des grandes phrases et des grands mots, le brouhaha informe des principes généraux et des sentiments éternels, le vaste panorama sonore des bavardages universels, mais aussi tous ces mots minuscules, humbles, murmurés, bredouillés à travers lesquels s'exprime ce que le monde a, peut-être, de plus réel : sa cruauté, son ingratitude, sa terrible ambiguïté. Et aussi, en quelques rares et précieux moments, sa tendresse, son sourire.

L'autre face du roman est un drame. À l'âge de douze ans, au lendemain de Noël, le narrateur a, comme on dit, perdu son père. Quelques semaines après sa vieille tante et son grand-père maternel. La mort est entrée dans sa vie pour n'en plus jamais ressortir. Depuis ce jour, écrit Rouaud, « sa définition a perdu en netteté ». Sa vie elle-même est devenue myope, privée de perspective à long terme, faite de passé cohérent. Les lecteurs de Rouaud reconnaîtront là l'un des thèmes qui couraient déjà dans *Les Champs d'honneur* et *Des hommes illustres*, les deux romans

A travers les yeux d'un myope, Jean Rouaud dévoile un monde en trompe-l'œil. Un monde comique et poétique où le romancier joue avec les différences de focalisation. Un monde et une « vie-myope ». Une existence qui, par la mort du père, a perdu en perspective, faute de passé cohérent

précédents de Jean Rouaud : comment peut-on espérer une récolte quand celui qui devait semer s'est absenté prématurément ? (1) Le narrateur s'est rempli d'un monde où il lui était désormais interdit d'y voir clair ; il s'est enfoncé dans sa solitude, barricadé derrière sa timidité, identifié fautive de mieux avec son statut de semi-orphelin. Il se trouve affreusement laid, les yeux noyés par les larmes à la moindre occasion, maladroite de gestes autant que de paroles et du coup totalement inapte à la conquête des filles qu'il n'aborde jamais que dans ses rêves les plus fous. Jusqu'à ce que l'une d'elles, curieusement et divinement prénommée Théo, se jette à son cou le temps d'une nuit brève. De quoi le faire goûter enfin au bonheur d'un chagrin d'amour. De quoi peupler enfin l'absence.

Est-ce l'intrication de la verve comique et du drame ? Est-ce cette manière pudique et provocante tout à la fois de jouer avec son autobiographie ? Ou encore est-ce cet art d'exhiber le pathétique pour mieux le tourner en dérision, mais en se gardant bien de le faire disparaître ? Le monde à peu près ne ressemble à aucun autre roman mais évoque les mei-

leurs films de Woody Allen, ses plus drôles, ses plus graves, qui sont souvent les mêmes. Pas d'intellectuels new-yorkais chics, mais, à la mesure française, des petits-bourgeois ruraux de Vendée, ni plus ni moins myopes, ni plus ni moins désespérés que leurs grands cousins des métropoles ; chacun se posant la question fatidique : « Qui à ma place supporterait d'être moi ? »

Seuls changent les codes : non pas la matière du langage mais son maquillage de circonstance. On ne va guère chez le psychanalyste du côté de Logré et de Random, mais on n'en sait pas moins enterrer ses morts. Et si les commentaires de la Bible et de la Thora abondent chez Woody Allen, Jean Rouaud sait tout aussi bien, lorsqu'il s'agit de se piquer de métaphysique, utiliser les Évangiles.

Il y aurait d'ailleurs, et les universitaires dans vingt ans d'ici ne manqueront pas de s'y atteler, une lecture évangélique à faire du monde à peu près, lecture dont Rouaud, tel un Petit Poucet, a parsemé le chemin de petits cailloux blancs. On pourrait partir de la figure du Christ, le Fils, abandonné sur la Terre par le Père brusquement retiré au fond des cieux. On y retrouverait ensuite chaque étape du Chemin de croix, la flagellation, la couronne d'épines, les reniements des proches, les trois chutes. Jusqu'à cet incendie de la cathédrale Saint-Pierre qui suit immédiatement la trahison du narrateur par la jeune femme aimée et devant laquelle il s'écrie : « Théo, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Le narrateur sortira du tombeau - en fait : d'un net-lyrico-pornographique intitulé *Le Tombeau pour grand-mère* - et la dernière page de ce grand roman racontera comment, symboliquement au moins, il quitte enfin le monde de l'a-peu-près, la vallée de larmes de l'imperfection : « Je tenais donc la preuve que je venais de toucher le fond, à partir de quoi le petit sourire moqueur du destin qui m'était si familier se transformait peu à peu en quelque chose qui pouvait ressembler à de la joie... Imaginant que quelque chose venait de s'inverser, ou peut-être la Terre de basculer, mais un mouvement dont j'allais certainement profiter, car, une fois revenu à la surface, qui empêcherait le sort des eaux de poursuivre sur sa lancée et, s'attachant à la pesanteur, le plus léger que l'air, de continuer à s'élever, gagnant la troposphère, la stratosphère, l'exosphère ? Et, alors que le petit phare rondouillard calé entre les deux joues cylindriques du réservoir et du carter brouillait la nuit de la Terre, souriant déjà à ce moment où, au sommet de mon assumption triomphale, la nouvelle star du ciel médusée se fèterait dans mes bras ouverts. »

Ce thème ici esquissé n'en est qu'un entre dix autres. Peu importe d'ailleurs qu'on ne le saisisse pas tous en première lecture : *Le monde à peu près* ne s'épuise pas si vite. Pas davantage que son charme, que ses longues phrases à étincelles, savamment ourvragées. Qui a osé écrire que le roman français était mort ?

(1) À l'occasion de la parution du monde à peu près, les éditions de Minuit proposent la réédition en format de poche des *Champs d'honneur*, prix Goncourt 1990 (192 p., 54 F.)

Le Canada dans tous ses états

LE COMPAGNON DU DOUTE
(The Doubter's Companion.
A Dictionary of Aggressive
Common Sense), de John Saul.
Traduit de l'anglais (Canada)
par Sabine Bouloungne,
Payot, 350 p., 135 F.

SÉPARATION
(Split Delaney's Island)
de Jack Hodgins.
Traduit par Anne-Marie
Girard-Sauzeau,
éd. Alfi, 100 p., 60 F.

MORT EN LISIÈRE
(Wilderness Tips)
de Margaret Atwood.
Traduit par François
Dupuygnet-Desroussilles
Robert Laffont, 256 p. 119 F

Après s'être fait remarquer avec un téléfilm de romans, d'aventures « sur la crise du pouvoir en Occident » (*Baraka*, *L'Ennemi du bien*, *Paradis Blues*), John Saul, auteur de polars de philosophie politique, prouve qu'il n'est pas seulement un grand voyageur arpentant le monde, mais plutôt un baroudeur de l'esprit. Persuadé qu'il faut établir une relation judicieuse entre les idées et l'action, ce Canadien de quarante-huit ans, qui est certainement le plus francophile des écrivains torontois - et qui vit plusieurs mois de l'année dans les Alpes -, mais fermement nationaliste canadien, refuse énergiquement le modèle du voisin américain, a décidé de dresser une anatomie de la société moderne et de s'attaquer au conformisme de nos contemporains. Il avait commencé, avec *Les Bâtards de Voltaire* (Payot, 1993), un long essai dans lequel il précisait sa pensée : « Si Voltaire revenait parmi nous, il serait horrifié par cette mauvaise caricature des changements pour lesquels il lutta en son temps. Il déclinait toute responsabilité vis-à-vis de ses descendants - nos diètes dérivantes. » Avec *Le Compagnon du doute*,

doute, il récidive dans sa condamnation de la raison et surtout des technocrates, mais sur un mode beaucoup plus ludique. Il s'est proposé, en effet, dans la lignée des Encyclopédistes, de composer un dictionnaire des idées reçues de la civilisation d'aujourd'hui qui est, cette fois, une démonstration ironique de la contagion du jargon et du langage convenu, de toutes les langues de bois qui nous courent de la réalité. Toujours percutant, il s'en prend avec esprit à tous les systèmes d'une civilisation qui, dit-il, est « incapable de réaliser ce que les individus ne sont pas en mesure d'exprimer par des mots ».

De A comme « bombe A », (ou H), jusqu'à Z comme « zapper », armé de l'arme du doute, qui est le fondement de la sagesse, John Saul prend au sérieux le langage, concocte des définitions pesées à son trébuchet personnel, établit des ponts entre les mots qui dépassent, par des tunnels drolément tortueux. Par exemple, à la suite de « Liberté de parole » (« Affligé de deux opinions contradictoires très répandues. La première est que nous en jouissons, la seconde qu'il s'agit d'un luxe »), il y a un renvoi à « Dictature du vocabulaire » (« Dès qu'un mot ou une expression acquiert une valeur publique, une profusion de groupes d'intérêts s'empresse de ruiner sa réputation ou, le plus souvent, de se l'approprier. Ils cherchent simplement à le contrôler »). Ou bien, « orgasme » (« L'expression émotionnelle la plus courante. Parfois partagée, mais pas toujours », qui renvoie à « pénis » (« toutes les sociétés organisées s'appliquent à contrôler l'usage de ce remarquable instrument »), qui renvoie à « pilule » (« la génération des années 60 vivra jusqu'à la fin de ses jours harcelée par le regret du bon temps disparu et, pour la plupart, de n'avoir pas su profiter d'une occasion exceptionnelle »). Ou encore, « big Mac » (« hostile de la consommation ») :

« biographie » (« biographie passant pour respectable et grâce à laquelle le lecteur, devenu voyeur, découvre avec délectation la vie intime d'un personnage célèbre ») ; « dictionnaire » (« opinion présentée comme une vérité, dans l'ordre alphabétique »).

Un livre de chevet ironiquement provocant, pessimiste et revigorant à la fois, qui peut provoquer des explosions. De rire, de colère. Ou, au mieux, de doute.

Il y a aussi dans le frigo pour le durer une semaine... N'oubliez pas de l'asseoir pour manger », a dit la femme en s'en allant après trente années de mariage. Brusquement confronté à une situation qui lui fait perdre tous ses repères, l'homme, soudain blessé, cassé, perd la mémoire. Une femme rêve des loupes qui trébuchaient la piste de la côte et des monstres dont on raconte qu'ils sortent de l'eau pour

transformer les gens en choses. Extraits du premier livre, paru en 1976, de l'écrivain de Colombie-Britannique Jack Hodgins, ces trois nouvelles étrangement quotidiennes sont une introduction à une œuvre dont la majeure partie se passe dans des endroits reculés et des communautés isolées de la campagne de l'île de Vancouver, terre des gigantesques séquoias, « frontière à l'extrémité d'une région frontalière », non loin de l'île de Gabriola de Malcolm Lowry.

Né en 1938, dans une communauté rurale de bûcherons, Meriville, dont le nom avait été emprunté à une bourgade française où bon nombre des pionniers qui s'y étaient installés avaient combattu pendant la première guerre mondiale, Hodgins, loin des villes, montre des gens ordinaires dans une nature qui peut être bienveillante ou hostile.

Les Canadiennes sont de grandes nouvelles. La grande et belle

Margaret Atwood est aussi poète, romancière, auteur de pièces radiophoniques et d'études littéraires. « Les Femmes de ma génération, au Canada, écrivaient de tout parce que personne ne s'intéressait à nous », disait cette plume du féminisme en littérature. Comme à travers l'œil-de-chat d'un de ses très beaux romans (*L'effort* 1990), elle continue, dans ses nouvelles, comme un kaléidoscope, sous plusieurs facettes, à nous livrer des expériences de femmes et de petites filles de la fin des années 50 au début des années 90.

Entrant, comme par effraction, dans un tableau de sa collection, un paysage sauvage de falaises et de forêts, Loïs, devenue veuve, se souvient du camp d'été de son enfance, le Camp Manitou, un camp indien pour filles de bonne famille. Et de Lucy, sa meilleure amie du camp, disparue sans qu'on n'ait jamais retrouvé son cadavre, l'été de ses treize ans, lorsqu'elle fut désignée comme coupable d'une faute qu'elle n'a pas commise. Susanna, devenue star de la télévision, ne reconnaît plus l'homme qui lui a tout appris et qu'elle a trahi, plus ou moins sciemment.

Les squelettes dans les placards qu'on fait resurgir. Des vies qui défilent en accéléré pour retrouver le moment où quelque chose a dérapé, une rupture, une disparition, une trahison, une vengeance, un simple malentendu. Dans la jungle des familles, des collègues de travail, des amants oubliés. Dix récits parus en 1991, pleins comme de longs romans, dans lesquels on retrouve l'acuité et la lucidité d'Atwood pour disséquer des moments des vies de femmes dans un monde qui change trop vite pour que les sentiments puissent suivre. Sans nostalgie ni attendrissement d'aucune sorte, l'art de montrer en raccourci toute une époque, quand « les enfants ne sont plus des fous » et qu'on n'en aura jamais plus.

L'ÉTOILE DU DÉSERT
de Stephen Desberg et Enrico Marini.
Dargaud éditeur, 52 p., 78 F.

Washington, 1870. Matthew Montgomery, fonctionnaire au ministère de la défense, est un pur descendant des pilgrims, véritable condensé d'inflexibilité, de rigueur et d'ascèse hypocrite. Car ce gentleman, qui n'hésite pas à se poser en défenseur des valeurs familiales et notamment de la vertu de sa fille Helen, n'hésite pas à cultiver rituellement sa secrétaire sur son bureau, sous la Bannière étoilée. Un soir, tout son univers est bouleversé : à son domicile, il découvre les cadavres de son épouse et de sa fille, sauvagement violées et assassinées. Sur le seuil d'Helen, une étoile rouge, sanguinolente, a été gravée au couteau. Le fonctionnaire si digne n'a désormais qu'une obsession : mettre la main au collet des meurtriers. Avec pour seul indice le nom de l'un d'eux, Jason Cauldrey, pourvoyeur de jeux, d'alcool et de filles sur les grands chantiers du chemin de fer de l'Ouest.

C'est la rencontre entre cet homme de l'Est, policé, cérébral et cynique, et la sauvagerie bonhomme des travailleurs et des malfrats du Grand Ouest américain que décrit cet album. Avec une question sans réponse : pourquoi cette étoile rouge sur la peau de la jeune fille assassinée ? Est-ce le témoignage d'un lien, d'un secret ? Thriller accommodé à la mode western, cette *Étoile du désert* rompt avec les conventions habituelles. Pas de héros au grand cœur, pas d'univers manichéen. Mais une confrontation entre deux mondes, superbement dessinés et cadrés par Enrico Marini, et cette scarlet letter énigmatique sur la peau blanche d'une jeune morte, dans un décor où les bistres et les rouges flamboient.

Yves-Marie Labé

● SPAGHETTI BROTHERS (tome 3), de Mandarina et Trillo
Les cinq frères et sœurs membres de la Little Italy new-yorkaise semblent sortir d'un vieux film noir des années 30. Il y a là le mafioso, le curé, l'actrice, le filic et la femme au foyer. Tout ce petit monde s'engueule et s'étreint avec passion, cimenté par le sens de la famille. Drôle et pathétique, cet album qui pourrait froter la caricature est sauvé par un scénario bien ficelé et un dessin en noir et blanc qui ne manque ni de rythme ni de sens des cadrages. Humour noir à toutes les pages (Vents d'Ouest, 192 p., 78 F.).

● BOUQUET DE FLIRT, de Max Cabanes et Sylvie Brasquet
Sylvie Brasquet a choisi de raconter les années 70, ceux et celles qui traversaient la Manche pour y parfaire - soi-disant - leur connaissance de la langue anglaise alors qu'il s'agissait plutôt d'y faire les premiers pas sentimentaux et sexuels. Chronique intimiste d'un apprentissage au féminin, qui ne va pas sans trouble ni désarroi, ce *Bouquet* est le parfait pendant des albums de Max Cabanes (*La Piscine de Michelle*, *Quelque blues*, *Les Années patte d'éph*, etc.) dont le talent de dessinateur et de coloriste fait, ici encore, merveille (*L'Echo des savanes*, 60 p., 75 F.).

● MARÉE BASSE, de Daniel Pecqueur et Jean-Pierre Gibart
Une disparue dans la Transat, un jeune homme qui se mue en singe en peluche, une fée callipyge, un Planot, un Prix Nobel cinglé : le lien entre cette liste de personnages à la Prévert est essentiellement poétique. Une poésie qui tient aussi à la mémoire d'un amour d'enfance et au décor d'une Venise désertée après un raz de marée, écrivain fabuleux pour les dessins de Jean-Pierre Gibart (Dargaud, 70 p., 88 F.).

Sylvia Plath, la création pour refuge

Une œuvre comme rempart aux démons, aux doutes, aux tourments. Un fil magique sur lequel Sylvie Doizelet tente d'approcher l'énigmatique poète et nouvelliste

LA TERRE DES MORTS EST LOINTAINE
Sylvia Plath
Sylvie Doizelet
Gallimard, coll. « L'un et l'autre »
120 p., 90 F.

Sylvia Plath, adulée aux États-Unis, est étrangement méconnue en France. Seule *La Cloche de déresse*, son unique et splendide roman, *Le jour où M. Prescott est mort*, un recueil de nouvelles, et *Letters Home*, des lettres à sa mère, sont disponibles dans notre langue (1). Pourtant c'est un personnage énigmatique, et fascinant, à qui Sylvie Doizelet a essayé d'arracher sa vérité, vérité de sa vie, si contradictoire, vérité de sa mort, de ses morts pourrait-on dire, puisqu'elle s'est suicidée deux fois, à vingt, puis à trente ans.

C'était le 11 février 1963 : c'était l'hiver à Londres ; il y avait des coupures de courant, et il gelait. Elle s'était installée dans la maison de Yeats, convaincue qu'elle pourrait écrire, qu'elle serait en sécurité, qu'elle serait sauvée. Son mari, le poète Ted Hughes l'avait quittée un an auparavant : elle était seule avec Frieda et Nicholas, les enfants. Elle avait écrit à sa mère une de ces lettres enthousiastes et exaltées dont elle avait le secret : « Je t'écrit de Londres, je suis si heureuse que je peux à peine parler. » Et puis, le 5 février, elle avait écrit un poème qui disait : « *Le cœur se ferme / La mer se retire / Les miroirs sont couverts.* »

Elle mit les enfants à l'abri, avec un verre de lait et un morceau de pain, elle mit sa tête dans le four, et elle mourut. Sur cette mort, c'est de cette vie, Sylvie Doizelet, à sa façon poétique, empathique et légère, s'interroge. Comme le faisait Sylvia Plath, elle laisse dans l'ombre les faits réels de la vie ; d'une certaine façon, elle les méprise. Ce qui sert de fil magique à Sylvie Doizelet, ce

sont les poèmes et les nouvelles de son personnage, les poèmes qui disent les cauchemars et les hantises, les nouvelles et le roman, qui livrent une Sylvia Plath raisonnable et brillante.

Elle est arrivée en Angleterre en 1955, à vingt-trois ans, avec une bourse d'études, des poèmes déjà publiés par *dix-neuf* et des objectifs précis : devenir un grand poète, épouser un homme exceptionnel, si possible un écrivain, avoir beaucoup d'enfants, dont il s'occuperait le matin, et elle l'après-midi, ou le contraire. « *Nous publierons tous deux une rangée de livres avant de mourir.* » Il y a qu'un refuge contre des démons dont il va falloir parler : la

vie de l'esprit : « *Je vis pour mon travail sans lequel je ne suis rien, rien ne compte, sinon Ted, son travail et le mien.* » Elle a toujours été comme ça, des hauts et des bas, dangereusement triomphaliste : « *J'ai lutté contre le chaos et j'ai gagné.* », écrit-elle, en se comparant à Virginia Woolf. Et, comme Virginia Woolf, elle se fait des remparts de devoirs à faire, de poèmes à écrire, de livres à étudier, de lettres, de rendez-vous.

Mais dans l'ombre il y a l'autre Sylvia Plath. Celle sur le berceau de qui étaient penchées les trois « *ladies of sorrow* », Lady of Tears, la dame des larmes, Lady of Sighs, celle des soupis, Lady of Darkness, celle de la nuit. *Mère, je me demande si tu les es vues, si tu es dit*

les mots qu'il fallait pour me débarrasser de ces trois femmes autour de mon berceau, qui me font signe la nuit », dit un poème.

Au tournant poignant de Sylvia Plath, Sylvie Doizelet a trouvé une explication très shakespeareenne : son père, Otto, est mort quand elle avait dix ans. On ne l'a pas emmenée à son enterrement, et sa mère n'a pas porté le deuil. Otto est un fantôme, qui lui manque et l'appelle, quelle représentation dans ses poèmes sous la forme horrible d'un noyé, « *Par cinq brasses sous les eaux, ton père englué somnolent* », dit Ariel dans *La Tempête*, et Sylvia Plath reprend ce chant d'Ariel. Elle le cherche, jusque dans la mort, dont elle croit qu'on ressuscite. Elle sent le danger, l'affronte à mains nues, à mots nus, se demande en même temps « *pourquoi Virginia Woolf s'est-elle suicidée ? Si seulement je le savais.* »

Il y a eu le froid de Londres, la maison hantée par Yeats, le chagrin, les prophéties mauvaises, le fantôme d'Otto, les tentatives pour s'arracher au passé, au souvenir des électrochocs, qui sont comme la chaise électrique du condamné à mort. Il y a eu tout ce travail et tout ce courage, ces poèmes admirables, et ce désir bouleversant de « *devenir un écrivain du réel, devenir un véhicule pour le monde, commencer avec les choses réelles.* »

Sur tout cela, Sylvie Doizelet a écrit un livre plein d'intelligence, d'amour et de respect. On devine quelle femme adorable fut « *the silent woman* », comme l'appelle la critique Janet Malcolm. Evidemment on ne sait pas « *pourquoi Sylvia Plath s'est suicidée.* » Si seulement nous le savions...

Geneviève Brisac

(1) *La Cloche de déresse* (Gallimard, coll. « L'imaginaire ») ; *Le jour où M. Prescott est mort* (La Table Ronde, coll. « La petite vermillon ») ; *Letters Home* (éd. Des Femmes).



« Je vis pour mon travail, sans lequel je ne suis rien. »

Réalités et fantasmes de l'histoire allemande

Tout semble séparer Christa Wolf et Botho Strauss. Deux grands auteurs allemands conversent malgré eux sur l'histoire et la modernité

ADIEU AUX FANTÔMES
(Auf dem Weg nach Tabou)
de Christa Wolf
Traduit de l'allemand
par Alain Lance
Fayard, 244 p., 190 F.

LE SOULÈVEMENT CONTRE LE MONDE SECONDAIRE
Un manifeste
(Der Aufstand gegen die sekundäre Welt)
de Botho Strauss
Traduit de l'allemand
par Henri-Alexis Baitsch,
L'Arche, 91 p., 90 F.

L'Allemagne n'a-t-elle jamais réellement existé ? C'est la question qui revient en filigrane dans les textes de Christa Wolf réunis ici en une mosaïque parfois contradictoire mais d'où surgissent peu à peu les contours d'une image. Celle d'abord d'une femme pleine d'espoir au moment de la réunification, pleine de doutes et d'interrogations aussi. Une femme meurtrie parfois, abattue, souvent révoltée. Une femme courageuse. Figure de proue de la littérature est-allemande, Christa Wolf nous propose dans ce livre qui rassemble des discours, des lettres et des extraits de son journal, une réflexion sur le destin de l'Allemagne. Tant de choses ont été écrites depuis la réunification que cette bouillie a de quoi donner la nausée, confie-t-elle. D'ailleurs la soupe a refroidi très vite. Pas de potion magique, quelque chose qui ressemble plutôt à une pilule amère et abortive. Exit l'utopie.

La réunification n'est qu'un mot. On pourrait aussi bien parler d'annexion ou de colonisation, tant les moyens mis en œuvre se sont appliqués à effacer tout ce que pouvait apporter l'Allemagne de l'Est à la construction originale. En 1990, des groupes, qui avaient déjà eu le mérite de faire l'économie de la violence au cours de cette révo-

lution, réussirent à mettre sur pied une nouvelle constitution tenant compte des deux réalités allemandes. Un autre groupe de travail bénéficiant du soutien des financiers du pût de vitesse, mettant au point une constitution à peine différente de l'actuelle et qui phagocytait les réalités d'Allemagne de l'Est. Malheur aux vaincus.

Le tragique, le mytique, l'héroïque remontent en surface, sous des habits grotesques ou élégants, oubliant la mise en garde de Thomas Mann lancée en 1934, alors qu'il écrivait *Doktor Faustus*, cette imposante réflexion autocritique sur l'impuissance des intellectuels allemands face au fascisme : se parler de l'irréalité. Le retour vers un passé nébuleux, une dérive de doutes s'insinuent et remplacent la réflexion réaliste. Le fiasco du communisme a emporté avec lui l'héritage des Lumières et sa charge de subversion tant à l'Est qu'à l'Ouest. On le voit dans la montée en flèche du populisme et du dandysme de droite.

AMALGAME

Même un Botho Strauss à qui l'on est pourtant porté à faire beaucoup de crédit, après avoir stigmatisé avec brio et justesse certains travers actuels de la société allemande, en profite pour faire un amalgame aussi alerte qu'imprudent. Ainsi dénote-t-il toute valeur à l'émancipation qui ne produit à ses yeux que des affranchis et non des personnes libres, et dénonce en bloc toute la gauche - après avoir longtemps baigné dans cette mouvance - comme une force nécessairement vouée au mal puisqu'elle vient de « sinistra », ce qui est de mauvais augure. On croit rêver ! A tel point qu'on se demande si c'est bien le même homme qui a écrit *La Trilogie du Revolt*, *Le Parc* et qui procède maintenant à cette alchimie aussi simpliste. « En période de crise, l'Allemagne dérive toujours vers la

droite. Jamais vers la gauche. Pourtant ce sont les vaincus qui ont quelque chose à nous apprendre », écrit Heinrich Böll en 1985, quelques semaines avant sa mort.

A l'évidence, Christa Wolf fait partie des vaincus du moment. Avec une honnêteté, une patience et une sensibilité admirables, elle essaie de faire la part des choses. « *Je cherche un qualificatif pour un sentiment* », confie-t-elle au détour d'une phrase. Elle qui a lutté à l'intérieur de la RDA pour les droits de l'individu se voit un jour accusée de complicité avec ce régime. On a retrouvé des dossiers. « *Je me suis dit alors - je le pense toujours - qu'il faut être allemand pour accorder un tel crédit à ce qui figure dans des dossiers.* » Elle qui a lutté contre les tentations restauratrices du fascisme se voit même, lors d'un séjour aux États-Unis, considérée comme « *corresponsable* » des meurtres racistes commis à Mölde, Rostock et Solingen, tout simplement parce qu'elle est allemande. Unification oblige. Si elle se garde de toute vindicte, si elle sait reconnaître que chaque coup porté contre un étranger, un handicapé, une femme, est un coup contre une angloisisme personnelle, elle sait aussi ajouter : « *Mais qu'ils soient moralement étrangers à eux-mêmes ne les absout pas de leurs crimes.* »

Volker Braun, à qui Christa Wolf écrit une lettre étonnante, pleine de convulsions, disait un jour ressentir un sentiment de culpabilité de n'avoir pas su résister, pour lui et pour les autres, au rouleau compresseur économique et politique de la RFA. L'Allemagne succède à l'Allemagne. Une chance a été perdue. Faut-il pour autant se réfugier dans la réaction, comme le préconise Botho Strauss, qui n'a pas de termes assez louangeurs pour définir le réactionnaire, qui « *n'est précisément pas cet empêcheur ou cet incorrigible rétrograde que fait de lui la dénonciation publique - il marche au contraire en*

tête quand il s'agit de rappeler le souvenir de quelque chose d'oublié. Quel est ce quelque chose ? Simplement un « *passif inexplicable* », un « *temps mytique* » ? Botho Strauss a beau prendre soin de noter que « *l'homme de droite est aussi éloigné du néo-nazi que le passionné de football l'est du hooligan* », on ne peut s'empêcher de penser à la lettre que Habermas écrit à Christa Wolf : « *Les subtiles constructions que concoissent, dans les pages culturelles des journaux ouest-allemands, les petits-enfants des grands-pères néo-conservateurs ne sont-elles pas déjà l'écho atténué des braillements agressifs des supporters agitant les drapeaux à croix de fer du Grand Reich ?* »

Le danger n'est jamais loin. Que ne domierait-on pas pour que n'ait pas eu lieu la période nazie, lâche Christa Wolf dans le discours prononcé à Dresde le 24 février 1994 et intitulé « *Adieu aux fantômes.* » Mais on ne peut rien éliminer, tout comme on ne peut jamais repartir de zéro. Il n'y a pas plus d'« *heure zéro* » qu'il n'y en a eu en 1945. Il faut revenir sur le passé sans se gargariser d'histoire mytique et vaguement médiévale. Il ne faut se vautrer ni dans l'oubli ni dans la culpabilité lancinante. Le travail sur le passé, escamoté de part et d'autre pendant quarante ans par la division et l'attachement à deux systèmes très différents mais tout aussi exogènes, ne fait que commencer. « *Je crois que le temps est venu, tant à l'Est qu'à l'Ouest de l'Allemagne, de prendre congé du fantôme que fut longtemps pour chacun l'autre pays, et donc également le sien propre. Revenons-en à "l'Allemagne" !* » Qu'on ne se méprenne pas. Dans la bouche de Christa Wolf, c'est moins l'appel au sentiment national qu'aux notions de fraternité et d'humanité, une façon de préparer le terrain pour un monde amical. Cela a déjà été dit. Il faut donc le redire.

Pierre Deshusses

HISTOIRE LITTÉRAIRE

● **ROGER GILBERT-LECONTE**, de H.J. Maxwell
C'est un curieux projet qu'a eu M^{me} Maxwell, décédée il y a peu de temps : spécialiste du Grand Jeu, elle a entrepris de rédiger le journal intime que Roger Gilbert-Lecomte (1907-1943) aurait pu tenir. Elle retrace ainsi la vie de l'écrivain, presque jour après jour, dans une tournure d'esprit et de langage aussi proche que possible de celle exprimée dans les lettres de Gilbert-Lecomte. On apprend d'ailleurs beaucoup de choses, en particulier sur les dernières années. En général, il est difficile de penser du bien de ces « *autobiographies fictives* » qui s'approprient l'existence d'un écrivain, le font parler indument et fusionnent sans égards les témoignages d'autrui. Paradoxalement, l'ouvrage de H.J. Maxwell, parce qu'il est très documenté, s'avère lisible avec intérêt jusqu'au bout (éditions Accarias/L'original, 5, passage de la Folie-Régnaud, 75011 Paris, 509 p., 240 F.).

● **ŒUVRE POÉTIQUE COMPLÈTE**, de Francis Jammes
Les œuvres de Francis Jammes (1868-1938) ont été publiées de son vivant par le Mercure de France, en cinq volumes de 1913 à 1926, mais la totalité de son œuvre poétique, y compris inédite, vient seulement d'être rassemblée en deux volumes chronologiques par Michel Haurie. Né à la poésie au moment où le symbolisme s'épuisait, converti par Claudel en 1905, à l'heure de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il fut en ce début du siècle l'un des maîtres de la jeune poésie catholique. Loin de l'appréhension du monde d'un Péguy ou d'un Claudel, « *cet homme qui ne savait pas résister à la puissance de son verbe* » (Pierre Espil) s'est attaché à décrire l'authenticité quotidienne avec une foi inébranlable et un métier éprouvé (J&D éditions, 18, rue de Folin, 64200 Biarritz, édition préparée et annotée par Michel Haurie, préfaces de Michel Decaudin et Pierre Espil, chronologie, liste des titres et liste des incipit des poèmes, illustrations, deux tomes de 807 et 776 p., 380 F les deux).

LITTÉRATURE FRANÇAISE

● **L'ENFANCE À BARBEZIEUX**, de François Fontaine
François Fontaine est mort juste après avoir relu les épreuves de ce livre, son treizième. « *J'avais une dette de reconnaissance à l'égard de l'enfant émerveillé que j'ai été. Et des comptes à régler avec l'adolescent navrant qui m'a fait trop pleurer.* » affirme-t-il dans ce livre écrit avec une exquise sensibilité. Narcissique, mythomane, plus heureux dans la chasse aux livres que dans celle des filles, l'auteur se regarde avec humour, le premier étonné de ce parcours de vingt ans. Le philtre de Barbezieux explique-t-il cette volonté de se distinguer aussi vite par la plume ? Jacques Charbonnet et Henri Fauconnier ont compté, c'est sûr, ainsi que son amitié très épistolaire avec son voisin des jours d'été, Félix Gaillard. Mais cette frénésie d'écrire aurait sans doute saisi aussi bien à Tourcoing qu'à Zanzibar. Parce que la volonté d'exorciser la mort était très présente. Il l'appela alors la Chose (éd. de Fallois, 192 p., 100 F.).

● **DANS LE VENTRE DU VIDO**, de François Regourd
Ce premier roman réussit des audaces périlleuses. Le narrateur, Horace Auré, se retrouve piégé, bientôt obnubilé par l'enfer ordinaire et clandestin où se déversent les poubelles. François Regourd nous bascule insensiblement du quotidien au morbide, du réel au fantastique. Des étres étranges (nés de nos obsessions et de nos désirs refoulés) investissent les souterrains envahis des déchets de nos existences, l'envers de la consommation et du plaisir. Regourd a le sens de la fable et, s'il accepte quelques clichés superflus, il témoigne avec talent de la cruauté du destin (éd. Le Castor Astral, 191 p., 85 F.).

● **J'AI PAS FERMÉ L'ŒIL DE L'ÉTÉ**, de Marco Koskas
Le gamin de douze ans qui nous raconte son histoire est un « *nigote* », c'est-à-dire « *un nigaud, un puceau, un petit naïf* ». Mais ce Gavroche juif qui vit au village tunisien de Nabeul à l'époque de l'indépendance est plus puceau que naïf. Il sait se faire apprendre tranquillement pour fournir des policiers musulmans en alcool, et porter un regard judicieux sur ses parents en « *dispute permanente* ». S'il ne ferme pas l'œil, c'est qu'il espère la découverte de l'amour. En donnant la parole à ce « *nigote* », Marco Koskas déroule un roman malicieux et drôle comme son héros, comme lui pétillant de vie. (Julliard, 185 p., 109 F.).

● **L'ARBRE AUX OISEAUX**, de Claude de Burine
Il est rare de feuilleter un recueil de poèmes comme on parcourt le journal intime d'un inconnu en s'y reconnaissant. Sans mièvrerie ni préciosité, la poétesse fixe l'émotion d'un départ, l'atmosphère d'un dimanche de province, l'absence d'être aimé, leur présence, les sensations venues d'une feuille, d'un rail rouillé, d'une main qui s'aventure pour la caresse... Cent et mille moments de la vie dans la simplicité des jours (éd. La Bartavelle, 39, rue Jean-Jaurès, 42190 Charleville, 168 p., 100 F.).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

● **LA PETITE AMIE IMAGINAIRE**, de John Irving
Huit romans et un recueil de nouvelles ont fait de John Irving un auteur célèbre et heureux. Son autobiographie (illustrée de photographies où on le voit jeune lutteur, puis écrivain, en compagnie de sa femme, de ses adversaires sportifs et de ses fils) raconte avec sobriété sa double passion : la lutte et la littérature. Parcours d'un garçon timide qui s'est épanoui grâce à l'apprentissage, la pratique puis l'enseignement de deux arts apparemment antinomiques (Seuil, traduit de l'anglais - États-Unis - par Josée Kamoun, 176 p., 99 F.).

● **CORKY**, de Joyce Carol Oates
Jerome Corcoran a quarante-deux ans. C'est un homme qui a réussi : argent, politique, femmes, son avenir semble s'épanouir selon les bonnes règles immuables de la course au succès. Le passé, hélas !, ne se reconstruit pas et pèse de son poids de drame. Corky, ainsi que le nomment ses amis, s'interroge avec lucidité sur une vie qui soudain montre sa trame derrière ses illusions apparences dorées. Une femme, sa belle-fille Thalia, incarne la fatalité d'un destin qui bascule. Ce gros roman est un magnifique portrait d'homme mûr, saisi par le vertige de sa propre ascension (traduit de l'anglais - États-Unis - par Claude Seban, Stock, 830 p., 180 F.).

Où trouver
un livre épuisé ?
service de recherches gratuit
LE MONDE DU LIVRE
BP n° 7 75935 Paris Cedex 19
Formulez votre demande :
PAR ÉCRIT adresse ci-dessus
PAR TÉLÉPHONE : 42-45-36-88
PAR MINITEL : 3615 MOL
Merci de joindre cette annonce
à votre demande

ECRIVAINS
pour vos envois
de manuscrits
renseignements :
Editions LA BRUYÈRE
128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.16.43

La passion du fils

Gérard Martial Princeau livre une terrifiante et fascinante cérémonie d'adieux à la mère

LE MAÏN
de Gérard Martial Princeau.
Mercure de France, 184 p., 89 F.

Le quatrième roman de Gérard Martial Princeau, *Le Maïn*, est une terrifiante mais fascinante cérémonie d'adieux, à la mémoire d'une femme irremplaçable, la mère, qu'un cancer généralisé emporte dans la mort. Les chapitres de ce roman alternent la violence et la douceur, tout au long de l'enracinement d'un homme que la douleur détache du monde. Epreuve unique de la solitude que l'écriture redonne dans sa profondeur, mais qu'aucune parole humaine ne semble pouvoir apaiser pendant ces jours où le fils se cogne au désespoir : « Oh mère ! Ne peux-tu attendre ma mort avant d'abandonner ta vie ? »

Écrit d'une seule balade, ce récit troublant, qui plonge ses racines dans l'inceste primordial des mythes, n'était pas à l'abri d'un excès de complaisance. Exorcisme, cri d'amour, colère hurlée pour atténuer les désastres du deuil, la gageure est gagnée : Gérard Martial Princeau a accepté de dire les tréfonds inavouables de la détresse d'un homme, dont la violence elle-même est anéantie... sans pudeur, sans honte, qu'il se meurtir toute femme - comme Maude sa compagne - qui, à la lecture d'une telle confidence, s'indignerait des ravages de l'œdipe.

Eric rentre en Espagne retrouver sa femme après avoir quitté Evguénia, sa mère, définitivement recluse dans un hôpital et qui le chasse, dans un ultime sursaut d'amour : « Une mère ne meurt pas devant son fils ». Cette phrase explique la dérive d'un homme de quarante-neuf ans, que l'affection des autres femmes ne sauve plus d'un indicible chagrin. Ni la jeune maîtresse amoureuse, ni la femme abandonnée, ni la passante qui s'offre à lui ne peuvent le ramener

aux échappées du sexe ou de la tendresse. Eric noie sa souffrance dans l'alcool et dans les souvenirs d'enfance : « Et elle ouvrait les yeux, et la première chose qu'elle faisait avec ses yeux ouverts, c'était de les poser sur moi comme si je venais de naître pendant la nuit ».

Mais au-delà d'une tragédie aux rejets méditerranéens (et quelques peu misogyne), qui est le lot des hommes trop aimés de leur mère, le lecteur est bientôt plongé dans un récit essentiel, révolte légendaire contre la destinée humaine qui, après nous avoir fait connaître le plus grand amour, une sorte de perfection indépassable, nous livre à l'ordinaire des accommodements. Trahison que Gérard Martial Princeau porte au paroxysme dans cette odyssée de la fuite, une course folle pour échapper à soi-même, traversée des ténèbres aux limites d'un abîme dont le « ra-vin » - où s'est peut-être écrasée Maude et où les chemises noires étaient leurs victimes - est la métaphore de l'énorme blessure de la séparation qui arrache l'enfant à sa mère après lui avoir greffé un désir inexpugnable de fusion amoureuse.

L'écriture balayante, enfantine parfois, les phrases hachées et défilantes ponctuent un malheur sans issue qui s'apparente à la quête initiatique d'un héros de conte qui ne peut surgir à la vie qu'après avoir connu les stations d'un particulier calvaire. Même si l'allusion à la passion du Christ n'est jamais évoquée, Eric mène sa vie au chant funèbre qui s'insurge contre le scandale de la mort. Pourquoi pouvons-nous inventer la plénitude et l'éternité sans posséder les moyens ténus de les atteindre ? « De la terre liée au ciel, des arbres, des rochers, sourdait l'indifférence, cette inattention des choses pour l'humain. Nul écho à ma peine, nulle trace de compassion : le vide, si triste, offensant ».

Hugo Marsan

Quelques considérations sur « l'illisible »

Rejetant la « norme », certains écrivains veulent appréhender le monde par leur propre voix. Christian Prigent explore ces « forces obscures ». Echo à cet essai, l'histoire d'une autre liberté, celle de Philippe Sollers

UNE ERREUR DE LA NATURE
de Christian Prigent.
POL, 220 p., 140 F.

À QUOI BON ENCORE DES POÈTES ?
de Christian Prigent.
POL, 52 p., 49 F.

PHILIPPE SOLLERS
Mode d'emploi
de Pascal Louvrié.
Ed. du Rocher, 180 p., 98 F.

Depuis vingt ans, Christian Prigent a publié une vingtaine de livres - poésie, romans, essais. Pourtant, on parle assez peu de lui dans les journaux, ces lieux où l'on croit que la littérature est faite pour distraire de « l'effrayant réel » et simplifier « la complexité du monde sensible » - comme il le montre fort bien dans son nouvel essai, *Une erreur de la nature*, que complète une plaquette « coup de poing » resuscitant « l'interrogation haldérienne » : « A quoi bon encore des poètes ? ». La fin des utopies politiques et des avant-gardes, écrit-il, (...) a ramené des questions qu'on ne peut pas aujourd'hui ne pas poser d'une façon un peu brutale, un peu massive : quel sens (et en particulier quel sens « social ») a encore le fait d'écrire ? La presse, dans sa recherche du « lecteur supposé lambda », tend à négliger ce qui se pose comme « hors social », particulièrement ces « pèlerins du pire » qui reviennent en tant d'explorateurs de diverses formes de « l'illisible ».

Son essai est passionnant et très « illisible », en vingt chapitres (certains reprennent, remaniés, des textes parus en revue). Christian Prigent ne conduit pas une unique démonstration, en forme de plaidoyer ou de dissertation sur le sujet de l'illisibilité. Il prouve par l'exemple, montrant comment « un texte difficile » devient, pour la so-



JOHN FOLEY

Christian Prigent.

Né en 1945, Christian Prigent enseigne le français dans un lycée, au Mans (Sarthe). En 1969 il a fondé la revue *TXT*, qui s'est interrompue en 1993. Il se définit essentiellement comme poète, mais il a publié plusieurs romans et, dans les dernières années, des essais dans lesquels il s'interroge sur la place et la fonction de la littérature « dans nos sociétés affamées de détermination et de positivité ».

ciété, « une erreur de la nature ». Il embarque son lecteur avec lui chez les « non-illisibles » d'hier et d'aujourd'hui et fait apparaître leur singularité « puissance d'élucidation ». Sade, Mallarmé, Pound, Artaud, Joyce, Beckett : voilà pour ceux qui ont réussi, malgré tout, à devenir des classiques, ou presque. Pour d'autres, le combat n'est pas gagné. Guyotat, Denis Roche - qui a cessé d'écrire de la poésie - Olivier Cadiot - dont l'écriture est pourtant « une sorte de circulation gaie dans une champ de ruines en carton-pâte » - Valère Novarina, l'espagnol Julian Rios, etc.

« Qui se contente de l'expérience du monde (ou de la croyance) n'écrit pas, ne fait pas de « littérature », rappelle Prigent. Qui croit être dans la langue comme un poisson dans l'eau barbote dans le bocal du monde et n'écrit pas non plus. Seul écrit (fin de la littérature) celui qui la langue hante comme une difficulté, un tourment - celui qui alors n'aime du monde que ce que la langue en change ». Sous le signe de Flaubert - « L'artiste, selon moi, est une monstruosité - quelque chose de hors nature » - il écrit de belles pages sur Joyce, particulièrement sur *Finnegans Wake*, « ce livre à la fois héraldique et marquis (...), emblème radicalisé de l'enjeu même de la littérature : l'accomplissement quelque chose comme la vocation de la langue ». Peut-on espérer, après cela, qu'on en aura fini des articles incitant à « mettre ce livre au zoo », comme le conseillait *Le Nouvel Observateur* en mars 1995 (ce que rappelle opportunément *Une erreur de*

la nature : « Méli-mélo d'anti-intellectualisme postjudaïque et d'hypocrisie puritaine, avec appel rituel à la censure : c'est le registre courant de l'obscurantisme » ? Il vaut mieux se garder d'un excès d'optimisme, même après la lecture d'un livre stimulant.

Paru les contemporains concernés par la démonstration de Christian Prigent, il est un cas qu'il traite seulement par allusions : celui de Philippe Sollers, toujours illisible pour la bien-pensance, mais trop en vue - « baton » chez Gallimard, critique au *Monde*, médiatisé - pour entrer dans les « pèlerins du pire » chers à Prigent. Il le mentionne pourtant à plusieurs reprises, notamment à propos de « l'emportement déconstruit de Paradis (...) Jadis ». Lorsqu'on sait que *Paradis* a été publié en 1981 (repris en poche en 1994), *Paradis II* en 1986 et que *Paradis III* est en cours, on mesure toute la sagesse du « Jadis ». Pour Prigent, Sollers fait partie de ceux qui ont « trahi » (il mentionne aussi Pierre Michon), qui « faisaient dans le difficile, le corsé, le dense l'expérience des limites » (etc.) - des qui écrivaient, en somme (...) - (et) ont mis une borne rasade d'eau claire dans leur sombre vin et renoncé à l'écriture ». Son livre, pourtant, aurait gagné à examiner l'œuvre de Michon et celle de Sollers, pour en tirer mieux encore son propos, la « complexité ».

Philippe Forest, dans son *Sollers* (Seuil « Les Contemporains », 1992) a savamment démontré comment *Femmes*, deux ans après *Paradis*, en reprend les thèmes, dans une autre

scénographie. Pascal Louvrié, dont paraît un bref livre enlevé, fin et drôle, bien écrit (dans un mimétisme assumé avec le style de Sollers), montre lui aussi comment, avec ou sans ponctuation, à travers divers modes de narration, se joue une même entreprise littéraire, avant tout une expérience de la liberté. Une liberté, que, au fond, Prigent, reconnaît, quand, déplorant certains romans il parle « des chroniques narcissiques supposées découvrir les secrets du Polichinelle mafioso-politique de l'époque », mais lance : « Salut au capitaine Sollers, toujours vigilant et lucide, à la dunette de sa gondole ! ».

Louvrié a trente-cinq ans, il enseigne la littérature et a publié deux essais biographiques, l'un sur Brailach, l'autre sur Morand. Ici, il refuse le biographique et prend parti pour « un essai sensible, avec derrière, blotti au fond de je ne sais quoi, le cœur », ce qui en dit aussi long sur lui que sur son sujet. Il trace, à sa manière et pour lui-même - non pour se créer un « modèle », mais au contraire pour inventer sa liberté - l'itinéraire d'un homme visant à la plus grande cohérence, alors qu'on lui reproche périodiquement d'être « une girouette » : « Je préfère comme instrument la boussole (...), écrit Louvrié, agitation en tous sens, mais, en définitive, toujours la même direction indiquée ». Ainsi, il ne saurait y avoir d'un côté « les bouquins de Sollers, illisibles. Ponctuation ridicule (...) Trop de citations » et d'un autre « les articles du *Monde* (...) *Géniaux* (...) *Papiers parfaits*... Estampillés Paradis... Vérité, institution inébranlable... ». Tout ça, c'est « la même chose », bien sûr, mais cette liberté-là est forcément inadmissible. Seul sans doute, Voltaire, que cite Louvrié, pourra réconcilier Prigent et Sollers : « J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement sur un tas de bigots tramés à mes pieds. » Jo. S.

Alain Bosquet, simple passeur d'absolu

Longue aventure verbale, ces « poésies complètes » invitent à l'éblouissement

JE NE SUIS PAS UN POÈTE
D'EAU DOUCE
Poésies complètes (1945-1994)
d'Alain Bosquet.
Gallimard, 836 p., 220 F.

Il est des œuvres complètes où ne se rencontre qu'un seul poète, d'autres où l'auteur multiplie ses voix et parfois même ses doubles. Citons, pour suggérer les différents registres, Saint-John Perse, Aragon, Fernando Pessoa, trois créateurs qu'Alain Bosquet admire. Ses *Poésies complètes*, désormais rassemblées, renforcent, par-delà repères et liens entrecroisés, ce sentiment de non-appartenance qui est sa marque propre. Intimidant au premier abord, ce fort volume se révèle tonique à l'usage d'exploration légère, avec ce qu'il faut de mise en déroute.

Car il y a d'emblée chez Bosquet un ton qui le distingue, une attitude qui l'isole. Être « un » ou « plusieurs » successivement ou à la fois ne lui suffit pas : son doute est plus radical, qu'il s'en prend également à l'identité individuelle et à la survie collective. Ce n'est pas tant la fin du monde qui le préoccupe, que la fin de l'homme. Renonçant à participer à la grandiloquence des temps, il accueille le sarcasme et la fable. On dirait qu'il plaide à sa manière le parti pris des choses, épiquant la folie des humains et les apostrophant à peu près en ces termes : laissez une chance à la terre : disparaissez ! On bien, sur un mode moins provocant : « Je suis ce que les hommes, conseillés par la grêle/Inventent pour donner un visage à l'oubli ».

Dès lors et là-dessus, Bosquet ne changera pas, le seul exorcisme qui vaille, c'est le poème. Le poème comme chant et ascèse, le poème qui favorise « le droit à la violence et à l'angélisme, inextricablement unis » ; le poème qui permet de se sentir à toute heure « dans la peau d'Ulysse et d'Al Ca-

pone ». Pour se livrer à ce jeu, et s'y livrer tout entier une vie durant, il faut avoir le sens du tragique et la volonté de ne pas en faire une tragédie, il faut avoir le goût du désastre et l'élégance de prêter une magie au réel. « L'isolement et l'orgueil exigent du poète une écriture sans compromis (...). Le poème devient une forme de l'absolu, proféré mais secret. Je m'y recrée et espère vous y recréer, par une contagion dont je suis le maître et la victime. Je m'y donne : je vous y rends ».

Qu'il y ait « contagion », voilà la chance et l'allégresse, la seule complicité possible, quand on sait que l'irremédiable a eu lieu, que les numéros sont truqués. Toute l'œuvre poétique d'Alain Bosquet tend, sans plainte ni faiblesse, à la réalisation d'un alliage fragile qui plègerait dans une même alchimie perfection et dérision, effroi et béatitude. Ici l'imaginaire n'est pas un refuge, c'est un royaume sans leurre, où l'on avance à découvert. Et Bosquet persiste et signe : « Être conscient est devenu un crime en poésie : je plaide coupable ».

Il y a en effet chez lui une « culpabilité » qui ne pardonne pas... « Tout est caprice/au royaume verbal. Les mots sont d'or/d'onyx, de plomb. Au phrase tentatrice/appartient à la nuit. Marin du port/Vagabond sans bagage, on la murmure/dans s'occuper du poète boudeur. Les mots adultes courent l'aventure. Le poète n'est rien que le voleur. » Et ce poète-là, qui fut maître en désuolure, improvise souverainement au cœur de l'éphémère, chaque harmonie sauve en un combat cruel, chaque naufrage gagné à la grande roulette du néant pour simplement doubler la mise : « Après avoir vécu/trois ou quatre existences/je aimerais enfin/d'avant ce champ de tournesols/et cette lie battue par les écumes/je n'ai torturé à naître ».

A. V.

« Il n'y a pas si longtemps, vous avez déclaré avoir écrit deux mille pages de poèmes, mais il semble que vous ayez décidé de remodeler le concept d'« Œuvres complètes ». Pourquoi ? »

« Le poète aspire à la perfection formelle, par définition. Il aimerait que chaque poème s'affranchisse de la notion du temps et mérite une certaine durée. On lit Villon, Ronsard ou Scève parce qu'ils sont d'aujourd'hui comme de demain. Le message du poème n'est point direct : il est comme en suspension entre le réel et l'irréel. Il était pour moi souhaitable, en publiant l'ensemble de mes poèmes, que disparaissent, ci et là, les pages ou anodes ou répétitives. Le volume a huit cent trente pages, et chaque page contient, typographiquement parlant, le double d'une page normale : alors mettons mille huit cents pages. Le déchet m'en paraît donc minime : il s'agit bien de poésies complètes ».

« Vous avez tenu à donner un titre original à cette édition. Et c'est un titre qui semble comme un manifeste. Pourquoi ? »

« La simple et grave question de chaque écrivain est de cet ordre : « Qui suis-je ? » J'ai tenté de répondre par le titre, afin de mettre le lecteur à l'aise ou, si vous préférez, dans une sorte de malaise réceptif : « Je ne suis pas un poète d'eau douce » signifie que je n'aime ni la sensiblerie, ni le hasard, ni le désordre, ni la spontanéité trop facile. Il y a, dans cette formule, un peu de défi : on être lucide et exigeant ne se contente pas de servir de passoire à tous les soubresauts de ses humeurs. J'aimerais que le lecteur, ainsi prévenu, s'approprie à affronter une longue aventure verbale qui n'exclut aucune interrogation essentielle. Mais cette attitude admet le droit à l'affabulation et au plaisir. Au bout de la souffrance écrite, il doit y avoir une délivrance, une

joie, un partage. Qu'est-ce que l'imaginaire ? Mon titre taguine le lecteur, en l'engageant à y répondre ».

« Le livre commence sur des poèmes de Résistance. Comment, à travers votre carrière, avez-vous réussi à préserver cet instinct de clandestinité ? »

« Je me compartimente volontiers, pour éviter l'ennui ou le dégoût de soi. Dans le civil, je suis banal, propre et éduqué : la belle affaire ! Je gagne quelques sous en étant journaliste. C'est dire que je ne m'arrose pas le droit d'ignorer qui est Nathalie Sarraute, Saddam Hussein, Helmut Kohl, Norman Mailer ou le député de mon arrondissement à Paris. Je n'aime pas les tours d'ivoire, à moins qu'elles ne soient ouvertes aux foules. Je ne me révolte pas contre le langage de ma génération : le français à la portée de tous me semble préférable aux exercices stériles de la dissection. Cela n'est que secondaire. Il me paraît plus intéressant de résumer mon itinéraire intérieur. J'ai vécu, dans les années 40, les séquelles du surréalisme, puis, la guerre aidant - pardon pour le cynisme - l'avènement de l'existentialisme et de l'absurde. La précarité de l'homme m'a été inculquée par Hiroshima. Il faut être, ensuite, pour ou contre Staline. J'ai décidé, sans trop le savoir moi-même, que puisque l'homme était menacé par sa faute, de lui offrir un choix de nature purement esthétique : sa propre fable. Celle-ci consiste à bouleverser sans cesse les rapports entre la raison et l'irréel, la conscience et la nature, le cosmos et le quotidien. J'y metsais une condition : aucun didactisme ! J'aime les interrogations mais ne tolère pas les réponses. Le poème, s'il est assumé par le lecteur, lui offre la modestie d'une religiosité qui ne se déclare jamais : peut-être une foi sans adeptes, ou un simple voyage au milieu de mots qui s'associent de

façon imprévue. En somme, je défends le droit à l'Inexprimable qui se revêt de phrases parfaitement construites ».

« Vous avez toujours célébré la singularité du poème. La poésie n'est-elle que dans les poèmes ? »

« Le sentiment poétique est partout. Je trouve poétique l'éclosion d'une fleur, le galbe d'une jambe, un soleil qui refuse de se coucher, un pingouin qui se plaint de la chaleur par quarante degrés sous zéro. Il en est de même pour un mégot, une peau de banane, un soupir sans soupirant. La seule poésie qui compte n'est pas là : elle est dans l'objet qu'on appelle le poème. La tragédie d'Eschyle ou de Shakespeare a besoin d'un intermédiaire : l'acteur. Un roman, même de premier ordre, peut se paraphraser ou se résumer. Anna Karénine, *Fabrice del Dongo*, *Julien Sorel*, *Emma Bovary* ou le *K de Kafka* peuvent se filmer. Quelque beauté qu'on leur trouve, ils n'atteindront jamais la profondeur, la vision et le mystère d'un poème de Keats, de Hölderlin, de Baudelaire, de Rilke, de Rimbaud. Le poème a sa part de magie tranquille. Il séjourne au monde pour, un bref instant, transformer ce monde. Quand il sort des mille explications qu'on lui impose, il reste aussi intact que Mozart, Vivaldi ou Ravel après le concert ».

« Vous n'écrivez pas seulement de la poésie. Votre œuvre de romancier et d'essayiste est très abondante. Mais il semble que vous ayez toujours privilégié votre qualité de poète ».

« Je dis souvent que mes livres en prose, en particulier mes romans, ne sont que des règlements de comptes avec mon siècle. Je témoigne, je dis mon impuissance devant nos simulacres, je jongle avec quelques personnages. Il s'agit, chaque fois, d'un acte social ou associatif. Je ne suis pas certain d'y être plus original qu'un autre ».

On peut juger que l'exprime en ces livres-là des sentiments ou communs ou saugrenus. Je ne les renie pas ; je les subis plutôt comme un devoir ou une besogne quotidienne. Un large public a aimé, par exemple, *Une mère russe*. Des centaines de femmes m'ont avoué avoir vécu les scènes que j'y décris. A la limite, et en étant sévère, je dirais que j'y ai créé une promiscuité qui me flatte très peu. La prose dit, à sa façon, chaque fois : « Pose-moi une tranche de pain ». Le poème, lui, me tend un pain d'origine inconnue ».

« L'avantage, pour un auteur, de publier ses œuvres complètes, c'est d'avoir à les relire. Finalement, que pensez-vous de vos poèmes ? »

« On ne demande pas à un figurer d'expliquer ses figures. Le lecteur juge le poète, et celui-ci n'a pas droit au chapitre. Pourtant, je me suis responsable - à froid, quand je les relis - de chaque vers. Ainsi pensaient Paul Valéry et Saint-John Perse. Je me voudrais maître de mon imagination, de ma fantaisie et de mon état de grâce, qui m'est donné pour que j'en tire un maximum de crédibilité. Est-ce en mon pouvoir ? Suis-je capable de m'approcher d'une forme laïque du sacré, qui échappe à toute exégèse ? Je suis hanté par le misérable état de l'humanité, si elle veut bien se regarder en face. Je suis tout aussi hanté par son besoin de l'inconcevable, fût-il concentré en un bouquet de mots. L'ambition et l'humilité peuvent-elles se conjuguer ? Je ne m'acquiesce ni ne me condamne. Je vous propose dans mes poèmes, d'accéder à l'absolu, à la pureté, à l'éblouissement, ou à leurs banalités. Je n'engagerai que le passeur, modeste mais sûr de mon métier. Quatorze vers de Nerval vous secouent plus que quatorze volumes de Balzac ».

propos recueillis
par Josyane Savigneau
et André Velter



هكذا من الأهل

IS sur « l'illisible »

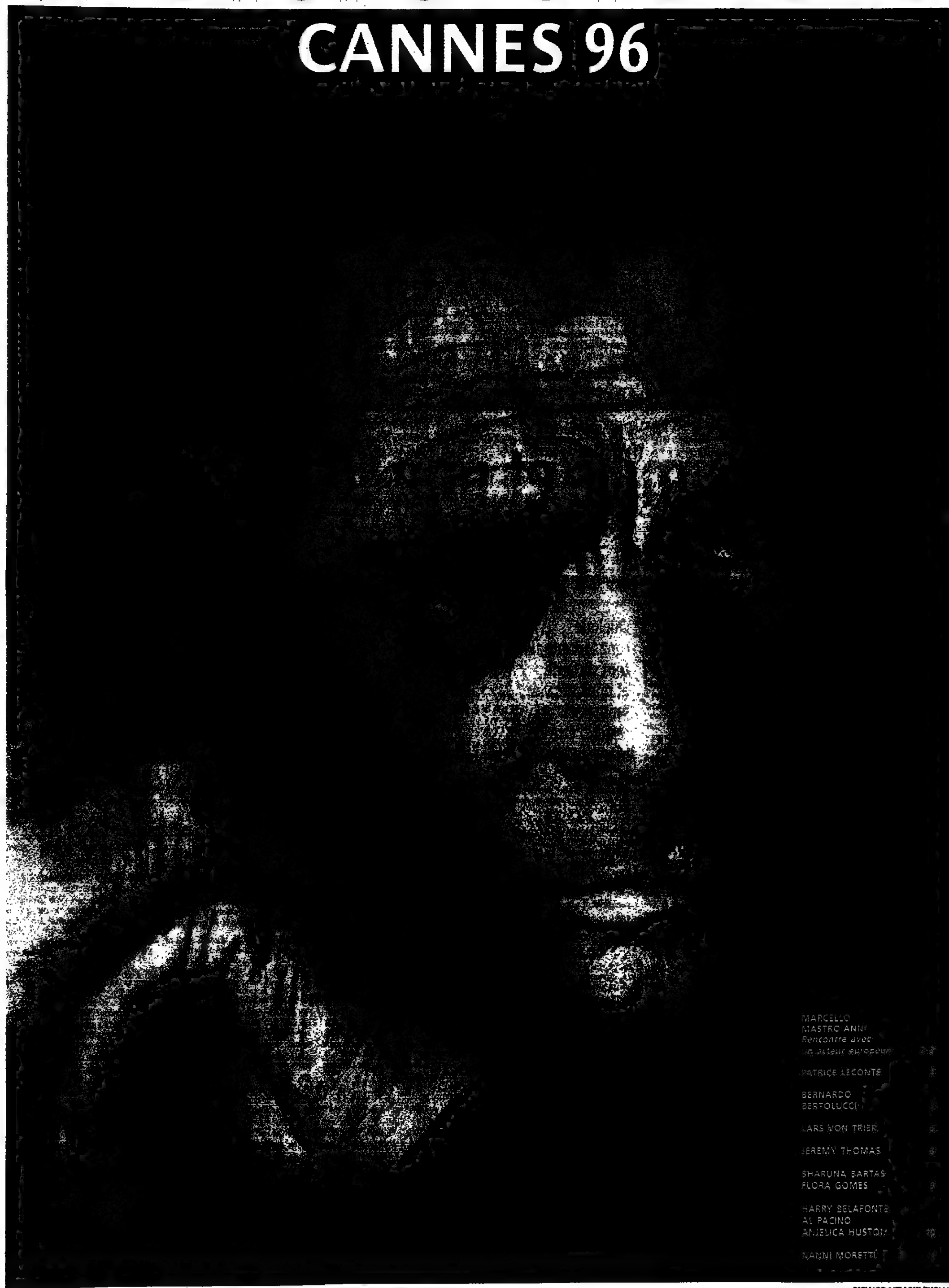
L'aventure
du cinéma européen

Le Monde

Tous les films
du festival

F E S T I V A L

CANNES 96



MARCELLO
MASTROIANNI
Rencontre avec
un acteur européen

PATRICE LÉCONTE

BERNARDO
BERTOLUCCI

LARS VON TRIER

JEREMY THOMAS

SHARUNA BARTAS
FLORA GOMES

HARRY BELAFONTE
AL PACINO
ANJELICA HUSTON

NANNI MORETTI

RICHARD MELLOUL/SYGMA

EDITORIAL

L'Europe! L'Europe!

A Cannes, « sommet » annuel du cinéma mondial, se retrouvent et parfois se mélangent spectacle et affaires, mondanités brillantes et cinéphilie exigeante. Au-delà des œuvres, singulières, le Festival offre ainsi une photographie de l'état de la planète grand écran. Sur ce portrait express, on découvre la présence massive, imprévue, de films européens. Parmi les vingt-deux titres de la compétition officielle, section reine des festivités de la Croisette, quatorze sont originaires du Vieux Continent — trois seulement des États-Unis, deux chinois, un africain, un australien et un canadien. Même si une telle sélection dépend pour partie de facteurs conjoncturels, cette domination — confirmée par les autres sections du Festival — semble symbolique. Mais symbole de quoi ? De la soudaine puissance du « cinéma européen » ? On se demande toujours ce qu'est cette chimère au corps composite et à l'existence incertaine au point d'en paraître mythique. Elle s'avance depuis si longtemps empestée de règlements administratifs et d'assemblages hétéroclites qu'on doute qu'elle soit soudain sortie flamboyante d'une aussi terne chrysalide. Serait-ce alors que les nations du Vieux Continent se sont mobilisées pour œuvrer à la renaissance de leurs cinématographies ? Hélas non, et si les situations sont diverses — la France assumant son rôle d'ultime village gaulois résistant encore et toujours à l'envahisseur, la Grande-Bretagne et, dans une moindre mesure, l'Italie, donnant quelques signes réconfortants —, les pays, plus encore leurs gouvernements, continuent de manifester leur indifférence en la matière. C'est moins de l'arrivée en force du cinéma européen, ou des cinémas européens, que témoigne la sélection cannoise, que de l'existence, diverse, nombreuse et a priori de haute qualité, de films. Ces films existent d'abord grâce à des individus, leurs auteurs. Ce sont, dans des vents souvent contraires, des cinéastes — à Rome ou à Copenhague, à Vilnius ou à Londres — qui entretiennent une créativité que les plus sages augures annoncent régulièrement comme condamnée. A leur côté, des partenaires financiers ou artistiques s'obstinent, d'autres apparaissent. Dans ce cadre, dans ce cadre seulement, les initiatives « lourdes » prises par les institutions étatiques ou supranationales auront sans doute été moins vaines qu'on ne le dit. Sans doute, la déperdition est considérable, les règlements contraignants et les calculs byzantins. Mais à force d'avoir beaucoup semé il aura poussé un peu, assez peut-être pour qu'émerge, sous une apparence informelle qui est peut-être sa seule forme d'existence viable, ce qu'on pourrait appeler « le » cinéma européen.

J.-M. R.

« Tout ce qui contredit ce stéréotype de merde du « latin lover » me plaît »



« Trois vies et une seule mort », de Raoul Ruiz, avec Melvil Poupaud et Chiara Mastroianni.

Les mille et une vérités d'un menteur

La rumeur prétend qu'aux demandes d'entretien Marcello Mastroianni répond le plus souvent que cela ne sert à rien, que bien que n'ayant jamais rien eu à dire, il a déjà tout dit. Il est d'accord pour que le journaliste écrive ce qu'il veut et choisisse librement les réponses aux questions qu'il aurait aimé poser. Quand il accepte malgré tout de jouer le jeu, on imagine qu'il va laisser dire, répondre en souriant qu'il ne se souvient pas, qu'il en vient à confondre les films, à mélanger les noms et à faire se bousculer les années. Erreur. Il se souvient de tout, retrouve les noms sans effort et sait parfaitement quel film a précédé tel autre. Bien sûr, cela n'a pas d'importance, il n'est qu'un acteur qui a eu de la chance, beaucoup de chance. Il a travaillé avec les plus grands metteurs en scène, et aussi avec quelques obscurs. Avec beaucoup de femmes aussi, et il en est fier. Le film qu'il aime le plus ? *8 1/2*, de Federico Fellini, assurément. Et s'il n'en était pas l'acteur, la réponse serait la même. Peut-être. Difficile d'en être sûr, car enfin, *8 1/2* sans Mastroianni, on a un peu de mal à imaginer. Le cinéma italien sans lui, on ne le voit pas très bien non plus. Cela fait près de cinquante ans qu'il tourne, ce monsieur âgé de soixante et onze ans, né le 28 septembre 1924, qui boit du café et fume des cigarettes blondes, assis sur la banquette d'un bistrot de Saint-Germain-des-Près où il a ses habitudes. Les garçons ne l'appellent ni « Marcello », ce n'est pas une surprise, ni « monsieur Mastroianni », ce qui serait logique, mais « monsieur Marcello Mastroianni ». C'est un peu long, mais cela sonne bien. Aussi bien que cette voix légèrement voilée, qui fait écho à ce beau sourire las éclairant un visage fatigué.

Quelque cent soixante films, cent soixante et quelques vies sans jamais cesser d'être Marcello Mastroianni

lerme peut faire sourire. Entre Dino Risi et Mario Monicelli. Entre Pietro Germi et Mauro Bolognini. Ou Ettore Scola et Michelangelo Antonioni. Pourquoi choisir ? Mastroianni pouvait se permettre de passer de l'un à l'autre en étant certain qu'aucun ne prendrait ombrage de ses infidélités. Et que Fellini l'appellerait de toute façon à la première occasion. Comment aurait-il pu, dans ses conditions, ne pas devenir une sorte d'acteur officiel ? Lorsque le cinéma italien a commencé de s'essouffier, bien avant lui, il est allé voir ailleurs. Sans faire d'écarts, en homme bien élevé. En France d'abord, puisque le système des coproductions, alors parfaitement rodé, l'y invitait, et que la vie l'y appelait. Et puis partout ailleurs, en Angleterre, en Espagne, en Union soviétique, au Brésil, en Grèce, en Hongrie, au Portugal. Sans jamais cesser d'être un acteur italien, et même « l'acteur » italien, lui qui ne possède ni la superbe tapageuse d'un Alberto Sordi ni l'évidente rouerie d'un Ugo Tognazzi. Preuve que l'on pouvait être européen avant qu'il en soit seulement question, tout en continuant d'incarner l'image de son pays d'origine ? Oui et non. Car nul autre que lui n'y a réussi, avec constance et éclat, en tenant toujours des promesses qu'il se gardait pourtant bien de faire.



Pendant le tournage de « 8 1/2 », de Federico Fellini. Le film dont Marcello Mastroianni est le plus fier.

En octobre 1962, l'hebdomadaire américain *Time* constate qu'il est aussi aimé aux États-Unis que Pétaient naguère les vedettes hollywoodiennes dans le monde. Comme si le vent avait tourné. Mastroianni a souvent dit que l'absence de Gary Cooper et les mous-

taches de Clark Gable lui plaisaient, mais que les acteurs qui le fascinaient s'appelaient Jean Gabin et, vous savez bien, celui qui avait toujours une cigarette et parlait avec les mains, Jules Berry, c'est cela. Il attendra 1971 pour tourner aux États-Unis, à Chicago, mais sous la direction d'Ettore Scola (*Permette ? Rocco papaleo*, pour lequel il a accepté de ne pas percevoir de salaire, seulement un pourcentage sur les bénéfices, sera un échec sans appel).

soixante films, dont il est illusoire de vouloir désigner les plus représentatifs de son talent et de son image. Sauf à arpenter une galerie de portraits sans fin, jalonnée par la moustache et le fume-cigarette du baron Ferdinando Cefalù, dit « Piffé », de *Divorce à l'italienne*, de Pietro Germi, en 1961, peut-être son plus grand succès populaire, le manteau râpé et la barbe du professeur Smigaglia des *Camarades*, de Mario Monicelli (1963), l'humaine du pilote play-boy de *La Grande Bouffe*, de Marco Ferreri (1973), le canotier du cabot (italien, cela de soi) de *Salut l'artiste !* d'Yves Robert (1973), le pull-over sans manches du présentateur radio d'*Une journée particulière*, d'Ettore Scola (1977), la voilette de *L'Apiculteur*, de Théo Angelopoulos (1986)...

LES OBSCURS ET LES PRINCES

Et puis Fellini, qui avait fait de lui son double, son alter ego de cinéma. Sans oublier non plus que Marcello, fils de menuisier, a incarné aussi bien les obscurs que les princes, le Meursault de Camus (*L'Étranger*, de Luchino Visconti, 1967), le général George Armstrong Custer (*Touche pas à la femme blanche*, de Marco Ferreri, 1974), l'écritain Curzio Malaparte (*La Peau*, de Liliana Cavani, 1981) et Giacomo Casanova soi-même (*La Nuit de Varennes*, d'Ettore Scola, 1982). Ce qui ne l'a pas empêché d'être encaissé, dans un film de Jacques Demy (*L'Événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la Lune*, 1973). Tout cela, et la liste ne saurait être exhaustive, sans jamais cesser d'être Mastroianni. Cent soixante et quelques « vies » pour un seul homme, plus celles qu'il a vécues sans le faire savoir, plus celles qui lui ont été prêtées. C'est beaucoup, sans doute, et pourtant pas encore assez. Quand il a jugé que cela suffisait, il a dit qu'il craignait de devenir ennuyeux. Il s'est levé et a dit : « Aujourd'hui, j'ai parlé comme un train ! » Puis, pour faire plaisir et parce qu'il ne peut pas s'en empêcher, il a ajouté que cela ne lui arrivait pas souvent. Menteur ? Et comment !

P. M.





Le professeur Stragaglia dans « Les Camarades », de Mario Monicelli (1963).



Un employé introverti dans « Nuits blanches », de Luchino Visconti (1957), avec Maria Schell. « Mon premier grand rôle au cinéma. »



Le présentateur radio homosexuel d'« Une journée particulière », d'Ettore Scola (1977), avec Sophia Loren.

Marcello Mastroianni, acteur

« Je rêve d'une planète où tout le monde serait napolitain »

« Dans Trois vies et une seule mort, de Raoul Ruiz, en compétition à Cannes, vous interprétez plusieurs personnages. Est-ce ce qui vous a attiré ?

— Mais tout me plaît, dès qu'il s'agit de jouer. Je n'avais pas envie de porter des lunettes ou une fausse barbe pour distinguer mes différents rôles, mais j'ai quand même demandé à Raoul Ruiz comment il comptait indiquer au public quel personnage j'interprétais à tel ou tel moment. Il m'a répondu : « Ce n'est pas la peine, tu es toujours le même, tu changes en fonction du milieu dans lequel tu te trouves. C'est ainsi que tu as trois ou quatre vies. » C'était plus amusant, et j'étais la corvée du maquillage. Jouer est la seule raison d'être de mon métier, mais on ne me croit pas quand je dis que je me fous du reste. Je ne vais jamais voir les rushes après le tournage. Quand la journée est finie, il est temps de rentrer à la maison, ou d'aller dîner avec les amis. Je sais si ce que j'ai fait est bon ou pas. Tout ce qui entoure les films, les interviews, la télévision, les festivals, ça ne m'intéresse pas. D'où l'avantage du théâtre, il n'y a pas toute cette organisation industrielle. On sait tout de suite si on a été bon ou pas : si le public applaudit, c'est que tout va bien.

— Vous avez toujours autant envie de jouer ?

— Je continue d'avoir des propositions sans arrêt. Mes amis me disent que j'ai une chance incroyable, c'est vrai. Je réponds seulement que j'ai toujours tellement aimé la vie, et la vie m'a répondu avec générosité. Quand j'étais jeune, je voyais ma mère aller à l'église se confesser, je lui disais : « Qu'est-ce que tu vas confesser ? Tu travailles du matin au soir, et quelquefois tu répis quelques giles de mon père quand la misère est trop forte. Quand pourrais-tu pêcher ? » Elle répondait que c'était la volonté de Dieu, qu'il faut accepter. Ça ne me plaisait pas. Je ne crois pas en Dieu, mais en la vie, oui. Finalement je me retrouve proche de son attitude. Dans ma vie j'aurais accepté tout ce qui venait comme ça venait. Être une vedette signifie être chouchouté chaque jour, être aimé par tout le monde, faire le métier le plus agréable qui soit, et en plus on est bien payé. Et en plus on se plaindrait ? Je suis atterré quand j'entends certaines stars américaines parler de la souffrance du jeu. Mais quelle souffrance ?

— Vous êtes non de même obligé de refuser des rôles.

— Evidemment. Par exemple dans le film de Raoul Ruiz il y a une situation (le propriétaire devenant le majordome de sa propre demeure) qui se trouvait aussi dans un projet qu'on m'avait proposé avant en Italie. Quand j'en ai parlé à Ruiz il m'a apporté un roman du XIX^e siècle où il y a déjà cette situation. J'avais refusé d'être un voyeur. Je ne sais pas comment jouer un rôle comme ça, je n'y crois pas, je ne suis pas capable de le faire. En 1993, j'ai tourné dans un film en Argentine, réalisé par Maria-Luisa Bemberg, je ne veux pas parler de ça. Mes amis m'ont dit : qu'est-ce que tu vas faire en Argentine, dans une histoire où tu te maries avec une femme ? Et pourquoi pas ? Encore mieux, c'est elle qui me quitte ! Tout ce qui contredit ce stéréotype de merde du latin lover me plaît. Mais quel latin lover ? Moi qui n'ai jamais conquis une femme, je prends cette étiquette comme une insulte. J'ai joué des homosexuels, les impuissants, et des hommes ordinaires mais le latin lover, c'est un fantasme infantile. J'ai l'impression d'être traité de gigolo. Je ne suis pas un mondain, je ne suis pas né dans le monde des boîtes de nuit. Après *La Dolce Vita* on a cru que je fréquentais ce monde-là, mais pas du tout.

— J'aime jouer des rôles qui représentent des défis, mais je ne peux pas et ne veux pas tout jouer. Pour jouer le voyeur, il faut ce formidable acteur anglais, Anthony Hopkins, avec le magnétisme de son regard. Moi je ne suis pas ainsi. Un réalisateur ou un producteur se trompe quand il choisit un acteur pour avoir un grand nom à l'affiche, et un acteur se trompe quand il accepte un rôle parce qu'il veut payer sa nouvelle piscine. Il faut une connivence au moins partielle entre l'interprète et le personnage. Fellini le savait bien, qui préférait prendre des gens dans la rue, ou des amis, pour jouer dans ses films.

— Vous avez commencé très tôt à être acteur.

— J'ai commencé à jouer à l'âge de onze ans, à l'église. Dans celle de mon quartier, dans la crypte, il y avait un petit théâtre et le curé écrivait des pièces. J'ai tenu mon premier rôle dans *Sabine, martyre chrétienne*. J'ai continué à l'école, puis à l'université à Rome, où j'ai étudié pour être architecte. Nous avions une petite compagnie amateur composée d'étudiants.

— Je suis entré au théâtre professionnel par la porte d'or : la première pièce que j'ai jouée était *Un tramway nommé désir*, dans la troupe de Luchino Visconti, qui était venu voir un de nos spectacles parce que Giulietta Masina, qui avait fait partie de la troupe avant-guerre, avait eu la gentillesse de monter sur scène avec nous. Vittorio Gassman jouait le rôle de Kovalski et moi je jouais son ami. J'étais très à l'aise, je venais d'un milieu d'ouvriers comme mon personnage. L'année suivante Gassman est parti, j'ai repris son rôle, et nous avons eu un grand succès. Ensuite, Tchekhov, Shakespeare, Goldoni : j'ai passé dix ans avec cette compagnie. Le cinéma a commencé petit à petit, jusqu'à ce que je joue mon premier grand rôle, à nouveau chez Visconti, dans *Les Nuits blanches* (1957). L'année suivante j'étais en train de monter ma propre compagnie pour jouer *Ce jou de Platonov*, que devait mettre en scène Visconti, et arrive Fellini qui me propose *La Dolce Vita* !

— J'ai demandé à Visconti ce que je devais faire, il m'a conseillé de faire le film, disant qu'on monterait la pièce ensuite. Mais l'année suivante le cinéma m'avait emboîné (durant les dix-huit mois suivants, Marcello Mastroianni tourne dans pas moins de sept films). Le tournage de *La Dolce Vita* : six mois de bonheur. Fellini disait qu'on n'aurait jamais dû s'arrêter de faire le film, on aurait dû en faire un de ces feuilletons débiles qui n'en finissent pas, on aurait tourné pendant des années. Le tournage était vraiment « la dolce vita », c'était comme un radeau allant où le vent nous poussait, quel plaisir ! Après ça, on m'a invité à Hollywood mais... Je me suis dit : je peux travailler chez moi, avec de grands cinéastes, faire des films plus modernes et plus intéressants que ceux que font les Américains, qu'est-ce que je vais aller faire là-bas ?

— Vous n'avez jamais été attiré par Hollywood ?

— Je n'ai jamais voulu y travailler. Jusqu'en 1992 où je me suis dit qu'il fallait que je fasse aussi cette expérience avant de mourir. Et encore, le mettre en scène n'était pas américain, c'était une Anglaise, Beeban Kidron. La distribution réunissait Jessica Tandy, Shirley Maclaine, Kathy Bates, qui toutes trois ont reçu un Oscar. Je me suis dit qu'au milieu de toutes ces vieilles poules le vieux coq devrait s'en tirer. Et nous sommes partis faire *Quatre New-Yorkaises*. Mais ça ne m'a pas plu du tout.

— En Amérique on peut devenir fou. Nous avons passé trois semaines enfermés dans une pièce à New York à répéter. A quoi ça sert ? Après il a fallu travailler quatorze heures par jour. Quatorze heures ! On me disait : si vous voulez gagner des dollars il faut travailler comme ça, des choses absurdes. Il faut obéir à des règlements idiots, des mesalliances sont là pour tout surveiller, ce sont les représentants de la banque, des assurances. La pauvre Anglaise aussi était désespérée. On ne peut pas travailler avec trois flics penchés sur son épaule.

— Je me souviens du tournage d'un film avec Mario Monicelli

dans un village en Toscane. *La Double Vie de Mathias Pascal* (1985). On déjeunait dans un petit bistro sur la place qui dominait toute la vallée et Monicelli a fait un bras d'honneur en criant « Hollywood tiens ! Tu n'auras jamais ce plaisir de déjeuner au milieu de cette beauté et de cette simplicité ». Quand j'entends parler de budget de 20 ou 40 millions de dollars, ça me fait peur. Quand un film atteint ces prix-là, on est obligé de devenir un homme d'affaires, ce sont des hommes d'affaires les gens du cinéma américain. Où ils mettent tout cet argent ?

— Vous faites partie de ceux qui redoutent l'emprise du cinéma américain ?

— Je n'ai rien contre le cinéma américain, même si je m'énervais parfois en pensant aux moyens dont ils disposent et à ce qu'ils en font. Il y a sans doute une crise d'idées en Europe, mais aussi un problème économique. Il faut que les films puissent accéder aux salles, et y rester. *Divorce à l'italienne* a été un succès mondial, mais au début il n'a eu aucun succès. Le public est venu petit à petit. Aujourd'hui le film serait retiré de l'affiche au bout d'une semaine. Pourquoi devrions-nous être américanisés ? Moi, je défends Naples, la ville la moins américanisée du monde. Là le théâtre est resté napolitain, la nourriture est napolitaine, la musique, ce sont les chansons napolitaines, qui sont toujours vivantes. Les Napolitains sont des spectateurs formidables, ils entendent dans le jeu. A la sortie des salles du théâtre populaire napolitain, ce genre de mélodrame appelé *sceneggiata*, les spectateurs attendent le méchant pour l'insulter et lui cracher au visage. Il faudrait être tous napolitains.

— Pourtant Naples a été occupée par l'armée américaine.

— Mais pas par les Italiens ! Le principal danger pour Naples a été le pouvoir central du Nord, depuis l'unification, alors qu'avec les Français et les Espagnols la ville était une capitale méditerranéenne. Je viens d'un village à côté de Naples. Mon grand-père, qui avait dix enfants, dont mon père était l'aîné, a emmené toute la famille à Turin en 1927, j'avais trois ans. Nous avons fait partie de la première vague d'émigration vers le Nord. Mais les origines restent dans les racines, à la maison on parlait la langue du pays, une sorte de dialecte napolitain brut, une langue de la montagne. Et de Turin, sept ans plus tard, on est parti à Rome, toute la brigade.

— La langue est une question importante pour vous ?

— Bien sûr, la diversité des langues. J'ai tourné presque partout en Europe, en Italie, en français, en anglais, en espagnol, en portugais. A l'époque de *Leo the Last* (1970), je ne savais pas l'anglais. Un interprète devait traduire ce que me demandait John Boorman. Au bout de quelques jours on a décidé de s'en passer. Il m'expliquait, je le regardais et j'écouais, et puis allez ! J'ai joué en 1995 à Lisbonne dans un film adapté de Tabucchi, en français qui était la langue commune aux comédiens portugais et italiens. Mon prochain film sera sans doute réalisé par Manoel de Oliveira. Lorsque la tournée italienne d'*Ultime lune* sera finie, il est question que je joue la pièce en France. En français, bien sûr. Mon français, qui est particulier. Mais je regardais l'autre jour un film de Sacha Guitry avec Raimu, lui non plus il ne parlait pas un français académique.

— En Italie, le cinéma n'a pas perdu les accents. La plupart des grands comiques viennent du Sud, aujourd'hui il y a également Roberto Benigni, qui est toscan, et ça s'entend. L'accent donne une couleur aux mots, la langue officielle, l'italien académique, est celui qu'on parle à la télévision. Celle-ci aplatit la langue, comme le reste, la nourriture, les habits. Tout s'uniformise.

Propos recueillis par Jean-Michel Frodon et Pascal Mérigeau

UNE NOUVELLE D'IMPORTANCE

Une comédie en soirée d'ouverture du Festival de Cannes. Il a trop souvent été reproché aux organisateurs de négliger le genre pour ne pas le remarquer. D'autant que la sélection de *Ridicule*, de Patrice Leconte, vient à point, au moment où certains professionnels instruisent le procès des organisateurs de festivals, des votants aux Césars, des critiques et des cinéphiles, tous ceux qu'il conviendrait, si on écoutait les plus radicaux, de jeter à la mer pour cause de déficit d'humour. On se débarrasserait ainsi d'un seul coup de tous ceux qui ne savent pas rire ou s'obstinent à boudier leur plaisir. Or voici qu'un metteur en scène, dont il ne viendrait à



Patrice Leconte.

l'esprit de personne de contester la capacité à réaliser des films à la fois drôles et appréciés du public, se retrouve en première ligne. Il a certes commis quelques films que l'on a dit plus personnels, dont certains sont sortis de la confidentialité à laquelle leur ambition semblait les promettre, en vertu de la supposée fracture entre cinéma d'auteur et cinéma populaire. La preuve est donc faite que l'on peut avoir de l'humour, plaire au public et être invité dans les festivals. D'abord pour les festivals, qui sont certainement heureux d'apprendre qu'il leur est permis de sourire (et plus si affinités) sans forcément se déconsidérer. Ensuite pour le cinéma, dont il va peut-être enfin devenir évident qu'il ne se partage pas en deux camps, celui des rigolos, qui font tout pour que les spectateurs affluent dans les salles, et celui des fâcheux, qui s'appliquent à les faire rester devant leur téléviseur. S'il est vrai que le malentendu durait depuis un siècle sans que personne ne s'en soit avisé, le 49^e Festival constitue vraiment un événement de portée historique. A considérer l'ampleur du cercle formé par les différents films français sélectionnés, il est aussi patent que le cinéma est plus que jamais à même de répondre aux attentes les plus diverses. Sans verser dans un optimisme dont chacun comprend qu'il n'est pas de mise, cette diversité témoigne de la vitalité d'un art et de la santé, sans doute préoccupante, mais peut-être pas aussi alarmante que cela, d'une industrie dont les particularités font à la fois la force et la faiblesse.

Un grand rassemblement au sein duquel les catégories importent de moins en moins

Patrice Leconte : la joie d'être « Reine d'un jour »

« Ridicule », le quatorzième film d'un inconditionnel de Groucho Marx, dingue de comédie, amoureux fou des acteurs français des années 30 et 40, ouvre la Sélection officielle

La vision a sans doute quelque chose de rassurant pour ceux qui ne perdent jamais des yeux les chiffres des entrées. Rasant et étonné. Car sinon, tous les films conçus pour être « populaires » seraient des succès commerciaux et tous les « films d'auteur » seraient promis à une confidentialité polie. Il n'en est heureusement pas ainsi, Patrice Leconte est là pour en témoigner. Pour dire, surtout, que tous les films qu'il a réalisés, sans exception, étaient faits pour plaire et que tous, chacun à sa manière, lui ressemblent. *Ridicule* plus que certains autres ? Ce n'est pas à lui de le dire.

Ce qu'il dit, en revanche, c'est que la sélection du film pour Cannes le remplit de bonheur : « Vous ne pouvez pas savoir à quel point. Il est de bon ton, aujourd'hui, de tout prendre de haut, ou du bout des lèvres, mais l'annonce de la sélection m'a électrisé. Je ne suis allé au Festival qu'une fois [pour *Monsieur Hire*, en 1988] et j'en ai gardé un souvenir ébloui. Alors, être de nouveau « Reine d'un jour », vous pensez... » Patrice Leconte semble, à son quatorzième film, le même qu'à son premier. D'autant qu'il a le sentiment, à chaque nouvelle sortie, de passer un examen supplémentaire. « Moi qui pensais en avoir fini avec les examinateurs le jour où j'ai eu mon permis de conduire... » Mais c'est ainsi, « il faut être repassé l'examen du box-office, à ceux de la critique, de Cannes, des Césars... » Sans se faire prier, il admet toutefois qu'il aime plutôt cela, même s'il sent la pression augmenter, parce que la profession est de plus en plus déboussolée, sans repères ni valeurs : « Quand je vois certains des succès d'aujourd'hui, je me dis que je n'y comprends plus rien, moi aussi. Mais il est vrai que le cinéma est devenu plus frivole. Et les gens se prennent de plus en plus au sérieux. »

Péché mortel, aux yeux d'un cinéaste inconditionnel de Groucho Marx, dingue de comédie, amoureux fou des acteurs français des années 30 et 40. Ce faux adolescent aux petites lunettes rondes passe tranquillement d'un film à l'autre, en se laissant guider par ses seules envies. Raison pour laquelle, après le succès des *Spécialistes* (1985), film d'aventures spectaculaire et cher, il enchaîne avec *Tandem*, tourné discrètement en équipe réduite, et dont on a oublié, parce que ce fut une réussite,

que personne alors ne croyait à cette histoire d'un ringard et de son assistant-chanteur.

En 1995, cinq semaines seulement ont séparé le tournage des *Grands Ducs* de celui de *Ridicule*. Avec le premier, Patrice Leconte a raté tous les examens. Ceux de la critique et du public. La télévision, elle, a bien aimé : Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort et Philippe Noiret se sont multipliés pour la bonne cause (entendez celle du film) et, en grands professionnels, ont permis à plusieurs émissions de réaliser d'excellents scores. Leconte est sorti tout étourdi de ce bombardement télévisuel, auquel il a promis qu'on ne le reprendrait plus. Une remarque de Jean-Pierre Marielle l'a trappé : « Quand ils insistent pour savoir si leur présence

était réellement indispensable, on leur répondait invariablement qu'il fallait défendre le film. Avant même que l'on sache s'il allait être attaqué. » Il le fut. Le réalisateur porte avec le recul un regard « attendri et un peu amer » sur le destin de son film. « Personne, regrette-t-il, n'a cherché à voir la tonalité pathétique derrière le burlesque. » En effet, personne ne s'est amusé, sauf sans doute l'équipe et les acteurs pendant le tournage. Leconte en fait la constatation et en déduit qu'il s'est forcément trompé. « Quand les films ne plaisent pas, alors qu'ils sont faits pour cela, c'est que quelque chose ne fonctionne pas. Quoi ? Je n'arrive pas à comprendre, car je ne trouve pas la distance nécessaire pour considérer le film de l'extérieur. » De toute façon, il le sait aussi, « ni les réussites ni les échecs ne peuvent nous renseigner ». Et comme il se laisse porter par ses envies, incapable, dit-il, de décider par calcul de faire un film, les échecs le marquent plus qu'il le fauchent.

« JE SUIS RESPONSABLE »

Il en a connu plusieurs ces derniers temps, avec *Tango*, « étiqueté misogynie alors que je voulais me moquer des hommes. J'aurais dû tourner modestement, sans vedettes », avec *Le Parfum d'Ivoire*, qu'il s'obstine à appeler *Villa triste*, du nom du roman de Modiano, regrettant encore de ne s'être pas assez battu pour que le titre soit maintenu. Il se rassure en affirmant sa certitude que tout cela est cyclique, « maritime », et que c'est

lui, le réalisateur, qu'affecte le cours des marées, non le public : « J'ai suffisamment de lucidité pour savoir que je suis responsable de ces échecs. »

Aujourd'hui, *Ridicule* est là, qui a d'abord pris la forme d'un scénario signé Rémi Waterhouse, auquel il n'a pas été nécessaire de toucher une ligne avant de commencer le tournage. « Cela me plaît qu'on me dise que c'est un de mes films les plus personnels. Cela m'amuse aussi, car rien dans ce projet ne répond à l'idée que l'on se fait d'un film d'auteur. L'idée n'est pas de moi, je n'ai pas écrit une ligne du scénario et pourtant le film me ressemble. J'aimerais qu'il en soit souvent ainsi, mais je suis apparemment le seul : j'entends sans cesse des producteurs dire qu'ils ne trouvent pas de réalisateurs pour des projets auxquels ils tiennent, des scénarios de qualité, des adaptations ambitieuses. Mais il arrive aussi qu'un producteur me dise qu'il aimerait beaucoup faire un film avec moi, mais qu'il ne pense à rien de précis. »

Son principal souci à propos de *Ridicule* a été de ne pas se laisser paralyser par la notion de film d'époque, de film à costumes, qui « remontait en permanence à la surface ». Considérer les personnages du XVIII^e siècle comme des humains, avec leurs forces, leurs travers, leurs ridicules et leurs sentiments. Sans que le brio de la langue, les scintillements de l'esprit imposent des choix de mise en scène. « On peut tout filmer comme on veut » pourrait être le sésame

du réalisateur, qui - il l'admet - aurait aimé jouer le jeu brillant et cruel, stupide et élégant, auquel se livrent les personnages. Jeu d'esprit qui seul peut ouvrir les portes du pouvoir, ou les faire se refermer à jamais.

ENVIE DE TOUT

« La question est de savoir si l'on accepte ou non de jouer ce jeu. Si l'on accepte, il faut déguiser, tricher, mais aussi prendre du plaisir. Les personnages m'inspirent autant d'attrait que de répulsion, comme la comtesse (Fanny Ardant) sur Ponceudon (Charles Berling), qui ne sait pas lui-même s'il couche avec elle parce qu'elle lui plaît ou parce qu'elle lui sera utile. Pour les deux raisons, sans doute. Je suis convaincu qu'il faut agir en n'étant jamais sûr de rien. »

Et parler le moins possible de ce que l'on fait. La leçon tirée de l'expérience malheureuse des *Grands Ducs* est également celle-ci : Patrice Leconte a de plus en plus de mal à parler de ce qu'il fait. De ce qu'il aime, oui, certainement. Et comme il aime faire des films, il n'est pas prêt de résoudre le dilemme. C'est pourtant simple : il a envie de tout. Notamment du film qu'il réalisera dans un an, que lui a proposé le producteur Christian Fouchier. Un film d'action, un film d'aventures. Les acteurs ? Delon et Belmondo. On fallait-il écrire Belmondo et Delon ? « Que voulez-vous, conclut-il : tout m'amuse ! »

Pascal Mérieau



Charles Berling (à gauche) et Jean Rochefort (à droite) dans « Ridicule », de Patrice Leconte.

Des succès et des échecs

Pour son premier long métrage, Patrice Leconte, né en 1947, était resté fidèle à l'univers de la bande dessinée dans lequel il avait jusqu'à évolué. Mais les vécus étaient fermés de l'intérieur (1975), dont il a écrit les scénarios et les dialogues avec Goddard, est un échec sur toute la ligne. Son deuxième film, *Les bronzés* (1978), habile transposition d'une pièce de la troupe du Splendid, rencontre en revanche un grand succès populaire. Il ne résiste pas à filmer ensuite *Les bronzés font du ski* (1979), avant de servir l'esprit du café-théâtre alors au goût du jour dans *Viens chez moi, j'habite chez une copine* (1981), *Ma femme s'appelle reviens* (1982), et *Circule, y a rien à voir* (1983). Changement de registre avec *Les Spécialistes* (1985), film d'action avec Bernard Giraudeau et Gérard Lanvin, et nouveau succès. Il trouve ensuite un ton plus personnel et signe ses deux meilleurs films, *Tandem* (1986) et *Monsieur Hire* (1988, d'après Simonen, avec Sandrine Bonnaire et Michel Blanc), suivis du *Mari de la coiffeuse* (1990). En revanche, *Tango* (1993), *Le Parfum d'Ivoire* (1994, d'après Patrick Modiano) et *Les Grands Ducs* (1995) sont des échecs critiques et commerciaux.

Qualité France

CINQ films français en compétition. Cinq productions françaises, mais aussi cinq réalisateurs français, puisque le Chilien Raoul Ruiz a désormais acquis la nationalité de son pays d'accueil, au titre des services rendus à l'art cinématographique. Si la nouvelle est de celles que l'on a plaisir à entendre, ce n'est pas au nom d'un nationalisme qui serait déplacé, aujourd'hui plus que jamais, en un temps où les films sont davantage continentaux que nationaux. Non, il s'agit plutôt de l'impression d'ensemble produite par cette sélection, sans préjuger de la qualité des films.

Aucun débutant n'y figure, ce n'est pas une surprise, rares étant ceux qui sont parvenus à hisser leur premier essai jusqu'au Palais des festivals. On trouve, en revanche, une deuxième réalisation, signée par un scénariste déjà confirmé et dont le nom autant que le style sont les garants de la survivance d'une certaine tradition. Et comme Jacques Audiard,

dont le premier film, *Regarde les hommes tomber*, avait connu les honneurs de la Semaine de la critique en 1994, a choisi de s'intéresser à une période de l'Histoire déjà consciencieusement balisée par le cinéma français (1945), le héros très discret qu'interprète Mathieu Kassovitz, un des triomphateurs (*La Haine*) du Festival 1995, risque de faire flotter sur la Croisette le parfum du cinéma français de naguère, celui dont certains se disent persuadés qu'il pourrait permettre la réconciliation des spectateurs avec les grands écrans.

Les adjectifs « ambitieux », « intelligent » et « populaire » qualifient également a priori la nouvelle réalisation de Patrice Leconte, *Ridicule*. Film d'époque, dont l'éclat supposé est encore rehaussé par une distribution luxueuse (Fanny Ardant, Jean Rochefort, Bernard Giraudeau et Judith Godrèche entourent Charles Berling, le nouveau venu). Voici pour ces deux films qui fleurissent la qualité France, sans que le

vocabulaire ait ici quoi que ce soit de péjoratif. Deux films produits par de jeunes producteurs (Gilles Legend, Frédéric Brillion et Philippe Carassonne pour *Ridicule*, Philippe Godeau pour *Un héros très discret*), comme l'est celui d'Arnaud Desplechin, qu'a produit Pascal Caucheteux sous la bannière « Why Not ».

CHEMINS DE TRAVERSÉE

Avec *Comment je me suis disputé*, présenté par Arnaud Desplechin comme une comédie, il faut s'attendre à un cinéma sortant davantage des sentiers battus. Preuve que le festival s'aventure toujours sur les chemins de travers, où il avait déjà invité le réalisateur, avec *La Sentinelle*, son premier long métrage (après *La Vie des morts*). Il lui arrive aussi de musarder, entremêlant les intrigues et multipliant les personnages pour composer des films gigognes. A la manière de Raoul Ruiz, par exemple, dont les *Trois Vies* et une seule mort (produit par le « contrebandier »

Paolo Branco) a pour premier mérite d'offrir à Marcello Mastroianni l'occasion d'une nouvelle visite à Cannes, lui qui fête ses cinquante ans de cinéma en 1996, en même temps que le festival.

A toute sélection il faut un grand ancien. André Téchiné est l'heureux élu. Définition surprenante, puisque appliquée à un homme qui a juste atteint la cinquantaine et dont le cinéma, surtout, demeure une référence en matière de modernité. Ce titre de grand ancien, il le doit essentiellement aux expériences cannoises accumulées depuis *Souvenirs d'en France* (1975), marquées notamment par le prix de la mise en scène décerné en 1981 à *Rendez-vous* et l'accueil enthousiaste réservé aux *Roseaux sauvages*, en 1994, dans la sélection Un certain regard. Catherine Deneuve et Daniel Auteuil (qui sera à Cannes également pour le film de Jaco Van Dormael *Le Huitième Jour*) pourront ainsi encadrer le réalisateur des *Volteurs*, comme ils

l'avaient fait en 1993 pour *Ma saison préférée*. L'esprit des *Roseaux sauvages* soufflera également sur la section parallèle Cinéma en France, où Gaël Morel, un des interprètes du film de Téchiné, présentera son premier long-métrage, *A toute vitesse*. Le nombre de films sélectionnés (sept) et l'attente qu'ils suscitent sont les signes d'une vitalité retrouvée, dont Catherine Corsini, qui était venue présenter *Les Amoureux* à Un certain regard en 1994, pourrait être le symbole, avec une adaptation du roman d'Odón von Orvath *Jeunesse sans dieu*.

Les allers et retours des cinéastes français d'une section à l'autre, accablent le sentiment que donne le festival de constituer un grand rassemblement au sein duquel les catégories importent de moins en moins. La présence en clôture d'Un certain regard du Conte d'été d'Eric Rohmer en est la preuve la plus inattendue, et la plus réconfortante.

P. M.

Bernardo

«/

Au cinéma.

ine d'un jour



Liv Tyler

Bernardo Bertolucci : retour prudent en Italie

RETOUR AU PAYS

Beauté volée, en compétition officielle, est le premier film tourné en Italie par Bernardo Bertolucci depuis quinze ans. Tête de file de la « nouvelle vague » transalpine au début des années 60, puis consacré « grand auteur européen » durant la décennie suivante, il est l'un de ceux qui ont le mieux incarné une tentative de cinéma international, passant par le grand spectacle et l'usage de la langue anglaise, même s'il se défend d'être jamais devenu un cinéaste hollywoodien. Polyglotte et intimiste, son troisième long-métrage réunit une distribution cosmopolite dans la campagne toscane, et marque le retour à pas comptés du cinéaste vers ses origines. Au-delà de son thème particulier – l'initiation d'une jeune fille, interprétée par Liv Tyler –, le film traite également de la confrontation-complicité entre le Vieux et le Nouveau Continent, et s'interroge sur les racines de l'identité. Le cinéaste, lui, s'affirme désormais prêt à filmer à nouveau la réalité de son pays, et participe à sa manière à la réflexion collective du cinéma européen sur sa propre survie.

« J'entre chez moi... prudemment. » Depuis *La Tragedie d'un homme ridicule* en 1981, Bernardo Bertolucci n'avait pas tourné en Italie, ni même en Europe. Sa « trilogie orientale » (*Le Dernier Empereur*, *Un thé au Sahara*, *Little Buddha*) l'avaient emmené sous des ciels lointains. Destin unique d'un cinéaste unique, et pourtant itoératoire symptôme d'une perte d'emprise des grands réalisateurs européens sur leur environnement direct, dont témoigne aussi la carrière, simultanée et à bien des égards comparable, d'un Wim Wenders, par exemple.

Bertolucci cinéaste est né dans le giron d'une figure exceptionnelle de la culture italienne, Pier Paolo Pasolini, dont il est l'assistant sur *Accatone*, avant de réaliser un scénario du « poète des ragazzi », *La Commare secca*. *Prima della rivoluzione* impose le jeune réalisateur comme l'un des principaux représentants de la relève italienne influencée par la nouvelle vague française, aux côtés de Marco Bellocchio et de Marco Ferreri. De *La Stratégie de l'araignée* à 1980, il s'impose comme l'un des plus grands auteurs européens, par son talent et la manière dont ses films interrogent l'histoire et la réalité contemporaine du Vieux Continent.

Les années 80 marquent clairement une rupture dans sa carrière : « J'ai détesté cette époque, jusqu'à éprouver un dégoût, un refus et une incapacité de filmer une réalité qui m'apparaissait complètement corrompue. Je suis resté citoyen italien, mais j'ai surtout vécu à Londres (la femme de Bernardo Bertolucci, la scénariste et cinéaste Clare Peploe, est anglaise) et dans les pays où je tournais. Mais l'absence de désir de filmer en Italie a engendré un divorce entre mon pays et moi. Je sais qu'il y a vingt ans j'aurais critiqué ce que j'ai fait depuis, j'aurais accusé cette attitude d'apostasie, mais jusqu'à ces an-

Avec « **Beauté volée** », le cinéaste italien renoue avec son pays, à travers l'évocation des rapports entre l'Europe et les Etats-Unis

nées, je me réponds aujourd'hui que j'ai été très content de travailler en Chine, en Mandchourie, au Népal. Loin de cette odeur de corruption, et surtout du cynisme, face auquel je me sentais désarmé. »

Bernardo Bertolucci dit avoir éprouvé le besoin de rentrer au pays durant le tournage de *Little Buddha* : « Le début des années 90 m'a paru propice à une sorte d'exorcisme collectif, l'enquête « Moins propres » m'est apparue comme métaphorique d'un processus plus général : les politiciens accusés ne sont ni des cas individuels ni seulement les figures d'une caste mais nos représentants. Ils incarnent la corruption nationale issue de la culture bureaucratique italienne. Ce qui s'est produit récemment en Italie à l'occasion des élections me semble aller dans le sens de cet exorcisme. » Mais le cinéaste estime qu'il s'est trop éloigné de son pays pour y revenir directement : « Je n'étais pas prêt pour faire un film sur une réalité qui m'échappe. J'ai envie de réaliser un film sur l'Italie mais ce n'est pas encore le moment. Je voulais d'abord revoir mon pays avec des yeux d'étranger. »

« DES YEUX D'ÉTRANGER » D'où l'histoire de *Beauté volée*, écrite avec l'écrivain new-yorkaise Susan Minot, qui conte l'arrivée en Toscane d'une jeune Américaine, Lucy (Liv Tyler). A la recherche de ses origines (son véritable père) et d'une image d'elle-même (elle vient faire ac-

cuser son portrait), elle s'installe parmi une communauté cosmopolite – britannique surtout, italienne par voisinage, sans oublier Jean Marais en vieux Français excentrique – dans une grande villa à la campagne. « Les habitants de la maison sont des gens qui, il y a vingt ans, étant engagés dans l'actualité et qui, un peu comme moi, à un moment l'ont refusée. Ils se sont réfugiés au sommet d'une colline, au sein d'un paysage magnifique, celui de la peinture du Trecento et du Quattrocento. »

C'est aussi pour garder une distance que je n'ai pas choisi ma région natale, Parme et la vallée du Po, où j'ai beaucoup tourné jadis, mais la Toscane, que je connais moins bien. C'était un choix calculé, de même que la décision de travailler avec un nouveau chef opérateur (Dariusz Khondzi, à la place de Vittorio Storaro, son complice habituel). J'ai voulu tourner la page complètement également en réalisant non plus une fresque épique mais plutôt une musique de chambre. » Une musique qui cherche les accords à la fois entre des générations successives, et entre représentants du Nouveau et de l'Ancien Monde.

Soit ce qu'aura aussi cherché, à sa manière, Bernardo Bertolucci. Il nie avec énergie avoir jamais fait des films américains, martèle que *Le Dernier Empereur*, *Un thé au Sahara* et *Little Buddha* sont des productions européennes. Et refuse tout net l'idée qu'il aurait à ces occasions adopté un style proche de celui en vigueur à Hollywood, avant de définir ainsi la stratégie qu'il a tenté de mettre en œuvre : « J'ai voulu défier les Américains sur leur propre terrain, celui de l'ambition spectaculaire, ce qui très peu ont fait en Europe. Ce défi est périlleux, mais il faut le croiser le tenter. » Il admet d'ailleurs qu'à l'exception du *Dernier Empereur*, « grâce aux Oscars », ses tentatives se sont soldées par des échecs, du fait du système de distribution aux Etats-Unis.

D'où la « grande idée » dont il

s'est fait l'avocat : « On se plaint de la raison de l'hégémonie américaine, je suis complètement d'accord avec l'expression française d'exception culturelle. Mais il ne sert à rien de vouloir arrêter les films hollywoodiens aux frontières. En revanche, il faut les faire payer ; ce sont d'énormes succès qui peuvent supporter un prélèvement. Celui-ci viendrait alimenter un fonds européen destiné à financer des productions, mais surtout à créer une structure de distribution en Amérique même. »

Politique et psychanalyse

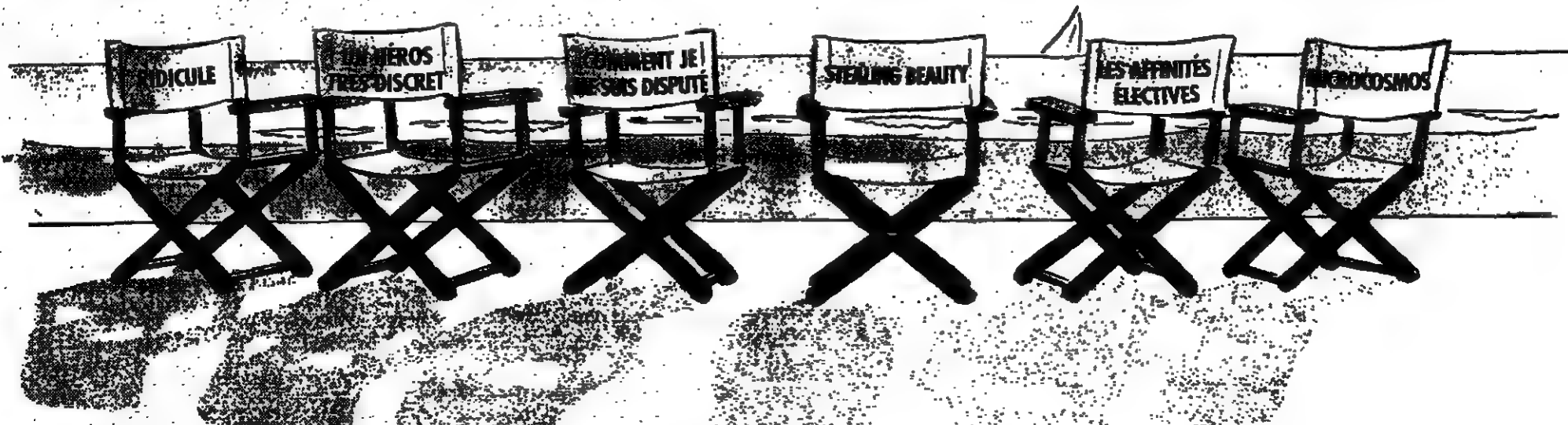
Fils du poète et critique Attilio Bertolucci, il est né à Parme en 1941. S'intéressant très tôt à la poésie et au cinéma, qu'il pratique en amateur, il se lie avec Pier Paolo Pasolini qui le prend comme assistant sur son premier film, *Accatone* (1961). Et c'est d'un scénario écrit avec Pasolini que Bertolucci fera le sujet de sa première réalisation, *La Commare secca* (1962). Son deuxième film, *Prima della rivoluzione* (1964), lui vaut la reconnaissance des cercles cinéphilos européens. Si, après *Partner* (1968), il s'inspire de Borges (*La Stratégie de l'araignée*, 1970) et de Moravia (*Le Conformiste*, 1971), son cinéma n'a rien de littéraire : ses interrogations marquées par la politique et la psychanalyse cherchent davantage une fusion entre les splendeurs de l'opéra et les audaces de la mise en scène moderne, que connaît parfaitement le cinéaste chevronné. Le scandale déclenché par *Le Dernier Tango à Paris* (1972) le rend célèbre, mais masque la beauté et la complexité du film. *1900* (1976), ambitieuse fresque politico-historique en deux parties, n'obtient pas un succès à la hauteur de ses mérites. A moindre échelle, *La Luna* (1979) et *La Tragedie d'un homme ridicule* (1981) déroutent par leur noirceur, le premier sur un versant mythiste, le second sur le terrain social. Bertolucci réalise ensuite sa trilogie orientale, *Le Dernier Empereur* (1987, neuf Oscars, dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur), *Un thé au Sahara* (1990) et *Little Buddha* (1993).

« Les spectateurs américains doivent cesser de croire qu'il n'existe qu'un cinéma au monde : le leur. *Le Dernier Empereur* a été un succès là-bas parce que, grâce à une conjonction inhabituelle de facteurs, on a découvert une culture jusqu'alors inconnue. On peut rééditer ce phénomène, à condition de s'en donner les moyens économiques et politiques. J'ai fait cette suggestion l'an dernier à Bruxelles, devant la commission culturelle de l'Union européenne. » Monter une structure de distribution euro-

qui se terminait à la Libération, pour raconter la seconde moitié du siècle. J'ai à présent envie d'en extraire un chapitre, consacré à 1968. Mais il faudra le raconter à la lumière d'aujourd'hui, des questions auxquelles sont confrontés des jeunes gens contemporains. » Ainsi sans doute Bernardo Bertolucci achèverait-il son retour à la maison, la maison Italie, la maison Europe, la maison Histoire ouvrant sur l'actualité. Chez lui, donc.

Jean-Michel Frodon

Au cinéma, l'important, c'est d'être bien placé.



A ce jour, ce sont près de 600 films coproduits par France 2 Cinéma et France 3 Cinéma. Cette année, 6 sélections officielles au 49^e Festival de Cannes témoignent de la créativité des filiales cinéma de France Télévision : en compétition, « *Ridicule* » de Patrice Leconte, « *Un héros très discret* » de Jacques Audiard, « *Comment je me suis disputé* » de Arnaud Desplechin, « *Stealing beauty* » de Bernardo Bertolucci et hors compétition « *Les affinités électives* » de Paolo et Vittorio Taviani et « *Microcosmos* » de Claude Nuridsany et Marie Perennou.



RÉSEAUX Un cinéaste européen ne bénéficie ni d'une commande ni de liens réguliers avec une grande société de production doit de plus en plus souvent, pour mener à bien son film, suivre un complexe gymnastique continental - surtout s'il s'agit d'une production au coût relativement élevé. Le montage financier de *Breaking the Waves* de Lars von Trier, en compétition officielle, en donne un exemple particulièrement significatif. Cette contrainte de la coproduction, ancienne, n'a pu que s'accroître avec l'affaiblissement de la plupart des cinématographies nationales. Mais cet « état des choses », comme disait Wim Wenders, est sans doute à la longue en train de permettre une circulation plus régulière entre des partenaires parmi lesquels se retrouvent au premier rang certaines chaînes de télévision parlant sur le potentiel artistique du cinéma, et des personnalités variées. Des relations plus durables, entre artistes, entre investisseurs, entre industries techniques, se mettent en place. Ainsi se dessine une carte bizzarra, tissée de réseaux que n'expliquent ni la géographie ni l'histoire. Ainsi se devine un trafic d'idées, d'images, d'argent qui ne correspond à aucune délimitation officielle. Carte mouvante, trafic précaire mais situation vivante, et peut-être prometteuse.

« Nous avons appris à rendre bénéfiques pour les films ces rencontres, ces liens qui se tissent. Et puis, c'est plus amusant »

Le puzzle continental de Lars von Trier

C'est un jeu de société. Il s'appellerait « Construisez vous-même votre film en kit ». Le joueur serait un jeune cinéaste européen déjà remarqué. Au départ, il aurait deux handicaps : l'originalité de son talent et le fait d'être citoyen d'un pays à production cinématographique restreinte. Pour parvenir à ses fins, il doit réunir beaucoup de soutiens. Prenons Lars von Trier, réalisateur danois remarqué à Cannes dès son premier film, *Element of Crime* (1984), qui a défruté avec son œuvre la plus audacieuse, *Epidemic* (1987), puis déçu avec un film ambitieux et amputé, *Europa* (1991), avant de remporter un succès international grâce à une série télévisée, *The Kingdom*. Pour qu'existe - et aboutisse en compétition cette année - son quatrième long-métrage, *Breaking the Waves*, il a dû suivre un parcours particulièrement complexe, qui aura duré cinq ans. Ce jeu-là prend du temps.

Première étape, qui permet de prendre des initiatives et de conserver le contrôle de ses projets : la création de sa propre société de production, Zentropa, née juste après l'achèvement d'*Europa*. Le réalisateur y installe deux produc-

Un tour de table financier en forme de tour d'Europe et cinq ans de travail pour qu'existe « *Breaking the Waves* »

teurs expérimentés, Vibeke Winding et Peter Aalbæk Jensen. Et rédige le synopsis de son futur film, dont ses associés commencent à chercher le financement. Mais Lars von Trier, doté d'une réputation de réalisateur provocateur, a cette fois envie d'un mélodrame, un film, dit-il, « où toute l'histoire serait régie par le bien, où tous les personnages seraient bons ». Les investisseurs, dont on doute pourtant qu'ils aient pris les noirs outrages des précédents films, s'avisent cette fois qu'ils préfèrent que Lars von Trier demeure fidèle à lui-même. L'« auteurisme » a de ces conséquences perverses !

Les premiers à prêter une oreille bienveillante au projet seront les responsables d'un des organismes

d'aide au cinéma de la Communauté européenne, Euro Script Fund (aujourd'hui disparu), qui mettront la main à l'écu pour aider au développement du scénario. Afin de continuer d'avancer, les responsables de Zentropa tentent un grand coup : ils invitent ensemble les représentants de tous les organismes publics chargés du cinéma dans les quatre pays scandinaves, et les mettent au défi : sont-ils prêts, eux qui sont supposés garantir l'existence de cinématographies dans leur pays, à accepter que l'un des rares réalisateurs nordiques actuels bénéficie d'une réputation internationale soit empêché de tourner ? Non, ils n'y sont pas prêts, conviennent les officiels danois, suédois, norvégiens et finlandais. Et ils acceptent, ensemble, de participer à la production, au hauteur de 40 % d'un budget qui s'élève à 37 millions de francs.

Le reste tarde à rentrer, le projet pète : pas facile de trouver un financement international pour un film dont la vedette est une adolescente parfaitement inconnue, la jeune Britannique Emily Watson, découverte par Lars von Trier en Grande-Bretagne (le film se déroule en Écosse). Le cinéaste et ses ac-

olytes ignorent que, grâce à une autre entité créée par la Communauté européenne, Euro-Aim (sorte de Bourse aux sujets), le synopsis a attiré l'attention d'un partenaire de poids. Dès le Festival de Berlin 1993, Georges Goldenstern, responsable de la production au sein de la Sept-cinéma, filiale de la partie française de la chaîne culturelle, s'est intéressé au projet. Mais le réalisateur et ses producteurs ne sont pas à Berlin, il faudra un an pour que la rencontre ait lieu.

NOUVELLE STRUCTURE

Début 1994, la Sept-cinéma donne son accord pour coproduire le film. Elle ne peut pas. Du moins pas toute seule : pour qu'elle puisse intervenir, une société française de cinéma doit être partie prenante. Zentropa, avec le renfort du producteur Philippe Bober, crée une filiale basée à Paris, Liberator, dont s'occupe Marianne Slot. La Sept s'engage alors pour 3 millions de francs, mais surtout décide que *Breaking the Waves* sera le bénéficiaire potentiel d'une nouvelle structure, encore en cours de conception : le « Groupe cinéma ». En effet, jusqu'alors, seule la partie française d'Arte possède une filiale

cinéma. Les Allemands, qui ne partagent pas le même goût pour le grand écran, n'interviennent que rarement dans le secteur, et jamais en temps qu'Arte-Deutschland. Ce sont les chaînes publiques germaniques dont émane la chaîne culturelle, ARD et ZDF, qui de loin en loin s'engagent directement sur des projets de film.

Il s'agit donc de créer un « groupe cinéma » commun, composé de deux Français (Richard Boidin et Georges Goldenstern, les « messieurs cinéma » de la Sept) et de trois Allemands, deux représentants en titre de la composante d'outre-Rhin et le représentant de la structure commune, basée à Strasbourg, Meinhof Taubhorst. Ce groupe examinera régulièrement des projets et décidera d'un investissement égal des deux parties dans six films par an. Il doit faciliter le financement de films à budget élevé, que la partie française, avec ses 45 millions de francs annuels, n'a pas les moyens de soutenir seule. Lorsque la naissance de ce groupe est annoncée, le 8 janvier 1996, le film de Lars von Trier a déjà été élu pour être le premier à profiter de cet accord : un choix qui a l'avantage, en ne portant ni sur un film français ni sur un film allemand, de souligner la vocation européenne de cette procédure. Le deuxième projet retenu est d'ailleurs celui d'un réalisateur espagnol, Bigas Luna, qui doit tourner l'adaptation de *La Femme de chambre du Titanic*, de Didier Decoin.

DANGER LIMITÉ

Les Allemands s'engagent donc pour 600 000 marks (environ 2 millions de francs) dans la production de *Breaking the Waves*. Entre-temps, d'autres partenaires ont été trouvés : un coproducteur aux Pays-Bas, Argus (qui permet de mobiliser le Centre du cinéma de ce pays), les télévisions danoise, suédoise et finlandaise, ainsi que Canal Plus. Aki Kaurismäki (qui se retrouvera en concurrence sur la Croisette avec son *Au loin s'en vont les nuages*) et son frère Mika sont venus donner un coup de main avec leur société, Villealfa. Deux distributeurs, un italien et un américain, ont préaché le film. Une troisième structure de l'Union européenne, Media Investment Club, destinée à soutenir l'essor des nouvelles technologies, est entrée dans la ronde, le film faisant appel à des effets spéciaux électroniques, et aussi la branche « cinéma » du Conseil de l'Europe, Eurimages. Le tour de table en forme de tour d'Europe est bouclé.

Mais qui dit coproduction suppose presque toujours la participation d'artistes ou de techniciens des pays concernés, avec le risque de patchworks mal assortis. Un danger limité dans le cas de Lars von Trier, cinéaste assez exigeant pour ne pas se laisser imposer des collaborateurs. Parmi les apports étrangers, outre le grand chef opérateur Robby Müller, qui a fait la lumière de nombre des plus beaux films de Wim Wenders mais est de nationalité néerlandaise, et la présence d'un acteur suédois chevronné, Stellan Skarsgård, on trouve des comédiens de tous les autres pays scandinaves et Jean-Marc Barr, vedette d'*Europa*, avec lequel le cinéaste souhaitait travailler.

Mais l'essentiel de la participation française consiste dans l'utilisation des laboratoires Eclair et de la société d'images de synthèse Ex Camera. A ce titre, des expériences comme celle de *Breaking the Waves* sont aussi significatives de la mise en place d'un tissu industriel et technique à l'échelle du continent. D'autant que chez Zentropa on se dit étonné des prestations des laboratoires français, et prêt à renouveler l'opération à la première occasion.

Mais l'essentiel est peut-être encore ailleurs. Vibeke Winding, productrice en exercice depuis vingt ans, qui possède une connaissance certaine des coproductions (elle a notamment été responsable de *Christina*, de Gabriel Axel, *road-movie* qui traversait tout le Vieux Continent), définit ainsi cette possible évolution : « Il y a longtemps qu'on fait des coproductions. Elles résultent d'une contrainte, l'impossibilité de financer les films dans un seul pays. Désormais, et de plus en plus, il me semble qu'on les recherchera : nous avons appris à rendre bénéfiques pour les films ces rencontres, ces liens qui se tissent. Et puis c'est plus amusant. »

Christian Simenc

J.-M. R.



Les cocktails complexes des productions européennes

Au fil des générations des films cannois, on voit se dessiner les pôles de la production européenne, points d'appui pour des collaborations de transferts de plus en plus complexes. Sans surprises, ce sont les chaînes de télévision, et d'abord les chaînes françaises, dont les noms apparaissent le plus fréquemment. Mais selon des procédures variées, des sociétés de cinéma inventent elles aussi de nouveaux liens.

Arte coproduit pas moins de quinze films conquis sur la Croisette. Douze par l'intermédiaire de la filiale film de la partie française, La Sept Cinéma, deux du côté allemand grâce à un effort de la WDR, un autre - *Breaking the Waves*, de Lars von Trier - réunissant les partenaires des deux pays, tandis que *Jeunesse sans dieu*, de Catherine Corsini, est « techniquement » un téléfilm. Pour sa part, Studio Canal Plus, la société de production de films de la chaîne cryptée, coproduit sept longs-métrages, dont *Les Voleurs*, d'André Téchiné - par l'intermé-

diaire des Films Alain Sarde - et *Sunchaser*, de Michael Cimino. Canal Plus - la chaîne elle-même - a investi dans tous les longs-métrages français en compétition, mais aussi dans *Beauté volée*, de Bernardo Bertolucci et *Le Huitième jour*, du Belge Jaco Van Dormael. De son côté, France 2/3 Cinéma a choisi d'épauler des réalisateurs français (Leconte, Audiard et Desplechin) et italiens (Bertolucci et les frères Taviani) dans la course à la Palme, mais a aussi soutenu Claude Mureaux et Marie Perennou (*Microcosmos*), hors compétition, et Gaël Morel, (*A toute vitesse*, Cinéma en France).

TF1 Films Productions (*Le Huitième jour* et *Les Voleurs*) et M6 Films (*Un héros très discret* de Jacques Audiard) restent quelque peu à la traîne. Les chaînes étrangères sont aussi présentes. Mais Channel Four Films (Grande-Bretagne) n'aide que des films britanniques (*Trainspotting*, de Danny Boyle, *Secrets and Lies*, de Mike Leigh, *The Pillow Book*, de Peter Greenaway ou *Beautiful Thing*, de Hettie MacDonald). On trouve

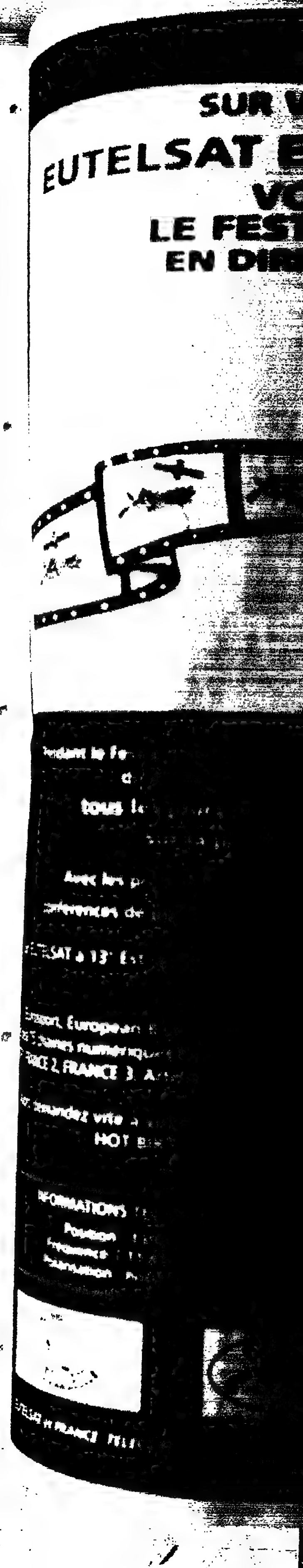
aussi la WDR (*Few of Us* de Sharras Bartas et *Haifa* de Rashid Masharawi), la TV Suisse romande (*Microcosmos*), RTL-TV1 (*Le Huitième jour*), la RAI (*Compagnia di Viaggio* de Peter Del Monte), la RTBF (*Les Aveux de l'innocent* de Jean-Pierre Améris), ou encore, la BBC Films (*The Van* de Stephen Frears).

SOUTIEN Du côté des sociétés de production entièrement vouées au cinéma, Polygram poursuit ses ambitions de major européenne, en participant à six films, français (*Ridicule*, de Patrice Leconte, *A toute vitesse*), anglais (*Trainspotting*, de Michael Winterbottom), belge (*Le Huitième jour*) mais aussi américain (*Fargo*, des frères Coen). City 2000, qui avait déjà soutenu *Prêt-à-Porter* de Robert Altman, retrouve ce cinéaste à *Kansas City*, et se lance outre-Manche, dans *Secrets and Lies*. MK2, après avoir contribué aux deux premiers films de la « deuxième carrière » de Lucian Pintilie, *Le Chêne* (1992) et *Un été inoubliable* (1994), poursuit sa col-

laboration avec le réalisateur roumain sur *Trop tard*. La firme de Marin Karmitz - qui doit produire le prochain film d'Abbas Kiarostami - confirme d'autre part ses ambitions iraniennes en participant à *Gabbah*, de Mohsen Makhmalbaf. Européen pour deux, le producteur indépendant Paulo Branco l'est de manière originale grâce à ses deux sociétés, l'une portugaise (Madragoa Films), l'autre française (Gemini Films). Il a ainsi financé *Trois Vies* et *Une seule mort*, de Raoul Ruiz, et *Few of Us*. Une manière d'avoir accès plus facilement au soutien de la branche « cinéma » du Conseil de l'Europe, qui exige que trois pays au moins participent à une production. S'il y a beau temps que les cinéastes, de gré ou de force, sont souvent devenus leur propre producteurs, on note aussi deux titres produits par un grand nom de la mise en scène européenne, mais réalisés par un autre : *La Deuxième Fois*, de Mimmo Calabrese, produit (et interprété) par Nanni Moretti, et *Pasajes* de Daniel Calparsoro, produit par Pedro Almodovar et son frère Agustín.

Pour être viables, les montages de certaines productions ressemblent de plus en plus à un subtil Meccano. Pour *Au loin s'en vont les nuages*, Aki Kaurismäki a réuni Finlande (YLE TV1), Allemagne (Pandora Film) et France (Pyramide Productions SA). Et Flora Gomes, pour *Po di Sangui*, la Guinée-Bissau, la Tunisie, la France, et le Portugal. A son pays d'origine, la Lituanie (Studio Kinéma), Sharras Bartas a lui rajouté le Portugal, la France et l'Allemagne. Autre type de cocktail : *Haifa* mélange budgets palestiniens, hollandais, allemand et français.

Enfin, on peut signaler un cas à part dans la production européenne : celui de Christine Vachon, Française installée aux Etats-Unis. Productrice de films sur thèmes souvent dérangeants, (*Kids* de Larry Clark, *Go Fish*, de Rose Troch, *Safe*, de Todd Haynes, elle récidive cette fois avec *I Shot Andy Warhol*, de Mary Harron, qui fera l'ouverture d'Un certain regard.

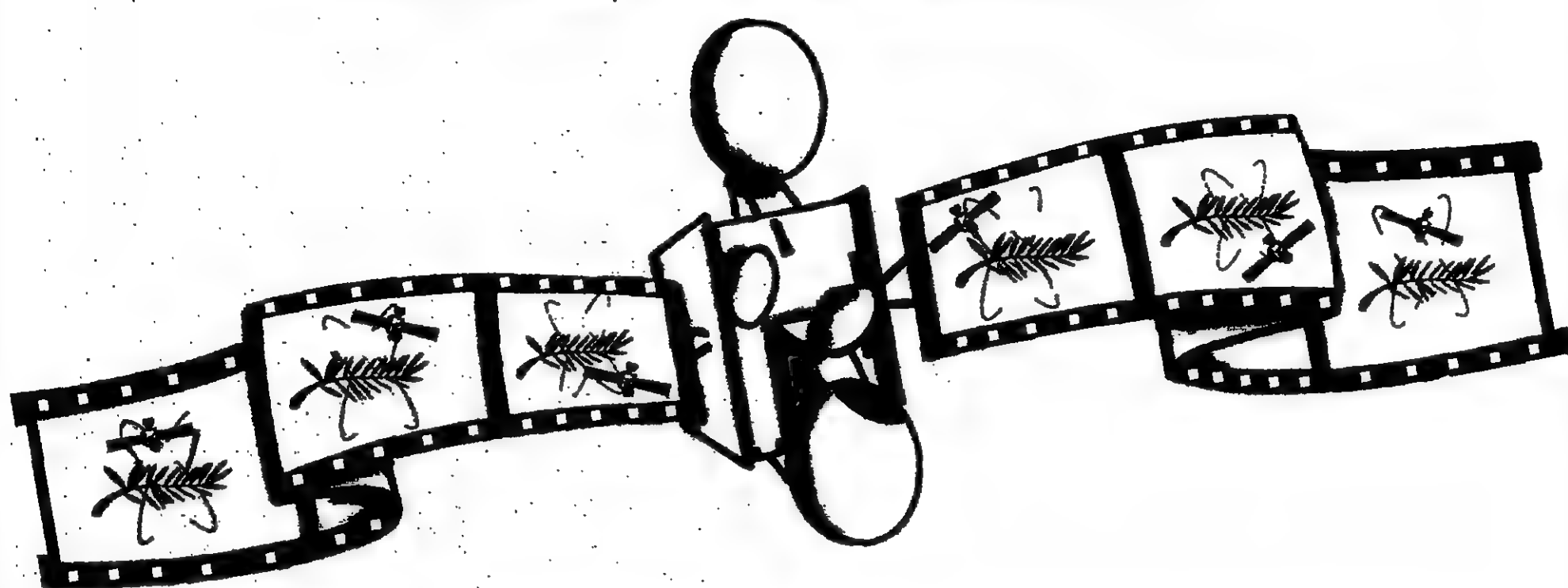


هكذا من الدليل

LE MONDE / VENDREDI 10 MAI 1996 / VII

(Publicité)

**SUR VOTRE TELEVISEUR
EUTELSAT ET FRANCE TELECOM
VOUS OFFRENT
LE FESTIVAL DE CANNES
EN DIRECT PAR SATELLITE!**



Pendant le Festival de Cannes, du 9 au 20 mai 1996, TV FESTIVAL, la télévision officielle du 49^e Festival International du Film, diffuse ses programmes **tous les jours de 8 heures à 22 heures en direct et en clair sur la position satellitaire HOT BIRD à 13° Est.**

Avec les professionnels du cinéma, vivez les meilleurs moments du Festival : conférences de presse, accès aux projections, interviews des stars, marché du film, ...

Sur EUTELSAT à 13° Est, vous recevez également plusieurs chaînes analogiques en français et en clair (TV5, Euronews, Arte, La Cinquième, ...), les plus grandes chaînes internationales en clair (Eurosport, European Business News, BBC World, Deutsche Welle, toutes les chaînes de la RAI, ...), et déjà 15 chaînes numériques françaises en clair compatibles avec tous les récepteurs numériques disponibles (TF1, FRANCE 2, FRANCE 3, Arte, La Cinquième, M6, France Supervision 16/9 et les 8 chaînes du bouquet AB SAT).

Alors, demandez vite à votre installateur-revendeur de pointer votre antenne satellite sur la position HOT BIRD à 13° Est d'EUTELSAT, ...et que le spectacle commence !

INFORMATIONS TECHNIQUES

Position : 13° Est
Fréquence : 11,638 GHz
Polarisation : horizontale

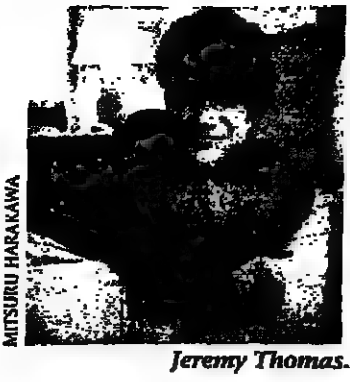
EUTELSAT DIRECT

Tel : (1) 47 02 29 94 Fax : (1) 46 60 12 93
Internet : <http://www.eutelsat.org>
Minitel : 36 15 EUTELSAT (0,85 F TTC/mn)



EUTELSAT et FRANCE TELECOM : partenaires de TV FESTIVAL, la télévision officielle du 49^e Festival International du Film.

IMAGES & MOTS - Paris



Jeremy Thomas.

Jeremy Thomas : producteur malgré lui

NABAB Il y eut ceux que l'on appelait les « nababs », attachés à une grande compagnie de production, hollywoodienne souvent, ou bien indépendants. Jeremy Thomas appartient à la seconde catégorie, dans le lignée d'un Sam Spiegel (*Lawrence d'Arabie*). Mais les temps ont changé. Les glorieux anciens menaient un train de vie pharaonique, s'attachaient à ce que leurs excentricités soient complaisamment détaillées, se montraient aussi souvent que possible au bras des stars, vraies ou fausses, qu'ils avaient eux-mêmes façonnées. Jeremy Thomas, lui, tient boutique. Le mot est de lui. Pourtant, ses films ressemblent à ceux que produisaient les nababs. Metteurs en scène prestigieux, distributions brillantes, vocation « internationale », aussi bien par la nature des sujets, les lieux de tournage (Chine, Inde, Java...) que par l'ambition de s'adresser aux spectateurs du monde entier. Il lui faut pour cela assembler les pièces de véritables puzzles financiers, trouver l'argent où il est, convaincre les responsables des chaînes de télévision d'oublier leur frilosité, au moins le temps d'un projet. Jeremy Thomas produit dans la même catégorie que son compatriote David Puttnam. Mais celui-ci s'est laissé terroriser par le rêve hollywoodien et s'y est cassé les dents. Thomas, lui, reste profondément attaché à sa terre natale et tient à ses bureaux londoniens, dans le quartier de Soho, autant qu'à une certaine qualité de vie. « Hollywood est un endroit dangereux », affirme-t-il. Il demeure ainsi un producteur britannique, dont les films ne font claquer l'étendard d'aucun pays.

En Grande-Bretagne, justement, on a pris l'habitude de voir les cinéastes partir pour Hollywood sitôt qu'ils se sont fait connaître. Réalisateur d'un premier succès, *Petits meurtres entre amis*, l'écossais Danny Boyle vient de récidiver avec *Trainspotting*, portrait violent de jeunes toxicomanes, descente aux enfers de la drogue et de la déchéance. Le film remporte en Grande-Bretagne un triomphe. Danny Boyle résistera-t-il à l'appel des sirènes ?

« *Trainspotting* » touche au cœur la jeunesse anglaise. Polémique : le film donne-t-il une image « dédiabolisée » de la drogue ?

BERTOLUCCI voit en lui un ours que l'on aurait envie de serrer dans ses bras. Le cinéaste sait de qui il parle, puisque Jeremy Thomas a produit tous ses films depuis *Le Dernier Empereur*. Alors qu'il s'apprête à participer à son vingtième festival de Cannes, qualifié par lui « d'événement crucial pour un producteur indépendant », ou encore de « Jeux olympiques du cinéma », le producteur de *La Beauté volée* de Bertolucci et du film de David Cronenberg, *Crash*, affiche la confiance de l'homme certain d'avoir choisi la voie qui lui convient. Une pointe d'inquiétude dans la voix, un soupçon d'appréhension, l'évocation d'un souvenir, le désir de connaître l'opinion de son interlocuteur. A quarante-sept ans, Jeremy Thomas demeure un enfant du cinéma, au sens où d'autres sont des enfants de la balle.

« Je suis né et j'ai grandi à Ealing, à quelques pas des studios de Pinewood : un terrain de jeu idéal pour un enfant. » Voilà pour le décor. Les personnages principaux, maintenant. D'abord un père, Ralph Thomas, réalisateur d'une cinquantaine de films dans les années 50 et 60, dont *Whisky, vodka et jupon de fer*, avec Katharine Hepburn. Plus féroces que les mâles ou encore un remake des 39 Marches. Ensuite un oncle, Gerald, réalisateur lui aussi, notamment de la série à succès *Carry On*. Quelques figurants également. De luxe, puisqu'ils ont tous Katharine Hepburn, Bob Hope, Dirk Bogarde... « Ils passaient les soirées à la maison, à la fin de leur journée de tournage. Je peux dire que j'étais entouré de vedettes. » Des vedettes qui, à cette époque, demeuraient pour le commun des mortels des êtres inaccessibles, presque mythiques, puisque « la télévision n'avait alors pas encore entrepris de les rendre toujours plus quotidiens ».

Une trentaine d'années plus tard, le cinéma est sensiblement moins glamour, livré à une compétition beaucoup plus sau-

Enfant du cinéma comme d'autres sont des enfants de la balle, Jeremy Thomas, devenu producteur pour aider un ami, demeure jaloux de son indépendance et méfiant à l'égard d'Hollywood, malgré le succès obtenu avec « *Le Dernier Empereur* »

vage (« A l'époque, pratiquement tous les films étaient populaires et le réservoir de spectateurs était immense »), mais la magie demeure, qui le saisit sitôt qu'il pousse la porte d'un studio et respire cette odeur identifiable entre toutes, colle et bois intimement mêlés.

HASARD ET OBSTINATION
Pour le jeune Jeremy Thomas, la réponse est trouvée avant même que la question ne soit posée : quand il sera grand, il sera monteur, puis réalisateur. Comme papa, comme l'oncle Gerald. Première partie du contrat honorée dès la fin de ses études. Et puis le hasard. Un ami réalisateur australien, Philip Mora, dont il vient de monter le film, *Tas pas cent balles* ? documentaire sur Hollywood et la grande dépression, a du mal à réunir l'argent nécessaire à un projet et le convainc de partir avec lui pour l'Australie. Là-bas, Thomas parvient à trouver des investisseurs. C'est ainsi qu'il devient producteur. Malgré lui ? Un peu, mais il y prend goût. La preuve ? De retour à Londres, il s'obstine. Avec un réalisateur polonais (Jerzy Skolimowski), puis deux anglais, Julian Temple et Nicholas Roeg, puis un japonais, Nagisa Oshima,

et, enfin, un italien. « Ma rencontre avec Bernardo a changé ma vie, dit-il aujourd'hui. C'est lui qui est venu me trouver : il cherchait quelqu'un qui serait susceptible de produire ce qui allait devenir *Le Dernier Empereur* et il s'est dit qu'un type qui était parti au bout du monde avec un réalisateur japonais pour tourner *Furyo* serait capable de croire qu'il était possible de tourner une superproduction en Chine. » En effet. Avec, à la clef, une moisson d'oscars et un succès mondial, qui ouvrent devant Jeremy Thomas des portes restées jusque-là obstinément closes.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE
Près de dix ans plus tard, il mesure la distance parcourue. Pour un producteur indépendant, il est sans doute moins difficile qu'à ses débuts de monter un projet d'ambition internationale, « parce que les sources de financement se sont multipliées et que les télévisions s'intéressent bien plus au cinéma qu'il y a vingt ans ». Rien n'est simple, pourtant, et il a dû renoncer, du moins pour le moment, à un film qui lui tenait particulièrement à cœur : *Hollywood Zen*, de Nagisa Oshima, évocation de la vie du grand acteur japonais Sessue Hayakawa, devenu une star de Hollywood en même temps que Rudolph Valentino. « Le scénario était superbe et la distribution magnifique, qui associait Antonio Banderas, Kyuchi Sakamoto et Joan Chen, mais j'ai dû renoncer, car les 15 millions de dollars nécessaires. Comme le film devait obligatoirement être tourné à Hollywood, je ne pouvais me passer des Américains, qui n'ont pas cru au projet. »

Les Américains. Il rivalise avec eux, reconnaît que leur cinéma continue de le fasciner, mais persiste à s'en méfier. « Bien sûr que j'ai souvent été tenté de m'installer à Hollywood. Mais c'est un endroit terriblement dangereux, car vous devez obligatoirement travailler au sein d'un système qui ne vous laisse qu'une marge de manœuvre extrêmement réduite. Les films que vous produisez alors sont les films du système, non les vôtres. Et puis il faut

droit que je vive là-bas, et je n'ai pas envie de quitter Londres, où je vis depuis toujours, où mes enfants ont grandi. » Producteur farouchement britannique, donc ? « Les films que je produis ne sont ni britanniques ni européens, ce sont simplement les films que j'ai envie de produire. Rien ne me fascine autant que d'emprunter des éléments de différentes cultures pour en faire les composantes d'un même film. La question de la nationalité n'a plus de sens. » Considération qui ne l'empêche pas de juger que « la domination commerciale exercée par le cinéma américain est une tragédie ».

Président depuis 1992, et pour

française ne figure parmi les projets immédiats de Jeremy Thomas, qui vient de produire un film de Mark Peploe, *Victory*, une histoire d'amour avec Willem Dafoe et Irène Jacob située à Java au début du siècle.

Devraient suivre notamment un film de Peter Brook, un autre consacré au manager du groupe Led Zeppelin et, plus étonnant parce devant être tourné à Beverly Hills, un film de Ken Loach, dont il fut l'assistant-monteur sur *Kes* et plusieurs téléfilms. Et puis, enfin, il devrait ajouter son prénom à la liste des Thomas réalisateurs, avec un thriller situé en Angleterre, dans lequel les animaux, blaireaux, la-

Vingt décennies bien remplies

1976 : *Mad Dog Morgan*, de Philip Mora. 1977 : *The Shout* (Le Cri du sorcier), de Jerzy Skolimowski. 1978 : *The Great Rock'n Roll Swindle* (La Grande Escroquerie du rock'n'roll), de Julian Temple. 1979 : *Bad Timing* (Enquête sur une passion), de Nicholas Roeg. 1980 : *Eureka*, de Nicholas Roeg. 1982 : *Merry Christmas Mr Lawrence* (Furyo), de Nagisa Oshima. 1983 : *The Hit* (id.), de Stephen Frears. 1985 : *Insignificance* (Une nuit de réflexion), de Nicholas Roeg. 1987 : *The Last Emperor* (Le Dernier empereur), de Bernardo Bertolucci. 1990 : *The Sheltering Sky* (Un thé au Sahara), de Bernardo Bertolucci. 1991 : *Everybody Wins* (Chacun sa chance), de Karel Reisz. 1992 : *Naked Lunch* (Le Festin nu), de David Cronenberg. 1993 : *Little Buddha* (id.), de Bernardo Bertolucci. 1996 : *Victory*, de Mark Peploe. *Stealing Beauty* (Beauté volée), de Bernardo Bertolucci. *Crash* (id.), de David Cronenberg.

une année encore, du British Film Institute, il est parti en guerre contre la dilapidation de l'industrie cinématographique britannique, rendue possible avec « la complicité des gouvernements, qui ont permis cette mainmise par de grandes sociétés américaines qui n'ont aucune vision, aucun projet pour le cinéma ». La situation est moins désespérée en France, grâce aux aides de l'Etat, grâce également à la langue, « qui est à la fois le principal handicap, parce que les films sont difficiles à exporter, et le meilleur about du cinéma français, parce que le public a encore envie de voir des films français, dont le coût peut donc être amorti sur le territoire national ». Comme l'existe en France « plusieurs grandes compagnies de production », aucune réalisation

pins, souris et vaches (« mais pas folles ! »), tiendront un rôle important. Le scénario sera écrit par sa femme, puisqu'il est dit que chez les Thomas le cinéma est affaire de famille (« Ma fille, qui a dix-huit ans, étudie la décoration pour faire, elle aussi, du cinéma et mon fils de treize ans est une véritable encyclopédie vivante, qui lit *Variety* avec plus d'attention que moi »). Mais Jeremy Thomas ne sera pas son propre producteur : « Je plains les réalisateurs qui se produisent eux-mêmes : ils n'ont personne à qui parler, personne avec qui partager leurs angoisses et leurs espoirs. » Situation qui, pour lui, pourrait bien être synonyme du malheur le plus noir.

P.M.

« Trainspotting » sera-t-il l'« Orange mécanique » des années 90 ?

« MES étudiants connaissent par cœur des passages entiers du livre d'Irvine Welsh. Ils les récitent inlassablement et y trouvent une réplique pour n'importe quelle circonstance ». S'étonne un enseignant d'un lycée de Glasgow. Publié pendant l'été 1993, *Trainspotting* - le livre -, a suscité coquins son public. Adaptée au théâtre et jouée à bureau fermé depuis plus d'un an, puis transposée pour le grand écran par Danny Boyle, l'auteur de *Petits meurtres entre amis*, l'œuvre d'Irvine Welsh connaît aujourd'hui la gloire sur tous les fronts. Elle fait aussi couler beaucoup d'encre.

L'histoire est dure. Dure pour l'établissement britannique dont il dénonce l'hypocrisie. Dure pour le lecteur-spectateur qu'elle malmené violemment. Histoire d'une bande de copains héroïnomanes qui ne vivent que pour leur prochain shoot. Entre deux injections, il violent, trafiquent, tombent amoureux. L'un d'eux décide de s'en sortir. Sevrage, souffrance, rechute...

Trainspotting décrit aussi la société britannique postthatchérienne, prisonnière de son héritage. Légiférant avec une très grande sévérité contre les vendeurs et les consommateurs de drogue, mais ne réussissant, selon Welsh, qu'à accroître le mal. Le livre ne prend pas partie, ne juge pas, fait un constat dans un style nouveau, cru, à l'humour décapant et par-dessus tout écossais. L'auteur écrit comme on parle dans les rues sombres de Glasgow ou d'Edimbourg.

Le lecteur anglais se surprend à dire la prose de Welsh à voix haute : il s'entend alors parler avec l'accent des junkies écossais. Sur ce style très particulier, le critique du quotidien *The Independent*, Jim White, note : « C'est une langue

truffée d'expressions extrêmes, généralement réservées aux moments d'extase amoureuse ou de colère violente. Le vocabulaire, limité mais intense, colle parfaitement à la vie accélérée des personnages. » Harry Gibson, adaptateur du roman pour la scène, ajoute que le style de Welsh « s'inscrit dans une longue tradition écossaise d'histoires racontées au pub. La langue de Welsh est d'ailleurs si vivante que je l'ai gardée telle quelle. Je me suis contenté de redécouper les scènes et de leur donner une forme théâtrale ».

UN FILM-CULTE
Trainspotting fait son apparition sur les planches en mars 1995. D'abord jouée au confidentiel Circle Studio du Citizens Theatre de Glasgow, la pièce prend son véritable essor lors du Festival d'Edimbourg où elle triomphe. Au retour d'une tournée tout aussi triomphale, le spectacle pénètre, l'hiver dernier, dans le saint des saints du théâtre britannique, le West End. *The Times* s'étouffe et titre : « Y a-t-il jamais eu spectacle plus cru dans le West End ? ». La pièce ouvre en effet sur une scène détonnante dans l'univers rose bonbon du West End, plus connu pour ses comédies légères ou ses musicals. Un jeune homme au crâne rasé explique comment il a attendu la veille chez les parents de sa copine après une soirée très arrosée.

Si saoul qu'il a, dans son sommeil éthylique, saill ses draps de toutes les substances humaines imaginables. C'est, il essaie de s'éclipser, les draps souillés sous le bras. Mais la mère de famille insiste pour les laver elle-même, les lui arrache des mains faisant gicler lesdites substances sur la table du petit déjeuner, la tête du père et les tapisseries de la salle à manger. Le spectateur est dans le bain. Quand il sort sur les écrans,

Trainspotting est baptisé « film-culte » avant même son premier jour d'exploitation. Réalisé par l'espoir de l'industrie cinématographique anglaise, Danny Boyle - son premier film *Petits meurtres entre amis*, tourné en trente jours, a récolté plus de 40 millions de francs de recettes nationales - et servi par la musique des dernières stars de la pop anglaise, *Trainspotting* touche au cœur la jeunesse anglaise. Problème : le film donne-t-il une image « dédiabolisée » de la drogue ? La première scène montre le héros en train de se shooter, en plan très rapproché. Une voix-off commente la scène : « Souviens-toi du meilleur orgasme que t'aies jamais eu. Multiplie-le par mille. Et t'es encore loin du compte. »

Le jour de la sortie du film, le critique du très conservateur *Times* ouvre les hostilités : « *Trainspotting* pourrait devenir la drogue ce qu'*Orange mécanique* a été à la violence. Sauf que celui-ci, au moins, a été interdit. Il y a maintenant une grande partie de la population en Grande-Bretagne qui considère les drogues dures comme acceptables. Et c'est très grave. » On accuse Irvine Welsh de complaisance.

L'auteur, depuis Amsterdam où il a élu domicile, répond par journaux interposés : « Le réel problème à mes yeux est que trop de gens n'utilisent pas la drogue de façon positive, pour apprécier encore plus la vie mais par réaction négative, pour fuir notre réalité morose. Le véritable problème est là : la société britannique actuelle n'offre aucun espoir à ses citoyens. » Des citoyens qui parfois, postés aux passages à niveau, relèvent hlasablement les numéros des trains qui passent, s'adonnant ainsi à cet étrange hobby qu'on appelle ici *trainspotting*.

Agnès-Catherine Potrier



Ewan Bremner, Jonny Lee Miller, Ewan McGregor et Robert Carlyle : l'histoire d'une bande de copains héroïnomanes qui ne vivent que pour leur prochain shoot.



Danny Boyle, le réalisateur, face à Irvine Welsh, l'écrivain : après le livre-culte, le film-culte.

MEILLEUR DE LA RESISTANCE
BEST DOCUMENTARY

1 jour

EXCEPTIONS L'Europe domine la sélection cannoise. Plus exactement l'Europe de l'Ouest : malmenés par l'effondrement des anciens régimes, les pays de l'Est ont toujours grand mal à jeter les bases d'une production stable permettant à des artistes de s'exprimer. Un seul film russe est ainsi convié aux festivités (*La Prisonnière du Caucase*, à la Quinzaine des réalisateurs). L'Amérique latine est totalement absente, l'Afrique a toujours autant de mal, la présence de l'Océanie demeure épisodique - *La Chambre tranquille*, en compétition. Même l'Asie, nouvelle terre promise du grand écran, est assez peu représentée, avec en compétition officielle seulement deux grands noms, habitués de la Croisette, le Chinois Chen Kaige (*Temple of Moon*) et le Taïwanais Hou Hsiao-hsien (*Goodbye South, Goodbye*). L'Iran, autre source féconde du cinéma contemporain, n'est présent à Cannes qu'avec un film, *Gabbah*. Un certain regard. Pourtant, les « petites cinématographies » ne sont pas entièrement exclues du Festival. Parmi elles, deux cas significatifs de l'opiniâtreté



Flora Gomes.

et du talent de quelques cinéastes réussissant à rompre l'isolement dans des conditions hostiles. Avec deux courts métrages lettons et un long métrage lituanien (dans la section Un certain regard), le cinéma balte parvient à se montrer. Venant de pays dans lesquels les cinéastes nationaux ont quasiment cessé d'exister, Laila Pakalnina et Sharunas Bartas font figure d'exceptions. Tout comme Flora Gomes, cinéaste de Guinée-Bissau et unique porte-parole de l'Afrique noire en sélection officielle.

Sharunas Bartas, un Lituanien dans le désert

EN ne traduisant pas en français le mot anglais *Latvia*, le sous-titre de *Leaving Las Vegas* laisse croire aux spectateurs que le lieu d'origine du personnage est une ville ainsi nommée. Alors que « Latvia » est le nom anglais de la Lettonie, petit pays balte indépendant de 2,5 millions d'habitants, largement méconnu en Occident, et dont la capitale, Riga, est la seule capitale des Républiques de l'ex-URSS - à l'exception de Moscou - à avoir une population russe supérieure à la population nationale.

Le cinéma letton fut pourtant aux origines de la perestroïka. Juris Podnieks, en tournant en 1986 *Est-il facile d'être jeune ?* est devenu, avec Vassili Pichoul et sa *Petite Vera*, le symbole de la transformation des mentalités sur grand écran. Le cinéma soviétique, puis ex-soviétique, a, avec eux, définitivement tourné une page. Si les Russes reviennent aujourd'hui sans succès à des thèmes mélodramatiques chers aux nostalgiques, les Lettons ont suivi une voie différente, qui les a menés vers un cinéma plus intimiste, plus « nordique », plus bergmanien. Mais les œuvres n'apparaissent plus aujourd'hui que de façon épisodique, non qu'elles soient sacrifiées sur l'autel des cinématographies non commerciales, mais parce que la production est tombée au-dessous d'un seuil qui ne permet plus de parler de « cinéma national ».

La crise que traversent les cinématographies d'Europe centrale et orientale depuis l'effondrement du communisme n'est pas aussi aiguë dans tous les pays. Les pays baltes se trouvent parmi ceux dont la situation est des plus critiques. La fréquentation s'est effondrée, la Lituanie a même la plus basse fréquentation d'Europe, de la Bretagne au Kamtchatka : 0,38 % par an et par habitant (six fois moins qu'en France).

VOIX OFF ET SOUS-TITRAGE

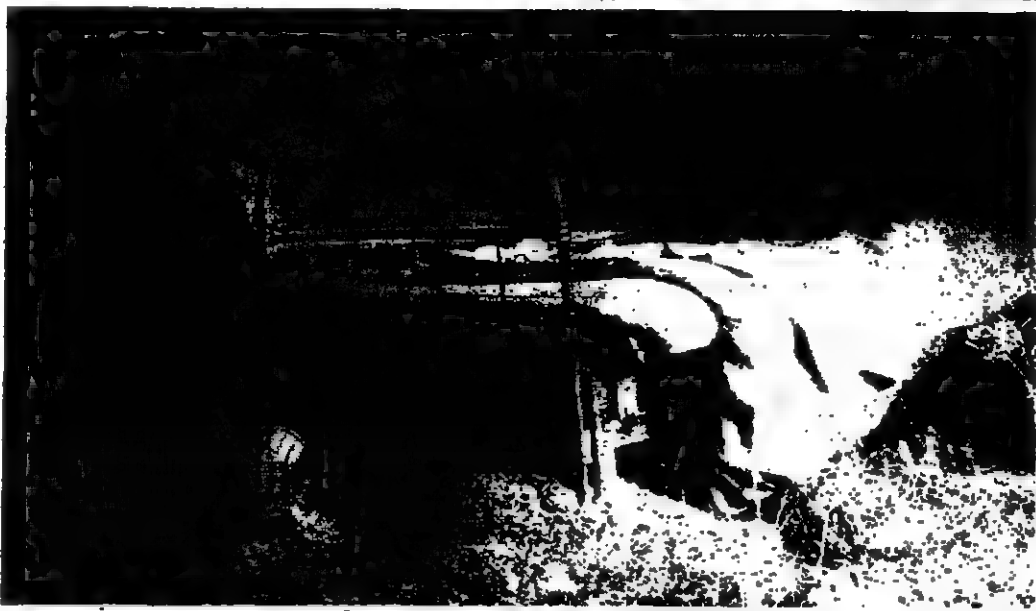
De ce fait, la taille des salles n'est plus en rapport avec le potentiel de remplissage : trois salles dans chacune des capitales peuvent accueillir mille spectateurs, et de nombreuses autres comptent plusieurs centaines de places. Les coûts d'exploitation incombant aux municipalités (auxquelles appartient la quasi-totalité du parc de salles ; ce sont elles qui couvrent le chauffage le 1^{er} avril, quelle que soit la température extérieure...) sont donc disproportionnés. On imagine quelle oreille attentive ces administrations prêtent aux propositions alléchantes des compagnies américaines, notamment Disney.

Sur environ cent cinquante titres proposés par un en Lituanie dans les salles de cinéma, les deux

Avec la Lettone Laila Pakalnina, le réalisateur lituanien Sharunas Bartas, créateur de sa propre maison de production, est le représentant à Cannes d'un cinéma balte qui peine à sortir d'un mutisme forcé



Sharunas Bartas.



Avec « Few of us », Sharunas Bartas adopte un style extrêmement dépouillé.

tiers sont américains, une vingtaine sont nationaux, le reste étant européen (principalement français). Les films étrangers distribués dans les trois pays - seules une société lettonne et une société estonienne achètent directement des films européens, sans passer ni par Moscou ni par Helsinki - se heurtent, de plus, au problème linguistique : le lituanien et le letton forment un sous-groupe indo-européen n'ayant de lien avec aucune autre langue, mais sont trop différents pour que Lettons et Lituanais se comprennent ; l'estonien est une langue finno-ougrienne, proche du finnois. Les Baltes doivent faire défiler les sous-titres des films sous la copie, de manière à la faire voyager dans toutes les Républiques, ou bien effectuer une traduction en voix off. Dans le cas du sous-titrage, il n'est pas rare qu'une voix off traduise en plus le film en russe...

Le petit nombre de spectateurs (3 400 pour *Basic Instinct* et pour *Le Léopard* de plano, 5 800 pour *Ciffhanger* ou même 14 000 pour *Quatre mariages* et un enterre-

ment, un vrai succès) ne permet pas à la cinématographie litonienne de s'appuyer sur les recettes des salles pour générer un fonds de soutien au cinéma national. De plus, avec plus de huit cents points de vente dans la seule capitale lettonne, la production vidéo fait les beaux jours de nombreuses sociétés aux ramifications obscures, bien que le nombre de magnétoscopes soit encore très réduit - un Lituanien ou un Letton sur vingt-cinq en possède, comparé à un Français sur quatre. L'adoption, en 1993, en Lettonie (en 1994, en Lituanie) d'une loi sur le droit d'auteur et la ratification, le 11 août 1995, de la Convention de Berne n'empêchent pas la floraison du piratage, bien que les ayants droit lettons des films incriminés se livrent à une lutte sans merci, impliquant les autorités et la police dans un domaine qui les dépasse. Le petit écran offre, par ailleurs, une gamme de programmes éducatifs, liée au nombre de chaînes de télévision : six chaînes hertziennes en Lituanie, sans compter

les chaînes satellitaires et câblées. C'est dans ce contexte peu favorable qu'ont vu le jour les trois films présentés cette année à Cannes. Exceptionnel, le Lituanien Sharunas Bartas l'a toujours été, tant par son talent que par les moyens qu'il a mis en œuvre pour mener à bien ses projets dont l'aspect non commercial a souvent rebuté de nombreux producteurs et « sponsors ». Depuis son premier long métrage, *Trois jours*, en passant par *Corridor* jusqu'à *Few of Us* (« Certains d'entre nous »), Sharunas Bartas a fait cavalier seul en créant sa propre société de production, Kinema. Ancien élève du réalisateur géorgien Irakli Kvirikadze - scénariste des *Mille et une recettes du cuisinier amoureux* de Nana Djordjadze, présenté à la Quinzaine des réalisateurs -, cet ami de Léos Carax a adopté un style extrêmement dépouillé, s'écartant de la voie qu'avaient, ces dernières années, tracé ses compatriotes des générations antérieures, Vytautas Zalakevicius ou Algimantas Puipa. Malgré la participation de *Trois*

jours et de *Corridor* à de nombreux festivals internationaux, la production de *Few of Us* ne pouvait se faire sans aide extérieure. Le projet, déposé au Fonds d'aide aux coproductions avec les pays d'Europe centrale et orientale du CNC, a été entériné (c'est le seul film lituanien aidé depuis que ce Fonds a été créé en 1990). Le film est donc une coproduction quadripartite, majoritairement portugaise et dont les autres pays coproducteurs sont, par ordre décroissant, la France, la Lituanie et l'Allemagne - par l'intermédiaire de la chaîne de télévision WDR.

FILMS ARRIVÉS

Few of Us est le seul long métrage lituanien produit cette année. Cependant, les studios de Vilnius continuent de fonctionner bien mieux que ceux des autres Républiques de l'ex-URSS. Si les 3 millions de francs que le ministère de la culture alloue à la production ne suffisent évidemment pas pour maintenir ce secteur à flot, le directeur du studio, Robertas Urbonas, a su développer une image de savoir-faire à peu de frais qui a convaincu Allemands et Britanniques de venir y tourner longs métrages de cinéma et séries télévisées. Les prestations de service font vivre encore quelque deux cents personnes, chiffre auquel aimeraient parvenir bien d'autres studios livrés à eux-mêmes.

Annoncée par Gilles Jacob, le délégué général du Festival, comme l'une des révélations de Cannes cette année, Laila Pakalnina, jeune réalisatrice lettonne de 34 ans, présente deux œuvres entièrement financées en Lettonie, de seize et vingt minutes, *Le Ferry* et *Le Courrier*. Tournées en noir et blanc, elles poursuivent l'observation de la vie quotidienne, commencée par cette réalisatrice avec *Le Linge* (1991). *Le Ferry* accompagne les gestes de chaque jour d'un transport de passagers à travers la Drina occidentale, rivière servant de frontière entre la Lettonie et la Biélorussie, durant les années 1992-1993, jusqu'à l'arrivée des premiers gardes-frontières qui mettront un point final au rituel immuable des comportements. *Le Courrier* suit une jeune factrice pendant ses tournées. Des regards croisés en chiens errants, c'est la vie dans ce qu'elle a de plus vain mais aussi de plus réel qui se déroule sous nos yeux.

Tout comme *Certains d'entre nous*, ces deux films sont dépourvus de dialogue. Le mutisme des trois films baltes présentés à Cannes devenant ainsi involontairement un symbole pour un cinéma balte qui a des choses à dire, sans plus en avoir les moyens.

Joël Chapron

Flora Gomes, fils de la résistance au colonialisme portugais

CERTAINS films, plus que d'autres, relèvent du miracle. *Po di Sangui* (« Le Bois de sang »), troisième long métrage de fiction de Flora Gomes, est du nombre. Il vient de Guinée-Bissau, un des plus petits et des plus pauvres pays d'Afrique, enclavé entre la Guinée, le Sénégal et l'Atlantique. Quant à son réalisateur, né en 1949, sa rencontre avec le cinéma a lieu, d'emblée, sous le signe de la résistance. Il a reçu sa formation à l'Institut cubain des arts, où Amílcar Cabral, le fondateur du Parti pour l'indépendance de la Guinée et des îles du Cap-Vert (PAIGC), l'a envoyé faire ses premières armes. Un an plus tard, en 1973, l'indépendance est proclamée, mettant fin à cinq siècles de colonisation portugaise et dix ans de lutte armée.

Mortu Nega (1987), premier long métrage de Gomes, faisait le chronique de cette période-charnière à travers l'histoire d'une femme, Dominga, dont le mari se bat sur le front. C'est l'assassinat de Cabral, la fin des hostilités, puis la reconstruction d'un pays immanement et économiquement dévasté qui passent devant l'objectif de la caméra. Mais aussi la convocation des esprits des défunts par ceux dont la mort n'a pas voulu (les *Mortu Nega*), tous ces survivants

(trois mille figurants participent au tournage de la cérémonie) qui demandent aux morts comment survivre dans ces conditions. Cinq ans plus tard, Flora Gomes posait, à travers *Les Yeux bleus de Yonta* (1992), un nouveau regard interrogateur sur l'état de son pays. Sur cette lancée, il décida d'écrire en collaboration avec Anita Fernandez, amie de longue date et monteur de Chris Marker, le scénario de *Po di Sangui*.

C'est l'histoire d'un village où, selon une tradition animiste, chaque arbre planté à la naissance d'un enfant est dépositaire d'une âme. Mais la forêt s'amenuise de jour en jour sous les coups de bûche des forestiers. Le village choisit alors l'exil et se met en marche vers le désert. Possible fable écologique pour l'Occident, le film est défini par son réalisateur comme « une parabole sur l'avenir d'une société du tiers-monde, et une réflexion sur le rôle des Africains dans le monde. Je ne prétends pas pour autant donner une leçon de morale, mais simplement poser cette question essentielle, qui est celle de tous mes films : quel prix est-on prêt à payer pour la modernisation de notre société ? ».

Se la poser au moyen du cinéma dans un pays tel que la Guinée-Bissau n'est pas une sinécure : « Il

n'existe quasiment aucune structure cinématographique, dit le réalisateur. Le cinéma ne figure pas parmi les priorités du pays. J'ai parfois l'impression de devenir fou, je me sens comme quelqu'un qui crie dans le désert. En même temps, il faut avoir la volonté de faire les choses, de sensibiliser l'opinion sur les capacités du cinéma. » Une sorte de miracle donc, ou, selon l'expression du producteur français Jean-Pierre Gallépe (dont la société Les Marins films a notamment produit *Bab-El Oued City* de Merzak Allouache), « un film qui ne devait pas exister ». Il est vrai qu'il n'a bénéficié d'aucun soutien traditionnellement requis en la matière (principalement les chaînes de télévision) et que le budget de 11 millions de francs a été bouclé notamment grâce au soutien du ministère français de la coopération, du Fonds Sud et de la Communauté européenne.

Après un tournage de neuf semaines en Guinée-Bissau et en Tunisie, *Po di Sangui*, après son passage cannoise, sortira en salle au mois d'octobre 1996, distribué par la société MK2. Une réponse made in Guinée-Bissau à la question récemment posée par le dernier film de Raymond Depardon : *Afriques*, comment ça va avec la douleur ?

Jacques Mandelbaum

le septième art aux Éditions du Centre Pompidou



Maurice Lemaitre sous la direction de Jean-Michel Bouhours. 176 p. 60 illust. noir et blanc. 120F.

le cinéma turc sous la direction de Mehmet Sasuolu. 288 p. 170 illust. noir et blanc. 260F.

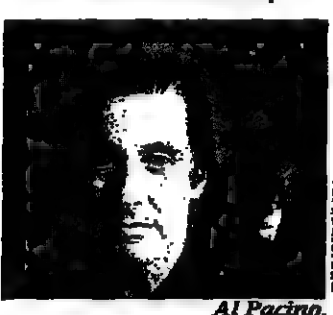
le je filmé sous la direction de Jean-Michel Bouhours. 60 p. 95 illust. noir et blanc. 80F.

le cinéma suisse, 1965/1995 par Freddy Buscher. 160 p. 125 illust. noir et blanc. 120F.

Éditions du Centre Pompidou

DISCRETION HOLLYWOODIENNE

Cinématographie régnant sur la planète, l'Amérique apparaît légèrement sous-représentée à Cannes, surtout en compétition officielle. Les majors hollywoodiennes, surtout, sont absentes, pour des raisons de calendrier (les films les plus porteurs sont conçus pour être prêts au début de l'été). Ce sont donc surtout des indépendants, des auteurs confirmés ou des personnalités qui sont conviés sur la Croisette. Parmi les auteurs confirmés, aux côtés de Robert Altman, qui a confié à Harry Belafonte le rôle d'un gangster dirigeant un club de jazz dans son film « Kansas City », mais aussi de Spike Lee (hors compétition) et d'Arthur Penn, figurent des cinéastes d'autant plus attendus que leur œuvre précédente avait déçu, comme Michael Cimino ou les frères Coen. On trouve ainsi à Un certain regard les premiers films de deux vedettes : Al Pacino, dont l'étonnant travail autour de Shakespeare



est ici raconté par la vedette montante Kevin Spacey, et Anjelica Huston, qui se révèle peut-être davantage encore digne fille de son père. Il faudra également guetter, à la Quinzaine, cette « valeur en hausse » qu'est John Sayles. Tous ces auteurs sont nés dans les États-Unis, mais bien peu méritent l'étiquette « hollywoodienne ». Et moins encore David Cronenberg : Crash est une production canado-britannique du grand cinéaste de Toronto.

Harry Belafonte veut sortir le cinéma afro-américain des clichés du ghetto

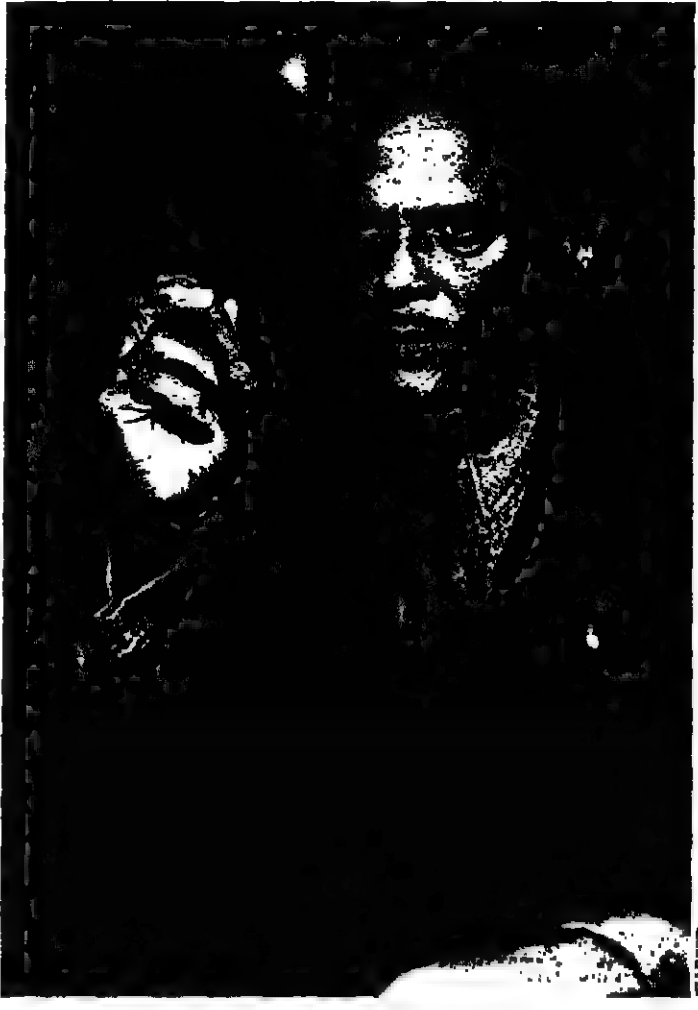
« J'ai été ébloui par la profonde connaissance du jazz que possède Robert Altman. Au-delà du savoir purement musical, peu de gens en perçoivent avec autant de finesse l'arrière-plan socio-politique... » L'homme qui parle n'est pas exactement un amateur dans ces domaines, et sa voix éraillée est reconnaissable entre toutes. Au cours de sa très longue carrière, Harry Belafonte a popularisé la musique jamaïcaine (la sienne) et porté sur les scènes internationales des musiques venues d'ailleurs : d'Afrique du Sud (Mydram Makeba), de Grèce (Nana Mouskouri).

C'est le jazz, Robert Altman et Kansas City (en compétition, le 12 mai) qui le ramènent à Cannes, où il n'avait pas mis les pieds depuis 1984, année où il a présenté Beat Street, de Stan Latham, qu'il avait lui-même produit.

« J'ai très vite compris que la culture hip-hop était aussi vivante, aussi essentielle que le jazz, qu'elle avait un message très beau et très fort à transmettre. J'espérais que la société la reconnaîtrait en tant qu'art à part entière et éviterait qu'elle tombe dans les mains des marchands. C'est-à-dire qu'elle réussisse à s'emparer, ils en ont fait une exploitation violente, dure, vulgaire. Quand j'ai vu la direction que ça prenait, j'ai quitté le défilé. »

C'est à l'occasion de The Player que se fait la rencontre Altman-Belafonte. Les deux hommes se lient d'amitié. Belafonte fait un passage dans Prêt-à-porter. Altman lui parle d'un projet qui traiterait du jazz à Kansas City (sa ville natale) et lui demande de l'aider. Pour l'instant, la

Il incarne un gangster dans « Kansas City », de Robert Altman, il produit avec ardeur et va réaliser son premier film



Harry Belafonte, l'activiste de la paix, a été surpris de se trouver crédible en ténancier-traffiquant.

collaboration ne porte que sur le scénario, la musique et l'ambiance qui régnaient dans la communauté noire de l'époque. Il s'agit de définir le personnage de Seldom Seen, gangster dirigeant un club de jazz. De Denzel Washington à Danny Glover, en passant par Samuel Jackson et Morgan Freeman, nombre d'acteurs guignent le rôle. Mais, en bon joueur de poker qu'il est, Altman laisse venir, puis abat son jeu :

Il offre le rôle à Belafonte. Le premier réflexe de celui-ci est de refuser : activiste de la paix, il hait la violence et ne se voit rien de commun avec le ténancier-traffiquant. « Tu n'es qu'un couard, Harry, lui lance le réalisateur hilare, c'est moi qui prends les risques ici, pas toi. »

« Pris sur ce ton-là, comment dire non ? », commente Belafonte. Que Bob ait pensé que je pouvais incarner un être odieux, dégradé et complaisant avec ces d'authentique pour que le public se dégage du « Belafonte » qu'il connaît était une très grande marque de confiance.

Belafonte s'enlaidit, fume le cigare, déverse son venin contre les Blancs, ne pense qu'à l'argent. A la projection des rushes, il est surpris de se trouver crédible. « Avec Bob, on ne se connaît à quoi on va avoir droit. Lui non plus. C'est ce qui en fait un parcours délicieusement dangereux. » Hormis White Man, de Desmond Nakano, en 1995, Belafonte n'avait pas tourné depuis dix-sept ans. « Les films que je voulais faire n'intéressaient personne, ceux qu'on m'offrait ne m'attiraient guère. Par chance, je pouvais m'exprimer autrement. »

FRUSTRATIONS ET PROJETS
Frustré par les cinéastes afro-américains d'aujourd'hui, il renvoie des à dos toutes les perles. « Que certains prennent la voie du film d'action violent ne me dérange pas. Ce qui me dérange, c'est que tout le monde se soit engagé dans cette voie. Même si, en fait, on sait bien qu'il n'y a pas de choix véritable : à ma connaissance, aucun réalisateur noir n'a jamais fait à Hollywood ce qu'il voulait vraiment faire. Si vous proposez un film sur [le chanteur] Paul Robeson ou Nat Turner, deux grandes figures de la culture black [et deux vieux projets de Belafonte], on vous demandera d'abord de tourner un film sur la jeunesse, des ghettos, avec de la coke, des armes, et de l'action. Vous le faites et vous êtes fêtés. Le film rapporte. Mais ce qui est enroulé, c'est qu'après chacun semble avoir oublié son ambition initiale, et

n'ait pas la volonté de changer de cap... Je pense profondément que Hollywood doit nous permettre de dire ce que nous avons à dire. Cependant, il nous incombe aussi de nous créer cette opportunité. Nous aussi, nous avons nos Cinéma Paradiso, nos Enfants du paradis, nos Voleurs de bicyclette. Et je mettrai tout en œuvre pour que ces projets réellement ambitieux voient le jour. »

Outre ses projets sur Paul Robeson et Nat Turner, Belafonte a déjà plusieurs films en chantier. Il produira Parting the Waters, de Taylor Branch, sur les droits civiques. Il sera également producteur de Tsotsi, d'après un roman du dramaturge sud-africain Athol Fugard. Enfin, à soixante-huit ans, Belafonte se lance dans la mise en scène.

The Port Chicago Mutiny, qu'il mettra en chantier à l'automne 1996, traite d'un incident peu connu de la deuxième guerre mondiale. Situé sur la baie de San Francisco, Port Chicago était la base la plus importante de chargement de munitions : « C'est de là que partaient les armes pour le Pacifique sud. Les conditions de travail étaient dures, dangereuses, et la Navy avait affecté essentiellement des Noirs. Ils avaient beau protester, on ne les écoutait pas. Un jour, la base a explosé, 387 marins sont morts, dont plus de 300 Noirs. Quinze jours plus tard, l'état-major ouvre une autre base. L'affecté aux mêmes tâches, avec les mêmes officiers, les mêmes conditions de travail, et le même personnel. Les marins refusent, la Navy les accuse de mutinerie - ce qui, en temps de guerre, est possible de la peine de mort. Cinquante d'entre eux sont passés en cour martiale et jugés coupables. Ils n'ont évité le peloton d'exécution que grâce à l'intervention de personnalités haut placées. Ils seront cependant renvoyés de l'armée « avec déshonneur ». Le scénario est dû au vétéran Walter Bernstein. (The Front), un survivant du macabre typhane.

Henri Béhar

Quand Al Pacino mobilise sa bande au service de Shakespeare

par Kevin Spacey

TOUT a commencé par un coup de téléphone de Pacino. Le fait n'est pas rare : Al appelle souvent pour convier ses amis à une lecture de pièce ou de scénario, pour jouer au poker ou l'accompagner au théâtre. Mais cette fois-ci, le propos était plus surprenant. Il avait du mal à l'exprimer : « J'ai une idée de documentaire, mais qui n'en serait pas un, je ne sais pas la tête que ça aura ou même si on y parviendra, mais... »

L'idée de Looking for Richard a germé dans les années 70. Il jouait alors Richard III près de Boston. Invité par l'université à discuter avec les étudiants, il découvre avec horreur qu'à peine six pour cent d'entre eux ont lu Hamlet. Or Shakespeare est la passion de Pacino. Il s'est mis alors à leur parler de Richard, de ce que l'auteur et la pièce représentaient pour lui. Les étudiants en sont sortis enthousiasmés. Al, lui, avait mesuré les dégâts provoqués par l'enseignement « officiel » de Shakespeare et l'urgence d'en parler en d'autres termes.

TRAVAIL - EN GUERILLA

Son intention était de mêler dans un même film les gens de la rue (représentant le public), les acteurs américains et leurs réticences (« trop de mots, presque une langue étrangère »), et la tradition des acteurs britanniques. De montrer le travail des comédiens abordant un rôle, les lectures, les répétitions, mais aussi les dîners où on oppose avec véhémence le pied-bot de Richard à la bosse de Quasimodo. Mais comment faire ? Il n'en savait rien. Fallait-il tourner dans un théâtre ? En décors naturels ? Dieu sait sur quoi tout ça allait déboucher, mais si l'aventure

nous tente, nous dit-il... Tout le monde a répondu « présent ! », d'Alec Baldwin à Winona Ryder en passant par Aidan Quinn et Christopher Walken. L'enthousiasme de Pacino est contagieux. Il fut décidé que les caméras enregistreraient intégralement un travail « en guérilla » où tel personnage incarné un lundi par F. Murray Abraham (le Sallier d'Amadeus) serait repris le mardi par Walken ou Baldwin, selon leurs disponibilités. Que la liberté serait totale dans la répartition des rôles : on peut changer de personnage, se casser la figure, personne ne vous en voudra. Très vite, il est décidé que je jouerai Buckingham.

Le tournage s'est étalé sur deux ans. Entre deux séquences d'une télévision, d'un film ou le jour de relâche, dès qu'on avait un moment de libre, on filait « du côté de chez Al ». On le retrouvait dans un restaurant où, généralement timide, il abordait les clients au hasard : « Vous avez déjà vu une pièce de Shakespeare ? Non ? Une ? Ah, vous avez trouvé ça chiant. C'est chiant, hein ? Mais pourquoi ? » - ou encore dans la rue où il interrogeait les passants. Invariablement, ceux qui le reconnaissaient se lançaient dans « To Be or Not to Be » - il a dû l'entendre cent fois !

Le plus éloquent de ces micro-trottoirs, ce fut l'envoie en clochard sur les marches de la Bibliothèque municipale, 42^e Rue. Ce type s'est mis à parler du langage. Il aurait aimé vivre à l'époque de Shakespeare, « parce que, disait-il, le mot était respecté et son usage était une forme d'art ». Il expliquait qu'avec un mot on savait décrire une passion. Et que passion et clarté sont deux éléments qui nous font aujourd'hui cruelle-

ment défaut. Al était ébahi par cet inconnu aussi passionné que lui, qui, par son côté simple et direct, réduisait à néant les pontonniers professionnels, professeurs, experts - et même les acteurs...

ITINÉRAIRE INTÉRIEUR

Nous avons passé douze jours en Angleterre. Al interrogeait Kenneth Branagh, Peter Brook, Vanessa Redgrave, et John Gielgud, particulièrement épatant. Nous avons tourné dans la maquette d'un Globe Theatre reconstitué. Dans la maison natale de Shakespeare à Stratford-on-Avon, nos projecteurs ont déclenché l'alarme - le chef de la brigade de pompiers s'est retrouvé dans le film !

Sans s'en rendre compte, Al s'est dévoilé plus qu'il ne s'y attendait. Il a révélé son côté farceur, cabot, joueur, ce que certains de nous connaissent, mais aussi, ce qu'il n'avait jamais fait, son itinéraire intérieur. On a soudain été associés à un processus par définition secret : ce que connaît, ou vit, un acteur à la recherche de son personnage. Je lui tire mon chapeau. Assumant sa passion jusqu'au bout, il a tout payé de sa poche. En contrepartie, nous avons choisi de faire don de notre temps et de notre énergie, c'était bien la moindre des choses. A la fois documentaire, fiction, reportage, enquête, observation, son film est vif, joyeux - et modeste : vous entrez pour voir « Pacino et sa bande », vous en ressortez avec l'envie de relire Shakespeare.

* Kevin Spacey a reçu l'Oscar du meilleur second rôle pour The Usual Suspects. Il achève la réalisation de son premier long métrage, Albino Alligator.

Anjelica Huston : premiers pas de l'autre côté de la caméra

LOS ANGELES, fin avril 1996. Anjelica Huston vient de montrer à quelques amis son film Bastard out of Carolina. C'est la première fois qu'elle le voit avec un public. Elle est frappée par la qualité du silence qui suit la projection.

« Très intense. » Le propos même l'exige. Tiré d'un best-seller de Dorothy Allison, Bastard out of Carolina (Un certain regard, le 16 mai) tourne autour d'une petite fille nommée Bone, désespérément coincée entre un beau-père abusif et une mère apparemment indifférente (Jennifer Jason Leigh), en fait paumée, tragique. Signe particulier : le film a été tourné pour la télévision (TNT), une chaîne câblée appartenant à Ted Turner.

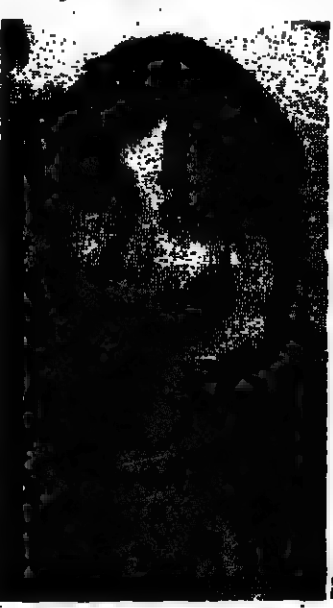
Comédienne à l'Oscar (L'Honneur des Prizzi), petite-fille d'un acteur légendaire, Walter Huston (Le Trésor de la Sierra Madre), et fille d'un cinéaste, John, qui ne l'était pas moins, Anjelica Huston songeait à la mise en scène depuis longtemps. Elle l'a fait discrètement savoir. Hollywood réagit positivement, mais sans quitter ses oreilles habituelles. « On m'offrait des sujets généralement liés à mon père : un documentaire sur lui, la suite de L'Honneur des Prizzi. Mais Prizzi lui appartient, je voulais faire quelque chose qui soit mien. Bastard out of Carolina traite d'un sujet hélas de plus en plus d'actualité, le roman l'aborde avec acuité, sans atténuer rien sa violence. »

Collaborant étroitement avec la scénariste Ann Meredith, Anjelica Huston doit s'accommoder des contraintes de la télévision : « Quatre-vingt-quinze minutes maximum (de quoi, avec la publicité, remplir un créneau de deux heures), avec une sorte de chute toutes les dix minutes environ (tou-

jours la pub). Délicat, mais au moins c'est clair. » Le film devait aussi pouvoir répondre aux exigences d'une distribution commerciale internationale. Ces normes satisfaites, Turner Entertainment lui fêta une paix royale sur le contenu.

PAIX ROYALE

« Mon père disait souvent : "Tout part toujours de l'écriture, le matériel de base. C'est sa force qui te portera." Je m'en suis rendu compte tous les jours. » Pour le réalisateur Richard Brooks, le secret d'une bonne mise en scène était plus prosaïque : « une paire de chaussures solides et confortables. » Anjelica Huston éclate de rire : « Et bien fourrées ! Nous avons tourné en Caroline du Nord et du Sud au cours des vingt-huit jours les plus ennuigés que la côte Est ait jamais connus ! »



Anjelica Huston.

Sur le plateau, portant parka, jeans et bottes, Anjelica Huston a découvert toutes les ardeurs du métier de réalisateur : les problèmes en rafales, les plus essentiels comme les plus triviaux qu'il faut résoudre, trancher sur le champ. « Le gros du travail de l'acteur consiste à attendre. Il dépense son énergie de façon sporadique. L'effort du réalisateur ne cesse jamais. Mais, curieusement, je me sentais moins épuisée le soir en rentrant que lorsque j'étais simplement actrice... Je suis sûre que cette expérience rajoutera sur mon activité de comédienne. J'ai appris à être patiente. Je ne râlerai plus "devant le temps que ça prend". »

Quelques jours avant la projection entre amis, les responsables de la chaîne TNT avaient déprogrammé Bastard out of Carolina : les scènes de violence étaient jugées trop graphiques. « Pour que le film corresponde à nos standards de programmation, déclare à Variety un porte-parole du groupe, nous aurions dû demander des coupes spécifiques qui, à notre avis comme à celui des cinéastes, auraient desservi le film. Par respect pour Anjelica Huston et pour le roman lui-même, nous avons choisi de lui donner toute latitude pour envisager d'autres possibilités de distribution. »

« Le mystère est total, commente Anjelica Huston, d'autant que Turner avait acquis les droits du roman et approuvé le scénario en connaissance de cause. Mais peut-être ne les avait-il pas lus avec toute l'attention nécessaire ? »

Dès l'annonce de ce « divorce à l'amiable », les gros distributeurs indépendants se sont mis sur les rangs. D'ici à sa présentation à Cannes, il n'est pas impossible que Bastard... ait trouvé à se loger.

H. B.

Programme

Le jury

Sous la présidence de Francis Ford Coppola, réalisateur, scénariste et producteur (Etats-Unis) :
Mimi Green Scacchi, actrice (Grande-Bretagne), Eiko Ishioka, créatrice de costumes (Japon), Nathalie Baye, actrice (France), et MM. Antonio Tabucchi, écrivain (Italie), Atom Egoyan, réalisateur (Canada), Krzysztof Piesiewicz, scénariste (Pologne), Tran Van Hung, réalisateur (France), Michael Ballhaus, directeur de la photo (Allemagne) et Henry Chapiro, critique (France).

SÉLECTION OFFICIELLE

COMPÉTITION

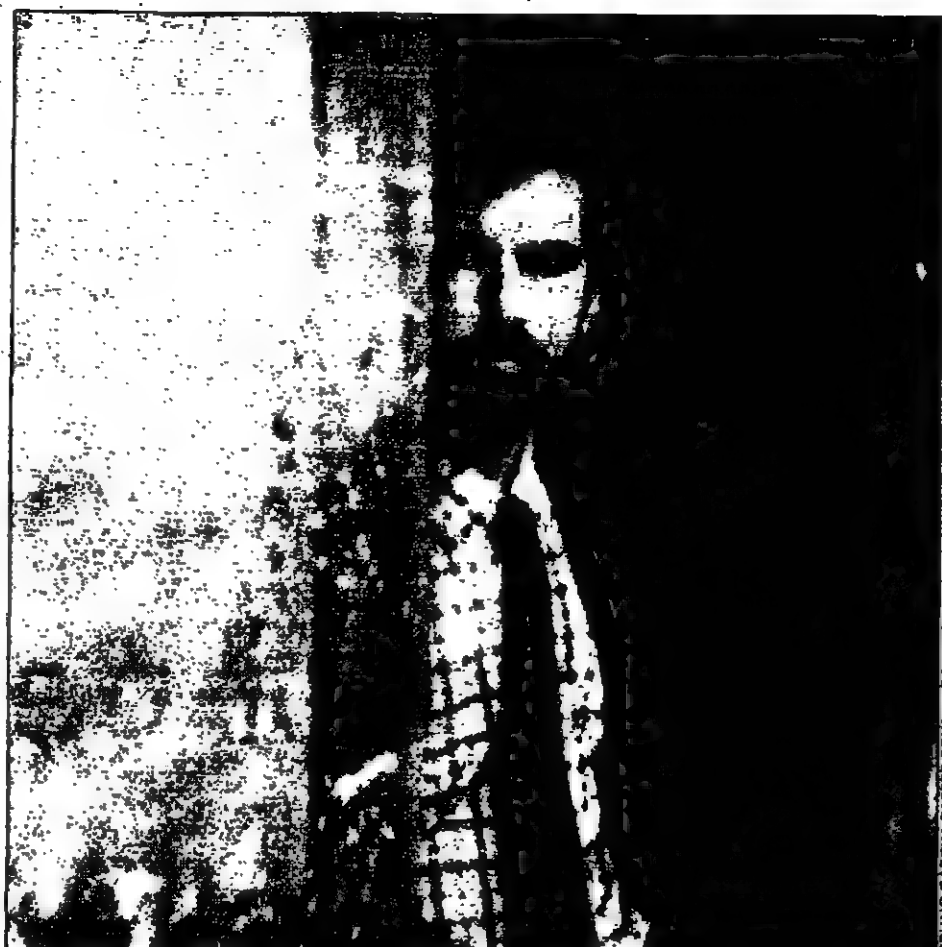
Ouverture : **NOCTURNE**, de Patrice Leconte : le 9 à 19 h 15 et 23 h.
SECRETS AND LIES (SECRETS ET MENSONGES), de Mike Leigh : le 10 à 8 h 30 et 19 h 15.
LA SECONDA VOIDA (LA DEUXIÈME FOIS), de Domenico Calopresti (1^{er} film) : le 10 à 11 h 45 et 22 h 30.
COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ, d'Arnaud Desplechin : le 11 à 8 h 30 et 18 h 30.
PO DI SANGUI, de Flora Gomes : le 11 à 12 h 15 et 22 h 15.
KANAS CITY, de Robert Altman : le 12 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
THE VAN, de Stephen Frears : le 12 à 11 h 15 et 22 h 30.
BREAKING THE WAVES, de Lars Von Trier : le 13 à 8 h 30 et 19 h.
GOODBYE SOUTH, GOODBYE, de Hou Hsiao-hsien : le 13 à 12 h et 22 h 15.
FARGO, de Joel Coen : le 14 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
TEMPRESS MOON, de Chen Kaige : le 14 à 8 h 30, 14 h et 22 h 30.
UN HÉROS TRÈS DISCRET, de Jacques Audiard : le 15 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
TROP TARD, de Lucian Pintilie : le 15 à 11 h 15 et 22 h 30.
LE HUITIÈME JOUR, de Jaco Van Dormael : le 16 à 11 h 15 et 22 h 30.
Beauté volée, de Bernardo Bertolucci : le 16 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
KAMIAS PIVET KARKAWAT (AU LOIN S'EN VONT LES NUAGES), de Aki Kaurismäki : le 16 à 16 h 45.
CRASH, de David Cronenberg : le 17 à 11 h 15 et 22 h 45.
THE QUIET ROOM (LA CHAMBRE TRANQUILLE), de Rolf De Heer : le 17 à 16 h.
SUNCHASSER, de Michael Cimino : le 18 à 8 h 30, 14 h et 19 h 30.
LES VOULEURS D'AMÉRIQUE : le 18 à 11 h 15 et 22 h 30.
TROIS VIES ET UNE SEULE MORT, de Raoul Ruiz : le 19 à 8 h 30 et 19 h 30.
TERRA, de Julio Medem : le 19 à 11 h 30 et 22 h 30.
Clôture : **FLUTING WITH DISASTER**, de David O. Russell (hors compétition) : le 20 à 19 h.
* Tous les films sont projetés au Grand Auditorium Lumière.

SÉANCES SPÉCIALES

(hors compétition) :
GIRL 6, de Spike Lee : le 11 à 0 h 15.
MICROCOSMOS, de Claude Nuridsany et Marie Perennou : le 12 à 17 h.
TRANSPORTING, de Danny Boyle : le 13 à 0 h 30.
LES AFFINITÉS ÉLECTIVES, de Paolo et Vittorio Taviani : le 17 à 8 h 30 et 19 h 45.
Film-surprise : le 18 à 11 h.

UN CERTAIN REGARD

Ouverture : **SHOT ANDY WARHOL**, de Mary Harron (1^{er} film) : le 10 à 14 h 30 et 22 h 30.
LULU, de Srinivas Krishna : le 10 à 17 h.
HAIFA, de Rashid Masharawi : le 11 à 11 h et 17 h.
FOUR, d'Alain Tanner : le 11 à 14 h 30 et 22 h 30.
SOME MOTHER'S SON, de Terry George (1^{er} film) : le 12 à 11 h et 17 h.
NO WAY TO FOREST, de Richard Frankland : le 12 à 14 h 30 et 22 h 30.
THE PILLOW BOOK, de Peter Greenaway : le 12 à 14 h 30 et 22 h 30.
COMPAGNIA DI VIAGGIO (COMPAGNIE DE VOYAGE), de Peter Del Monte : le 13 à 11 h et 17 h.
GABRIEL, de Mohsen Makhmalbaf : le 13 à 14 h et 22 h 30.
LOOKING FOR RICHARD, d'Al Pacino (1^{er} film) : le 14 à 11 h et 17 h.
UN SAMEDI SUR LA TERRE, Diane Bertrand (1^{er} film) : le 14 à 14 h 30 et 22 h 30.
FEW OF US, de Sharunas Bartas : le 15 à 11 h et 17 h.
LOVE SERENADE, de Shirley Barrett (1^{er} film) : le 15 à 22 h.
IRMA VEP, d'Olivier Assayas : le 15 à 0 h.
MOSSANE, de Saff Faye : le 16 à 11 h et 17 h.
BASTARD OUT OF CAROLINA, d'Anjelica Huston (1^{er} film) : le 16 à 14 h 30 et 22 h 30.
CNAL (LE GRAND GALOP), de Krzysztof Zanussi : le 17 à 11 h et 17 h.
THE PALLBEARER (LE PORTEUR DE CERCUEIL), de Matthew Reeves (1^{er} film) : le 17 à 14 h 30 et 22 h 30.
BUENOS AIRES VICE VERSA, d'Alejandro Agresti : le 18 à 14 h 30 et 22 h 30.
SYDNEY, de Paul Thomas Anderson (1^{er} film) : le 18 à 17 h.
LA BOUCHE DE JEAN-PIERRE, de Lucie Hadzhalilovic : le 19 à 11 h et 17 h.
THE WASTE LAND, de Deborah Warner : le 19 à 11 h et 17 h.
Clôture : **CONTE D'ÉTÉ**, d'Éric Rohmer : le 19 à 14 h 30 et 22 h 30.
* Tous les films de cette sélection sont projetés au Théâtre Claude-Debussy.



Une photo Polaroid ? Pour un journal sérieux comme « Le Monde », quelle surprise !

Nanni Moretti. Producteur, acteur et réalisateur italien. Il joue dans le premier film de Domenico Calopresti, « La Deuxième Foix » (en compétition le 10 mai), qu'il a également produit. Chaque jour, pendant la durée du Festival, « Le Monde » publiera dans ses pages le portrait d'une personnalité du cinéma, prise sur le vif à l'aide d'un appareil à développement instantané. Une chronique photographique signée Bruno Garcia-Gasser.

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE

LES AVEUX DE L'INNOCENT, de Jean-Pierre Améris : le 10 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B) et 20 h 30 (C) ; le 11 à 11 h (C), 17 h (D) et 22 h 30 (E) ; le 12 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
YURI, de Yoonho Yang : le 11 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 12 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 13 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
MI ULTIMO HOMBRE, de Tatianna Gervola : le 12 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 13 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 14 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
THE EMPTY MIRROR (LE MIROIR VIDE), de Barry J. Hershey : le 13 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 14 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 15 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
THE DAYTRIPPERS, de Greg Mottola : le 14 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 15 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 16 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
A DRIFTING LIFE, de Chen-Sheng Lin : le 15 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 16 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 17 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
SOUS-SOL, de Pierre Gang : le 16 à 8 h 45 (A), 14 h 30 (B), 17 h (B), 20 h 30 (C) ; le 17 à 11 h (C), 17 h (D), 22 h 30 (E) ; le 18 à 16 h 30 (F) et 20 h 30 (G).
* Les lettres qui suivent les heures de projection correspondent aux salles suivantes :
A : Salle Debussy (Palais des Festivals).
B : Espace Miramar (35, rue Pasteur).
C : Auditorium Jean-Louis-Bory (Palais des Festivals).
D : Espace Miramar (Immeuble La Li-corne, avenue Francis-Tonner).
E : Arcades II (77, rue Féliz-Fauré).
F : Studio 13 (23, avenue du Docteur-Picou).
G : Vallbonne (salle des fêtes).

QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Ouverture : **LONG STAIR**, de John Sayles : le 10 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 11 à 9 h et 21 h 30 (C) ; le 12 à 21 h 30 (A).
HAGYALLOSGY VASZKA (VASKA), de Peter Gothar : le 11 à 11 h 30 (A) et 19 h 45 (A) ; le 12 à 23 h 30 (C) ; le 14 à 9 h (A) et 21 h 30 (B).
TREES LOUNGE, de Steve Buscemi : le 11 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 12 à 19 h (C) ; le 13 à 21 h 30 (B).
JUDE, de Michael Winterbottom : le 12 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 13 à 23 h 30 (C) ; le 16 à 11 h (B) ; le 17 à 9 h (A).
FLAME PLAMME, d'Ingrid Sinclair : le 12 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 13 à 19 h (C) ; le 15 à 21 h 30 (B) ; le 17 à 17 h (A).
LA PROMESSE, de Jean-Pierre et Luc Dardanne : le 13 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 14 à 23 h 30 (C) ; le 17 à 11 h (B) ; le 19 à 14 h (A).
KAWAKAZKI FLENNIK (LE PRISONNIER DU CAUCASE), de Sergueï Rodzok : le 13 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 14 à 19 h (C) ; le 15 à 21 h 30 (B) ; le 19 à 9 h (A).
PASAJES, de Daniel Calparsoro : le 14 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 15 à 19 h (C) ; le 17 à 21 h 30 (B) ; le 18 à 17 h (A).
BIRO ALCALDE (BIOFIE MARE), de Jorge Al Triana : le 14 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 15 à 23 h 30 (C) ; le 16 à 9 h (A) ; le 17 à 23 h 30 (B).
WHITE NIGHT (NUIT BLANCHE), d'Arnon Zadok : le 15 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 16 à 23 h 30 (C) ; le 18 à 9 h (A) et 21 h 30 (B).
LES MULES ET UNE RECETTE DU CUISINIER AMOUREUX, de Nana Djordjic : le 16 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 17 à 23 h 30 (C) ; le 18 à 0 h 30 (A) ; le 19 à 3 h 30 (B).
MONDAMÉ A MONDAMÉ, d'Elie Wiesel : le 17 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 18 à 17 h (C) ; le 19 à 23 h 30 (B) ; le 20 à 15 h (A).
MACADAM TRIM, de José Laplante : le 17 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 18 à 17 h (C) ; le 19 à 23 h 30 (B) ; le 20 à 15 h (A).

KIDS RETURN, de Takashi Kitano : le 18 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 19 à 11 h (B) et 23 h 30 (C) ; le 20 à 14 h (A).
Clôture : **INSIDE**, de Arthur Penn : le 18 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 19 à 9 h (B) et 19 h (C) ; le 20 à 18 h (A).
* Les lettres qui suivent les heures de projection correspondent aux salles suivantes :
A : Salle Noga-Hilton.
B : Studio 13.
C : Cinéma Les Arcades.

CINÉMAS EN FRANCE

Ouverture : **À TOUTE VITESSE**, de Gail Morel : le 10 à 11 h 15 (A) et 19 h 45 (A) ; le 11 à 9 h (B), 13 h (B) et 19 h (C) ; le 12 à 9 h (A) et 19 h (D).
Y'AURA-T-IL DE LA NEIGE À NOËL ?, de Sandrine Veysset : le 11 à 17 h (A) ; le 12 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 13 à 9 h (A) et 19 h (D) ; le 18 à 9 h (B).
JEUNESSE SANS DIEU, de Catherine Corsini : le 12 à 17 h (A) ; le 13 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 14 à 19 h (D) ; le 18 à 13 h (B) ; le 19 à 16 h (A).
SELECT HOTEL, de Laurent Bouznik : le 13 à 17 h (A) ; le 14 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 15 à 19 h (D) ; le 19 à 9 h (B) et 22 h 30 (A).
LE CRI DE LA SOIE, de Yvon Marciano : le 14 à 17 h (A) ; le 15 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 16 à 19 h (D) ; le 19 à 11 h 15 (A) et 21 h 30 (C).
ENCORE, de Pascal Bonitzer : le 15 à 17 h (A) ; le 16 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 17 à 19 h (D) ; le 18 à 21 h 30 (C) ; le 19 à 19 h (A).
PARAIT AMOUREUX, de Catherine Breillat : le 16 à 14 h 30 (A) et 22 h 15 (A) ; le 17 à 9 h (B), 13 h (B) et 21 h 30 (C) ; le 18 à 19 h (D) ; le 19 à 13 h (B) ; le 20 à 11 h 15 (A).
Le film ayant reçu le Prix de la Jeunesse sera projeté le 20 à 20 h 15 (A) et 22 h 30 (A).
* Les lettres qui suivent les heures de projection correspondent aux salles suivantes :
A : Salle Noga-Hilton.
B : Salle Bazin (Palais des Festivals).
C : Cinéma Les Arcades.
D : Studio 13.

CINÉMA DE TOUJOURS

« LE CINÉMA DES FRANÇAIS » (1970-1995)
LES VALENTINS, de Bertrand Blier : le 10 à 19 h 30 (A).
DE BRUIT ET DE FUMÉE, de Jean-Claude Bresseau : le 11 à 19 h 30 (A).
TOMAS PANTIN, de Claude Berri : le 11 à 21 h 30 (A).
PEAUX D'ANÂNES, de Patrick Mazy : le 12 à 19 h 30 (A).
THÉORÈME, de Claude Farello : le 12 à 21 h 30 (A).

« Le Monde » à Cannes

● Résidence Gray d'Albion, Appartement 5111, 64, rue d'Antibes 06400 Cannes. Tél. : 93-39-19-50. Fax : 93-39-21-23.
● Cette année, *Le Monde* inaugure une couverture du Festival sur Internet. Chaque jour, sur ce site bilingue réalisé en collaboration avec World Media live, 30 pages de photos, de nouvelles, d'analyses et d'entrevues régulièrement mises à jour seront disponibles, avec les vidéos de l'agence Capa, des archives de l'agence Sipa, ainsi que des services de la banque de données cinématographiques Cinéfil. Les articles du *Monde* seront diffusés sur le réseau, qui offrira également un accès au « cybersalon » du *Monde*, le Blue Bar, où se retrouveront, chaque jour, les personnalités du Festival.
● Le site est accessible en français (<http://www.lemonde.fr>) et en anglais (<http://www.cannes.worldmedia.fr/Cannes96live/>).

LE FILS PRÉFÉRÉ, de Nicole Garcia : le 13 à 19 h 30 (A).
LES NOCES ROUGES, de Claude Chabrol : le 13 à 21 h 30 (A).
SANSTOIT NI LOI, d'Agnès Varda : le 14 à 19 h 30 (A).
DUPONT L'AIGLE, d'Yves Boisset : le 14 à 21 h 30 (A).
LA MATOUILLÈTE, d'André Téchiné : le 14 à 22 h 30 (B).
ON NE MEURT QUE DEUX FOIS, de Jacques Deray : le 15 à 19 h 30 (A).
L'HORLOGER DE SAINT-PAUL, de Bertrand Tavernier : le 15 à 22 h (A).
LA VIE DES MORTS, d'Arnaud Desplechin : le 16 à 19 h 30 (A).
MON ONCLE D'AMÉRIQUE, d'Alain Resnais : le 16 à 21 h (A).
LE FILS DU REQUIN, d'Agnès Merlet : le 17 à 19 h 30 (A).
COUP DE TÊTE, de Jean-Jacques Annaud : le 17 à 21 h 30 (A).
LES DOKETS DANS LA TÊTE, de Jacques Dutilleul : le 18 à 19 h (A).
MAX ET LES FERRAILLERS, de Claude Sautet : le 18 à 19 h 30 (A).
L'ARGENT DES AUTRES, de Christian de Chalonge : le 18 à 22 h (A).
LES GENS NORMAUX MONT D'EX-COMMUNE, de Laurence Ferrère-Barbosa : le 19 à 17 h (A).
SERIE NOIRE, d'Alain Corneau : le 19 à 19 h 30 (A).
UNE ÉPOQUE FORMIDABLE, de Gérard Jugnot : le 19 à 22 h (A).
* Les lettres qui suivent les heures de projection correspondent aux salles suivantes :
A : Espace Miramar (35, rue Pasteur).
B : Auditorium Jean-Louis-Bory (Palais des Festivals).

CAHIERS DU CINÉMA SPÉCIAL CANNES

Valeria BRUNI TEDESCHI,
Laurence CÔTE, Emmanuelle DEVOS,
Catherine BREILLAT, Pascal BONITZER,
Olivier ASSAYAS, Arnaud DESPLECHIN,
Eric ROHMER, les frères COEN,
Lars VON TRIER, Aki KAURISMÄKI,
Mimmo CALOPRESTI, Robert ALTMAN,
Raoul RUIZ, Jacques AUDIARD,
Jaco VAN DORMAEL, Bernardo BERTOLUCCI, Spike LEE,
Pascale FERRAN...

Le Monde

LA DOCUMENTATION DU MONDE SUR MINITEL

Vous recherchez un article publié par *Le Monde* depuis janvier 1990. *Le Monde* met à votre disposition deux services sur Minitel, avec plus de 200 000 textes en ligne.

36 17 LMDOC

recherche par thème, rubrique, pays, auteur, etc.

36 29 04 56

lecture en texte intégral

Tout article sélectionné peut être communiqué par Minitel. Merci de contacter au préalable, pour toute demande, les rédactions des journaux de presse écrite et de presse spécialisée qui ont publié l'article. Des réductions sont accordées en fonction du nombre d'articles communiqués et de tout autre élément qui sera jugé digne de leur intérêt.

CINEMA

ARTE, la chaîne du cinéma européen

FESTIVAL DE CANNES 1996

15 films sélectionnés

SELECTION OFFICIELLE

Compétition

BREAKING THE WAVES de Lars von Trier
COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ de Arnaud Desplechin
LA SECONDA VOLTA de Mimmo Calopresti
TROIS VIES ET UNE SEULE MORT de Raoul Ruiz
TROP TARD de Lucian Pintilie

Un certain regard

CONTE D'ÉTÉ de Eric Rohmer
FEW OF US de Sharunas Bartas
HAIFA de Rashid Masharawi
MOSSANE de Safi Faye
UN SAMEDI SUR LA TERRE de Diane Bertrand

AUTRES SECTIONS

La Quinzaine des réalisateurs

LES MILLE ET UNE RECETTES
DU CUISINIER AMOUREUX de Nana Djordjadze
SALUT COUSIN de Merzak Allouache

Cinéma en France

LE CRI DE LA SOIE de Yvon Maréchal
JEUNESSE SANS DIEU de Catherine Corsini
PARFAIT AMOUREUX de Catherine Breillat

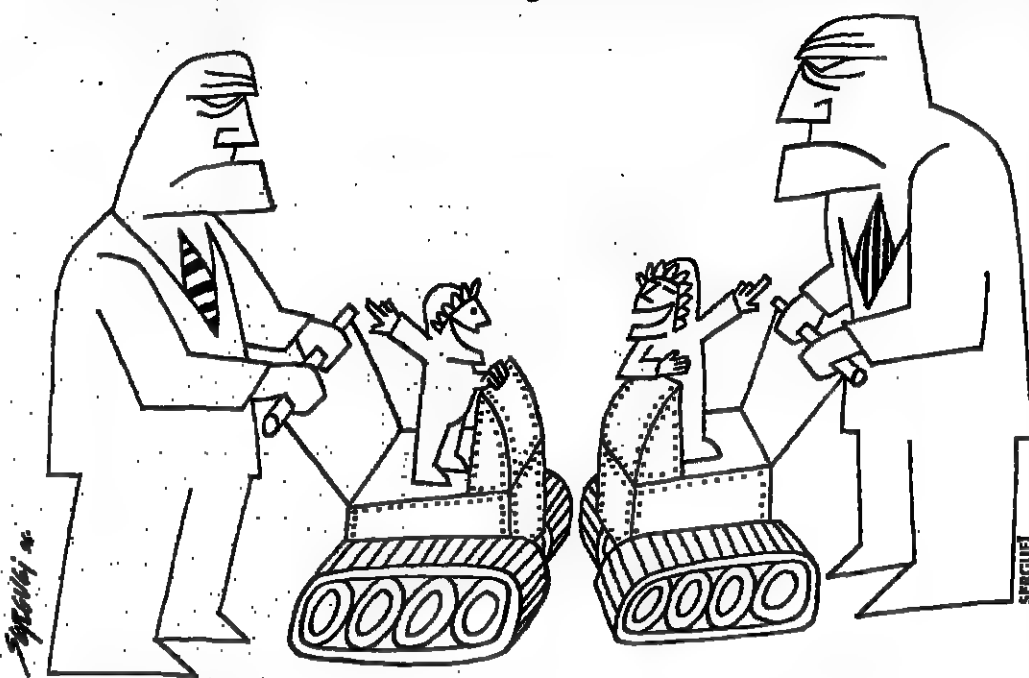
ARTE

L'Europe



... ou l'imp...

L'Europe, les langues et les bébés



SCIENCES ET LANGUES DE L'EUROPE
sous la direction
de Roger Chartier et Pietro Corsi.
Centre Alexandre-Koyré, EHESS,
272 p., 120 F.

COMMENT LA PAROLE VIENT AUX ENFANTS
de Bénédicte de Boysson-Bardies.
Ed. Odile Jacob, 292 p., 140 F.

L'ENFANT AUX DEUX LANGUES
de Claude Hagège.
Ed. Odile Jacob, 300 p., 140 F.

En 1900, un adepte de l'espéranto affirmait : « Les Européens sont séquestrés intellectuellement par la diversité des langues. » Le constat est toujours d'actualité. Aujourd'hui, dans la construction européenne, des obstacles importants naissent de la diversité linguistique et de l'insécurité en ce domaine des politiques éducatives. Mettre en lumière ces difficultés, proposer des remèdes – voilà des tâches urgentes, théoriques et pratiques. Trois titres s'y attachent, chacun à sa façon. On ne s'étonnera pas de la diversité de leurs approches : les langues sont partout. Dépendent d'elles le développement psychique des individus comme la circulation des informations, l'imaginaire comme la technique, la vie des citoyens comme celle des États. Alors que le marché commun ne suffit plus et qu'une identité commune doit s'affirmer en respectant les cultures nationales, on cherche de nouveaux moyens pour favoriser les dialogues en préservant la richesse des langues en Europe.

Floris depuis longtemps la « République des Lettres », qui fit aussi et surtout celle des sciences, disparu son idiomme commun, le latin, langue savante. Cette disparition est moins ancienne qu'on ne croit. On apprend dans les actes du colloque « Sciences et langues en Europe » que l'usage avant du latin a persisté plus d'un siècle qu'on ne le pense d'habitude. Plusieurs contributions à ce livre collectif soulignent combien les relations entre les savoirs scientifiques et les langues nationales ont été compliquées, le transfert des connais-

sances en langue « vulgaire » soulevant toutes sortes de difficultés inédites et disparates. Face à cette dispersion, les esprits européens furent saisis, à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle, d'une sorte de fièvre pragmatique : il fallait fabriquer une « langue internationale de la science ». Anne Rasmussen rappelle les tentatives des années 1880-1914, marquées notamment par la naissance du volapük, de l'espéranto, de l'ido.

Pourquoi ces inventions ont-elles échoué ? L'artifice est sans doute la cause principale. La langue « maternelle » est en effet si intimement liée, pour chacun, à la constitution de son rapport à soi, aux autres et au monde qu'elle ne peut être seulement une création de la raison. Bénédicte de Boysson-Bardies explore ce qui se déroule au cours des quelques mois séparant les « ariels » et « ariels » des phrases élaborées. Cette spécialiste a conduit, depuis un quart de siècle,

Comment construire une communauté, si tous parlent différemment ? En comprenant son voisin dès l'école

au sein du CNRS, de multiples observations de l'apprentissage linguistique des bébés. Elle résume aujourd'hui les principaux résultats de ses recherches. Modeste, elle ne prétend nullement détenir une compréhension complète et définitive de cet apprentissage majeur. Il semble pourtant qu'un coin du voile se lève sur les mécanismes de l'acquisition des langues par les petits d'homme. Qu'un enfant sache construire des phrases bien avant de pouvoir nouer ses lacets de

chaussure constitue en effet un miracle répété qui demeure loin d'être tout à fait éclairci.

Pour l'entrevue, il faut écarter les anciennes théories classiques : l'esprit du tout petit enfant n'est pas une table rase où se déposerait à mesure des connaissances nouvelles. Ce n'est pas non plus un réservoir d'idées innées, disponibles indépendamment de toute rencontre avec la réalité. On constate plutôt que les aptitudes génétiquement transmises ne peuvent déployer leurs capacités que dans la relation aux autres, et d'abord à la parole de la mère. L'imé est donc inséparable de l'interaction sociale et du travail – par l'action constante du monde environnant qui « sculpte » le cerveau. Ainsi voit-on la capacité de différencier les sons d'une langue (« r » et « l », par exemple), virtuellement illimitée à la naissance, se préciser et se restreindre à mesure que l'environnement parle au bébé. Son cerveau discerne, retient, et

donc privilégie, les oppositions pertinentes de la langue où il se trouve immergé. Les petits japonais, assez vite, ne seront plus capables de percevoir la différence *hi*, sans fonction dans leur univers linguistique.

Bébé progresse par approximation. Ses trilles et soliloques appartiennent à un auto-apprentissage de la langue. Là encore, il commence par pouvoir prononcer tout le prononçable, puis sélectionne et définit, de plus en plus finement, les systèmes de sons spécifiques à « sa » langue. Ne croyons donc plus aux gazouillis aléatoires ni aux babillages arbitraires. Les improvisations des nourrissons portent déjà la marque de l'univers de parole où ils se trouvent. On ne vocalise pas à Hambourg comme à Madrid. C'est en babillant qu'on devient locuteur, à chaque fois dans une parole et une culture particulières. Ainsi les bébés français n'ont-ils pas tout à fait les mêmes centres d'intérêt ni les mêmes « valeurs » que leurs contemporains suédois. De ce qu'on apprend en lisant Bénédicte de Boysson-Bardies, le plus étonnant est sans doute l'extrême précocité de cette imprégnation.

Comment en atténuer les conséquences ? Comment utiliser au mieux la souplesse, l'avidité d'apprendre, l'ouverture d'oreille que conservent les enfants jusqu'à dix ans ? Claude Hagège formule à ce sujet des propositions simples mais hardies. Savant vibrant, l'auteur de *L'Homme de paroles*, professeur au Collège de France, médaille d'or du CNRS en 1995, voue aux langues, plus encore qu'une impeccable attention scientifique, une passion ardente, envivante et communicative. Il propose d'accroître le bilinguisme dans les pays d'Europe en généralisant à toute l'école primaire un enseignement dispensé en partie dans une langue étrangère. Plutôt que d'apprendre l'allemand ou l'espagnol, les 6-10 ans d'Athènes ou de Londres apprendraient, en allemand ou en espagnol, du calcul ou de la géographie. Sans doute cette belle utopie se heurterait-elle à mille difficultés pédagogiques et administratives. Mais son intention est à retenir. Claude Hagège rêve d'une Europe

où chacun rencontrerait assez tôt la langue d'un pays voisin pour être capable d'en percevoir le génie, d'en pratiquer la musique, et d'en aimer l'existence. Contre l'uniformisation par l'anglais, il propose une résistance qui passe d'abord par l'apprentissage de cinq autres grandes langues européennes. Contre le préjugé masochiste et tenace selon lequel les Français seraient incapables au bilinguisme, il esquisse une analyse des particularités « exotiques », mais pas insurmontables, de cette curieuse langue qui est la leur. Prof, il se bat avec brio pour notre *si*, nif, car « les *unilingues* de l'Europe de demain risquent d'apparaître comme des *sinistres* de la parole ». Remarque : il n'est plus question de langue universelle, mais de connaissance de l'autre, proche voisin parfois si lointin.

En un large siècle, finalement, le chemin parcouru est étonnant. Malarmé, avec ses inimitables manières de dire, résumait en une phrase des préoccupations millénaires et quelques bibliothèques. Il écrivait : « Les langues imparfaites en cela que plusieurs. » La formule évoquait une croyance fort ancienne et polymorphe : un idiomme unique et fondateur, une seule et même source des phrases et des esprits pouvaient tout garantir. Tout ? La précision des idées, la puissance des poèmes, l'unité du genre humain, la transparence du monde, l'exactitude des savoirs, l'expression des sentiments – et ainsi de suite. A la place de cette perfection absente, la pluralité des langues, l'extrême diversité de leurs façons de construire la réalité engendraient, pièce-mêle, une série indéfinie de catastrophes coutumières. On mentionnera, pour mémoire, les malentendus entre peuples et les guerres qui s'ensuivaient, la prolifération des illusions, la constante renaissance des faux savoirs. Nous avons commencé à ne plus penser selon ces perspectives. Aucune perfection à retrouver : rien que du multiple, et de nouveaux chemins toujours à frayer dans les langues anciennes. Pas d'outil adaptable à toutes les situations : rien que le désir de ne pas être enfermé, une fois pour toutes, dans une seule langue. Ambitions modestes ? En apparence.

Jacques Chirac, ou l'importance d'être inconstant

Pour Olivier Biffaud et Laurent Mauduit, le « tournant à gauche » du candidat Chirac lors de la campagne présidentielle a été au mieux une manœuvre, au pire une mystification

LA GRANDE MÉPRISE
d'Olivier Biffaud
et Laurent Mauduit.
Grasset, 280 p., 119 F.

La geste chiracienne des dix-huit derniers mois ressemble sérieusement à une histoire d'amour racontée par un cocu. Avant la nuit fatale, celle du 7 mai, tout est promis, tout est permis, le candidat Chirac est l'homme de l'audace et du changement, un signe d'espoir dans un océan de désillusion, le champion de l'emploi contre la finance, du peuple contre les élites, des exclus contre les nantis, le grand pourfendeur de la « pensée unique » (dire EU) et le souriant de la plus belle et de la plus chande des Arlésiennes, l'autre politique.

A peine, toutefois, l'union mystique du maître de Paris et du peuple de France est-elle consommée que, crac ! tout change : sifflot sacré, le nouveau Clovis entreprend avec sa fougue coutumière de brûler ce qu'il avait adoré et d'adorer ce qu'il avait brûlé. L'orthodoxie libérale, la chasse aux déficits, la monnaie unique et les critères de Maastricht, chassés de l'Élysée font une entrée discrète à Matignon avant de regagner officiellement le palais présidentiel. A dater du 26 octobre 1995, l'allée du roi a retrouvé ses visages familiers, la vieille maîtresse, l'horrible « pensée unique » est de retour et la jeune épouse, séduite et abandonnée, n'a plus que ses yeux pour pleurer.

Telle est la navrante et véridique histoire, qui commence comme du Greuze et se termine comme du Lacroix, qu'ont choisie de nous conter deux ministres de talent, Olivier Biffaud et Laurent Mauduit. Alors que la gloire élyséenne efface lentement le souvenir du péché originel, la

grande fracture sociale de l'automne 1995 agissant comme une sorte de sanction libératoire permet au président de solder les comptes du candidat – « Je vous ai menti, vous avez fait grève, nous sommes quittes. » Nos auteurs brandissent sous les yeux du vainqueur les droits, par définition imprescriptibles, de la mémoire. Ils instruisent contre lui, avec une précision méticuleuse et non dénuée de nostalgie pour ce qui aurait pu être une grande aventure, un procès impitoyable en subordination de citoyens. « La grande méprise », c'est l'irruption, mise en scène par deux journalistes à la mémoire insolente, de la statue du Commandeur au grand bal de l'Élysée.

Sévères et mêmes féroces, Olivier Biffaud et Laurent Mauduit s'interdisent toutefois les facilités

d'un manichéisme sans nuances. Ils sont à vrai dire moins indignés qu'estomqués par le prodige de l'inconstance chiracienne, et peut-être même moins estomqués qu'intrigués par la manière plutôt déconcertante avec laquelle Jacques Chirac même sa baraque. Une manière météorique d'abord : personne n'aurait jamais été aussi vite – moins de cinq mois en tout – pour adopter, exploiter et délaisser un projet de gouvernement. Ce calendrier à la hussarde porte à la réflexion.

Difficile de ne pas faire le lien avec les tribulations concomitantes du Parti socialiste : Jacques Chirac secoue vigoureusement l'arbre à sondages avec un discours gauchisant pendant le seul bref moment qui sépare le retrait de Jacques Delors de la montée en puissance de Lionel Jospin.

Là où Emmanuel Todd percevait, à tort, – les résultats du premier comme du second tour de l'élection présidentielle sont à cet

égard éloquentes – un effacement durable du Parti socialiste et un relèvement en profondeur des forces politiques, Jacques Chirac avait plus justement discerné une simple fenêtre d'opportunité ; conducteur endécadé, il n'a pas hésité à emprunter l'autoroute à contresens pour doubler son concurrent sur la gauche pendant le court instant où il s'y avait personnellement en face. Le chiraquisme de gauche est un plaisir furtif.

Improvvisé au hasard de quelques rencontres, conçu entre trois bivouacs, négocié entre les foucades libérales d'Alain Madelin et les nostalgies jacobines de Philippe Séguin, le discours électoral du candidat Chirac ne pouvait pas ne pas être affecté d'une fondamentale ambiguïté. N'en déplaise aux champions de l'« autre politique », Jacques Chirac n'a pas gagné parce qu'il a tenu un dis-

cours de rupture et de renversement brutal des priorités, mais parce qu'il ne l'a tenu qu'à moitié. Il a à la fois prêché la réforme et donné des gages à ceux qui la craignaient, critiqué les privilèges de l'épargne et rassuré les épargnants, dénoncé les méfaits de l'exclusion et prêté une oreille complaisante aux revendications salariales, critiqué la Banque de France tout en célébrant la monnaie unique. Dans cet embarras de promesses, le vainqueur du 7 mai n'avait qu'à se baisser pour choisir celles qu'il consentait à honorer. Jacques Chirac n'est pas amnésique mais sélectif.

Au-delà toutefois de la cohérence intellectuelle du discours de campagne chiraquien, n'est-ce pas également sa portée électorale réelle qu'il conviendrait de mettre en doute ? L'évolution des intentions de vote recensées par les sondages, irremplaçables instruments d'analyse, quoi qu'on en ait dit, est à cet égard éclai-

rante. Elle révèle que le grand basculement de Balladur à Chirac a commencé avant et non après le discours-culte du maire de Paris à la porte de Versailles, et qu'il a donc sanctionné le ratage de l'entrée en campagne d'Edouard Balladur, et bientôt suivie d'une kyrielle d'accidents de gouvernement – circulaire Fillon, affaire Maréchal-Schuller, mini-crise franco-américaine – qui ont plombé au pire moment l'image gouvernementale du premier ministre.

Ce n'est donc pas son discours de campagne qui a donné la victoire à Jacques Chirac mais bien plutôt la perspective de cette victoire qui a soudain donné à un discours que personne n'écoutait une crédibilité inattendue tout en obligeant son auteur à cultiver avec un embarras croissant une prudente ambiguïté.

Désinvolture, cynisme, faiblesse des convictions, plasticité du caractère, les auteurs s'interrogent sur les raisons de ce qui leur semble être une parfaite incongruité : l'absence de tout début d'exécution du projet présidentiel de rupture avec la politique économique établie. Insensible aux vertus supposées d'une stimulation budgétaire de la croissance, l'homme personnellement tendance à être moins sévère qu'eux : dans une Europe qui bat simultanément tous les records du chômage et du déficit, l'« autre politique » ne peut à l'évidence séduire qu'une seule catégorie de personnalités, celles qui ne sont pas au pouvoir. En entrant à l'Élysée, Jacques Chirac a adhéré presque automatiquement au « club de la pensée unique ». C'est une bonne nouvelle pour la France.

* Jean-Louis Boudanges est député européen (PPE) ; il est également conseiller régional UDF de la Haute-Normandie.

LIVRAISONS GÉOGRAPHIE

● **PAYS, PAYSAGES, PAYSANS D'ALGÉRIE**, de Marc Côte
Voici un fort beau livre sur l'Algérie, au moment où ce pays affronte la pire guerre civile. Marc Côte qui a enseigné pendant vingt-cinq ans à l'Université de Constantine, est un géographe de terrain. Il livre une synthèse sur ce qu'il considère, envers et contre tout, comme une chance de l'Algérie contemporaine : l'extrême diversité de ses pays, la beauté de ses paysages façonnés de main d'homme, le travail opiniâtre de ses paysans. « Les campagnes, richesse de l'Algérie... », affirme-t-il pour conclure. Pour qui a vu et analysé tous les concassages auxquels les paysans algériens ont été soumis en un demi-siècle, la fin de l'agriculture coloniale, les réformes agraires, leur échec, l'émergence d'une nouvelle paysannerie aux profils très divers, il faut une solide dose d'optimisme pour convaincre. Marc Côte le fait fort bien, parce qu'il est sensible et engagé autant que savant, parce qu'il dépasse la courte vue des événements immédiats pour une respiration de plus longue durée, celle de la vie opiniâtre et obscure des paysans contre la mort trop souvent répétée (CNRS Éditions, 200 p., 190 F.).

● **DES ROMANS-GÉOGRAPHES**, de Marc Brosseau
Même s'il ne constitue nullement un modèle de fluidité dans l'écriture, l'essai de Marc Brosseau, les « romans-géographes », un peu pâles et néanmoins stimulants, tente d'aller plus loin dans le dialogue toujours ouvert entre le texte des romans et les géographes. Par une lecture « de l'écriture romanesque de l'espace et des lieux » chez Patrick Siskind (*Le Farfard*), John Dos Passos (*Manhattan Transfer*), Michel Tournier (*Les Métamorphoses*), et bien entendu, Julien Gracq (*Le Rêve des Syres*), Marc Brosseau ne recherche pas banalement « le documentaire et le didactique », mais, plus profondément, ce qui, dans la chair du texte, constitue une « pensée spatiale », ou, plus simplement, de la géographie (L'Harmattan, 246 p., 150 F.).

HISTOIRE

● **L'AVENTURE DES MANUSCRITS DE LA MER MORTÉ**, sous la direction de Hershel Shanks
Les manuscrits de la mer Morte constituent une bibliothèque de plus de quelque huit cents textes, vieux d'au moins deux mille ans. Marquent-ils le début d'un schisme au sein du judaïsme donnant naissance au christianisme et au judaïsme rabbinique ? Hershel Shanks, directeur de la *Biblical Archaeology Review* et de la *Bible Review*, entouré des plus hautes autorités en la matière, tente de résoudre l'énigme. Par qui, où et pourquoi cette bibliothèque fut-elle réunie ? Quelles en sont les origines : la secte des Esséniens ou les Saducéens (les prêtres du Temple) ? Il se penche plus particulièrement sur les fragments, qui restent les traces les plus anciennes du texte biblique à ce jour, pour ensuite aborder la question de l'antisémitisme : la gestion et l'interprétation des textes en ont-elles été affectées ? Enfin, est analysée la position du Vatican accusé parfois d'occultisme les manuscrits de la mer Morte susceptibles d'ébranler la doctrine de l'Église (Seuil, 364 p., 140 F.).

● **HORACE FINALY, BANQUIER (1871-1945)**, d'Eric Bussière
Longtemps la Banque de Paris et des Pays-Bas se souviendra d'un personnage qui mena ses affaires avec maestria dans l'entre-deux-guerres : Horace Finaly. Il vient de revivre sous la plume d'Eric Bussière. C'est moins la carrière personnelle du banquier qui soutient l'intérêt du lecteur que son extraordinaire pouvoir sur la vie économique et politique de l'époque. Un gâteau de roi : le chapitre II où l'on nous explique comment, à travers Hachette, Havas dépendant financièrement de Paribas et les relations personnelles de Finaly avec nombre de journalistes, l'opinion était influencée avec un extraordinaire cynisme (Payot, 460 p., 160 F.).

L'intégrale Atlan

Le catalogue raisonné de l'œuvre complet permet de mettre en lumière un artiste quelque peu négligé aujourd'hui

ATLAN
Catalogue raisonné
de l'œuvre complet
de Jacques Polier, Denise
et Camille Atlan.
Préface d'Alain Bonnard,
« Essai de biographie »
par Kenneth White,
1 896 œuvres répertoriées
et reproduites,
Gallimard, 675 p., 800 F
jusqu'au 30 juin, 950 F ensuite.

Atlan est un personnage de roman. Au sens propre. Michel Ragon le décrit ainsi dans *Trompe-l'œil*, un livre sur la bohème de Montparnasse paru chez Albin-Michel en 1956 : « De petite taille, mince et nerveux comme un Arabe, les cheveux noirs et frisés, un seul sourcil noir taillé d'un œil à l'autre au-dessus d'un nez turc, Atlan mélangait ce physique sévère une gentillesse toute méridionale... » De la fiction à la raison, il n'y a qu'un pas. Trente-six ans ont été nécessaires pour le franchir : Jean-Michel Atlan est mort, d'un cancer, le 12 février 1960, et le catalogue raisonné de son œuvre n'a été achevé d'imprimer qu'en janvier 1996. Ce livre monumental met de l'ordre dans le parcours tumultueux d'un artiste dont on néglige trop aujourd'hui l'importance. Pourtant, dans l'immédiat après-guerre, c'était vers Atlan que se tournaient tous les jeunes peintres venus chercher fortune et gloire à Paris. Il tenait table ouverte les samedis et l'atelier ne désemplissait pas, si l'on en croit Ragon : « Dans son vaste atelier près de l'académie de la Grande Chaumière, dont le débatement garantissait l'ancienneté, Atlan recevait ses visiteurs... Marcel Arland était un familier de son atelier. Jean Paulhan y montait également de temps en temps. Clara Malraux et Jean Duvignaud complétaient parmi les habitués des fameux samedis, ainsi qu'Arthur

Adamov. Il y venait en fait les gens les plus divers. Les jeunes peintres étrangers arrivaient dans cette ambiance insolite sans trop marquer de désarroi. »

Il est aujourd'hui difficile de comprendre ce qui faisait le succès de ces samedis. L'humour de l'hôte, sans doute, y était pour beaucoup. Sa capacité à théoriser aussi, peut-être, et également son goût du didactisme : Atlan avait étudié la philosophie, avant de l'enseigner au lycée Condorcet. La peinture était possible après Auschwitz, mais elle ne pouvait ressembler à rien de connu. Précurseur de l'abstraction lyrique, de l'art informel, et d'un tas d'autres choses, Atlan était intellectuellement riche armé que d'autres pour donner un sens à ce qui, dans le bouillonnement de la libération, n'en avait guère. Et, surtout, sa peinture fascinait. Dès ses premières expositions, en 1945 et 1946, elle connut un succès foudroyant. A en croire Ragon, « Atlan était sans doute le seul "montparnais" d'après cette nouvelle guerre dont le pouvoir de rayonnement fut comparable à celui de Picasso trente ans plus tôt... »

Gertrude Stein ne s'y trompa point : elle visita l'atelier et repartit avec six toiles, qui allèrent rejoindre ses Picasso acquis au début du siècle. Clara Malraux définit son œuvre comme un « univers magique (...) un monde intérieur hallucinant, obsédant, étrange et cependant communicable, au point qu'il éveille en nous comme des réminiscences. C'est pourquoi il a une sorte de matérialité qui l'éloigne de l'univers de ceux que nous appelons les abstraits et pourquoi il nous apparaît comme riche de possibilités nouvelles. Le dépassement que suscite en nous cette peinture, on ne saurait guère l'expliquer ; on le subit, peut-être parce qu'il atteint les zones les plus secrètes de l'homme ». Atlan voulait peut-être, simple-

ment, changer le monde. Né le 23 janvier 1913 à Constantine, fils d'une famille juive passionnée par la Kabbale, il quitta l'Algérie pour Paris en 1930. Son mémoire de philosophie porte sur la dialectique marxiste. En ces années de montée des fascismes, il milite, fait signer des pétitions anti-nazies et vit une aventure peu banale, que rapporte Ragon : « On lui confia un jour un gros revolver et il devint garde du corps de Trotsky, qui traversait alors la France. Inutile de dire qu'il n'avait jamais manqué un revolver de sa vie. En cours de route, descendu du tuffet d'une gare, il se demanda soudain quelle raison personnelle il pouvait bien avoir d'accompagner Trotsky, n'en trouva point, et s'enfuit dans la ville inconnue de la recherche d'une synagogue... »

En poste au lycée Condorcet, il est révoqué en 1940 à cause des lois antisémites. Résistant, il est arrêté le 9 juin 1942. Interné à la Santé, il devient fon. Atlan se prend pour l'évêque de Constantinople, et affirme au psychiatre de la prison qu'il communique par télépathie avec sa compagne Denise, elle-même incarcérée à la Roquette. Le médecin l'expédie à Sainte-Anne, lui évitant ainsi le peloton d'exécution. Deux questions se posent encore : Atlan était-il à cette époque réellement fou, et à quel point ? Il était-il réellement communiste, et de quelle obédience ? Pour le premier point, tous les témoignages convergent qu'il ne fut qu'un très habile simulateur, qui profita de son long séjour à l'hôpital psychiatrique pour réaliser ses premiers tableaux, sur des toiles à matras. Le second point est plus complexe, et le catalogue raisonné ne s'y attarde que peu : trotskiste tibia, authentique résistant (il sort de Sainte-Anne le 18 août 1944 et participe aux combats vus de son pyjama d'aliéné), il est soutenu à ses débuts par le Parti communiste. La première étude importante qui



Un « univers magique obsédant, étrange et cependant communicable » Clara Malraux.

lui est consacrée paraît ainsi dans *Les Lettres françaises*, en 1946. Il semble donc avoir été un temps un « compagnon de route » du parti, avant de prendre très violemment position contre la doctrine du réalisme socialiste. A trente-trois ans, Atlan est un artiste comblé. Il signe un contrat avec Aimé Maeght et entre dans un panthéon où gravitent Matisse, Braque, Bonnard, Miro... Il illustre le tome de Kafka *Description d'un combat*. Le sien continue. Espace de liberté, l'abstraction qui commence à triompher lui devient pesante : « Nous sommes quelques-uns que

l'on désigne comme peintres abstraits, mais qui réduisons qu'on ne vienne, en faisant la théorie de cet art, nous prêter un nouveau dogmatisme. » Un temps proche du mouvement Cobra, il n'y adhère cependant pas, comme le précise Ragon : « Artiste fondamentalement marginal, l'idée ne lui serait jamais venue de s'enrôler dans quelque groupe artistique que ce fût. Jamais Atlan ne considéra les Cobra autrement que comme de jeunes artistes sympathiques, dont il se savait l'aîné, déjà prestigieux, touché, flatté sans doute par l'admiration sincère qu'ils lui témoignaient. » Marginal, tout

est là. Atlan, sa vie durant, a suivi son chemin, n'hésitant pas à rompre avec Maeght le contrat devenu trop pesant. Il aimait à citer un proverbe berbère : « Quand les sauterelles arrivent, il vaut mieux planter sa terre ailleurs », auquel il ajoutait : « et la mode, en peinture, fait bien plus de ravage que les sauterelles ». Le catalogue raisonné établi par Jacques Polier arrive à point pour rappeler qu'au milieu de tant d'innocentes Atlan était un colosse, et qu'une rétrospective de son œuvre serait aujourd'hui la bienvenue.

Harry Bellet

L'art du livre

Suite de la page 1

Entre les illustrations, il y a un texte, et dans ce texte des affirmations foudroyantes, du genre « la Révolution a inventé l'histoire » ou « Dieu est mort » ne signifie pas que Dieu n'existe pas, comme le proclament les « voyous publics », ainsi que les nomme Heidegger. La seconde moitié du livre est moins vibrante et s'achève sur des repères chronologiques et biographiques. Il était temps.

Comment, face à la puissance du système, conserver quelque liberté d'initiative ? Flammariion a choisi la stratégie de l'imprévu. Tout en sacrifiant comme il convenait aux rituels du moment, la maison d'autorité deux extravagances. Ce sont deux catalogues certes, mais l'un traite de Petrus Christus (3) et l'autre de Léon Spilliaert (4). Sur le premier, admirable peintre brugeois actif dans le second tiers du XV^e siècle, il n'existait pas de monographie. La Metropolitan lui avait consacré une exposition au printemps 1994, l'occasion était belle de rendre enfin un hommage digne de lui à l'auteur du *Portrait d'un chapeau* et du *Portrait d'une jeune femme à la coiffure de velours noir*, au manteau bordé d'hermine et au sourire retenu. Si éloquentes soient ces compositions religieuses, il ne saurait, en la matière, se mesurer à Van Eyck et à Van der Weyden, faute peut-être d'un sentiment du tragique assez puissant. Mais, dans le portrait,

dans la représentation faussement neutre des apparences, il excelle. C'est à peine s'il lui faut le secours d'un symbole — une mouche — pour que l'image du père chartré à la robe blanche, au regard attentif jusqu'à l'inquiétude suggère le passage du temps. Il suffit de la lueur qui rougeole derrière sa nuque et du détail des tempes, où l'ossature se distingue sous la chair et la peau. Quant au *Saint Eloi* de la collection Lehman, il faudrait des pages pour décrire cet atelier d'orfèvre, image de la prospérité bourgeoise, du culte de la richesse et du luxe — et des vices que ces plaisirs entraînent, vanité, cupidité, mensonge. La ville se reflète dans un miroir délicieusement ovale. Mais son verre taché se fendille, signe de mauvais augure. Décidément, Petrus Christus méritait mieux qu'un second rôle dans la chronique des Flandres.

Pour Léon Spilliaert, citoyen d'Ostende, la résurrection est moins convaincante. Sa ville natale l'honore d'une rétrospective, qui ira à l'été à La Haye, mais n'aura pas la moindre hale française. Depuis quelque temps, ce symboliste singulier, fort isolé en son temps et fort peu soucieux de sa réputation, bénéficie d'un regain de curiosité. Ses autoportraits dramatiques ont été montrés à Montréal et à Venise. Des paysages ténébreux ont figuré à Paris dans l'exposition *By Night*. Sur la foi de ces œuvres, il semblait que Spilliaert méritait une étude complète. Le catalogue contraind à modérer un enthousiasme si généreux. S'il n'y manque ni les autoportraits les plus bafards et chlorotiques, si de rares natures-mortes surprennent

par leurs cadrages paradoxaux et leur absolu mutisme de choses mortes abandonnées dans des chambres funèbres, matines, vues d'Ostende et d'allégories ultrasymbolistes révèlent un continuisme des nabis que menace la platitude. Il s'applique, il aspire à une beauté propre et nette, terriblement fastidieuse. Il n'empêche : avoir publié un ouvrage sur Spilliaert est un acte de résistance presque héroïque contre la tyrannie de la banalité.

L'autre manière de tenir tête, c'est évidemment de s'affranchir de la loi des expositions et de décider, envers et contre toute mode, de faire tel livre sur tel sujet parce que le sujet importe et que l'auteur est là, évidemment compétent. Le meilleur exemple en la matière — et presque le seul — se nomme Giotto. Dans leur collection en titre baedekérienne, « Les Phares », réunion déconcertante de travaux très réussis — le *Manet d'Edo Darragon* — on trouve convenus — un livre en particulier — les éditions Citadelles et Mazenod ont confié à l'historien d'art italien Francesco Flores d'Arcais le soin de composer une monographie qui tienne compte des recherches et des campagnes de restauration les plus récentes (5). Se fondant sur ces données et sur une connaissance très attentive de l'histoire politique et sociale, de l'iconographie chrétienne et des détails matériels de l'exécution, l'auteur a rempli son projet : elle signe une somme gigantesque, admirablement illustrée de surcroît à grand renfort de dépliant panoramiques et de doubles pages. Si elle ne renouvelle pas l'interprétation des cycles d'Assise et de Padoue — mais le peut-on encore ? —, du moins rend-elle au père de la peinture un admirable hommage.

(3) Petrus Christus, de Maryam Altmann et Maximilian Martens, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cécile Krings et Catherine Warnant, Flammarion, 232 p., 210 ill., 420 F.
(4) Spilliaert, d'Anne Adrienne-Panier et Norbert Hostyn, Flammarion, 232 p., 220 ill., 200 F.
(5) Giotto, de Francesco Flores d'Arcais, traduit de l'italien par Paul Alexandre, éd. Citadelles et Mazenod 384 p., 209 ill., 880 F jusqu'au 30 juin, 1 100 F ensuite.

Philippe Dagen

Les racines de l'Amérique

Révisée, la volumineuse monographie de José Alcina Franch consacrée à l'art précolombien demeure par trop lacunaire

L'ART PRÉCOLOMBIEN
de José Alcina Franch.
Ed. Citadelles et Mazenod,
620 p., 950 F

Dans le domaine des livres d'art, les « Mazenod » ont une place à part. Ces épaisses monographies consacrées à une civilisation sont considérées comme des monuments. Par la taille et le poids des volumes (leur prix aussi), par la qualité de l'iconographie et son abondance, le sérieux des textes et la notoriété des auteurs. Mais les monuments ne sont pas à l'abri des atteintes du temps. Même dans le domaine de l'histoire de l'art, les révisions sont parfois nécessaires. Récemment, l'éditeur *L'art précolombien* de José Alcina Franch, publié en 1978 ?

Le parti pris de l'auteur, professeur émérite des universités de Madrid, Séville et Valence, reste inchangé. Il nous livre une série d'exposés très nourris sur les grandes aires culturelles « historiques » du continent américain, en privilégiant la chronologie. L'apparition dans l'ouvrage des différentes civilisations est donc fonction de l'évolution de ces sociétés, qui passent, en quelque trois ou quatre mille ans, du stade de la cueillette et de la chasse à celui des grands empires centralisés. Après les Olmèques, qui émergent vers l'an 1500 avant notre ère du côté du golfe du Mexique — on connaît les énormes visages humains monolithiques qu'ils ont laissés et moins les délicates statuettes féminines (effigies de la Terre mère ?) —, José Alcina Franch nous emmène vers la cordillère des Andes — côté Pérou — sur les traces de la civilisation Chavin, à peu près contemporaine des Olmèques.

Il analyse ensuite les civilisations dites « classiques ». Dans l'hémisphère Nord, sur les hauts plateaux mexicains, celles des Zapotèques de Monte Alban ou de la vallée d'Oaxaca (500 av. J.-

C-750 ap. J.-C.) et de Teotihuacan (200 av. J.-C.-700 ap. J.-C.), qui déroulent ses immenses pyramides à degrés au nord de Mexico. Plus au sud, les terres chaudes du Yucatan verront éclore les splendeurs mayas en deux épisodes (ancien empire, 400-900 et nouvel empire, 1000-1400). Du côté de la cordillère des Andes, ce classicisme est représenté par les civilisations Mochica et Nazca, avec leurs personnages stylisés et un goût prononcé pour les formes géométriques. Ceux que José Alcina Franch nomme les post-classiques sont représentés dans l'hémisphère Nord par les Tolèques et les Mixtèques et dans la cordillère andine par la civilisation de Chinchi. Ils seront respectivement supplantés vers la fin du XIII^e siècle par les deux empires qui auront à affronter les Occidentaux, celui des Aztèques et celui des Incas. Leur existence va être brutalement brisée à la suite de cette confrontation, au début du XVI^e siècle.

ABSENCE

Ces civilisations sont étudiées à la lumière de l'anthropologie, « ce qui donne l'art d'une critique exclusivement esthétique ou historique et l'englobe dans une interprétation à caractère plus social », nous dit l'auteur. Les ajouts de la présente édition font effectivement état des analyses les plus récentes dans le domaine des symboles mythico-religieux, politiques et linguistiques, fortement liées à l'utilisation de ces méthodes anthropologiques. Mais si, dans un chapitre entièrement nouveau, sont pointées les recherches effectuées ces dernières années, en particulier dans le domaine de l'archéologie, José Alcina Franch avoue ne pas avoir abordé « des centaines d'arts et de cultures de vastes régions de ce continent, comme les Etats-Unis ou le Canada, le Venezuela, ou le Brésil, ou l'immense cône Sud ». Aucune mention n'est faite (sauf en passant) des civilisations caribes — les Taïnos en particulier. Rien

sur celles de la côte Pacifique, dont Claude Lévi-Strauss a depuis longtemps souligné l'intérêt. Rien sur les Chacos du Nouveau-Mexique ou sur l'aire Inuit ; rien sur les Hopewell des Woodlands, sinon pour signaler les travaux archéologiques de Jefferson à la fin du XVIII^e siècle. Or l'étude et la connaissance de ces cultures ont notablement progressé depuis la première édition du volume. Ces lacunes — revendiquées — sont d'autant plus regrettables que l'auteur déplore le manque d'intérêt longtemps rencontré en Europe par ces arts trop éloignés des canons occidentaux. L'auteur ne retient pourtant que les civilisations « ossifiées », oubliant les « primitives américaines ». Une approche élargie de l'ensemble des civilisations amérindiennes aurait peut-être permis de donner une vision vraiment nouvelle du continent.

Emmanuel de Roox

SOUSCRIPTION EXCEPTIONNELLE
51 % de Réduction

LIBRE DES ACTES DU CONGRES INTERNATIONAL SUR LA MAÎTRISE DES DEPENDANCES DE SANTÉ EN EUROPE ET EN AMERIQUE DU NORD

ETUDE COMPARATIVE DE SIX PAYS: ETATS-UNIS, GRANDE-BRETAGNE, CANADA, FRANCE, ALLEMAGNE, ITALIE

RENNES, 6 et 7 juillet 1995

Préface de PIERRE JOXE
Président de la Cour des Comptes,
Ancien Ministre

Introduction par PASCAL BEAU
Directeur d'Espace Social Européen

Publié sous l'égide de l'Université de Rennes 1 de l'Ecole Nationale de la Santé Publique de Rennes par le Laboratoire de Droit Public.

A paraître : 350 pages, sortie le 31 mai 1996
pour 69F + 25F de frais de port
à L.C.F. éditions, 16 Passage des Grèves
33006 BORDEAUX Cedex

ART ET LITTÉRATURE
120 Bd du Montparnasse
43 20 63 70 - 75014 Paris

vous invite à rencontrer

WILLY RONIS
DIDIER DAENINCKX

pour la dédicace de leur ouvrage

"A nous la vie"
(Editions HOEBECKE)

Mercredi 15 mai de 18h à 20h

Commandez
vos livres
par Minitel

36 15 LEMONDE

Inventaires pour aujourd'hui

Comment s'y reconnaître dans l'art contemporain, parmi tant de tendances et de doctrines ? Deux ouvrages à vocation pédagogique s'efforcent de procéder à des inventaires.

PETIT DICTIONNAIRE DES ARTISTES CONTEMPORAINS
de Pascale Le Thorel-Daviot
Bordas, 288 p., 455 ill., 198 F.

ART CONTEMPORAIN EN FRANCE
textes de Jean-Louis Andral et Alain Cuffe
avant-propos d'Yves Mabin
Ministère des affaires étrangères, 182 p., 50 F.

Le siècle finit et le besoin de le raconter grandit à mesure que la fin approche. Quoi de mieux qu'un tel moment pour composer une chronique séculaire ? Le besoin est d'autant plus intense que les dernières décennies ont été prodigieuses de mouvements artistiques contradictoires. Il faut donc, avant toute autre entreprise plus analytique, établir des inventaires, avec la terrible question de l'exhaustivité que doivent affronter leurs auteurs.

Dès le titre de son ouvrage, Pascale Le Thorel-Daviot veut se prémunir contre tout reproche de cet ordre. D'un « petit dictionnaire », on ne saurait attendre la prolixité infinie qui fait la gloire des encyclopédies ou des « grands » dictionnaires. Seconde précaution : la préface avertit que par « artistes contemporains » il faut entendre ici les artistes nés après 1900. Ce décret débarrasse l'auteur du soin de rédiger les notices Picasso, Beckmann ou Duchamp. Elle a pensé devoir cependant consentir des exceptions pour Ernst - né en 1891 - ou Masson - né en 1896. Le surréalisme serait-il plus « contemporain » que le cubisme et dada ? Si telle est l'idée sous-entendue, il ne serait pas mauvais de la justifier.

Tel qu'il a été compilé, ce dictionnaire comprend 455 notices, toutes composées d'une image, d'une courte biographie, d'une

présentation de l'œuvre en quelques phrases, d'une citation de l'artiste jugée caractéristique et d'une brève bibliographie. Ce système est excellent et les citations, bien choisies, donnent à l'ensemble un dynamisme dont ce genre d'exercice n'est pas coutumier. On avait oublié que Nam June Paik a déclaré un jour : « Je suis un homme pauvre, issu d'un pays pauvre, je dois divertir à chaque instant. » Il faudrait traduire aussi l'opinion de James Rosenquist : « La peinture n'est pas quelque chose que l'on peut produire comme on produit des objets à la chaîne, contrairement à ce que semblent penser certains. » Des générations de professeurs trouveront dans cette anthologie des dizaines de sujets de dissertation.

MORLEY, REINHARDT.

Us en conseilleront la consultation à titre d'étude, parce que les notices se veulent claires, précises et synthétiques, parce que les images ont été choisies pour leur valeur emblématique et parce que cet inventaire accueille les courants les plus contradictoires et s'intéresse avec autant de soin à Malcolm Morley qu'à Reinhardt, à Manet et à Jean-Pierre Pincemin qu'à Martin Puryear. Les 455 énoncés ont été après consultation d'une vingtaine de conservateurs, critiques et historiens d'art de bon niveau national. Les parts pris des uns ont été compensées par les certitudes des autres, de sorte que, par un système de pondération statistique, l'auteur a obtenu une sélection convenablement hétérogène et équilibrée, dans laquelle aucun mouvement ne prend véritablement l'ascendant sur ses adversaires. Peintres, sculpteurs, artistes vidéo et « installationnistes » se partagent également les pages. Sans doute faut-il déplorer des absences fâcheuses - Vincent Blouët ou Lydia Dona, pour citer deux exemples antithé-

tiques - et des présences probablement inutiles, mais le résultat demeure assez juste. Seule objection sérieuse : les photographes sont réduits à rien, comme si Richard Avedon ou Nan Goldin étaient moins des artistes que les vidéastes Bill Viola et Gary Hill. Une seconde édition devra corriger cette lacune incompréhensible.

Un mérite, à l'inverse : on ne trouve ici trace ni de galloccanisme ni, danger aussi sérieux, du dédain de l'art français, si répandu aujourd'hui. Et un autre avantage : ce dictionnaire se risque à nommer ceux qui, parmi les artistes nés autour de 1960, seraient dès maintenant assurés de demeurer dans l'histoire. A demi-mot, des préférences s'avouent, du côté de la peinture plutôt que du côté de l'installation. Un exercice distrayant consisterait donc à comparer la liste des « jeunes » ainsi réunis à celle qu'avance L'Art contemporain en France, ainsi que publication des Affaires étrangères qui se compose de deux essais introductifs et d'une bibliographie par artiste. Le propos annoncé est de réunir « une liste d'ouvrages publiés en français et qui devraient être disponibles dans toutes les bibliothèques de nos établissements culturels à l'étranger, mais aussi des universités et des musées étrangers spécialisés en art moderne ou contemporain ». Le dessin est ambitieux, la mission assurément nécessaire.

Dans leurs textes généraux, Jean-Louis Andral et Alain Cuffe s'en tiennent à la plus scrupuleuse neutralité et se gardent de choisir trop ostensiblement un parti critique. Tout au plus soupçonne-t-on Cuffe de ne pas adhérer sans réserve à « la vision progressiste de l'histoire », autrement dit à l'académisation de l'avant-gardisme dans un formalisme autiste.

Reste la liste des livres à

connaître, c'est-à-dire la liste des artistes dignes d'intérêt. Pour les morts, fort peu de désaccords entre cet inventaire et le Petit Dictionnaire. Chacun sait que, sans négliger les abstraits des années 50 et leurs héritiers, il faut rendre hommage à Jean Hélion, à Etienne Martin et à Gasparowski. Ainsi se constitue un socle commun, qui sans doute ne se modifiera plus que par nuances. Autre dénominateur commun : le quatuor des peintres français Rayss, Rouan, Garouste et Alberola, qui, en dépit de leurs différences profondes, sont réunis désormais de façon presque obligée dans les salles de musée et dans les livres.

« RACCOURCIS »

Les antagonismes ne se révèlent qu'à propos de ceux qui sont nés voilà trente ou quarante ans. Fabrice Hybert ou Marc Desgrandchamps ? Jean-Michel Othoniel ou Yan Pei Ming ? Il faut se prononcer. Les premiers cités tiennent pour la mise en scène de bricolages néo-dadaïstes et postconceptionnels, avec objets trouvés, citations et dérision. Les seconds font des tableaux. Ils ont la faveur de Pascale Le Thorel-Daviot, mais l'art contemporain en France les ignore, alors qu'il énumère pieusement les catalogues consacrés à Hybert, Othoniel et Sorin. Il est vrai qu'une note liminaire implore le lecteur de « pardonner les inévitables raccourcis et omissions », inévitables, en raison de la « relativité du présent ». La formule est charmante. Il semble néanmoins que ladite « relativité » ne soit qu'une excuse facile et le déguisement sous lequel se dissimulent des opinions fermes et arrêtées. On ne s'en inquiéterait pas outre mesure si l'ouvrage n'émanait d'un ministère et ne se parait donc de l'autorité qui sied à toute publication officielle.

Ph. D.

Célébration du quinzième centenaire du baptême de Clovis

Reims 496-1996

CLOVIS

Michel Rouche



Fayard

612 p.

12 p. d'illustrations en couleurs

160 F

Il faut plonger dans le Clovis de Michel Rouche. Une étude phénoménale. On en ressort cultivé et emballé par la force romanesque de nos origines.

Yves Stavridès, L'Express

L'érudition modèle et scrupuleuse de Michel Rouche.

Philippe-Jean Catinchi, Le Monde

Cette somme ne traite pas seulement de Clovis. Elle resitue les Francs dans l'histoire. Des Huns aux Romains en passant par les Goths, Michel Rouche campe un Clovis savant et passionnant.

Anne Muratori-Philip, Le Figaro

Très exhaustif, ce livre est une référence.

Christian Makarian, Le Point

Fayard

Balthus, histoire et légende

Le peintre se dérobe, parle peu et cultive l'énigme. Claude Roy a tenté son portrait. L'exercice est périlleux

BALTHUS
de Claude Roy
Gallimard, 272 p., 321 ill., 450 F jusqu'au 31 août, 360 F ensuite.

D'un peintre qui répond aux questionnaires « Je n'aime pas parler de ma peinture parce que parler peinture pour moi, c'est (...) essayer d'exprimer très mal, avec des mots, ce que j'ai dit beaucoup mieux avec ma peinture », d'un érudit qui cultive le mystère et sa réputation d'expert paradoxal, il ne peut être commode d'écrire la vie ou un portrait. Confiant dans l'amitié qui le lie à Balthus, Claude Roy s'y est cependant essayé. Fort des quelques récits et anecdotes inédits qu'il a recueillis, il a tenté de reconstituer une biographie que Balthus aime à laisser incertaine, hors les rencontres des plus illustres de ses contemporains. A force de constance et d'indiscrétion habilement employée, il est parvenu à savoir un peu précisément ce que furent l'enfance de Balthus, Klossowski de Rola - celle d'un prodige qui étonnait Bonnard et Denis -, son adolescence, l'entre-deux-guerres de Balthus débutant - entre Derrain et surréalisme - et, des décennies plus tard, les années les plus publiques, passées à régenter et restaurer l'Académie de France à Rome. Ces progrès dans la connaissance historique sont d'autant moins négligeables que le récit s'accompagne de la révélation de toutes les collections privées. Il n'en demeure pas moins des périodes ténébreuses, que quelques allusions - les seules que Balthus a consenties - ne suffisent pas à éclairer.

Avec moins de difficultés, Claude Roy dispose dans un ordre logique les éléments d'une esthétique balthusienne qui demande références et vérifications au Quattrocento et à la Chine, à Courbet et à Breughel. « Tous ont en commun, dit aujourd'hui le

peintre, la même conception, la conception chinoise de la peinture, qui ne tend pas à la représentation des choses mais à l'identification (...) ». Ces déclarations, la biographie s'efforce d'en vérifier la pertinence dans les tableaux et il y parvient quand il s'attache aux grands paysages du Morvan et d'Italie, aux nus des années 60 et aux dessins. Les premières œuvres trahissent d'autres influences variées et datées, cubisme tempéré de Roger de la Fresnaye pour La Caserne et sécheresse ironique de Courmes pour Alice, jeune fille de 1933 qui se peigne debout, l'air égaré, la robe roulée sur les hanches et retroussée très haut. La présence de Picasso se reconnaît à une certaine manière de peindre les visages comme s'ils étaient de pierre et d'accentuer arêtes, paupières et saillies des lèvres. D'autres noms viennent à l'esprit, du Douanier Rousseau au Dix de la Nouvelle Objectivité - autant d'hypothèses que le peintre refuserait.

Sera-t-il plus satisfait de se trouver placé à l'enseigne du « beau métier » ? Roy, se réclamant de Lévi-Strauss, regrette que se perde « le savoir artisanal hérité des vieux maîtres », dont Balthus serait l'un des seuls au XX^e siècle à préserver l'essentiel. L'éloge surprend, adressé à un artiste qui ne déteste pas les archaïsmes d'un dessin par triangulations et s'inspire à l'occasion des estampes japonaises pour opposer des surfaces de couleurs simplement découpées. A trop thier son héros du côté de la nostalgie des musées, à trop célébrer sa dévotion et son amour des compositions savantes, Claude Roy ferait oublier l'auteur de La Leçon de guitare et de La Toilette de Cathy, le contemporain de Bataille et de Belmer. Or il se pourrait que ce Balthus incongru, licencieux, pornographique quelquefois, l'histoire le préfère au virtuose qu'il est devenu plus tard.

Ph. D.

Peintures

● **PEINTURE MODERNE ET TRADITION ROMANTIQUE DU NORD**, de Robert Rosenblum

En dépit de sa notoriété aux Etats-Unis, cet essai a attendu vingt ans une traduction française. La généalogie esthétique qu'il décrit, de Friedrich et Blake à Newman et Rothko en passant par Van Gogh et Kandinsky, serait celle de l'aspiration au sublime et de l'effusion mystique. Paysages ouverts sur l'infini de la mer et des cieux, nocturnes et symboles religieux font l'essentiel d'une iconographie dont Rosenblum suit l'évolution du début du XIX^e siècle jusqu'à l'expressionnisme abstrait. Nodé contre Sud, protestantisme contre catholicisme, Balthus court Méditerranée, Berlin contre Paris : le jeu des contrastes s'en fait pesant, au risque de tomber dans la facilité d'un système binaire qui exclut nuances et pensée de l'histoire. De telles synthèses, fondées sur une belle idée générale, si séduisantes soient-elles d'abord, incitent en effet leur auteur à faire entrer, de force au besoin, œuvres et artistes dans les catégories qu'il a créées (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Dominique Le Bourg, Hazan, 248 p., 314 ill., 190 F).

● **LA PEINTURE MONOCHROME, HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE D'UN GENRE**, de Derys Riout

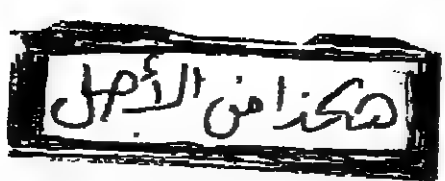
Pour dire tout sur le monochrome, qui semble ne rien dire, Riout a divisé son ouvrage en trois parties qui se juxtaposent plus qu'elles ne s'articulent. La première, historique et esthétique à la fois, récapitule les premières apparitions de toiles couvertes d'une seule couleur - on apparemment couvertes d'une seule couleur. Dans cette galerie des fondateurs, Malevitch - comme il se doit - occupe la place du père et, après lui viennent les abstraits américains des années 50 et Klein, adroitement présentés. Le second tiers, historique et critique, tente un panorama du monochrome au temps de son succès. La dernière partie, moins attendue, dans laquelle l'auteur tente une archéologie du monochrome, est cependant la plus remarquable (éd. Jacqueline Chambon, 320 p., 150 F).

● **OBSSESSIONS ET PERVERSIONS DANS LA LITTÉRATURE ET LES DEVEURES À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE**, de Séverine Jouve

A l'origine de cet essai, une idée juste : dans la période symboliste, une analogie s'établit entre écriture et décor. Le style « artiste » des Goncourt se réalise dans l'aménagement d'une demeure devenue tout entière cabinet de collection et théâtre privé pour d'interminables cabotinages. Le des Essences de Huysmans pousse le système jusqu'à la monomanie et ne sort plus du temple qu'il s'est à lui-même dédié. Car dehors, qu'y a-t-il ? Des humains, du mouvement, du bruit, du danger peut-être. En rassemblant et analysant romans et souvenirs, correspondances et réflexions de médecins, en glissant de Baudelaire jusqu'à Montesquieu et Loti - vraie décadence, celle-ci -, Séverine Jouve a composé un excellent essai d'histoire du goût (éd. Herman, 284 p., 90 F).

● **SAINTE-CÉCILE D'ALBI, PEINTURES**, texte de Jean-Louis Biget, photographies de Michel Escoubiac

Dans la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi, colossal bâtiment de briques entrepris en 1277, sur une superficie non moins démesurée - vingt mille mètres carrés -, des peintures, dans les premières décennies du XIV^e siècle, ont déployé des cycles décoratifs d'une abondance et d'une complexité remarquables. A cet ensemble, il fallait un inventaire descriptif et analytique digne de lui. Un médiéviste et un photographe se sont donc mis au travail, et leurs recherches ont produit un ouvrage exemplaire de clarté et de précision. Chaque motif du Jugement dernier et du paradis a été étudié, chaque figure identifiée, Sybille persique ou allégorie de la Tempérance, effigie de Louis d'Anjou ou assemblée des Vierges folles et sages. Quelle satisfaction à toutes les fresques des églises de France étaient traitées avec autant de science ! (Préface de Jean Favier, éd. Odyssee, 228 p.)



L'ÉDITION FRANÇAISE

Une manifestation d'intérêt national à Bogota

La France est cette année l'invitée d'honneur de la grande manifestation colombienne. Une occasion de s'ouvrir davantage au marché latino-américain

● Du nouveau chez Desclee. Les Éditions Desclee de Brouwer lancent « Midrash », une nouvelle collection dirigée par le psychanalyste Gérard Haddad, mêlant les grands classiques du judaïsme et les essais sur différentes questions d'actualité liées à la culture juive. Les deux premiers sont *L'Enfant illégitime*, « sources talmudiques de la psychanalyse », de Gérard Haddad, et *Questions ou Judaïsme*, des entretiens d'Elisabeth Weber avec Emmanuel Levinas, Jacques Derrida, Pierre Vidal-Naquet, Jean-François Lyotard, Léon Poliakov, Rita Thalman et Luc Rosenzweig.

● Prix Méditerranée. Le prix Méditerranée a été décerné à Hector Bianciotti pour son récit *Le Pas si lent de l'amour* (Grasset), et le prix Méditerranée étranger à l'écrivain turc Yashar Kemal pour *La Voix du sang* (Gallimard) - les deux lauréats recevront leur prix à Perpignan, samedi 15 juin. Le prix Méditerranée des lycéens à Jean Joubert pour *Une embellie* (Actes Sud); le prix Vaugelas à Gérard Antoine pour l'ensemble de son œuvre; le premier prix littéraire des Étudiants à Alain Gheerbrant pour *La Transversale* (Actes Sud); le prix Grand Cru à Robert de Goulaire pour *Le Livre des vins rares ou disparus* (Bartillat).

● Kadaré à l'Institut. L'écrivain albanais Ismail Kadaré a été élu, lundi 6 mai, membre associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques, au fauteuil du philosophe Karl Popper.

● Noësis, un éditeur centré sur l'histoire. Une nouvelle maison d'édition à dominante historique baptisée Noësis vient de voir le jour. Ses responsables comptent publier deux livres par an, lesquels seront diffusés et distribués par le CDE et la Sodia, filiales de Gallimard. L'objectif est de faire paraître des « ouvrages de référence, accessibles à un large public ». Les deux premières publications sont une *Histoire de la contraception*, par Angus McLaren, professeur d'histoire à l'université de Victoria, au Canada, et *Les Trois Communismes de Marx*, par Francis Kaplan, professeur émérite de philosophie à l'université de Tours.

Rectification
Nouvel éditeur général des éditions J'ai lu, Frédéric Morel succède à Jacques Goupil et non à Jacques Sadoul, comme nous l'avons indiqué par erreur. Celui-ci reste directeur littéraire de J'ai lu. Le numéro de téléphone du festival « Le 18^e : tout un poème » est le 42-54-25-78. D'autre part, le colloque sur « Shoaib, mémoire et écriture : Primo Lévi et le dialogue des savoirs » aura lieu, à Nancy, le 11 mai et non le 7, comme nous l'avons annoncé. Une erreur a rendu incompréhensible la dernière phrase de la chronique de Philippe Simonnot (« Le Monde des livres » du 26 avril). Il fallait lire : « Alors, pourquoi tant de hargne ? »

Les douaniers colombiens n'en sont toujours pas revenus : 12 000 livres, une chouette empaillée, une maquette de la fusée Ariane, des CD-ROM et des tonnes de beurre des Charentes ont - entre autres choses tout aussi incongrues et disparates - débarqué cette semaine à Bogota (2 600 mètres d'altitude), la capitale de la Colombie. Une centaine d'intellectuels français - chefs cuisiniers compris - accompagnent ces colis : la France est le pays invité d'honneur de la Foire internationale du livre de Bogota, qui se tient du 8 au 20 mai. « Cela faisait douze ans - la France était alors l'invitée d'honneur de la Foire du livre de Francfort - qu'il n'y avait pas eu d'échange une mobilisation de cette ampleur, notamment des pouvoirs publics, autour du livre », affirme Serge Eyrolles, président du syndicat national de l'édition, fraîchement arrivé.

Depuis la création de la Foire du livre de Bogota, il y a neuf ans, c'est la première fois qu'un pays non latino-américain et non hispanophone est l'invité d'honneur de cette manifestation considérée comme l'une des plus importantes de la région, à côté des foires de Buenos Aires (Argentine) et de Guadalajara (Mexique). Plus d'un demi-million de visiteurs viennent chaque année arpenter les 50 000 mètres carrés réservés au livre dans le centre d'exposition de Bogota Corseras.

Pour les Colombiens, l'événement revêt une grande importance culturelle et éducative. Il a même été déclaré « d'intérêt national » par le gouvernement précédent

dans le cadre de la dernière loi sur le livre qui cherche à développer l'industrie éditoriale et à promouvoir l'accès à la lecture. Le public a l'occasion de voir des livres du monde entier, d'en acheter - ce qui n'est pas toujours facile en Colombie étant donné la pauvreté du réseau de librairies -, de rencontrer des auteurs et des éditeurs et d'assister à de nombreuses manifestations qui dépassent souvent largement le lieu d'exposition de la foire pour investir toute la capitale à travers les musées, les bibliothèques et les universités. Un pavillon entier est aussi réservé aux enfants et aux adolescents. « Tous les ans, pendant deux semaines, on est traité comme des rois, et ce n'est pas si fréquent pour un écrivain », avoue avec délectation l'auteur colombien German Espinosa dont le roman *La Cortagosa* vient d'être traduit aux Éditions La Différence (« Le Monde des livres » du 19 janvier).

LIEU D'ÉCHANGES
Professionnellement, la Foire du livre de Bogota est surtout un lieu de rencontres, les ventes et les achats de droits d'auteur se négociant principalement à la foire mexicaine de Guadalajara. Mais la Colombie est devenue au fil des ans, et notamment à la suite des crises mexicaine et argentine, un des principaux centres éditoriaux d'Amérique du Sud (en 20 ans, la production de livres a été multipliée par vingt). Grâce à une industrie graphique performante, le pays est le premier exportateur de livres du continent sud-américain. C'est aussi le premier fabricant mondial de livres animés (60 % de

la production mondiale), qui, face à la concurrence asiatique, continue de bénéficier d'une longue expérience en la matière.

De manière générale, la qualité des livres colombiens - impression, photos, couvertures - notamment dans le domaine du livre d'art, est reconnue par le milieu professionnel. Une des principales maisons d'édition d'Amérique latine est aujourd'hui colombienne : les Éditions Norma, qui appartiennent au groupe Carvajal - leader en industrie graphique et production de livres animés -, ont développé depuis cinq ans, en plus des départements de livres scolaires, de livres de références, de livres d'administration et de livres de jeunesse, une section « littérature et essais » d'un rare dynamisme. Elles viennent aussi de créer un département multimédia. Ce sont elles qui publient et diffusent dans les pays andins le dernier livre de Gabriel García Márquez, *Noticia de un suceso*, qui sera lancé à 200 000 exemplaires lors de la Foire du livre.

Pour la France, l'intérêt de cette foire est double. Elle peut permettre de relancer la vente de livres français dans un pays qui a été un peu délaissé : vendre 12 000 livres en langue française en trois semaines dans un pays non francophone, même si les francophiles sont nombreux chez les élites, est une gageure. Aussi, les exposants français ont décidé d'offrir au public un véritable parcours didactique. « Il s'agit d'amener les gens au livre en utilisant celui-ci comme un objet vivant », explique Xavier d'Arthays, commissaire général de l'exposition française.

Pour cela sont montées, sur environ 3 000 mètres carrés, entre des espaces de librairies, les reproductions immenses du livre d'enluminures des frères Limbourg, *Les Très Riches Heures du duc de Berry*, une exposition du Musée d'histoire naturelle sur la naissance du monde - d'où les animaux empaillés -, des décors de tables d'écrivain (M^{me} de Sévigné, Proust, etc.) et deux sculptures - d'un Colombien, Edgar Negret, et d'une Française, Federica Matta - inspirées des mythologies de la Création.

«LATINONET»

Un pavillon entier est réservé à la démonstration du multimédia et à un café Internet (Latinonet). Et comme l'exposition est placée sous le titre alléchant « Les saveurs du savoir », il y a aussi un restaurant-bistro parisien (ce qui explique le bœuf des Charentes, entre autres produits du terroir) tenu par le lycée hôtelier de La Rochelle, et de nombreux dîners organisés sous l'égide de grands chefs. Du point de vue éditorial, il s'agit aussi pour la France, et c'est sans doute le plus important, de profiter de l'occasion pour établir des relations directes avec les éditeurs colombiens ou latino-américains dans le domaine des ventes de droits et de la traduction. L'espagnol est la principale langue de cession de droits de livres français et, jusqu'à il y a peu, les éditeurs français cédaient leurs droits mondiaux à l'Espagne sans se soucier de la distribution. « Aujourd'hui, on divise les territoires. On cherche à savoir qui est distribué par qui », estime Claire Teuissen, des Éditions Calmann-Lévy, venue animer une table ronde sur ce sujet.

Certains livres, notamment en psychanalyse, ou dans l'ensemble des sciences humaines, intéressent par tradition plus l'Amérique latine que l'Espagne. « Économiquement, c'est un marché important qui a longtemps été occulté par l'Espagne », souligne le président du syndicat national de l'édition. Les problèmes de traduction devraient aussi être évoqués dans le même sens : les éditeurs colombiens cherchent aujourd'hui à réaliser leurs propres traductions, souvent différentes de l'« espagnol d'Espagne ». « La littérature anglosaxonne a largement supplanté la littérature française dans nos régions. Il faut souvent attendre très longtemps pour qu'un auteur français soit traduit ou distribué sur le continent », regrette Moïse Mélo, qui vient de traduire Daniel Pennac. Pour ce directeur du département de littérature et essais des Éditions Norma, la présence de la France à Bogota est une aubaine pour négocier car, « sinon, il n'y a que Francfort une fois par an, c'est peu ».

Les plus grands éditeurs français ne se sont pourtant pas déplacés pour l'occasion. Les auteurs, si : plus de cinquante écrivains, dont Jean Baudrillard, Alain Gheerbrant, Bertrand Visage, Emmanuel Bernheim, Jean-Claude Carrière, Olivier Rolin, Serge Pey, Jean-Pierre Luminet, Patrick Chambeau, impossible de les citer tous ici... Des spécialistes du droit, de la traduction, du multimédia se sont empressés de répondre à l'invitation. Gageons qu'ils seront reçus comme des rois par les Colombiens.

Anne Proenza

Le purgatoire de La Bruyère

Partenaire oublié de Jean de La Fontaine - on aurait pu célébrer l'an dernier les 350 ans de sa naissance -, Jean de La Bruyère ne fait guère d'ombre ces jours-ci à M^{me} de Sévigné, disparue moins d'un mois avant lui au printemps 1696. Aucune commémoration importante en vue d'ici la fin de l'année. On signifiera toutefois la reprise au Mans, le 28 mai, de l'adaptation scénique des *Caractères* créée par le Théâtre du Feu de Mont-de-Marsan.

On peut s'étonner de ce silence, qui ressemble à une malédiction posthume : sa mort à l'hôtel des Condé à Versailles, dans la nuit du 10 au 11 mai 1696, n'occupe que quelques lignes - chaleureuses mais brèves - dans les *Mémoires* de Saint-Simon : « Le public (...) perdit un homme illustre par son esprit, par son style et par la connaissance des hommes : je veux dire La Bruyère qui

mourut d'apoplexie à Versailles, après avoir surpassé Théophraste (...). C'était d'ailleurs un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant. Je l'avais assez connu pour le regretter, et les ouvrages que son âge et sa santé pouvaient faire espérer de lui. » Un parcours biographique discret, sinon obscur, et une œuvre inachevée - hormis les *Caractères* dont la neuvième édition parut en 1696 justement - dépeçée à contrecœur en anthologies et citations exemplaires, qui du mal à se remettre de l'usage pédagogique que lui assigna le Premier Empire.

Voilà qui semble avoir découragé les fâcheux des célébrations nationales, puisque à l'automne on n'attend guère qu'une exposition à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (« Les Parisiens de La Bruyère », du 4 octobre au 10 novembre) et un solide colloque en

Sorbonne (« La Bruyère. Le métier du moraliste » du 7 au 9 novembre). Avec une exposition « De La Bruyère aux moralistes d'aujourd'hui » au Centre culturel André-Malraux du Pecq (Vielles) du 7 au 26 octobre et un projet de spectacle, toujours dans les Yvelines, du Centre culturel Jean-Vilar de Marly-le-Roi, c'est presque tout. Et c'est bien peu au regard de la dette que reconnaissent envers lui Saint-Beuve, Flaubert, Proust ou Gide, qui confie dans son *Journal* se lever, en reprenant le moraliste, « de toutes les agitations, les tourments, les médiocrités et vaines convulsions de ce jour ». Sa prose magnétique, qui tisse des rapports subtils et serrés entre le style et les signes, recèle une force et une beauté mystérieuses dont on comprendrait mal que notre époque fasse l'économie. Manque-t-elle à ce point de caractère ?

Philippe-Jean Catinchi

A L'ÉTRANGER

Traducteurs de néo-hellénique à Delphes

Depuis plusieurs années, la Grèce fait connaître à l'étranger ses écrivains contemporains. « Notre langue est d'une portée limitée. Peu de gens la parlent. Il faut donc élargir notre public de lecteurs », déclarait le représentant du ministère de la culture de la République hellénique lors de l'ouverture du colloque sur la traduction en langues étrangères de la littérature néo-hellénique qui a eu lieu du 26 au 28 avril au Centre culturel européen de Delphes. Il réunissait des éditeurs, des auteurs, des traducteurs et des critiques représentant les cinq grandes langues de l'Europe (anglais, espagnol, italien, allemand, français).

Tout un programme a donc été mis sur pied par la Fondation culturelle grecque pour la promotion et la diffusion de la culture en dehors de ses frontières, notamment dans l'Union européenne, par des subventions à la traduction, par la création de chaires de langue néo-hellénique dans les universités étrangères pour former des traducteurs, par l'aide aux éditeurs. Ainsi, chez Actes Sud depuis 1991, en coédition avec l'Institut français d'Athènes, sous la direction de Catherine Velissaris, une quinzaine de titres ont paru dans la collection « Lettres grecques » ; chez Hatier, avec la Librairie Kauffmann d'Athènes, la collection « Confluences » compte une trentaine de titres ; quelques auteurs également au Seuil, une collection bientôt à L'Harmattan.

On a assisté à une intensification notable des traductions après les « Belles Étrangères » de 1990. Mais, à part les poètes nobélisés ou encore Cavafy, dont la présence domine le siècle, la poésie reste une terre inexplorée. C'est pourquoi un traducteur, Michel Volkovitch, et la librairie hellénique de Paris (Desnos, 14, rue Vandamme, 75014 Paris) ont créé, en 1995, les « Cahiers grecs », pour publier des poètes, d'élégants petits volumes bleus, bilingues, tirés à mille exemplaires. Huit volumes ont déjà paru.

Enfin, le Centre de la traduction littéraire (CLT), créé il y a une dizaine d'années à l'Institut français d'Athènes, s'attache au développement du dialogue franco-grec par la traduction de textes des deux littératures, créant un vivier de traducteurs. Il fait partie des dix collèges européens de traduction littéraire existant à l'heure actuelle, qui souvent reçoivent des traducteurs en résidence. Il a également publié un très utile *Guide des auteurs grecs en français* et des livres sur la Grèce (CLT, 31, rue Sina, 10680 Athènes).

ÉTATS-UNIS : DES POÈTES PAR MILLIERS

Le poète d'origine russe Joseph Brodsky, Prix Nobel de littérature en 1987, mort en janvier, avait prévu de faire du mois d'avril le premier mois national de la poésie aux États-Unis. La relève a été assurée : il y a eu beaucoup de lectures publiques organisées dans les librairies et les bibliothèques, les hôpitaux, les prisons, voire des bars ou des cafés. On ne peut pas vraiment parler de regain de la ferveur poétique, mais il se publie environ un millier de titres par an et les ventes sont en très légère augmentation.

SYLVIA PLATH EN ESPAGNOL, CORTAZAR EN ALLEMAND

Une partie des journaux de Sylvia Plath va être publiée par Alianza dans les jours qui viennent. Rédigés sur des cahiers ou des feuilles volantes, ils ont été en partie perdus (et en particulier celui qui l'a tenu jusqu'à sa mort), mais la majorité est conservée au Smith College (Massachusetts). Un cahier entier a été détruit par son ex-mari, Ted Hughes, parce qu'il ne voulait pas que leurs enfants puissent en prendre connaissance. C'est son éditeur, Frances McCullough, qui a effectué la sélection pour Alianza.

A Francfort, Suhrkamp Verlag publie *Die Autonauten auf der Kosmosbahn* (Les Autonaves de la cosmoroute, Gallimard), qui retrace les trente-trois jours passés, en 1982, sans sortir de l'autoroute de Paris à Marseille, en minibus Volkswagen par Julio Cortazar et Carol Dunlop. Il a plus de soixante ans ; elle a la quarantaine. Elle n'a plus que six mois à vivre et lui à peine deux ans. Et le livre, fait de rencontres, d'observations et d'amour, est charmant, plein d'esprit, d'intelligence.

Sommaire

LITTÉRATURES

Le Monde à peu près, de Jean Rouaud (p. II). Le Compagnon du dostoïevski, de John Saul (p. II). Séparation, de Jack Hodgins (p. II). Mort en lisière, de Margaret Atwood (p. II). La terre des morts est lointaine, de Sylvie Doizelet (p. II). Adieu aux fantômes, de Christa Wolf (p. III). Le Soukiversen contre le monde secondaire, de Borcho Strauss (p. III). Une erreur de la nature, de Christian Prigent (p. IV). À quoi bon encore des poètes ?, de Christian Prigent (p. IV). Philippe Sollers, de Pascal Louvier (p. IV). Je ne suis pas un poète d'eau douce, d'Alain Bosquet (p. IV). Le Ravin, de Gérard Marial Prinsau (p. IV).

ESSAIS

Sciences et langues de l'Europe, sous la direction de Roger Chartier et Pierre Cori (p. V). Comment la parole vient aux enfants, de Bénédicte de Boysson-Bardies (p. V). L'enfant aux deux langues, de Claude Hugé (p. V). La Grande Méprise, d'Olivier Biffaut et Laurent Mauduit (p. V).

MAI DU LIVRE D'ART

Atlan, de Jacques Polleri, Denise et Camille Atlan (p. VI). L'Art précolombien, de José Alcina Franch (p. VI). Petit dictionnaire des artistes contemporains, de Pascale Le Thorel-Daviet (p. VII). Balhaus, de Claude Roy (p. VII).

GAO XINGJIAN
LA MONTAGNE DE L'ÂME
1971 / 670 pages
l'aube
l'éditeur qui aime ses livres

ISAAC LEWENDEL
UN HIVER EN PROVENCE
169 F / 384 pages
l'aube
l'éditeur qui aime ses livres

AGENDA

● LES 10 ET 17 MAI, à Paris : dada. Le Centre culturel roumain célèbre le centenaire Tristan Tzara par un colloque et un spectacle. *Dadaïade*, de la compagnie Guillaume Cale, le 10 mai, et organise, le 17, un colloque international Lucian Blaga (1, rue de l'Exposition, 75007 Paris, tél. : 40-62-22-70).

● LE 12 MAI, à Paris : livres Juifs. Septième Journée du Livre juif sous l'égide du Mouvement juif libéral de France et de la Librairie Bibliophane, de 14 heures à 18 heures (11, rue Gaston-de-Cavaillès, 75015 Paris, tél. : 45-75-38-01).

● LE 13 MAI, à Paris : Les Canadiens. The Abbey Bookshop, la librairie canadienne de Paris, accueillera, autour d'un verre de café sucré au sirop d'érable, les écrivains canadiens des Belles Étrangères, de 16 heures à 17 h 30 (29, rue de la Parcheminerie, 75005 Paris, tél. : 46-33-16-24).

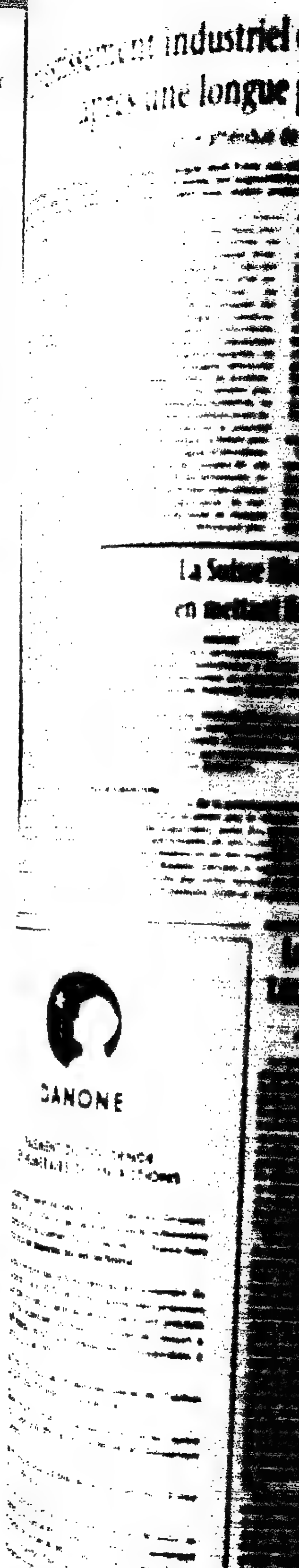
● LE 14 MAI, à Paris : Jérusalem. L'écrivain David Shabar, Prix Médicis étranger, animera une conférence sur le thème « 3000 ans à Jérusalem », à l'École normale israélite orientale (6 bis, rue Michel-Ange, 75016 Paris, rés. : 44-14-71-23).

● DU 14 AU 18 MAI, à Paris : poésie franco-anglaise. 19^e Festival franco-anglais de poésie, en collaboration avec l'Imaginaire irlandais, sur le thème « La parole et les langues » (Maison des écrivains, 53, rue de Verneuil, 75007 Paris, tél. : 40-09-94-19).

● DU 17 AU 19 MAI, à Soleure (Suisse) : Journées littéraires. Pour leur 18^e édition, les Journées littéraires de Soleure mettent l'accent sur la littérature sans frontières, sujet sur lequel des auteurs guadeloupéens, algériens, roumains, nigériens notamment, débattront. Remise du Prix Canada-Suisse à Nancy Huston, écrivain du Canada anglophone (Postfach 926, 4502 Solothurn, tél. : 065/22 44 11).

● LE 21 MAI, à Paris : philosophie. Le Collège international de philosophie organise un forum autour de Jean-Toussaint Desanti (18 h 30, amphithéâtre Stourdz, Carré des sciences, 1, rue Descartes, 75005 Paris, tél. : 44-41-46-86).

● JUSQU'AU 29 MAI, à Issy-les-Moulineaux : Livres d'artistes. Des rencontres, conférences, expositions de livres d'artistes, ainsi que des ateliers d'initiation à la typographie et à la taille douce, sont organisés à la Médiathèque (33, rue du Gouverneur-Eboué, 92130 Issy-les-Moulineaux. Rens. : 41-08-94-48).



Une croissance attendue de 9 % en 1996, selon l'Insee

conjoncture heurtée, elles privilégient les achats qui leur permettent de garder une grande flexibilité et de s'adapter aux soubresauts du marché

Ils ne connaissent aucune tension sur leur outil de production (leur taux d'utilisation est redescendu en-dessous de 80 %). En revanche, ils mettent l'accent sur les dépenses qui leur permettent de coller le mieux possible au marché. CarnaudMetalbox a installé de nouvelles machines d'emballage, pouvant utiliser à la fois l'acier et de l'aluminium, afin de pouvoir char-

tranche de dépenses, représentant environ la moitié de ses dépenses prévues, a été autorisée en février. En juillet, le groupe sidérurgique décidera de lancer ou non la deuxième vague, en fonction de l'état de ses marchés.

PRÉLIMINAIRE À VUE
Cette entreprise de flexibilité se retrouve dans le choix des dépenses. Les investissements pour accroître les capacités de production sont repoussés à des temps meilleurs : les industriels ne sentent pas la nécessité d'alourdir leur bilan, alors qu'

**Libéralise son transport
et fin au monopole**

Finalement, le mouvement de Berni espère mais sans Genève, qui politique de ciel d'accès aux courants, ce qui le

REORIENTATION
Cette réorientation de la politique helvétique a été précipitée par la venue de Swissair de supprimer, pour des raisons économiques, la quasi-totalité de ses vols au départ de Genève et de la région port de Zurich-Kloten. Devant les réactions provoquées par cette mesure, le gouvernement fédéral n'a pas réagi.

ONE

**DIVIDENDE
DU EN ACTIONS**

Actionnaires du Groupe,
idé que chaque actionnaire
du dividende (16 francs hors
en actions.

ns. remises en paiement du
la moyenne des premiers
es de bourse ayant précédé
né du dividende, ressort à
uelles seront disponibles à

Assemblée Générale, l'action
l'ouverture.

...sie, les actionnaires, ayant
au dividende, en conservant

exercer leur option du 13 mai

...n'auront pas opté pour la
...ions mais pour un paiement
...a payé à partir du 13 mai
...onner l'instruction à leur

5 320 323 ET MINUTEL : 36.14-CUPE.

1

ils ne connaissent aucune tension sur leur outil de production (leur taux d'utilisation est redescendu en-dessous de 80%). En revanche, ils mettent l'accent sur les dépenses qui leur permettent de coller le mieux possible au marché. CarnaudMetalbox a installé de nouvelles machines d'emballage, pour utiliser à la fois l'acier et de l'aluminium, afin de pouvoir changer de matériau, ce qui le rend moins vulnérable aux hausses inattendues du marché.

D'autres privilégient les petites machines, leur permettant de réaliser des séries très courtes. Ce nio-

Martine Oranée

Martine Orange

BERNIE
e correspondant

écidé, mercredi
pole légal de la
le trafic aérien

entraînera une érienne, afin de rêts régionaux et pondent plus né-

propositions «
entre les aéro-
ceptés dans leur
pour un marché
de Swissair, pour
garanties. » « La
plique pas que le
gnies étrangères.
son mot à dire su

Jean-Claude Buhrer

LONDRES
de notre correspondant
dans la Cité

la banqueroute avant de le revendre avec de gros bénéfices pour bâtir Vaux de toutes pièces

Alors que le marché des pièces détachées subit de plein fouet la diminution de la production automobile en Europe comme aux Etats-Unis, Lucas Industries et Vaux Corporation ont enregistré respectivement des profits avant impôts de 290,7 millions et 139,6 millions de dollars (soit 1,4 milliard et 700 millions de francs).

« L'être des acteurs régionaux est révolutionnaire. Pour survivre, il faut penser marché mondial. On se dirige vers une consolidation du secteur avec une réduction du nombre de firmes par le truchement de fusion ou d'alliances stratégiques destinées à répondre au défi planétaire », a expliqué le 7 mai Georges Simson.

Pour mener les négociations à leur terme, les deux sociétés devront lever un certain nombre d'obstacles. Quelle sera, par exemple, l'attitude du fabricant de moteurs Cummins, gros client de Lucas, face à une fusion avec Vaux qui possède Perkins, l'un de ses principaux fournisseurs. Par ailleurs, l'alliance entre Lucas et Sumitomo, dans le domaine des freins, pourrait être également menacée.

par cet accord. Malgré ces difficultés, la City paraît mercredi sur un accord, comme l'atteste la montée du titre Lucas à la Bourse de Londres.

Une fusion permettrait au passage de régler le délicat problème de la succession de George Simpson, qui doit prendre prochainement la direction de la General Electric Company (GEC). En cas de fusion, Victor Rice apparaît comme le dauphin naturel.

Marc Roche

Marc Roche

LES MOTORISTES AMÉRICAINS General Electric et Pratt & Whitney sont convenus d'un accord ensemble un réacteur à forte poussée économique, destiné aux versions à vernal du gros porteur Boeing 747, ont annoncé les deux sociétés mercredi 8 mai. Le projet prévoit la création d'une filiale conjointe à parts égales. Le réacteur, d'une poussée comprise entre 72 000 et 84 000 livres, nécessitera des coûts de développement compris entre 5 et 7,5 milliards de francs. Il s'agit de la première coopération de ce type entre les deux rivaux qui travaillent déjà ensemble sur un projet de moteur superphonique. Le GE40, General Electric, a par ailleurs annoncé la signature avec l'avionneur européen Airbus d'un accord de coopération pour une étude conjointe de la motorisation d'une version allongée de son quadri-réacteur A340.

LE GROUPE SUÉDOIS DE BIOTECHNOLOGIE Novo Nordisk et Rhône-Poulenc Rorer (RPR) ont annoncé le 9 mai, une alliance pour la commercialisation conjointe de leurs traitements hormonaux de substitution concernant en particulier la ménopause. Cet accord concerne le monde entier à l'exception du Japon. Dans ce domaine thérapeutique, la concurrence dans les années d'avenir s'annonce de 148 millions de dollars (740 millions de francs), ce qui le situe au troisième rang mondial derrière l'américain American Home Products et le suisse Ciba. Le traitement pour les troubles du métabolisme osseux et de la ménopause est l'un des secteurs où RPR veut se renforcer.

DÉPÊCHES

- **FOUR** : le constructeur américain a levé mercredi 8 mai 1,94 milliard de dollars (10 milliards de francs) en introduisant en Bourse 20 % de capital.
- **SHISEIDO** : le groupe japonais de cosmétiques a annoncé jeudi 9 mai avoir racheté la participation de 50 % détenue par son concurrent nippon Pierre Fabre SA (cosmétique et pharmacie) dans sa filiale française, Shiseido France, depuis la création de cette dernière, en 1980. Parallèlement, le groupe français a fait passer de 49 % à 50 % sa participation dans Pierre Fabre Japan, alors que celle de Shiseido redevenait strictement égale de 51 % à 51 %.

■ **NOVARTIS** : la filiale française du futur géant suisse de la pharmacie, issu de la fusion annoncée entre les industriels Ciba et Sandoz, sera présidée par Bernard Mesuré, actuel président du syndicat national de l'industrie pharmaceutique (SNIPI). Il continuera d'assumer son mandat à la tête du SNIPI.

■ **SFR** : Vodafone, opérateur britannique de téléphonie, a annoncé, mardi 7 mai, avoir porté sa participation de 10 % à 16,5 % dans SFR, la filiale de la Générale des eaux, concurrente de France Télécom dans le réseau de téléphonie mobile. Ce porteur de 2,3 milliards de francs dans cette opération, dispose depuis 1994 d'une option pour monter à 20 % dans le capital de SFR d'ici la fin de 1997.

■ **CLUB MÉDITERRANÉE**: le groupe de tourisme est accusé de comportement raciste. Une plainte a été déposée mardi 7 mai devant un tribunal de Manhattan. Les plaignants reprochent au Club Méditerranée ainsi qu'à American Express, d'avoir organisé un spectacle mettant en scène des blancs grimes en noirs. Le Club s'était initialement excusé mais les plaignants réclament aujourd'hui 5 millions de dollars (257 millions de francs).

MIDLANDS ELECTRICITY: les groupes américains General Public Utilities (GPU) et Cinergy ont lancé le 7 mai une offre publique d'achat (OPA) amicale de 1,73 milliard de livres (13 milliards de francs), sur la compagnie de distribution Midlands Electricity. L'offre sera lancée par Avon Energy, une filiale commune et à parts égales des deux groupes américains, basés respectivement dans le New Jersey et l'Ohio. Ce sera la troisième société américaine à prendre pied en Grande-Bre-

8 mai : la CGDF, la Fédération gas et électricité FGE-CFDI a proposé le 8 mai aux autres organisations syndicales CGT, FO, CFDT et CFE-CGC, une « réunion inter-fédérale » pour déterminer « les nouvelles actions à conduire pour empêcher » la signature par la France de la directive européenne sur la libéralisation du marché de l'électricité.

9 SHELL : la compagnie pétrolière anglo-néerlandaise a fait le mercredi 8 mai une offre de réconciliation aux Ogonis, un peuple du sud du Nigeria qui est hélas dépendant de sa pétrole. Cette offre comprenait : une aide financière, un programme d'aide en échange de l'assurance de pouvoir à nouveau opprimer en sécurité dans la région qu'elle avait quittée en janvier 1993.

■ **CMF** : la Garantie mutuelle des fonctionnaires a dégrégé en 1995 un résultat net positif de 457 millions de francs après plusieurs années de lourdes pertes. Le chiffre d'affaires a nettement fléchi (de 13,9 milliards de francs en 1994 à 10,7 milliards en 1995), notamment en raison de la vente de la filiale espagnole. La GMP est depuis l'automne 1993 contrôlée par le groupe Azur qui a investi au total 3 milliards de francs dans le groupe mutualiste.

■ **GUYOMARCH N. A.** : le numéro un français de la nutrition animale, contrôlé par Paribas, a l'intention d'introduire une partie de son capital au second marché de la Bourse de Paris « d'ici à l'été », a annoncé mardi 7 mai son président-directeur général Alain Decrop. Paribas, qui détient actuellement 99 % du capital de Guyomarch N. A., « souhaite rester majoritaire ».

■ **SGL CARBON** : le numéro un mondial des produits carbone et graphite, va quitter sa maison-mère Hoechst qui va vendre en Bourse les 50 % du capital qu'elle conservait et encaisser ainsi environ 1,5 milliard de marks (5,1 milliards de francs).

Thomson a signé un contrat dans

LE GROUPE FRANÇAIS Thomson Multimédia a annoncé, jeudi 9 mai, qu'il fournira et commercialisera des équipements de réception (antennes, décodeurs) pour un service de télévision numérique par satellite que la société indonésienne Indosat prévoit de démarrer en 1997. Le groupe français se borne à indiquer que ce contrat portera sur « plusieurs centaines de milliers de ces équipements au cours des trois prochaines années ».

Les décodeurs seront fabriqués à Auxonne en Côte d'Or. Thomson Multimédia a déjà vendu 2 millions de décodeurs aux États-Unis pour le service DirecTV de la société Hughes Electronics. Cette dernière a également retenu le groupe français pour son projet Galaxy en Amérique latine, pour lequel les premières livraisons de décodeurs ont débuté. Thomson Multimédia doit par ailleurs fournir 3 millions de décodeurs à TeleTV, projet réunissant plusieurs compagnies américaines de télévision qui vise à diffuser cent vingt chaînes de télévision.

■ L'ENCOURS DES SICAV françaises, toutes catégories confondues, a progressé de 2,11 % en avril par rapport au mois précédent, à 1 700,68 milliards de francs.

NEW YORK ↓ DOW JONES	LONDRES ↘ FT 100	MILAN → MIB 30	FRANCFORT ↗ DAX 30
----------------------------	------------------------	----------------------	--------------------------

CAC 40,5 jours

dale politico-financier en Belgique. A l'ouverture, le titre était en plus fort repli, de 7,94 %. Le titre Dassault Aviation était en repli de 2,7 % à 471 francs.

1 028 nouvelles actions Adia pour chaque action Ecco. Ecco paiera également un dividende spécial de 35 francs.

1 028 nouvelles actions Adia pour chaque action Ecco. Ecco paiera également un dividende spécial de 35 francs.

Ecco sur 7 mois

Mois	Indice CTA
1990, juil.	100
1990, août.	100
1990, sept.	100
1990, oct.	100
1990, nov.	100
1990, déc.	100
1991, jan.	100
1991, fév.	100
1991, mars.	1750

Alcoa	97,85	104,00
American Express	48	46,12
Allied Signal	57,62	56,87
AT & T	60	59,12
Bethlehem	13,50	13,62
Boeing Co	76,37	74,80
Caterpillar Inc.	63	63,12
Chevron Corp.	58,75	55,12
Coca-Cola Co	82,75	81,37
Disney Corp.	58,75	59,37

Allied Signal	57.62	56.87
AT & T	60	59.12
Bethlehem	113.30	113.62
Boeing Co	76.37	74.87
Caterpillar Inc.	63	63.12
Chevron Corp.	56.75	55.12
Coca-Cola Co	82.75	81.37
Disney Corp.	36.75	39.37

Allied Signal	57.62	56.87
AT & T	60	59.12
Bethlehem	113.30	113.62
Boeing Co	76.37	74.87
Caterpillar Inc.	63	63.12
Chevron Corp.	56.75	55.12
Coca-Cola Co	82.75	81.37
Disney Corp.	36.75	39.37

LES MONNAIES

Net repli du dollar

LE BILLET VERT était orienté à la baisse, jeudi 9 mai, lors des premières transactions entre banques sur les places financières européennes. Il s'échangeait 1,5156 mark, 106,02 yens et 5,13 francs.

Le dollar s'était replié, la veille, à la suite de déclarations de Hans Jürgen Köbnick, membre du conseil de la Bundesbank, laissant entendre que la banque centrale al-

du deutschemark. Il avait estimé « peu probable » le fait que la devise allemande recule beaucoup plus contre les autres monnaies européennes. Il avait ajouté qu'il ne voyait pas la nécessité de modifier les taux directeurs allemands dans un avenir prévisible, que ce soit à la hausse ou à la baisse.

LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,75 %)



Pibor Eau 12 mois	4,25%	4,25%
-------------------	-------	-------

Pibor Eau 12 mois	4,25%	4,25%
-------------------	-------	-------

Sept 96	3477	95,15	95,15	95,14
Dec 96	3354	95,93	95,87	95,91
Mars 97	1261	95,85	95,69	95,66

Sept 96	3477	95,15	95,15	95,14
Dec 96	3354	95,93	95,87	95,91
Mars 97	1261	95,85	95,69	95,66

Échéances 07/05	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
Mai 96	16857	2058	2092	2058	2070
juin 96	2115	2066,50	2069	2067	2049,50
juillet 96	1	2064	2064	2064	2047
Sept. 96	252	2080	2080	2077,50	2060

TIÈRES PREMIÈRES

TIÈRES PREMIÈRES

SOFTS		\$/tonne
Cacao (New-York)	1985	1965
Coffee (London)		

SOFTS		\$/tonne
Cacao (New-York)	1985	1965
Coffee (London)		

TIÈRES PREMIÈRES

TIÈRES PREMIÈRES

PARIS
+0,19%
CAC 40 :
2007,61

179.30	+0.6	UFG
39.50	+0.4	UIS
19.20	+0.52	Unilever
349	+0.58	Union Asset Fund
77.60	+0.6	United
128	+0.7	Unilever
139	+0.93	Unilever
136.50	+0.46	Unilever
313.30	+0.4	Unilever & Co.
256.50	+2.47	Unilever ex. div. div.
119.80	+0.79	Unilever
303.40	+1.70	Unilever
715	+0.71	Unilever
141.80	+0.4	Unilever
457	+0.21	Unilever
301	+0.06	Unilever
326	+0.06	Unilever
1471	+0.34	Unilever
397	+0.25	Unilever
14.68	+0.66	Unilever
225	+0.32	Unilever
122.50	+0.40	Unilever
12.20	+0.16	Unilever
429	+0.47	Unilever
403.80	+0.14	Unilever
391.90	+0.12	Unilever
619	+3.06	Unilever
1436	+1.18	Unilever
3648	+1.52	Unilever
368	+0.12	Unilever
380	+1.98	Unilever
2340	+0.47	Unilever
133.75	+0.08	Unilever
268	+0.08	Unilever
139	+0.47	Unilever
880	+0.84	Unilever
361	+0.71	Unilever
106.60	+1.95	Unilever
114.40	+1.72	Unilever
1182	+0.61	Unilever
490	+0.68	Unilever
1770	+0.69	Unilever
100	+0.47	Unilever
489.50	+0.10	Unilever
579	+0.34	Unilever
1950	+1.8	Unilever
100	+0.47	Unilever
228	+1.25	Unilever
350	+1.16	Unilever
30.50	+0.02	Unilever
565.50	+0.83	Unilever
131.58	+0.83	Unilever
94.50	+1.09	Unilever
482	+1.42	Unilever
100	+1.69	Unilever
81.20	+1.69	Unilever

479	488	—	490	LEMI #	548	546	—	0,36	591
191	—	—	0,55	141	L.C.I. #	—	—	—	71
591	597	—	0,59	305	Los Volados #	302	296,30	—	1,68
594	597	—	1,12	325	Manzanilla #	89,20	88,15	—	1,22
80,50	81,39	—	0,89	—	Macondo #	245,30	244,40	—	0,93
268	282	—	0,20	285	Merck and Co #	256,90	265,40	—	2,66
258,18	—	—	0,63	240	Mitsubishi #	70,60	70,60	—	70
195,13	195,30	—	0,02	195	Model Corporation	375	368	—	1,71
195,13	195,30	—	0,17	195	Mo. Donald #	477,60	333,69	—	1,40
1246	1256	—	1,18	199	Nesle S.A. Viena #	5889	5880	—	3,78
1079	1088	—	0,82	1020	Nippon MacPacker #	80	77,30	—	3,30
—	—	—	—	—	Norfolk	195	195	—	9,74
—	—	—	—	—	Norfolk Hygien #	228,50	195	—	0,30
—	—	—	—	—	Perforins #	4654	4474	—	0,68
—	—	—	—	—	Phung Bros #	434	432	—	0,44
—	—	—	—	—	Publico N.V. #	183,20	185	—	0,68
—	—	—	—	—	Placer Dome #	149,50	147,30	—	1,42
—	—	—	—	—	Procter Gamble #	419,50	436,69	—	0,20
—	—	—	—	—	Quilmes #	253,20	256,59	—	1,30
—	—	—	—	—	Randum #	38,70	36,65	—	5,29
—	—	—	—	—	Rhone Poulenc #	307	303	—	1,30
—	—	—	—	—	Royal Dutch #	722	725	—	1,80
—	—	—	—	—	Sage Enterprises	63,15	62,75	—	0,64
—	—	—	—	—	Sacri Enterprises	255	255	—	2,50
—	—	—	—	—	Sain-Helena #	33,40	—	—	—
—	—	—	—	—	Schneider #	434,90	438,30	—	—
—	—	—	—	—	S.C. Thomson Micro	373	373	—	0,05
—	—	—	—	—	Shil Transport #	67,90	69,10	—	2,06
—	—	—	—	—	Siemens #	281	282,80	—	0,64
—	—	—	—	—	Sony Corp #	385	384	—	2,60
—	—	—	—	—	Somocino Bank #	106	104	—	1,88
—	—	—	—	—	T.D.C. #	282	297,60	—	1,84
—	—	—	—	—	Teléfonos #	90	88,50	—	1,66
—	—	—	—	—	Tirebels #	30	30,50	—	0,12
—	—	—	—	—	Unilever #	708	708	—	1,12
—	—	—	—	—	United Technol. #	531	527	—	0,75
—	—	—	—	—	Uster Corp #	517	517	—	0,77
—	—	—	—	—	Volkswagen A.G.	1755	1802	—	2,67
—	—	—	—	—	Volvo (AC) B #	123,50	114	—	7,69
—	—	—	—	—	Woolworth Int.	255,50	249	—	2,58
—	—	—	—	—	Zinc	121	126	—	0,61
—	—	—	—	—	Zambia Copper	3,44	3,90	—	1,16

270	290	—	288	—	—	—	—	—	—
402	408	—	0,60	399	—	—	—	—	—
234,60	244,89	—	0,46	340	—	—	—	—	—
234,60	244,89	—	0,78	212	—	—	—	—	—
515	—	—	—	350	—	—	—	—	—
14,49	14,89	—	1,15	73	—	—	—	—	—
365	367,29	—	0,72	813	—	—	—	—	—
365	367,29	—	0,44	164	—	—	—	—	—
169	169,30	—	1,16	123	—	—	—	—	—

30 OAT 9,9028
 OAT 88-987
 OAT 085-01

[illegible]

ACTIONS	Cours	Derniers cours
ÉTRANGÈRES	prédit.	
Bayer-Vémarie Benli	167,90	145,00
Consolidated AG	108,00	200,00
Elec. Ord.	20,60	—
Gevaert	306,90	305,50
Gold Fields South	16,00	16,00
Rubens Corp.	21,60	21,25
Monsieur Indus. acrop.	10,00	10,00
Olympus Optical	54	54
Quintessence (Fin.)	285	285
Robeco	775,10	825,20
Rodmans NV	145,80	145,50
Safinco	411,50	402,50
Schwey SA	900	900

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux; L = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille;
N = Nancy; Nb = Nantes.

SYMBOLES

1 ou 2 : catégories de cotation - sans indication
catégorie 3 : coupon détaché ; @ : droit de call ;
o : offert ; d : demandé ; 1 offre réduite ;
d : demande réelle ; d : contre-démarche.

Cipe Hande
CNIM CA
Codetour...

Omex #	1220	2575
Phil Products #	182	383
PCH	112	108.50
Public Bldg #	990	800
Poussinets Ets (M)	285	202
Racine #	632	806
Rafley Technology	215	265
Raynet Indust.L	648	
Roberts #	1325	2375
Scotti Ben-Galchard	458	
Secur Ben-Galchard	70.25	50.50
Selco (Ly)	112.50	175.50
Servicos	365	505
Sogapex #	137	505
Sogepex (Fin)	358	505
Sopra	335	535.50
Steph.Mellon #	91.85	92.75
Styria	475	482
Toussier-France	201	205
TTF-1	545	505
Thomador Hecht(Ly)	248	385
Thouvenin Cretin #	84	84
Union	525	305
Union Fin.France	528	505
Van Crevin(Banque)	122.63	124.40
Viel et Cie #	228	228
Vincent et Cie L	477.33	495
Witric	718	708

JEUDI 9 MAI

VALEURS	Cours précéd.	Derniers cours
S.A.C.	0,06	0,05
Banque des Marchés	179,80	180,00
Motet	181	181
Nuron	1900	1900
Général Occidentale	45,75	58

A BRÈVE :

- * Bourse ; L = Lille ; Ly = Lyon ; M = Marseille ; N = Nancy ; Ns = Nantes.

SYMBOLES

ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie ; * cours précédent ; ■ commande ferme ; ♦ droit de séance ; * offert ; ◆ demandé ; † offre réduite ; ↓ demande réduite ; ▽ contrat d'animation.

Natio Oppor
Natio Patrim
Natio Perspe

Univer C	299.56	299.56	Ch
Univer C	299.56	299.56	Ch
Univer Actions	138.27	138.27	Ch
Univer Obligations	2175.76	2175.76	Ch
CIC			
CIC BANQUES			
Franc 1	559.00	559.00	Ch
Francs Poles	120.78	120.78	Ch
Francs Region	1679.91	1679.91	Ch
CIC			
CIC BANCS			
Comptes	1933.21	1933.21	Ch
Coverable	357.60	357.60	Ch
Exotic	1411.60	1411.60	Ch
Unib. Mondial	3326.29	3326.29	Ch
Unib. Regions	1179.89	1179.89	Ch
Uniback	165.00	165.00	Ch
CEC			
CREDIT MONNAIE			
Banco Solidarite	1298.77	1298.77	Ch
Loan 2000	16667.35	16667.35	Ch
Loan Association	11722.52	11722.52	Ch
Loan Vitor	1396.34	1396.34	Ch
Loan Yver	2315.50	2315.50	Ch
Outflow	7794.65	7794.21	Ch
Slav 2000	3567.69	3567.69	Ch
Switzerland	9426.61	9426.61	Ch
Swissness	475.33	475.33	Ch
Swissnet	236.00	236.00	Ch
Swissnet	601.22	601.22	Ch
Tuition	5362.39	5362.39	Ch

[illegible]

AUJOURD'HUI

SPORTS

COUPE D'EUROPE Le Paris SG a gagné son premier trophée continental, la Coupe des vainqueurs de coupe, en battant (1-0) les Autrichiens du Rapid de Vienne mercredi

8 mai à Bruxelles. ● **CE SUCCÈS** est le deuxième obtenu par un club français, trois ans après la victoire de l'Olympique de Marseille en Coupe des clubs champions. ● **LES**

PARISIENS se sont imposés au terme d'une rencontre brouillonne, grâce à un coup franc du défenseur Bruno N'Gotty. ● **LE PSG**, dont l'entraîneur Luis Fernandez n'est pas encore fixé

sur son sort, sauve ainsi sa saison en atteignant l'un des deux objectifs que lui avaient fixés les dirigeants de Canal Plus, qui ont repris en main la destinée du club en 1991. ● **LES**

JOUEURS, dont le succès a déclenché des scènes de liesse à Paris, devaient être reçus jeudi 9 mai par leur maire Jean Tiberi, puis le président de la République, Jacques Chirac.

Le Paris-SG arrive enfin au bout du rêve

Vingt-cinq ans après la création du club, l'équipe de Luis Fernandez a enlevé la Coupe des vainqueurs de coupe. Elle s'impose sur la scène européenne, choisie depuis l'arrivée des dirigeants venus de Canal Plus en 1991

BRUXELLES
de notre envoyé spécial
Le Paris-Saint-Germain possède enfin cette Coupe d'Europe qui lui est prédestinée depuis le berceau. Le club est né pour ce grand dessein. Il n'a jamais eu pour vocation d'amuser des gamins de 7 à 17 ans. Il a été bâti, voilà vingt-cinq années, pour remplir sa vaine de trophées. On ne peut s'appeler Paris et jouer les gagnés-petits. En 1991, l'équipe s'était fourvoyée sur des chemins de traverse. De nouveaux dirigeants de conscience avaient alors été mandés. Les responsables de Canal Plus, gens d'ambitions et de savoir-faire, ont replacé cette équipe à l'échelle d'un continent. L'Europe ou rien, ont-ils dit.

La première consécration est arrivée cinq longues années plus tard. Mercredi 8 mai, le Paris-SG a enlevé la Coupe des vainqueurs de coupe. Ça ne fait pas encore un pedigree mais c'est déjà un bon début. « Une

étape extrêmement importante », même, selon Bernard Brochand. « Nous avons réussi notre examen de passage, exulte le président de l'association. Pour pouvoir discuter d'égal à égal avec des équipes comme le Milan AC, il fallait en gagner une. » Le club s'est prouvé qu'il n'était plus ce demi-solde de l'Europe, bloqué depuis trois ans devant les portes de la finale.

« Nous allons continuer à faire monter la barre », promet Michel Denisot, président délégué de la SAOS. « Cette équipe a décroché la timbale, mais les précédentes ont apporté leur pierre à l'édifice. » Pour mieux le souligner, il avait tenu à inviter Francis Borelli, Daniel Hechter, deux anciens présidents, ainsi qu'Arthur Jorge et Gérard Houllier, deux ex-entraîneurs de l'équipe parisienne.

Le Paris-SG n'est pas au bout de son destin, de ses prétentions. Les dirigeants ont célébré ce premier succès avec toutes les convenances. Le club attendait depuis si longtemps ce trophée qu'il avait adopté par anticipation une conduite. La joie fut de bon ton, ainsi qu'il sied à qui prétend devenir un habitué de



Le Paris-SG a participé à neuf campagnes de la Coupe des vainqueurs de coupe d'Europe depuis 1983. Le club a atteint la finale en 1996, après avoir été éliminé en 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990 et 1991.

cet heureux événement. Chacun s'est bien gardé de privautés qui auraient semblé manifestes de parvenu. L'Union européenne de football (UEFA) ayant fait interdire l'usage du champagne, la compétition commanditée par une marque de bière n'a pas non plus poussé aux écarts.

Le plaisir de la victoire se teintait à l'évidence d'un énorme soulagement. Le Paris-SG n'avait pas le droit de perdre sous peine de devenir la risée de l'Europe. L'adversaire qui lui était opposé était de modeste extraction. Les Autrichiens du Rapid de Vienne étaient là contre toute attente, premiers surpris de devoir jouer les utilités à Bruxelles. A eux, il n'avait jamais été demandé de gagner une coupe d'Europe. Depuis bien longtemps tout ce qu'ils vivaient dans cette compétition était du bon, allant bien au-delà du niveau entraperçu de leur football. Les joueurs qui pénétraient sur la pelouse du stade Roi-Baudouin-1^{er}

étaient déjà des hommes comblés. Un coup de massue de Bruno N'Gotty, l'homme qui écrase la perspective et transforme un coup franc lointain en danger rapproché, a suffi à terrasser des Autrichiens vulnérables (28'). Un but et c'est tout, sempiternel tarif des finales de Coupe d'Europe. « Il y avait de la place pour d'autres », admet Bernard Lama. Etablir ici une rétrospective de la bonne dizaine d'occasions manquées par les Parisiens serait un exercice fastidieux. Simplement, cette accumulation crispante de malchances et de malheurs aurait pu aboutir à une terrible déconvenue sans deux autres déterminants du gardien d'origine guyanaise, en fin de rencontre.

« Cette victoire est l'aboutissement de cinq ans de travail », affirmait Bernard Lama, entonnant à son tour l'anthème du club ce mercredi soir. Le premier quinquennat de l'ère Canal Plus s'achève donc sur une belle réussite sportive. Cette

éprouvé le besoin de s'isoler en stage, à Hendaye, faisant vœu de silence. Ils avaient déjà choisi la même solitude monastique, en février, avant un match contre Lens, à la suite d'une série de défaites en championnat de France. Au Pays basque, le club a appelé au chevet de cette équipe en plein trouble Yannick Noah. Pendant une semaine, l'ancien champion de tennis et charismatique capitaine de l'équipe de Coupe Davis a joué les gourous. « C'est un excellent ostéopathe du cerveau », plaisante Michel Denisot. Il a parlé et écouté, inauguré un état d'esprit conquérant. « Il a été un vrai grand frère », résume

Bruno N'Gotty. Ce rôle avait été jusqu'à la dévotion à Luis Fernandez. Mais deux ans de sacerdoce ont suffi à ébranler la foi de l'entraîneur, à le vider doucement de sa substance. L'enfant des Minguettes semble aujourd'hui un homme à bout de fatigue. Ses joueurs également. Comment expliquer autrement qu'une équipe aussi enthousiasmante avant la trêve du championnat de France se soit métamorphosée en une formation apathique en fin d'année ? Paris-SG n'a plus qu'une infime chance de remporter le titre après avoir outrageusement dominé la compétition. Une énorme las-

N'Gotty après Boli

Bruno N'Gotty a succédé à Basile Boli. A trois ans d'intervalle, deux défenseurs d'origine africaine ont signé le but victorieux de leur équipe en finale des deux coupes d'Europe remportées à ce jour par des clubs français. Le 26 mai 1993, à Munich (Allemagne), Basile Boli, né à Abidjan le 2 janvier 1967, avait marqué pour l'OM le seul but de la finale de la Coupe des champions Marseille-Milan AC, d'une superbe tête à la 44^e minute de la partie. Mercredi soir à Bruxelles, Bruno N'Gotty, né le 10 juin 1971 à Lyon d'une mère martiniquaise et d'un père camerounais, a inscrit l'unique but de la finale de la Coupe des vainqueurs de coupe Paris SG-Rapid Vienne, grâce à une frappe terrible du pied droit sur un coup franc de 35 mètres (28^e minute).

Fiche technique

- Au stade Roi-Baudouin-1^{er} de Bruxelles (ex-stade du Heysel), le Paris-SG (Fra) bat le Rapid Vienne (Aut) 1-0 par un temps frais, sur une pelouse en bon état, devant 37 500 spectateurs.
- Arbitrage de M. Palietto (Ita).
- But pour le Paris-SG de Bruno N'Gotty (28^e min).
- Occasions manquées : pour le Paris-SG par Djorkaeff (17^e et 20^e), Bravo (39^e), Dely Valdés (43^e), Djorkaeff (49^e), Dely Valdés (50^e), Djorkaeff (58^e), Dely Valdés (61^e), Loko (74^e), Guérin (87^e) et Djorkaeff (90^e); pour le Rapid Vienne par Ströger (44^e), Marasek (45^e), Heraf (64^e et 73^e), Jancker (90^e) et Barisic (90^e).
- Avertissements : pour le Paris-SG à Fournier (68^e) et N'Gotty (72^e); pour le Rapid Vienne à Jancker (35^e), Schoettel (37^e), Hatz (55^e), Heraf (67^e) et Stoeger (85^e).
- Paris-SG : Lama (cap) - Roche, Le Guen, N'Gotty - Fournier (Lacer, 74^e), Guérin, Bravo, Colletier - Djorkaeff - Loko, Raf (Dely Valdés, 12^e).
- Rapid Vienne : Kousel (cap) - Ivanov - Hatz, Schoettel, Guggi - Heraf, Kuehnbauer, Stoeger, Marasek - Jancker, Stumpf (Barisic, 44^e).

La sortie victorieuse de Luis Fernandez

BRUXELLES
de notre envoyé spécial
Quelle image gardera-t-il de ce glorieux soir de mai ? Se souviendra-t-il de ces chaudes étreintes dans une nuit bruxelloise un peu froide ? Ou aura-t-il en tête le sourire de ses enfants, Johao et Robin ? Se remémorera-t-il le sacre que lui ont offert les supporters à la fin du match, scandant son prénom comme la formule magique d'une victoire ? Ou versera-t-il une larme sur cette Coupe, premier trophée européen à prendre le chemin de Paris ?

Luis Fernandez n'est pas encore un vieillard recueilli dans la mémoire du ballon. Il dégage l'instinct présent. Sans bien en sentir toutes les saveurs. Il faut du temps pour endosser l'habit d'un vainqueur, comprendre au fond de son cœur de footballer que, cette fois-ci, c'est l'objectif est atteint. Alors, il se contente des mots les plus simples, et dit qu'« on a fait le match qu'il fallait surtout dans une finale ».

Et le reste n'a pas d'importance. A trente-six ans, le futur ex-entraîneur du Paris-Saint-Germain ne parlera pas de revanche. Pas plus qu'il ne reviendra sur ce désir de ne plus être l'an prochain cet homme qui s'agitait sur les rebords de la touche. D'ailleurs, son avenir n'est pas encore défini. Dans les jours qui viennent, il rencontrera Michel Denisot. Le président délégué du PSG

souhaite le garder au club dans une nouvelle fonction. A moins qu'il ne se décide pour un départ vers l'étranger, ou pour l'investissement de son passé de gamin de banlieue dans le projet du club résidant au Stade de France.

Luis Fernandez a déjà la certitude de ne pas être un homme seul. Quitte à mettre entre parenthèses la longue histoire qui l'a uni au Paris-Saint-Germain. Dans les années 80, il en était le joueur fétiche. La décennie 90 l'aura mis en entraîneur émérite, qui se définit désormais comme « un homme de coupe ». « J'ai gagné la Coupe de la Ligue, la Coupe de France et la Coupe d'Europe », précise-t-il, peut-être pour excuser l'échec quasi inéluctable en championnat.

PAS UN FIN DIPLOMATE

Car Fernandez, l'Européen, n'aura pas su triompher en France. Pas plus qu'il n'aura su imposer à son équipe le tour de jeu qu'il envie au Barcelone de son modèle, Johan Cruyff. Le Paris offensif subit la rude concurrence d'un Paris imprégné, prompt à perdre ses vertus les plus naturelles en d'étouffantes sorties sur la pelouse du Parc des Princes. La formidable énergie du « coach » s'était brisée sur les tracas ordinaires d'une grosse écurie du foot : dissensions entre joueurs-clés, pression des dirigeants, nécessité d'obtenir des résultats. Au milieu de ce qui res-

semblait parfois à la tourmente, il n'a pas toujours su garder le bon cap, même s'il affirme aujourd'hui être resté « le maître à bord ».

Luis Fernandez n'a jamais eu la réputation d'un fin diplomate. Il préfère dire ce qu'il pense. Et le dire parfois, au risque d'incommoder, voire de fâcher. L'année dernière, ses différends avec David Ginola poussaient les entraîneurs quotidiens, avant d'envahir les colonnes des journaux. Cette saison, il ne s'est pas toujours senti soutenu par certains dirigeants, avançant même au quotidien l'équipe avait songé une fois à démissionner.

Luis Fernandez part donc sans avoir tout à fait réussi ses deux années à la tête de « l'équipe de son cœur ». Pour ses adieux, il s'offre cependant un succès unique, qui satisfait plus qu'il ne motive les ambitions bouillonnantes de son club. Il le dédie au « football français ». Dans l'enceinte du stade Roi-Baudouin-1^{er}, ce n'était pas l'heure de régler les comptes. Il a pris garde de n'oublier personne dans la litane des remerciements, et surtout pas les supporters. Ils attendaient leur Coupe d'Europe, depuis l'arrivée de Canal Plus à la tête du club, il y a cinq ans. Il tient à les saluer, parce qu'aux pires moments ils ne l'ont jamais trahi. Comme s'ils étaient encore un peu de son avenir.

Pascal Caoux

La fête en capitale

APRÈS une nuit enfiévrée, les joueurs du PSG devaient rencontrer le maire de Paris Jean Tiberi, jeudi 9 mai, à midi, puis le président de la République, Jacques Chirac, à 16 heures. A 20 heures, ils avaient prévu de présenter la Coupe d'Europe à leurs supporters au Parc des Princes. Dans l'après-midi, ils devaient descendre les Champs-Élysées, là où les Parisiens les ont fêtés, mercredi, dans la nuit.

Dès la fin du match, les festivités ont commencé. A ceux qui ne savent pas, les heureux annoncent. Le Paris-Saint-Germain « a gagné ». Klaxons, pétards et hurlements, des supporters se répandent dans des rues quasi désertées comme pour chaque soir

de grand match. Place de la Bastille, une voiture tourne en faisant criser ses pneus. Une écharpe, drapeau de fortune, chaque dans le vent. Quelques tournois encore, et direction les Champs-Élysées, l'inévitable lieu de ralliement des soirs de victoire. Champagne, congratulations, feux de Bengale rouges et bleus, chants aux héros, ivresse... A minuit, ils sont plusieurs milliers à descendre, chavirés, les Champs-Élysées en une vague rouge et bleue désordonnée.

A Bruxelles, l'équipe exulte. Sur l'estrade réservée aux champions, la Coupe passe de main en main avant d'être présentée aux 13 000 supporters parisiens massés dans le stade. Luis Fernandez est porté en

triomphe. Johan et Romain, ses enfants, collés à lui ; Yannick Noah improvise des chants. La troupe repart à Paris pour parachever la fête et y promener la Coupe bardée de rubans bicolores.

TÉLÉGRAMME DE L'ÉLYSÉE

Le télégramme de l'Élysée a jailli à peine le match terminé : « Le fantastique exploit que vient de réaliser vos joueurs au stade Baudouin-1^{er} de Bruxelles me permet de vous témoigner toute mon admiration pour le remarquable esprit de groupe, qui a animé votre équipe pendant toute la rencontre », écrit Jacques Chirac à Bernard Brochand et Michel Denisot. « Cette splendide victoire face au Ra-

pid de Vienne est une merveilleuse consécration pour les joueurs parisiens et j'ai tenu immédiatement à vous présenter mes très vives et sincères félicitations pour ce qui fut une vraie finale de Coupe d'Europe », ajoute le président de la République et ancien maire de Paris.

Arrivés dans la capitale, les joueurs font un crochet par l'imprimerie du Parisien pour prendre connaissance de la « une » qui titre en un large bandeau « Gagné ! ». Ils poursuivront la nuit à Canal Plus où les attendent 200 invités. Pierre Lescure brandit la « une » du journal L'Équipe qui célèbre « La consécration ».

Bénédict Mathieu

COMMENTAIRE

ÂGE ADULTE

Le même résultat au tableau d'affichage (1-0) 00 au but d'un défenseur au cours de la première mi-temps, la même création ardue, la même pauvreté du jeu jusqu'à l'émotion du coup de sifflet final, les mêmes larmes de président : ces similitudes pourraient faire passer la deuxième victoire d'un club de football français dans une Coupe d'Europe, mercredi soir à Bruxelles, pour une petite scène très ressemblante à la première, celle de l'OM en Coupe des champions, en 1993. Mais cet air de famille est trompeur.

Le triomphe des Marseillais à Munk, acquis face au prestigieux Milan AC dans la compétition continentale majeure, récompensait une aventure personnelle autant qu'elle en annonçait la fin brutale. Elle refermait sur une apothéose sans lendemain une période d'excès et de débordements.

La victoire du Paris-SG, obtenue dans une compétition beaucoup moins relevée et face à un adversaire de faible niveau, apparaît paradoxalement comme un passage à l'âge adulte. Elle était prévisible, annoncée par la disproportion

des budgets des deux équipes qui s'affrontaient sur la pelouse : 250 millions de francs pour les Parisiens contre 35 pour le Rapid de Vienne. Bien plus que le coup de tête surprise de Basile Boli, en 1993, le tir puissant de Bruno N'Gotty a été préparé, programmé de loin. Il récompense la volonté des hommes de Canal Plus, depuis 1991, de se donner les moyens d'offrir un palmarès européen au club parisien. Il traduit une hausse régulière, sans les à-coups de la période précédente, du niveau des clubs français. Il laisse espérer que le PSG ne s'enfoncera pas après cette consécration continentale. Le club semble bâti sur des fondations qui excluent un risque d'écroulement soudain.

Il paraît aussi sembler très sain que le club qui s'impose aujourd'hui en Coupe d'Europe ne soit pas celui qui est en passe de réussir le double Coupe-championnat. Comme à l'étranger, plusieurs équipes sont en mesure de s'imposer dans une compétition qui les prépare de mieux en mieux aux chocs continentaux. Elle paraissent en mesure de transformer en fait régulier, cette victoire européenne qui est d'ores et déjà devenue un phénomène naturel.

Jérôme Fenoglio

Le PSG en bref

- Fondation : en 1973.
- Budget : de 250 millions de francs par an.
- Public : 33 000 spectateurs en moyenne par rencontre au Parc des Princes pendant la saison 1995-1996.
- Palmarès national : deux fois champion de France, en 1986 et 1994 ; quatre fois vainqueur de la Coupe de France (1982, 1983, 1993, 1995). En 1995, le PSG a également gagné

la Coupe de la Ligue. ● Parcours européen : en neuf participations - la première en 1983 -, la campagne européenne du PSG s'est soldée par 34 victoires, 11 matches nuls, 14 défaites. Pour une victoire en finale de la Coupe des coupes. Le club parisien n'a perdu qu'une finale (la Coupe de France en 1985), et a toujours remporté sa première finale dans une compétition.



Les artistes de Belleville ouvrent leurs ateliers

Dans ce quartier de l'est de la capitale, des habitants ont su s'organiser pour résister à la promotion urbaine et faire la fête



DURANT QUATRE JOURS, les di-gi-codes de Belleville jouent ré-lâche. L'ouverture de deux cent trente ateliers d'artistes conduira les visiteurs dans des cours et des arrière-cours insoupçonnables, à travers des jardins embaumant le lilas et le chèvrefeuille, sous des vignes même, dans les escaliers cirés d'appartements bourgeoisement tenus, dans un ancien bar reconverti en agence photo (le Floral, seule galerie du quartier, 43, rue des Couronnes) ou sur les allées, entre déchets et récupération, conduisant à la Forge, une usine investie il y a près de cinq années, où travaillent une vingtaine de plasticiens.

Les premières journées portes ouvertes, il y a six ans, avaient un précédent : celui de la Bastille. Contre-exemple d'un quartier gagné aux jeunes artistes et perdu par eux en une décennie. Aussi les Bellevillois avaient-ils conçu leur manifestation pour se faire connaître certes, mais aussi pour organiser leur défense au moment où le boom immobilier menaçait la colline.

Jeunes, parfois étrangers, ils n'avaient pu s'installer là que parce que Belleville était le dernier endroit de Paris à bien vouloir les accueillir. Dans ce lieu inter-communautaire, où les justes voisins s'entraident, les Turcs avec les Chinois, les Tunisiens avec les nouveaux venus de l'Europe de l'Est, les vieux habitants avec les cols blancs débarqués de province, les artistes se découvraient une communauté - trans-nationale - à eux seuls.

Qu'ils pratiquent la peinture, la photographie, le design, qu'ils travaillent les tissus, le verre ou le marbre, ils avaient en commun le langage d'un travail solitaire, et le

besoin d'un lieu suffisamment vaste où le pratiquer. Des boutiques fermaient, des locaux industriels devenaient disponibles, des appartements étaient encore abordables. Aucun n'était un atelier d'artiste : ils le deviendraient. La lumière n'était pas toujours juste, l'espace si mesuré qu'il leur faudrait parfois s'étendre dans les cours : cela entraînait dans les pratiques de voisinage, dont pouvait encore se réclamer Belleville.

REFUS DE NORMALISATION

Les nouveaux venus préservent l'espace éclaté des petits métiers contre la logique des aménagés. Ils reprennent le passé urbain du quartier à leur compte, ses traditions d'immigration et d'intégration. Leur manifestation collective devenait la proclamation d'une résistance urbaine, un refus de normalisation. Rue Ramponneau, ils se rangeaient, comme dit l'un d'eux, « du côté de la vie, sur le trottoir où sont restés les petits commerçants arabes et la Bellevilloise [association de défense du quartier], et non pas sur celui, désert, des immeubles neufs, aux rez-de-chaussée vides ».

La quadrilatère où devait être édifiée la ZAC du bas-Belleville, entre la rue de Belleville et la rue Ramponneau, est « entouré des résidents les plus attachés à leur quartier ». Après des années d'escarmouches et de procès, marquées par les avancées des démolisseurs et les signes de résistance des habitants, la zone semble être dans une phase de réconciliation, avant la reprise des hostilités.

Pour bien comprendre, il faut se rendre jusqu'à l'atelier de Miki Tika (18, rue de Belleville), havre de silence au terme d'un dédale d'immeubles à demi murés, où une incontrôlable végétation (peinte) s'échappe des plaques d'acier vissées sur les fenêtres et où un simple enclou bleu ciel proclame l'espoir sur les parpaings.

La défense de la Forge, une ancienne usine de galvanoplastie (23, rue Ramponneau), dernier avatar des squats artistiques, après les Recollets et l'aventure de l'usine éphémère, a largement mobilisé l'Association des ateliers d'artistes de Belleville (AAB), organisateur de la journée portes ouvertes.

Pour sa défense, il n'est pas jusqu'aux élèves de l'école d'architecture de la rue Rébeval qui ont préparé des projets alternatifs de réaménagement. La vingtaine de peintres qui occupent les lieux espèrent toujours un *modus vivendi* avec la ville, surtout depuis qu'ils organisent des ateliers d'art plastique pour les enfants du quartier. L'AAB a su en effet arrêter les démolisseurs devant le jardin et les maisons d'Alfred Boucher, rue de la Casquette (44, rue des Cascades), où sont établis deux rouilleries de vernis.

La logique de la visite d'atelier, où il y a forcément une œuvre en cours, où l'on découvre une à une les précédentes, avec les quelques livres et la musique favoris du maître des lieux, n'a plus vraiment cours. Le succès de la manifestation (peut-être 30 000 visiteurs l'an passé) ne permet que d'en accorder des bribes. D'autant que rapidement, nombre d'artistes ont habillé leur lieu de travail en galerie d'exposition, c'est-à-dire en lieu de vente.

La tentation est grande alors de

créer des œuvres de plus petite taille, voire de moindre exigence, des séries, dont on sait qu'elles correspondent aux moyens et aux attentes de ce public spécifique, qui peut assurer deux mois d'une existence modeste. Une situation à laquelle l'AAB est d'autant plus sensible que les demandes affluent de l'extérieur du quartier pour tenter de l'intégrer dans ce petit marché.

Jean-Louis Perrier

Quatre jours de rencontres

Les Journées portes ouvertes des ateliers d'artistes de Belleville ont lieu du vendredi 10 au lundi 13 mai, de 15 à 19 heures. Elles sont organisées par l'Association des ateliers d'artistes de Belleville, 48, rue Ramponneau 75020 (tél. : 43-72-99-25).

Deux points d'accueil, où sont distribués des plans de situation des ateliers, sont prévus au 2, boulevard de la Villette (métro Belleville), et place des Fêtes (métro Place-des-Fêtes).

Le bar Floral, 43, rue des Couronnes, seule galerie du quartier, expose les affiches-images de Claude Baillargeon (tél. : 43-49-55-22).

Un bal-vernissage jazz musette est organisé vendredi 10 mai à partir de 20 heures à la MJC de Belleville, 43, rue du Borrego.

Indépendamment des journées portes ouvertes, mais dans le même temps, l'école d'architecture de Paris-Belleville, 78, rue Rébeval 75019, (tél. : 42-41-33-60) présente les travaux de ses élèves.

C'est écrit quelque part, à l'un des angles du jardin, mais on ne précise pas combien d'années se sont succédées depuis cette année lointaine. Les machonnettes, dans leur coin, fument aussi

de ses écarts nocturnes, le fromage que le corbeau tient dans son bec, au pied d'un La Fontaine de bronze installée là depuis 1983. Sans doute pense-t-il que ce disque doré est forcément pour le regard qui fait face à l'obscure.

Il est un autre disque, dans les parages, un disque aussi fameux que le fromage du machonnettes. Il s'agit du soleil levant qu'on peut voir au Musée Marmottan. On sait qu'avec d'autres toiles ce Monet s'était édié pendant quelques années. Début 1986, on pouvait lire, peint en rouge sur le mur du musée : « Retrouvez les peintures ! Nous voulons les voir sales et sautes ! » Dix ans plus tard, le mur est bien blanc. Un petit « Zeus », tout de même, s'y détache, un tag d'un gris métallisé, écho olivé d'une histoire très ancienne.

Danielle Percheron

Le jardin du Ranelagh

En bordure du jardin du Ranelagh, le chemin de fer de ceinture est maintenant sans rails, et l'herbe gagne sur le ballast. Mais il y a toujours, juste à côté, une petite construction servant d'échappe à un

condomnie. Georges Perret le mentionne dans ses *Je me souviens* : « Après la guerre, elle fut couverte de croix gammées parce que le condomnie avait été, paraît-il, collaborateur ». Cinqante ans plus tard, la petite construction est bien blanche. Un « Cesse-toi, Juppé ! », tout de même, se détache en gros sur un mur, écho familier d'une histoire plus fraîche.

Les ânes qui baladent les enfants constituent, assurément, une survivance locale. La chose date du début du siècle.



L'AIR DE PARIS

de la résistance. Les jours sans classe, elles se ressemblent à deux reprises, au milieu de l'après-midi, pour une somme modique : « 12 francs par enfant et par grande personne », est-il indiqué à l'entrée. La cloche annonçant la séance est agitée longuement, avec une belle ardeur. Par terre, près de la guiloupe, le disque rose d'un préservatif témoigne d'une autre ardeur. On songe à quelque frappe de Grignol, pas forcément de bois la nuit venue. En tout cas, il n'a pas encore chuté, au cours

de ses écarts nocturnes, le fromage que le corbeau tient dans son bec, au pied d'un La Fontaine de bronze installée là depuis 1983. Sans doute pense-t-il que ce disque doré est forcément pour le regard qui fait face à l'obscure.

Il est un autre disque, dans les parages, un disque aussi fameux que le fromage du machonnettes. Il s'agit du soleil levant qu'on peut voir au Musée Marmottan. On sait qu'avec d'autres toiles ce Monet s'était édié pendant quelques années. Début 1986, on pouvait lire, peint en rouge sur le mur du musée : « Retrouvez les peintures ! Nous voulons les voir sales et sautes ! » Dix ans plus tard, le mur est bien blanc. Un petit « Zeus », tout de même, s'y détache, un tag d'un gris métallisé, écho olivé d'une histoire très ancienne.

Danielle Percheron

VENTES

Bronzes bourgeois

CRÉÉS pour répondre à une forte demande, les bronzes d'édition se répandent dans les intérieurs bourgeois de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Dès le début, cette technique a ses détracteurs et ses défenseurs. Le nombre élevé de tirages exclut la participation de l'artiste, et la notion de limitation et de numérotation des épreuves apparaît bien plus tard. Certains sont heurtés par la multiplication mécanique des sculptures, d'autres y voient un progrès mettant l'art à la portée de tous. Les fondateurs devenus éditeurs signent des contrats avec les artistes et emploient des centaines d'ouvriers pour réaliser ces pièces, dont les plus appréciées se vendent dans toute l'Europe.

Une vingtaine de ces bronzes, qui seront dispersés à Cheverny dimanche 26 mai, proviennent d'un salon solennel redécouvert à la fin du XIX^e siècle dans le goût de la III^e République : tentures, velours, bibelots japonaisants, mobilier néogothique et néo-Louis XVI, tableaux et sculptures des salons... un faste un peu étonnant qui va disparaître avec l'explosion de l'art nouveau. Estimés entre 10 000 et 50 000 francs, ces bronzes épousent toutes les tendances artistiques et les idées de l'époque.

A 10 000 francs, on trouvera des modèles animaliers de Thomas-François Carlier, Charles André ou Clovis Massin. A 20 000 francs, des amours joufflus d'Auguste Moreau, très recherchés à l'époque, et qui ont inondé le marché pendant plusieurs décennies, ou encore une réplique du *Mercury* de Jean de Bologne. Parmi les pièces les plus intéressantes, citons *Au bui*, un groupe en bronze patiné noir d'Alfred Boucher présenté au Salon de

1887, son œuvre la plus célèbre et la plus abondamment reproduite, dont on attend 50 000 francs, ou, au même prix, les *Fondeurs du Moyen Age*, où l'utilisation conjointe de l'émail et du bronze représente un tour de force technique.

Les critères de valeur de ces sculptures dépendent de leurs qualités esthétiques, mais aussi du soin apporté à leur fabrication. La beauté de la patine, très importante dans l'appréciation d'un bronze, doit mettre l'accent, en valeur, lui donner un aspect presque vivant. Noire, brune ou verte, elle présente des nuances multiples et subtiles. Selon la manière de l'artiste, les détails sont rendus avec précision, mais sans sécheresse ou, au contraire, effacés par le modelé. La signature n'est pas le critère dominant : un nom très coté peut figurer sur une œuvre médiocre, le cachet du fondeur se révèle presque plus important, et les grands professionnels, comme Susse, Thié-

baut, Barbedienne, Hébrard ou Valsuabré sont réputés pour la beauté de leurs tirages.

Cette vente est la première en France à être annoncée sur Internet (code : <http://www.teaser.fr/vente>). Cette innovation stimulera peut-être les autres commissaires-priseurs français, qui tardent à se numériser sur les réseaux internationaux, au contraire de leurs rivaux anglo-saxons : Christie's et Sotheby's ont des sites Internet, très visités, alors que Drouot n'a pas saisi l'importance de ce nouveau média.

Catherine Bedel

Orangerie du Château de Cheverny. Dimanche 26 et lundi 27 mai. Exposition sur place : le 24 mai de 15 à 21 heures, le 25 mai de 10 à 18 heures, le 26 et 27 mai de 9 à 11 heures. Étude Philippe Rouiller, hôtel des ventes de Vendôme, route de Blois, 41100. Tél. : 54-80-24-24.

ESCAPADES

FAMILIALES

LES COULEURS DE LA MER. Un tour du monde des récifs coralliens. C'est ce que propose Océanopolis Brest dans une exposition temporaire baptisée : « Quelques adaptations de couleurs rencontrées chez les poissons de récifs ». Dans six aquariums de 200 à 1 000 litres reconstituant ce milieu aquatique, sont présentées des espèces caractéristiques de ces adaptations. Une fascinante exubérance de formes et de couleurs qui, dans ce milieu très éclairé où l'univers sensoriel des poissons est surtout visuel, leur serviraient de langage pour affirmer leur territoire, se faire reconnaître, se cacher ou se montrer.

Océanopolis Brest, tél. : 98-34-40-40.

FORFAITS CANNIS. Pour la troisième année consécutive, la ville de Cannes propose, jusqu'au mois de septembre (hors périodes de congrès, Salons professionnels et Festival), en collaboration avec près de 70 hôtels, un forfait exceptionnel comprenant 5 nuits (avec petit déjeuner), 6 journées « plage » (matelas et parasol), l'accès au Musée de la Castre et une mini croisière vers l'île Sainte-Marguerite. De 2 010 F (1 étoile) à 5 760 F (4 étoiles), tarif unique pour une ou deux personnes avec gratuité de l'hébergement pour le premier enfant de moins de 12 ans logé dans la chambre de ses parents. En option, le passeport « 5 golfs » (1 100 F par personne), des forfaits sportifs (voile, ski nautique, planche à voile) et une découverte de la région en avion de tourisme (350 F).

Renseignements au numéro vert 05-40-85-40.

LE PETIT TRAIN JAUNE. Il fut construit au début du siècle dans les Pyrénées-Orientales pour transporter le minerai de fer. Sa ligne sans crémaillère, à voie unique et écartement métrique, court sur 63 kilomètres. De Villefranche-de-Conflent, à 427 mètres d'altitude, à Latour-de-Carol, à 1 327 mètres. Sa gare la plus élevée, à Bolquère-Eyne (1 592 mètres) jouit d'un ensoleillement exceptionnel. Tunnel, viaduc, pont suspendu : le petit train jaune se joue des difficultés du tracé, des courbes comme des dérivés. Les ouvrages d'art sont spectaculaires et les paysages du Conflent et de la Cerdagne pittoresques. Trajet toute l'année, de Villefranche-de-Conflent à Latour-de-Carol et retour : 180 F, jusqu'à Font-Romeu, 112 F.

Renseignements gare SNCF, tél. : 68-96-56-62.

WEEK-ENDS DANS L'AISNE. Conçue pour ceux qui recherchent des idées de courts séjours, une brochure propose cinq circuits thématiques dans l'Aisne : art et histoire (Soissons, Laon et le Chemin des Dames, haut lieu de la Grande Guerre), insolite (Saint-Quentin où l'art déco se mêle au gothique flamboyant, et le grand canal souterrain de Riqueval), savoir (la Thiérache et ses églises fortifiées), nature (le massif de Saint-Gobain et la forteresse des sires de Coucy) et la route des écrivains (La Fontaine, Dumas, Racine et Claudel). Avec, pour chacun, un itinéraire et une carte, et pour tous, un guide pratique présentant des hébergements de qualité.

Renseignements au 23-26-70-00.

MUSIQUE DE CHAMBRE A DIVONNE. Au programme du Festival de musique de chambre, qui a lieu du 10 au 24 juin dans le domaine de Divonne, l'intégrale de la musique de chambre de Johannes Brahms, soit vingt-quatre chefs-d'œuvre à l'affiche des dix concerts programmés dans un petit théâtre à l'italienne (260 places) réputé pour son acoustique. Avec, pour allier musique et détente, un forfait au Grand Hôtel, établissement 4 étoiles jouxtant le premier casino de France et un golf : 1 670 F par jour pour 2 personnes en chambre double avec une nuit et petit déjeuner, un green-fee par jour et une place de concert, 1 135 F par jour pour une personne.

Domaine de Divonne, réservations au 50-40-34-34. Office de tourisme, 50-20-01-22. Festival de musique, 50-40-34-16.

FESTIVAL DE MOTS CROISÉS. Trois communes françaises dont le nom tient en deux lettres (Ay, en Champagne, Is, en Bourgogne, et Eu, en Haute-Normandie), ont eu l'idée de créer un Festival des mots croisés, dont la première édition se tiendra à Eu (« trou normand » pour les cruciverbistes), en Seine-Maritime, les 21, 22 et 23 juin. Une grille de 168 m² étalera ses cases sur une carte disposée dans le centre et permettra aux amateurs de mettre leurs talents à l'épreuve.

Office du tourisme d'Eu, tél. : 35-86-04-88.

GASTRONOMIQUES

DANS LES VIGNOBLES. Vingt et un week-ends entre vignes et caves, une quinzaine de terroirs de France, d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie sont proposés par Episodes lors d'un Tour d'Europe. De l'Alsace à la Provence en passant par la Bourgogne ou le Bordelais, mais aussi de Fribourg à Budapest, des étapes gourmandes dans les hôtels de la chaîne Mercure. Chaque forfait (535 F par personne pour 2 jours/une nuit, 690 F en Europe) comprend la visite d'une cave, d'un château ou d'un domaine, un dîner avec, en souvenir, une bouteille à choisir sur la carte et, en cadeau, le Guide Hachette des vins de France. On peut aussi opter pour le Pass loistins route des vins (790 F pour 3 nuits en chambre double avec petits déjeuners), une invitation à découvrir les vins d'une dizaine de vignobles français avec un forfait comprenant une visite d'une cave avec dégustation et, en cadeau, un carton de six bonnes bouteilles.

Réservations au (1) 60-79-62-62.

ANTIQUITES

Dijon (Côte-d'Or), parc expo, 60 antiquaires et 38 brocanteurs, entrée : 45 F, du samedi 11 au dimanche 19 mai de 11 à 20 heures, nocturne : mardi 14 jusqu'à 22 heures.
Chaville-Vélizy (Hauts-de-Seine), centre culturel Atrium, 50 exposants, entrée : 10 F, du vendredi 10 au dimanche 12 mai, vendredi de 18 à 20 heures, samedi de 10 à 20 heures et dimanche de 10 à 19 heures.
Montluçon (Allier), parc expo, 20 exposants, entrée : 20 F, samedi 11 et dimanche 12 mai de 9 h 30 à 19 heures.
Eauze (Gers), hall d'exposition, 55 exposants, entrée : 25 F, du samedi 11 au dimanche 19 mai de 10 à 19 heures, jours fériés, de 10 à 19 h 30.
Villeneuve (Loire), salle polyvalente, 30 exposants, entrée : 10 F, samedi 11 et dimanche 12 mai de 9 h 30 à 19 heures.
Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), domaine de Rombeau, 32 exposants, entrée libre, du samedi 11 au lundi 13 mai, samedi de 10 à 22 heures, les autres jours, de 10 à 20 heures.
Franchville (Rhône), parc des sports, 30 exposants, entrée : 15 F, samedi 11 et dimanche 12 mai de 9 h 30 à 19 heures.
Sablé-sur-Sarthe (Sarthe), hippodrome, 30 exposants, entrée : 20 F, samedi 11 et dimanche 12 mai de 10 à 19 heures.

BROCANTES

Paris, église d'Auteuil, samedi 11 et dimanche 12 mai. Rue Notre-Dame-de-Lorette, samedi 11 et dimanche 12 mai. Espace Eiffel Branly, vendredi 10 au dimanche 12 mai.
Choisy-le-Roi (Val-de-Marne), quartier Saint-Louis, 400 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.
Le Plessis-Robinson (Hauts-de-Seine), Moulin Fidèle, 35 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.
La Rochelle (Charente-Maritime), parc des expositions, 120 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.
Aucourt (Drôme), place Goujon, 25 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.
Saint-Denis (Drôme), lac de Champos, 100 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.
Verneuil-sur-Avre (Eure), salle des fêtes, 25 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.
Villefranche-de-Lauragais (Haute-Garonne), salle polyvalente, samedi 11 et dimanche 12 mai.
Saint-Georges-en-Valdaine (Isère), gymnase la Martinette, 40 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.
Orléans (Loiret), centre, 150 exposants, samedi 11 et dimanche 12 mai.
Villeneuve (Vaucluse), place de la Mairie, samedi 11 et dimanche 12 mai.

Au cœur de la cellule, un petit moteur moléculaire

Des protéines en forme de têtard se déplacent à l'intérieur des organismes. Sortes de locomotives, elles sont à la base de nombreuses fonctions vitales, de la contraction des muscles au transport des chromosomes

Les progrès fantastiques des instruments d'investigation survenus depuis une dizaine d'années ont provoqué une véritable révolution dans la connaissance du fonctionnement intime de la cellule. L'image traditionnelle

nelle de cette dernière a vécu. Les chercheurs considèrent désormais l'unité fondamentale de la vie comme une sorte d'usine microscopique dans laquelle les processus mécaniques et physiques tiennent

une place aussi importante que les transferts chimiques. Des moteurs moléculaires, protéines se déplaçant le long de filaments ou de « microtubules », comme des locomotives sur des rails, sont au centre de leur

fonctionnement. Les physiologistes coopèrent étroitement avec les biologistes pour défricher ce champ nouveau. Les connaissances pourtant très fondamentales ainsi acquises devraient donner lieu à quelques applica-

tions industrielles et médicales. Ainsi un brevet a été déposé par une équipe française permettant de séparer des particules colloïdales ou des objets biologiques tels que les virus ou les chromosomes.

LA VIE est mouvement, par définition. Les animaux courent, bondissent, rampent ou nagent. Les plantes, plus sédentaires, plongent néanmoins leurs racines dans la terre et déploient leurs feuilles. À l'intérieur de notre corps, le sang circule, l'air

nature
le Monde

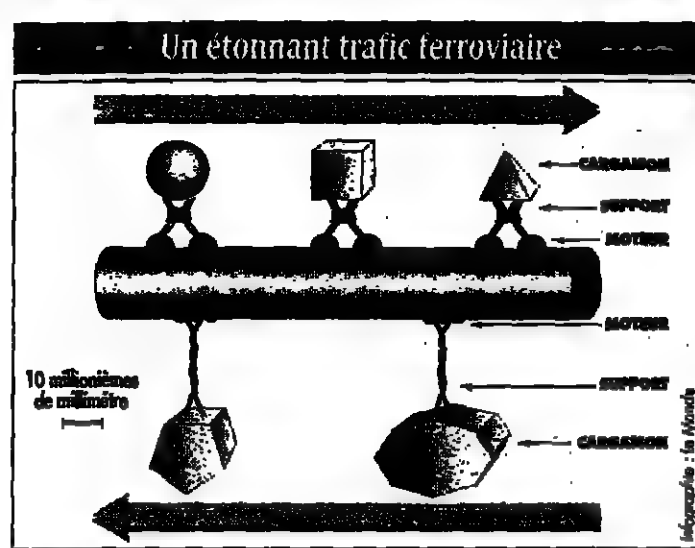
entre et sort des poumons. À plus petite échelle, chaque cellule se déplace elle aussi, qu'il s'agisse d'organismes unicellulaires ou, par exemple, des constituants du système immunitaire. Au sein même des cellules - dont certaines, comme les neurones, peuvent atteindre plus d'un mètre de longueur -, des transports, souvent très ciblés, sont nécessaires à la vie. Presque tous ces mouvements ont pour origine les « moteurs moléculaires », un ensemble de molécules dont il existe de nombreuses variétés, mais qui sont étonnamment semblables

dans leur conception et leur fonctionnement. Isolément, ces « moteurs » agissent en bêtes de somme pour transporter leurs « cargaisons » à l'intérieur des cellules. Mais ils peuvent aussi s'organiser entre eux et former des « machines » complexes parfois très volumineuses, comme les muscles.

Trois grandes familles de protéines forment les moteurs moléculaires : les myosines, les kinésines et les dynéines. Toutes ont des structures aux dimensions extrêmement réduites, de l'ordre de 50 à 200 milliardièmes de mètre (nanomètres) de longueur. Et toutes se présentent selon le même modèle : une « tête » globulaire, qui transforme l'énergie chimique en travail mécanique, et une « queue » mobile.

DEUX OU TROIS TÊTES Avec leur tête placée à l'extrémité de la molécule, les myosines et les kinésines ressemblent à de minuscules têtards. Les dynéines, en revanche, ont la tête située au centre et possèdent deux queues. Bien que ces molécules « fonctionnent » parfois en solitaire, il est fréquent de les voir entraîner leurs queues pour former des structures à deux ou trois têtes.

Les moteurs moléculaires sont propulsés par la rupture des réserves à phosphate de



Les moteurs moléculaires sont des protéines en forme de têtard se déplaçant le long de filaments ou de « microtubules », comme des locomotives sur des rails, sont au centre de leur fonctionnement. Les physiologistes coopèrent étroitement avec les biologistes pour défricher ce champ nouveau. Les connaissances pourtant très fondamentales ainsi acquises devraient donner lieu à quelques applications industrielles et médicales.

l'adénosine triphosphate (ATP). L'énergie ainsi récupérée entraîne un changement de forme, qui se traduit presque toujours par une modification de l'angle formé par la tête et la (ou les) queue(s), ce qui provoque un raccourcissement de la distance entre les deux extrémités du

moteur. Les « charges » que peuvent ainsi tirer les moteurs moléculaires sont de natures très diverses. Mais tous prennent appui, par l'intermédiaire de leur tête, sur l'un des constituants du squelette de la cellule qui les abrite, et qui est constitué de trois types de

structures fibreuses : les microtubules, les microfilaments et les filaments intermédiaires. Ces structures, qui parcourent les cellules, servent de cadre non seulement à leur configuration générale, mais aussi à leur organisation interne. Les moteurs à kinésine et à dynéine se déplacent, tirant leur charge le long des microtubules, qui forment des réseaux irradiant du centre de la cellule vers sa périphérie. En général, les kinésines s'éloignent du centre alors que les dynéines s'en rapprochent.

Cils et flagelles

Les myosines, pour leur part, agissent sur le réseau de fibres d'actine, présent, en particulier, juste au-dessous de la surface des cellules. Leur action dans cette zone permet à certaines cellules - comme les amibes ou les globules blancs du sang - de se déplacer en rampant.

Dans les organismes unicellulaires, une autre forme de mouvement met en jeu les cils et les flagelles, structures complexes dans lesquelles interviennent les dynéines couplées à des microtubules. Les cils sont des poils minuscules recouvrant la surface des cellules et qui, par un battement synchrone, permettent à ces dernières de se mouvoir.

Les flagelles sont des structures beaucoup plus longues. Ils se déploient - généralement au nombre de deux ou trois - à l'une des extrémités des cellules et frappent comme des fouets, la propulsant ainsi comme le feraient des hélices de bateau.

Les cils sont présents également dans les organismes pluricellulaires de tout le règne animal. Ils tapissent les bronches, assurant ainsi une circulation constante des fluides muqueux chargés de débarrasser ces conduits des poussières qui les encombreront. De même, chez la femme, l'œuf qui se détache de l'ovaire est guidé le long des trompes de Fallope par un courant provoqué par la vibration de ces cils.

En dépit de leurs différences, cils et flagelles ont une organisation interne très semblable. Ils sont formés d'une paire de microtubules centrale, entourée de neuf autres en périphérie. La contraction des dynéines, placées entre, fait glisser les microtubules les uns sur les autres, propulsant ainsi l'ensemble.

Les moteurs moléculaires jouent aussi un rôle étonnant

dans la division cellulaire. Dans un premier temps, les dynéines et quelques kinésines peu courantes assurent - le long des microtubules - la répartition des divers éléments, afin qu'ils soient répartis à parts égales dans les deux futures cellules filles. Ce sont toujours les moteurs moléculaires qui, ensuite, assurent la séparation de la cellule en deux, en resserrant un anneau de fibres d'actine.

Mais les plus complexes de toutes les structures au sein desquelles agissent les moteurs moléculaires sont, sans conteste, les muscles. Des centaines de molécules de myosine s'y assemblent pour former une « machine » moléculaire en forme de fibre tubulaire épaisse dont émergent les têtes. Celles-ci sont alignées parallèlement à des fibres d'actine qui leur

D'ingénieux réservoirs chimiques

Les cellules vivantes fonctionnent essentiellement au phosphate. Pris dans l'alimentation de l'organisme, ce « carburant » est stocké dans d'ingénieux réservoirs chimiques : les adénosines diphosphate et triphosphate (ADP et ATP). L'ADP, qui comporte deux atomes de phosphate, est la version vide de ce « garde-manger » cellulaire. Quand l'organisme se nourrit, le phosphate afflue dans les cellules et l'ADP capte un atome supplémentaire pour se transformer en ATP. En cas de besoin, les moteurs moléculaires n'ont plus qu'à casser les molécules d'ATP et récupérer ce phosphate, qu'ils vont alors utiliser pour transformer en énergie mécanique.

servent de « rails ». Des couches alternées de myosine et d'actine se succèdent ainsi, tout au long du muscle. Quand elles en reçoivent le signal, les premières tirent à elles les secondes, accentuant leur chevauchement mutuel et réduisant ainsi la longueur totale du muscle.

L'action de ces molécules de myosine permet ainsi d'assurer les nombreuses activités musculaires, qui peuvent aller du battement lent et interrompu du cœur pendant plusieurs décennies jusqu'à celui, combien plus rapide, des ailes d'un insecte.

Chris Surridge

Pinces optiques et rayons laser

L'UN DES GRANDS problèmes que pose l'étude des moteurs moléculaires est l'échelle à laquelle il faut intervenir. Plusieurs milliers de molécules sont nécessaires pour faire un seul millimètre, et les forces qu'ils produisent, bien qu'importantes à leur niveau, sont infimes par rapport à celles de notre quotidien. En étudiant leur comportement d'ensemble au sein de structures comme les muscles ou les flagelles, il est déjà possible de faire un certain nombre d'observations sur l'activité de ces molécules. Mais il serait préférable, évidemment, de pouvoir réaliser des mesures directes sur une protéine isolée.

Un certain nombre de techniques ont été mises au point dans ce but. La plus facile est bien sûr l'observation pure et simple. Même si les moteurs moléculaires eux-mêmes restent invisibles, il est possible, en travaillant à l'extrême limite des possibilités des microscopes optiques, de voir glisser les microtubules sur des surfaces recouvertes de kinésine ou de dynéine. Ainsi a-t-on pu évaluer la vitesse du mouvement et montrer qu'une protéine motrice suffisait à le produire.

L'étape suivante consiste à fixer aux moteurs des repères de polystyrène, afin de les

suivre dans leurs déplacements. Enfin, grâce à la technologie laser, des dispositifs capables de mesurer à la fois les mouvements individuels des moteurs et les forces qu'ils produisent ont été développés. Le procédé porte le nom de « pince optique » ou de « pinces optiques ». Il utilise la propriété qu'ont les rayons lumineux d'exercer une force sur ce qu'ils éclairent. Ce « gradient » de force, bien qu'extrêmement faible, suffit pour attirer et piéger les corps très petits là où la lumière est la plus vive.

L'expérience peut être menée de différentes façons. La plus « simple » est d'assujettir les voies qu'emprunte le moteur (filament d'actine ou microtubule), de fixer un repère, puis de « saisir » le moteur entre des « pinces optiques » afin d'en mesurer la force. Ce processus a été utilisé en 1993 par l'Américain Steven Block et son équipe pour étudier la kinésine (Nature du 21 octobre 1993). Championne de la catégorie, cette dernière est capable de tirer des charges de 5 piconewtons (le poids de cinq globules rouges du sang) avec des déplacements d'environ 8 milliardièmes de millimètres (nanomètres). Le chiffre peut paraître dérisoire, mais il est considérable au niveau moléculaire.

En ce qui concerne les myosines, plus statiques, capables de déplacer des cellules entières sans bouger elles-mêmes, ce type d'expérience donne des résultats bien moins satisfaisants. Les chercheurs préfèrent alors arrimer les molécules de myosine à un support fixe et les amener à déplacer des filaments d'actine. Pour y parvenir, ils équipent de courts filaments d'actine d'un repère de polystyrène à chaque extrémité avant de le tendre entre deux pinces optiques. L'actine est alors mise au contact de la myosine et l'on mesure la force déployée pour décaler les repères du piége.

Le piége optique est un excellent exemple de la façon dont une physique hautement sophistiquée peut servir à l'étude de phénomènes au cœur même de la biologie. Mais l'usage des pinces optiques ne se limite pas à la manipulation des moteurs moléculaires. On les emploie déjà pour étudier la manière dont travaille une enzyme, l'ARN polymérase, lorsqu'elle transcrit un fragment d'ADN d'une cellule en ARN, première étape dans la transformation de l'information génétique en un outil biologique : la protéine.

Ch. Su.

La physique en renfort de la biologie

ÉCOUTEZ aujourd'hui un biologiste décrire une cellule. Il parlera, évidemment, un peu de noyau, de cytoplasme, de membrane ou de chromosomes. Mais, très vite, des mots bizarres tinteront à vos oreilles incrédules : moteurs, microtubules polarisés, régulation, résistance à l'étirement, comportement hydrodynamique. Ne manquent que le claquement des bielles et le chuintement des pistons...

À l'entendre, la cellule, unité fondamentale du vivant, serait, en fait, une sorte d'usine microscopique. Un monde à la Jules Verne où des « moteurs moléculaires » glissent comme des locomotives le long de « rails » constitués par des « microtubules » aux allures de charpente métallique, chargés des matériaux les plus divers.

En moins d'une décennie, une véritable révolution, qui mêle les disciplines (biologie, physique, chimie, etc.), s'est produite dans le domaine de la biologie cellulaire. « Bien sûr, depuis les débuts de la biologie, on s'interroge sur le mouvement dans le vivant », explique Michel Bornens, chef de l'unité Biologie du cycle cellulaire et de la motilité (Institut Curie/CNRS). Et les chercheurs

n'ont pas attendu l'invention des techniques modernes d'investigation pour progresser. Dès les années 30, le biochimiste hongrois Albert Szent-Gyorgyi a montré que l'adénosine triphosphate (ATP) entraîne la contraction des fibres musculaires. « Mais, jusqu'à il y a environ dix ans, on n'avait isolé que deux moteurs moléculaires, et l'on croyait qu'ils étaient cantonnés aux structures spécialisées dans le mouvement comme les muscles et les cils ou les flagelles », se souvient Michel Bornens.

UNE COOPÉRATION FRUCTUEUSE

Depuis, les biologistes se sont aperçus que « les moteurs cellulaires constituent une famille très nombreuse et qu'on les trouve absolument partout », ajoute-t-il. Parallèlement, dans la seconde moitié des années 80, les chercheurs américains se sont mis à développer des systèmes expérimentaux qu'ils appellent des « motility assays ». On pouvait y suivre in vitro, sur des lames de polymères, le déplacement de molécules mécano-chimiques (les moteurs cellulaires) dotées de marqueurs fluorescents. Les physiologistes qui travaillaient, notamment, sur la « matière

molle » se sont passionnés immédiatement pour ces expériences qui semblaient compléter remarquablement leurs propres recherches. Et, dès 1988, le physicien américain Ben Chu mettait au point, à l'université de Berkeley (Californie), les fameuses « pinces optiques » grâce auxquelles, à l'aide de rayons laser, il parvenait à étreindre un brin d'ADN (acide désoxyribonucléique), la molécule en forme de double hélice qui porte le patrimoine génétique des cellules. Depuis, la coopération fructueuse entre les physiologistes et les biologistes n'a jamais cessé.

C'est ainsi que l'équipe de Michel Bornens et celle de Jacques Prost (unité de recherche en physico-chimie, Institut Curie/CNRS) travaillent, depuis un an, sur une douzaine de projets communs. « Auparavant, je faisais bien de la biologie, mais en physique. Depuis, j'ai appris leurs vrais problèmes, ce qui les intéresse vraiment », se réjouit Jacques Prost. Une symbiose d'autant plus fructueuse que, selon lui, « il faut vraiment conjuguer la chimie, la physique et la biologie de très près pour arriver à faire des choses aujourd'hui ».

Les deux partenaires se félicitent tous les jours de cette coopération. Grâce à l'approche mécaniste des physiologistes, « nous avons énormément avancé dans la connaissance du « hardware » du vivant », affirme Michel Bornens. Cela a permis aux biologistes de confirmer ce que la génétique leur avait déjà permis de soupçonner : l'existence d'une grande constance dans le mode de fonctionnement sous l'apparente diversité. « On peut désormais parler de « la » cellule. Du muscle au foie, du mammifère à la mouche drosophile et même à la levure, les procédures de fonctionnement, les modes de trafic intracellulaire sont identiques. »

DE LA THÉORIE AU BREVET

Les physiologistes, eux, trouvent dans l'étude du vivant des idées pour les aider à comprendre certains phénomènes complexes dont la matière inerte est le siège au niveau moléculaire. Ils peuvent même - comme le font déjà les chimistes - s'inspirer des solutions mises en œuvre par la nature, quitte à les transformer, pour résoudre les problèmes qui se posent à eux ; voire inventer de nouveaux processus. C'est ainsi que, dans le

but de vérifier le bien-fondé de leurs théories sur le principe physique permettant aux moteurs cellulaires de se déplacer, Jacques Prost et plusieurs de ses collègues ont construit un « modèle » à plus grande échelle.

Avec les méthodes de lithographie employées pour fabriquer les puces électroniques ils ont dessiné des « rails » en or et nickel de 3 mm de large directement inspirés de l'observation des filaments d'actine. Quand on applique un courant alternatif entre les deux électrodes, les grosses molécules qui y sont posées glissent sur elles exactement comme celles de myosine le long de l'actine des muscles.

La théorie était ainsi vérifiée. « Nous en avons profité pour déposer un brevet car ce dispositif peut servir à la séparation de particules colloïdales ou d'objets biologiques comme des virus ou des chromosomes », se réjouit Jacques Prost. « Les moteurs moléculaires sont, certes, un des domaines privilégiés pour la coopération entre physiologistes et biologistes. Mais nous sommes arrivés à un niveau de contrôle tel que les physiologistes peuvent tirer beaucoup d'informations de l'étude du fonctionnement cellu-

laire », renchérit Michel Bornens. Les phénomènes de surface, d'adhésion des membranes ou les propriétés mécaniques souvent étonnantes de certains tissus - comme les artères ou le muscle cardiaque - soumis à des efforts auxquels peu de matériaux classiques résisteraient lui semblent des domaines prometteurs. Bien que tout cela reste très fondamental, les applications ne sont jamais très loin. Tout ce que nous apprenons sur le fonctionnement interne des cellules aura forcément des incidences et des applications dans les dix ans, estime Michel Bornens. « Déjà, de nombreux antitumoraux sont fondés sur la connaissance que nous avons du rôle des microtubules. Ils bloquent leur croissance ou, au contraire, la favorisent de manière folle. Dans les deux cas, la cellule comprend que quelque chose ne fonctionne pas, et cesse de se diviser. »

Jean-Paul Dufour

* Page réalisée par les rédactions du Monde et de la revue scientifique internationale Nature. Traduction de Sylvette Gleize.

Temps frais et variable au nord

UNE VASTE ZONE anticyclonique s'étend des Açores à la mer de Norvège, en passant par les îles Britanniques. Elle canalise un flux de nord-est très frais, qui s'écoule sur le nord et l'ouest du pays. Le système dépressionnaire en Méditerranée influence le temps dans le Sud et l'Est, avec une atmosphère plus douce, mais plus instable.

Vendredi, au nord d'une ligne La Rochelle-Strasbourg, l'ensoleillement sera généreux, particulière-

ment du sud de la Bretagne, des Pays de la Loire et du Poitou à la Normandie intérieure, au Bassin parisien, au Centre, à la Champagne et à la Lorraine, où les cumulus de beau temps resteront discrets. Sur le littoral de la Manche et les Flandres, les éclaircies alternent avec des passages nuageux, qui pourront localement et très temporairement donner une averse. Le vent de nord-est faiblira légèrement sur la côte, ne dépassant plus 50 km/h en rafales. Un peu plus au sud, de la Charente et du Médoc au Bourgnonnais, au sud de la Bourgogne et à l'Alsace, les passages nuageux dominants laisseront filtrer de courtes éclaircies. Dans le Bassin aquitain, le Massif central, le Roussillon et l'ouest du Languedoc, la journée se passera sous les nuages. Des brumes épaisses se formeront en début de journée. Des ondées se déclencheront dès le matin, elles se poursuivront l'après-midi, avec parfois un caractère orageux en montagne. Cependant, une timide amélioration se manifestera sur le littoral aquitain; les averses cesseront. A la faveur d'une petite tramontane, des éclaircies réapparaîtront sur le littoral languedocien dans le courant de la journée. Dans le sud-est du pays, de la vallée du Rhône au massif alpin, au Jura, à la Côte d'Azur et à la Corse, le ciel offrira des éclaircies parfois belles en plaine et sur le littoral, notamment en matinée. L'après-midi, d'une façon générale, les averses ou orages se déclencheront essentiellement en montagne. Les températures minimales seront fraîches dans la moitié nord (4 à 6 degrés), plus douces au sud, 8 à 11, voire 14 près de la Méditerranée. Les maximales ne dépasseront pas 12 degrés près de la Manche, 15 plus généralement au nord, 16 à 18 des Pyrénées à Rhône-Alpes, 18 à 20 dans le Sud-Est.

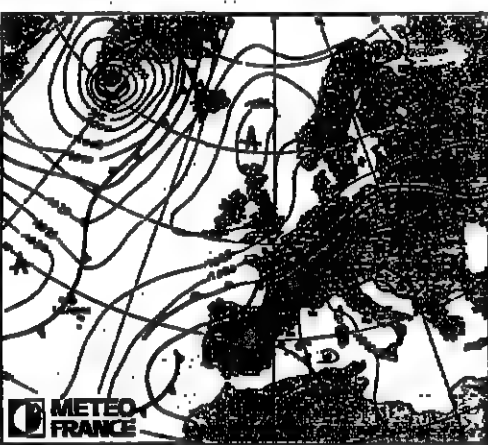
(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)



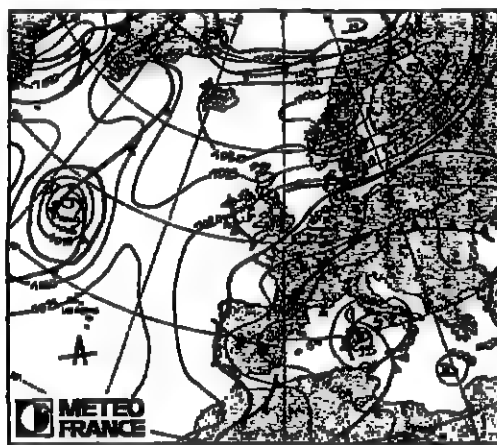
Prévisions pour le 10 mai vers 12h00

- Ensoleillé
- Éclaircies peu nuageuses
- Nuages courts éclaircies
- Brumes et brouillard
- Très nuageux ou couvert
- Pluie ou bruine
- Averses
- Orages
- Vent fort
- Neige

TEMPÉRATURES	GRENOBLE	19/1	TOURS	15/6	CHICAGO	15/6	LISSABON	19/1	PRETORIA	22/2
min	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5
max	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1
min	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5
max	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1
min	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5	13/5
max	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1	17/1



Situation le 9 mai, à 0 heure, temps universel



Prévisions pour le 11 mai, à 0 heure, temps universel

IL Y A 50 ANS DANS Le Monde Le Grand Senoussi

LA CONFÉRENCE de Paris étudie le sort qu'il convient de donner aux anciennes colonies italiennes, et en particulier à la Libye. Ce n'est pas les quelques terres arabes de la Libye qui font l'indépendance de ce pays mais sa position stratégique, dont la dernière guerre a démontré l'importance. On connaît la lutte que se livrent les thèses russe et britannique pour la suprématie sur la Libye, et les revendications de la Ligue arabe et de l'Égypte.

Mais il est encore un autre prétendant au gouvernement de la Libye. Personne n'en parle. Et pourtant, c'est lui qui en ce moment gouverne le pays. C'est lui et ses fidèles qui ont chassé les colons italiens de leurs si jolis villages de Giovanni-Berta, de Zavia, de Misrata. C'est son pavillon qui flotte sur tous les caracots de la Libye et de la Tripolitaine. Ce seigneur incontesté de la Libye - incontesté au moins par ses administrés -, c'est le Grand Senoussi, chef d'une confrérie musulmane dont les adeptes ont toujours lutté contre les Européens, qu'ils soient Français, Anglais ou Italiens, jusqu'à la dernière guerre, où, pour reconquérir leur pays, ils se sont alliés à la Grande-Bretagne.

L'émir Mohammed Idris, que ses fidèles appellent le Grand Senoussi, réside au Caire. C'est un homme de soixante-trois ans à peine, grand de taille, éternellement vêtu d'une grande abaya de drap noir, sorte de tige si ample qu'elle sert à la fois de manteau et de couverture. Il est coiffé en tout temps et en tout lieu du turban blanc qui le désigne à tous comme un personnage religieux et, en effet, il peut être considéré comme le maître absolu d'un ordre mystique qui compte des centaines de milliers d'adeptes dans tout l'Islam, mais surtout en Libye, en Tunisie et dans l'Irak noir.

René Gajac (10 mai 1946.)

La qualité de l'air

Indice de pollution

Source: Météo-France

MOTS CROISÉS

1 2 3 4 5 6 7 8 9

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

HORIZONTALEMENT
1. Femme qui peut faire du charme. - II. Où il n'y a rien de cult. - III. N'est plus tendre quand il est mûr. Sa maison manque de confort. - IV. Laisse toujours des restes. Peut être pris au salon. Pronom. - V. Créateur, pour les gnostiques.

VERTICALEMENT
1. Sur lesquelles on a peut-être placé des bombes. - 2. Un homme qui connaît bien les patrons. - 3. Fétide, à la pharmacie. Taches sur un tissu. - 4. Métal alcalin. Bien vraie. - 5. Qui a peut-être été traduit. Fut mise sur tables. - 6. Nous tient les pieds chauds. Peut se dire d'un coup. - 7. Sigle évocant une formation. Partie d'un tout. - 8. Qui sont bien rentrées. Collera. Possessif. - 9. Se comporte comme un ange.

SOLUTION DU N° 687
HORIZONTALEMENT
I. Boulevard. - II. Renifleur. - III. Osé. Faddé. - IV. Ut. Éne. - V. Ironie. As. - VI. Lecture. - VII. Coroner. - VIII. Epilent. - IX. Ensorcelé. - X. Se. Ébat. - XI. Usé. Sale.

VERTICALEMENT
1. Brouillées. - 2. Oestre. Pneu. - 3. Une. Occis. - 4. Li. Entolome. - 5. Effleur. - 6. Vlan. Roncos. - 7. Abde. Entéti. - 8. Rue. Lai. - 9. Dresser. Été.

LE CARNET DU VOYAGEUR

ITALIE. Depuis le 5 mai, les touristes sont privés de séjours à bord des gondoles de Venise, en raison d'un conflit d'ordre fiscal qui oppose l'Etat et les chanteurs de romance. Les gondoliers, qui risquent une amende s'ils embarquent ces musiciens, ont choisi de se passer de leurs services. - (AFR)

DANEMARK. Pour la deuxième année consécutive, 1 700 vélos sont mis gratuitement à la disposition des touristes et habitants de Copenhague, par l'organisation Bycyklen. L'an dernier, la moitié des bicyclettes avaient été volées ou endommagées. Pour éviter de tels incidents, les organisateurs de l'opération, qui ont fait réparer les vélos pendant l'hiver par des bénévoles, ont lancé un appel au civisme. Ils comptent en outre sur le concours de la police, qui pourra cette année verbaliser si besoin est. - (AFR)

PARIS EN VISITE

Samedi 11 mai

MUSÉE DU PETIT PALAIS: exposition Diirer, 10 h 15 (40 F + prix d'entrée), hall du musée (Approche de l'art); 11 h 10 (50 F + prix d'entrée), devant l'entrée (Pierre-Yves Jaslet); 14 h 30 (25 F + prix d'entrée) (Musées de la Ville de Paris).

L'ATELIER CARPEAU, la villa de la Réunion et le hameau Boileau (50 F), 11 heures, devant le guichet du métro Exelmans (Emilie de Langlade).

LA COUR DES COMPTES (45 F), 11 heures, 13, rue Cambon (Le Passé simple).

NOTRE-DAME-DE-PARIS (50 F), 11 heures, sortie du métro Cité (Claude Marti).

LE QUARTIER BOULEAU-EXELMANS (60 F), 11 heures, sortie du métro Exelmans côté rue Claude-Lorrain (Vincent de Langlade).

MUSÉE DU LOUVRE: la Renaissance à Florence (33 F + prix d'entrée), 11 h 30 (Musées nationaux); la peinture française du XIX^e siècle (33 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées nationaux); l'aille Richelieu (50 F + prix d'entrée), 15 h 20, sortie du métro Palais-Royal côté place Colette (Claude Marti).

LES CARMES (37 F + prix d'entrée), 14 h 30, 70, rue de Valenciennes (Monuments historiques).

LA MAISON DU FONTAINIER (lampe de poche, 40 F), 14 h 30, 42, avenue de l'Observatoire (Monuments historiques).

MUSÉE D'ART MODERNE: exposition Soulages (25 F + prix d'entrée), 14 h 30, 11 avenue du Président-Wilson (Musées de la Ville de Paris).

MUSÉE CARNAVALET (25 F + prix d'entrée): Paris et les Parisiens à travers les siècles 14 h 30; exposition Les Russes à Paris, 15 heures, 23, rue de Sévigné (Musées de la Ville de Paris).

MUSÉE CERNUSCHI: exposition Idoles du Népal et du Tibet (25 F + prix d'entrée), 14 h 30, 7, avenue Velasquez (Musées de la Ville de Paris).

MUSÉE COGNAC-JAY (25 F + prix d'entrée), 14 h 30, 8, rue Elzévir (Musées de la Ville de Paris).

MUSÉE D'ORSAY: exposition Menzel (36 F + prix d'entrée), 14 h 30 (Musées nationaux).

LE PALAIS-ROYAL: trois siècles d'histoire de Paris (50 F), 14 h 30, place du Palais-Royal devant le Louvre des antiquaires (Connaissance de Paris).

LA CITÉ UNIVERSITAIRE (55 F + prix d'entrée), 15 heures, sortie du RER Cité universitaire (Paris et son histoire).

DE SUFFREN à La Bourdonnais (50 F), 15 heures, sortie du métro Ecole-Militaire côté escalier roulant (Emilie de Langlade).

LES ÉGOUTS (25 F), 15 heures, devant l'entrée face au 93, quai d'Orsay (Ville de Paris).

LES FONTAINES du quartier

cyclistes avaient été volées ou endommagées. Pour éviter de tels incidents, les organisateurs de l'opération, qui ont fait réparer les vélos pendant l'hiver par des bénévoles, ont lancé un appel au civisme. Ils comptent en outre sur le concours de la police, qui pourra cette année verbaliser si besoin est. - (AFR)

JAPON. La compagnie Japan Airlines va installer des toilettes de luxe dans les cabines de première classe de quatre de ses avions sur certains vols Tokyo-New York et Tokyo-Londres. Une fois et demi plus grands que les toilettes habituelles, ces nouveaux espaces seront équipés de miroirs à trois faces et diffuseront de la musique. - (AR)

SYRIE. La Syrie, qui espère accueillir quatre millions de visiteurs en l'an 2 000, contre 2,3 millions en 1995, a entrepris de développer plusieurs projets touristiques: aménagement de villages de vacances (à Ibn Hani, près de Lattaquie, et à Amrit, près de Tartous, sur le littoral méditerranéen), de zones de camping, et construction de hôtels dans des réserves naturelles. - (AFR)

INDE. Plusieurs hôtels de la compagnie Indian Airlines ont été interdites de vol et cantonnées dans des activités au sol pour excès de poids. D'après le règlement, le poids est fixé à 53 kilos pour une taille de 1,52 mètre, 69 kilos pour 1,75 mètre pour le personnel volant féminin et à 78 kilos pour 1,75 mètre pour les stewards. - (AR/AFR)

du Luxembourg (37 F), 15 heures, sortie gare du RER Port-Royal (Monuments historiques).

LE TIL DE LA CITÉ (55 F), 15 heures, devant le portail central de Notre-Dame (Paris et son histoire).

MONT-PARNASSE (50 F), 15 heures, sortie du RER Port-Royal (Paris passé, présent).

MUSÉE DU GRAND ORIENT DE FRANCE: la franc-maçonnerie (60 F + prix d'entrée), 15 heures, 16, rue Cadet (Isabelle Haulier).

LE QUARTIER DE SAINT-SULPICE (50 F), 15 heures, sortie du métro Saint-Sulpice (Résurrection du passé).

JEUX

LOTTO

9 14 22 33 37 47 - 31

10 11 19 20 31 37 - 14

2 4 6 8 10 12 14 16 18 20 22 24 26 28 30 32 34 36 38 40 42 44 46 48 50 52 54 56 58 60 62 64 66 68 70 72 74 76 78 80 82 84 86 88 90 92 94 96 98 100

LOTTO

2 4 6 8 10 12 14 16 18 20 22 24 26 28 30 32 34 36 38 40 42 44 46 48 50 52 54 56 58 60 62 64 66 68 70 72 74 76 78 80 82 84 86 88 90 92 94 96 98 100

ABONNEMENTS 3615 LE MONDE CODE ABO

Je choisis la durée suivante	France	Suisse, Belgique, Luxembourg, Pays-Bas	Autres pays de l'Union européenne
1 an	1 890 F	2 086 F	2 960 F
6 mois	1 038 F	1 123 F	1 560 F
3 mois	536 F	572 F	790 F

Nom: _____ Prénom: _____

Adresse: _____

Code postal: _____ Ville: _____

Pays: _____

Ci-joint mon règlement de: FF par chèque bancaire ou postal; par Carte bancaire

Signature et date obligatoires

Changement d'adresse: _____

● par écrit 10 jours avant votre départ.

● par téléphone 4 jours. (Merci d'indiquer votre numéro d'abonnement.)

Renseignements: Portage à domicile ● Suspension vacances.

Tarif autres pays étrangers ● Paiement par prélèvements automatiques mensuels.

33 (7) 42-17-32-90 de 9 h 30 à 17 heures du lundi au vendredi.

● Par Minitel 3615 code LE MONDE, accès ABO.

LES SERVICES DU Monde

Le Monde 42-17-20-00

Télématique 3615 code LE MONDE

CompuServe 36 63 81 22

Adresse Internet: http://www.lemonde.fr

Documentation 3617 code LMDOC ou 36 29 04 56

CD-ROM: (1) 44-08-78-30

Index et microfilms: (1) 42-17-29-33

Films à Paris et en province: 36-68-03-78 ou 3615 LE MONDE (2,23 min)

Le Monde est édité par la SA Le Monde, société anonyme avec directeur et conseil de surveillance.

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.

Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.

Imprimerie du Monde: 12, rue M. Guizot, 95852 Noy-Cedex.

PRINTED IN FRANCE

Président-directeur général: Jean-Marie Colombani

Directeur général: Gérard Moras

Membres du comité de direction: Dominique Mécay, Gbelle Payen

133, avenue des Champs-Élysées 75409 Paris Cedex 08

Tél.: (1) 44-43-78-00; fax: (1) 44-43-77-30

TAUROMACHIE Luis-Miguel Dominguin, le torero ami de Pablo Picasso, inspirateur de récits de Hemingway, aimé des plus belles femmes, dont l'actrice Ava Gardner,

est mort mercredi 8 mai, dans sa résidence espagnole, d'une hémorragie cérébrale. **● NÉ A MADRID** le 9 décembre 1926, son père et son frère sont toreros. Le 14 juin 1945, il avait

regu, en place de Madrid, sa confirmation d'alternative des mains de Manolete, le plus grand torero du temps. **● DANS LE TEXTE** écrit à la demande de Picasso, *Pour Pablo*, Do-

minguin rappelle cette citation qu'il aime : « Tout homme célèbre doit veiller à ne pas détruire sa propre légende, celle qui l'accompagne tout au long de sa vie, dès la naissance

jusqu'à la célébrité. La vie d'un homme n'est jamais assez longue pour détruire une légende et en créer une autre. Et, sans légende, il est impossible d'entrer dans l'histoire. »

La mort d'un torero unique, Luis-Miguel Dominguin

Proche d'Ernest Hemingway, célébré par Pablo Picasso, aimé d'Ava Gardner, il est un personnage réel de l'opéra politique, dramatique et artistique du XX^e siècle, vu des « barreras » de toutes les arènes du monde

PABLO PICASSO lui fit un costume unique, blanc à parements noirs. Lui, Luis-Miguel Dominguin, que l'on appela Luis-Miguel, ne fit rien comme personne. On ne peut se remettre durablement de l'avoir vu toréer le 15 août 1959, à quatorze ans, en place de Bayonne (l'âge même auquel il avait débuté à Madrid en 1940), sous les yeux de Lauren Bacall tandis que Hemingway sirotait quelque alcool dans le *collejo*. Il n'aima pas beaucoup Hemingway, qui ne sut pas l'aimer. Comme chaque jour de cet été 1959, « Un été dangereux », selon le titre du reportage que « Don Ernesto » adressait à *L'Es*, Luis-Miguel affronta deux taureaux... plus Antonio Ordoñez, son beau-frère et rival.

La dernière fois qu'on l'a vu, à Bayonne toujours, ce fut pour l'ultime retour, toujours en costume de Picasso, un 3 septembre 1972, le taureau le blessa. Tous les toreros sont plusieurs fois meurtris par saison, et très grièvement. Dominguin le fut autant que tous. A une ou deux reprises, même, il traversa probablement la mort. Leur constitution n'est pas celle des autres humains.

UN COMBLE DE BEAUTE Luis-Miguel Dominguin avait, en 1964, obtenu du ministère de la Justice le droit de porter pleinement son nom d'artiste. Né à Madrid, le 9 décembre 1926 - il s'appelle initialement Luis-Miguel Gonzalez Lucas, son père et son frère sont toreros -, il est mort, mercredi 8 mai, dans sa résidence de Sotogrande (province de Cadix), d'une hémorragie cérébrale. Depuis quelques années, il était gravement atteint. Lui qui put représenter, par sa taille, sa minceur, son allure, la finesse de sa musculature, la beauté ciselée de son visage, un comble de beauté humaine, se vit à la fin bouffi et défiguré par le mal et les pharmacies.

Torero complet, « on s'est pu le décrire comme un agrégé de grammaire de la tauromachie », dit de lui Claude Popelin, figure d'époque, ami des intellectuels et des artistes, frère d'un dirigeant



Aux arènes du Soleil d'or, Toulouse, en 1957.

clandestin du Parti communiste espagnol pendant les années noires, Luis-Miguel Dominguin est un personnage réel de l'opéra politique, dramatique et artistique du XX^e siècle, vu des bar-

ras de toutes les arènes du monde. Son art de la séduction le fit aimer des femmes les plus belles, comédiennes, princesses, filles de grands d'Espagne, coiffeuses, et le fils de son mariage avec Lucia Bosé - Miguel Bosé - est un chanteur et comédien au physique étonnant. Surprenant écrivain à la demande de Picasso, Dominguin écrit pour François Zumbiehl : « Quelqu'un a dit, je crois, que dans le torero, Ordoñez représentait l'amour, et moi la séduction. C'est peut-être vrai, mais l'amour est facile à ressentir, et la séduction difficile à réaliser. Pour parvenir à un véritable amour, il faut accomplir l'œuvre de séduction. Ce chemin à parcourir pour s'accorder avec l'autre, c'est à mon avis ce qu'il y a de plus beau dans le torero, et dans les relations entre

deux êtres » (Des taureaux dans la tête, éd. Autrement, 1987).

Entraîné par son père, il prend l'alternative une première fois (personne à l'avoir prise deux fois) à Bogota, en 1941. De retour en Espagne, il devient le plus célèbre novillero de l'époque et reprend espagnolement - soit légitimement - son alternative à La Coruña, avec Domingo Ortega comme parrain et son frère Domingo Dominguin pour témoin.

CINQ QUALITÉS

Le 14 juin 1945, il reçoit en place de Madrid sa confirmation d'alternative des mains de Manuel Rodríguez, dit Manolete, le plus grand torero du temps. « A mon avis, dit Dominguin, Domingo Ortega est le torero de l'époque républicaine, celle du *fox-trot*. En re-

vanché, Manolete - et encore une fois, ce n'est pas une critique - est un torero fasciste. Son art était sec, tiré au cordeau, et ses faenas étaient toutes semblables. Le Cordobés appartient à la génération des Beales, au moment où le franquisme commence à s'usur, et où l'Espagne s'ouvre à la société de consommation et au tourisme. Cela se retrouve dans la sélection des taureaux que l'on rend plus dociles. »

Cinq qualités déterminent l'art du torero : la science (il ne pensait pas qu'elle fût géométrique), le courage (il l'eut au plus haut), la condition physique (il l'entretenait dès le 2 janvier) et l'aisance naturelle. Plus la connaissance des taureaux... Dominguin porta les quatre premières à leur sommet avec soin, morgue et splendeur. Le cinquième seulement avec génie. Il pousse Manolete, son aîné, son génie, à bout, le défie à la radio, par lettre ouverte, par déclaration, par sourire invraisemblable et par gestes arrogants. Le 12 mai 1949, devant Madrid indigné, il casse un début de faena éblouissant devant un taureau de la veuve Calache pour se manifester, index dressé devant les gradins, comme le « numero uno ».

MANOUILLE DE RÊVE

Le 2 octobre 1952, toujours à Vista Alegre, il conclut une après-midi de feu d'une offrande, fait sortir à ses frais le septième taureau, le repart-cape en main-seule, comme devraient faire les subalternes - il fait gris -, le place exactement en piques comme devraient faire les toreros - il fait nuit -, monte sur le cheval et pique à la perfection (le rêve de Picasso) en costume de lumière - il fait grand jour alors -, banderille de rêve comme le faisait son frère, et le tue d'une épée, comme l'on doit faire. Du *temido* 7, une voix sévère dans un silence de larmes : « Puisque tu piques si bien, pourquoi lasses-tu les pica-

dors le faire souvent si mal ? »

Entre-temps, il a poussé Manolete à s'exposer jusqu'au bout dans une plaza du sud, à Linares, le 28 août 1947, devant un Miura nommé Islero aux cornes arragées (comme quoi...) et Manolete en est mort. Juste avant, Manolete est venu dans sa chambre d'hôtel lui dire sa lassitude. « Il avait un air théâtral qui était à la frontière du sublime et du ridicule, dit Dominguin, qui s'est toujours situé à celle du sublime et du bles-

sant, mais qui chez lui était vraiment sublime, avec ce visage tragique qui était le sien. » Je pars définitivement, me dit-il. Note bien que c'est à toi que ma retraite fera le plus de tort. Tous les ennemis que j'ai en ce moment se retourneront contre toi. Il y a toujours un secteur du public qui manifeste son opposition pour être quelque chose et se faire remarquer. Ces gens-là, c'est toi qui vas en hériter. »

L'été 1959 lui est particulièrement dur. Il se retire en 1962. Reviens en 1971, en même temps que Benvenista et Antonio Ordoñez. Fait une éblouissante saison de jeune homme, comme si rien n'avait changé, toré à Belgrade, s'embrouille en 1972 dans de

mauvaises histoires de mauvais taureaux, et de mauvaises blessures et finit définitivement sur une ultime cornada à Quito, le 1^{er} décembre 1973.

Dans le texte demandé par Picasso, *Pour Pablo* (publié dans *Toros y Toreros*), Dominguin dit ceci : « Au bout du compte, je suis d'accord - pourquoi pas ? - avec le rôle que, dans la Grande Comédie Humaine, la chance ou l'infortune m'ont attribué. » Et, plus loin, lui qui ne voulait jamais faire de son

Blessures

Luis-Miguel reçut sa première blessure à Malaga, le 30 août 1942, à seize ans. En mars 1947, avant le mortel défi avec Manolete, il subit la deuxième. On parle là de blessures qui laissent des cicatrices, éraflures d'épées ou de banderilles, luxations et entorses, sont le lot de chaque après-midi. Fin juillet 1959, Luis-Miguel est blessé à Valence, puis, trois semaines après, à Bilbao. Blessé : autant dire, anesthésie générale, exploration profonde, sutures et doute. Pour celle de Caracas, il écrit le nombre « 72 » sur une boîte d'allumettes. Olivier Merlin décrypte (*Le Monde* du 9 mai 1953) : « Soixante-douze... centimètres ? »

- Oui, et trois fois à travers la cuisse. La corne est entrée ici, ici et là, de là à là. Une mauvaise, très mauvaise cornada. » Plus que les autres, son intelligence lui permit de penser la blessure qui devait l'écarter, définitivement, après Bayonne et Quito, l'année suivante, en 1973 : « Je suis convaincu que la mort est comme un mètre carré qui tourbillonne dans l'arène. Le torero ne doit pas marcher dessus quand le taureau vient vers lui, mais personne ne sait où se situe ce mètre carré. C'est sans doute cela, le destin. »

départ des arènes un spectacle : « Tout homme célèbre doit veiller à ne pas détruire sa propre légende, celle qui l'accompagne tout au long de sa vie, dès la naissance jusqu'à la célébrité, fille de l'incarnation si fréquente et si naturelle chez l'homme. La vie d'un homme n'est jamais assez longue pour détruire une légende et en créer une autre. Et sans légende, il est impossible d'entrer dans l'histoire. » J'ai oublié de quel est cette citation, que j'ai apprise il y a fort longtemps. Acceptez-la comme des béquilles nécessaires à celui qui fait ses premiers pas dans le monde des lettres car une chose est de dompter la grammaire espagnole, une autre le taureau dans l'arène. Du moins pour moi. »

Dans cinq siècles, dans cinquante ans, dans cinq ans, il n'est pas interdit de penser que l'on se souviendra de lui comme d'un grand artiste, un grand écrivain aimé des peintres et des intellectuels, auquel un agrégé de grammaire fera une notation rappelant ce que fut le torero, bien que lui-même n'en ignorât jamais la fin ni la disparition de la mémoire des hommes.

Francis Marmande

Quelques mots, il y a quarante-cinq ans

Dans *Le Monde* du 13 janvier 1951, Olivier Merlin rapportait ces propos du successeur de Manolete. « Vous alimentez-vous avant la course ? - Un café au lait léger avec un peu de cognac. - Avec-vous peur avant la course ? - Non. - Pendant ? - Non. Trop occupé. - Jugez-vous tout de suite le taureau à la sortie du toril ? - J'observe d'abord les « conditions » du taureau, et j'évalue ensuite sans règle déterminée d'après les propres changements du taureau au cours du combat. - Quelle partie du corps doit être la plus solide ? - Les jambes. Mais surtout la promptitude des réflexes. Si l'on continuait à « se distraire » pendant la temporada tous les coups. Ça va vite, la corne... - Ne ressentez-vous pas au moins de la lassitude à l'issue de la corrida ? - Non. Les nerfs, un peu. - Votre opinion sur les autres ? - Je ne m'intéresse pas à la tauromachie en dehors de l'arène. »

En Espagne, des attroupements autour de sa demeure

MADRID

Luis-Miguel Dominguin a toujours dit qu'il n'avait pas peur de la mort. Il y avait échappé tant de fois qu'il ne la craignait plus. Elle est finalement arrivée alors qu'il n'y pensait pas, dans la salle de bains de sa propriété des environs de Cadix. La « dernière étoile » de la tauromachie s'est éteinte surprise et étonnée que la mort puisse venir de cette manière incongrue alors qu'elle avait été tant de fois dominée, méprisée. L'Espagne aussi s'est étonnée. Elle avait quelque peu oublié ce torero séducteur de stars qui vivait à l'abri des regards dans ses pantoufles et ses survêtements déformés. Il devait être enterré jeudi 9 mai à Guadix, près de chez lui.

Sa disparition a immédiatement provoqué de longs attroupements autour de sa demeure, d'autant que planait un mystère diffus sur les circonstances de cette mort. La

Guardia civil, la justice et les médecins étaient là pour s'interroger sur la soudaineté de l'événement, sur ce corps couronné de quinze cicatrices, témoignage de son affrontement tumultueux avec la mort depuis l'âge de quatorze ans. Luis Miguel Gonzalez Lucas, successeur de Domingo Dominguin, ne s'est, comme il le disait lui-même, jamais retiré. Il était toujours là, présent on ne sait comment dans un coin de l'arène, de toutes les arènes : un mythe. Numéro un, pas numéro un, les polémiques se sont depuis longtemps éteintes.

Il fut le témoin du coup de corne mortel qui emporta dans la légende Manolete, le 28 août 1947, à Linares. Ava Gardner avait dit de lui : « Le voir, équilibré dans une pose élégante alors que les énormes cornes de l'animal glissaient à quelques centimètres de son cœur. Voir comment, dans un arc arrogant de son corps et un majestueux mouvement de cape, il réimposait sa domi-

nation, était quelque chose qui vous ôtait le souffle. » Beaucoup lui ont reproché d'avoir été l'ambassadeur de Franco dans le monde. Il ne s'en est jamais souvenu. « Ça ne le dérangeait pas d'être antipathique et il paraissait se divertir de la polémique qui l'a accompagné dans sa vie professionnelle et privée », estime son biographe Carlos Abella. Ses anciens rivaux lui rendent hommage parce que, comme lui-même l'a dit un jour : « En Espagne, on ne peut pas parler en bien des vivants et en mal des morts. » Resterait-il dans les mémoires comme « cet homme accompli qui a beaucoup semé et subsistait dans les esprits du milieu taurin », selon la révérence d'El Cordobés ? Dominguin a été de l'avis de tous beaucoup plus qu'un torero, un caballero qui a su séduire et se faire aimer par des gens tellement différents qu'il restera le symbole d'une époque partagée.

Michel Bôle-Richard

25 avril / 25 mai 96

Antigone

de Sophocle
mise en scène Thierry Roisin
spectacle en langue des signes
avec l'interprète de langue des signes

3 mai / 8 juin 96

La Faim

de Knut Hamsun
mise en scène Jacques Osinski
Boris Lévassier, Sophie Milrath

Théâtre de la Cité
Internationale
50, boulevard de la Chapelle - 75014 Paris
45 89 38 69

Une aventure contemporaine
la photographie 1955-1995

à travers la collection
de la Maison Européenne de la Photographie

du 17 avril
au 16 juin 1996

**Maison Européenne
de la Photographie**

5, rue de la Tour
75001 Paris
44 78 75 00



La mer de Chine, un bassin de civilisations multiples

Lors d'un colloque en Malaisie, des historiens et des archéologues ont mis en cause l'un des fondements de l'eurocentrisme et une vision sino-centrée du développement de la région

KUALA LUMPUR
de notre envoyé spécial
La mer de Chine du Sud fut-elle une « Méditerranée » dans le sens où l'entendait l'historien Fernand Braudel ? C'est-à-dire une « économie-monde », un espace individualisé et autonome auquel les liaisons et les échanges internes confèrent une unité organique transcendant les limites des États ?

Un colloque organisé en avril, à Kuala Lumpur, par le ministère de la culture, des arts et du tourisme de Malaisie et l'école française d'Extrême-Orient (EFEO) a constitué un premier test de la réceptivité de la région à cette perspective de recherche. Des recherches auxquelles travaillent depuis de longues années le professeur Denys Lombard, directeur de l'EFEO et auteur d'un essai d'histoire globale de l'archipel indonésien, *Le Carrefour javanais* (École pratique des hautes études en sciences sociales, 1990).

BRASSAGE

C'est une idée importante, d'abord parce qu'elle esquive un des travers de l'eurocentrisme qui ne tolère à sa périphérie que quelques grandes civilisations (Islam, Inde ou Chine) en cherchant à percevoir l'unité d'un espace carrefour de ces grandes civilisations. Une approche qui se situe, en outre, au-delà des cloisonnements de l'histoire, notamment de ceux nés de la période coloniale.

Comme l'Asie centrale, la mer de Chine méridionale fut l'un de ces espaces de contacts entre les civilisations. Or on oublie trop

souvent que toutes les grandes civilisations (occidentale, indienne, islamique, chinoise), perçues aujourd'hui comme des entités homogènes, se sont constituées au carrefour de cultures. La mer de Chine est un laboratoire exemplaire de ce brassage culturel.

L'idée d'une unité de cette aire géographique est aussi importante pour sa portée contemporaine. Cette partie du monde est en train de développer un régionalisme singulier, plus en fonction

La force des confréries marchandes

Si de fortes rivalités engendrent de nombreuses guerres entre les grands royaumes agraires riverains de la mer de Chine (Chine, Vietnam, Cambodge, Siam), dans l'Asie maritime, plus pacifique, prévalut le négoce. Après l'échec de la percée des Mongols au XIII^e siècle, il n'y eut jamais de rêve d'unification politique. Les réseaux d'échanges ont plutôt tendu à se superposer ou à fusionner. L'un de ceux-ci fut constitué par les communautés chinoises implantées dans la région, dont beaucoup étaient musulmanes. Ces grands réseaux reposaient sur des confréries marchandes (organisations à la fois religieuses et commerciales : *tankeu*) qui fonctionnent encore aujourd'hui. Ces réseaux témoignent de l'existence, tout comme en Italie et en Flandres, de grandes cités marchandes ouvertes au commerce international.

des flux d'échanges que de cadres institutionnels. Or ce processus n'est intelligible que s'il est replacé dans la « longue durée ».

Ce substrat explique peut-être que, contrairement à l'Europe, où l'idée d'unité est toujours discutée et dont l'une des préoccupations majeures est la question de la sécurité, le souci du développement des échanges et du commerce prévaut ici. « Penser la mer de Chine en fonction de l'exemple méditerranéen a une vertu méthodologique : dépasser les histoires régionales et politiques où tout le monde reste dans sa boîte, en restituant leur importance aux réseaux. Or, les réseaux contemporains constituent la véritable réalité de l'Asie du Sud-Est », explique Denys Lombard.

Ces préoccupations recoupent celles des pays d'Asie du Sud-Est en quête d'une reconstitution de leur histoire avant l'arrivée des colonisateurs (c'est le cas des Philippines), par le biais des fouilles archéologiques. Mais jusqu'à un certain point seulement. En effet, pour les chercheurs d'Asie du Sud-Est, l'idée d'une globalité régionale transcendant les limites des États est à la fois séduisante et irritante.

RÉTICENCES

Séduisante car, pour les pays situés à la périphérie de la Chine, elle remet en cause une vision sino-centrée : difficilement acceptable parce qu'elle se heurte aux visions étroitement nationalistes. De ce point de vue, le symposium de Kuala Lumpur a été révélateur du chemin qui reste à parcourir pour instaurer un véritable dia-

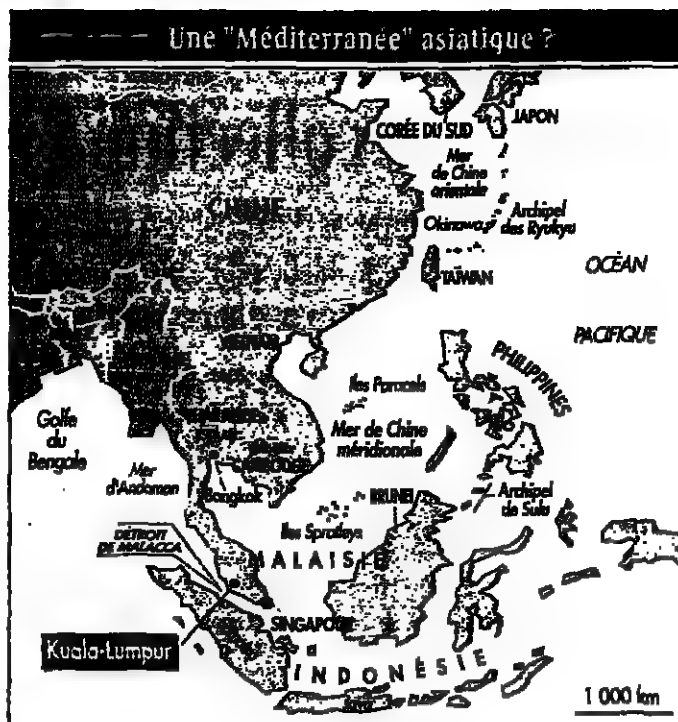
logue sur ce thème entre chercheurs occidentaux et asiatiques. Plusieurs interventions malaisiennes ont été symptomatiques des fortes réticences à tout comparatisme. Dans son intervention « Conflits et séductions dans le monde méditerranéen occidental », Maurice Aymard (École des hautes études en sciences sociales) mettait en relief le rôle des cultures et des religions comme source de conflit. La Bosnie, expliquait-il, est un exemple contemporain de résurgence de déterminismes historiques à l'origine de fractures profondes dans le monde méditerranéen. Une intervention dont les chercheurs locaux ont paru mal percevoir l'enseignement pour leur région.

Plusieurs interventions malaisiennes ont été symptomatiques des fortes réticences à tout comparatisme. Dans son intervention « Conflits et séductions dans le monde méditerranéen occidental », Maurice Aymard (École des hautes études en sciences sociales) mettait en relief le rôle des cultures et des religions comme source de conflit. La Bosnie, expliquait-il, est un exemple contemporain de résurgence de déterminismes historiques à l'origine de fractures profondes dans le monde méditerranéen. Une intervention dont les chercheurs locaux ont paru mal percevoir l'enseignement pour leur région.

RÉSEAUX

À partir du XVI^e siècle, les colonisateurs espagnols et portugais ne firent que s'insérer dans des réseaux (route chinoise et route javanaise) préexistants à leur arrivée. Mais, à la différence de la Méditerranée, la mer de Chine n'eut pas de grands relais d'échanges, comme le furent la Crète, Malte ou la Sicile. Elle eut néanmoins ses nœuds de réseaux comme le montrèrent au cours du colloque de Kuala Lumpur le professeur Yoneo Ishii (université de Sophia à Tokyo) - avec l'archipel des Ryukyu (Okinawa) - et le professeur Mohammad Raduan B. Mohd Arif (université de Malaisie) avec l'archipel de Suhi (sud des Philippines). Et Malacca fut le grand carrefour malais d'autrefois.

À partir du XVIII^e siècle cependant, ces réseaux s'affaibliront



avec le compartimentage colonial, la volonté de puissance (et l'efficacité) des Occidentaux et l'émergence des États locaux. Ils joueront cependant un rôle dans la résistance au colonialisme. Les « pirates » seront une expression de la survivance de ces réseaux.

Sans doute l'intitulé du colloque de Kuala Lumpur - « Cultures en contacts » -, qui ne précisait pas d'espace géographique, était-il trop vaste. Il a pourtant donné lieu à des interventions précises sur l'Islam en Afrique, les flux migratoires au Proche-Orient, les nouvelles expressions religieuses qu'engendrent les contacts entre la foi chrétienne et les croyances locales, et a constitué une tentative de croisement des problématiques et des méthodologies.

DIALOGUE DIFFICILE

Si la nouvelle historiographie japonaise est déjà largement orientée dans la même direction

que celle des chercheurs occidentaux (les historiens d'Okinawa, par exemple, pensent leur archipel non plus en terme d'entité à la périphérie de la Chine et du Japon mais de nœud dans un réseau d'échanges), les historiens d'Asie du Sud-Est semblent encore prisonniers d'une approche en termes d'« État-nation ». Il est donc logique que le dialogue ait du mal à s'établir. Mais cette confrontation des points de vue doit pousser chacun à affiner ses analyses de la réalité d'une région qu'il faut saisir dans son mouvement sous peine de passer à côté de l'essentiel.

L'EFEO poursuit cette approche en organisant cet automne à Pékin un symposium sur le thème des continuités culturelles entre Chine du Nord et du Sud, en direction de l'Asie du Sud-Est à travers la diaspora chinoise : réseau essentiel, s'il en fut, de la région.

Philippe Pons

Les archéologues veulent donner une identité aux pays de l'Asie du Sud-Est

ON A BEAUCOUP disserté sur l'émergence de l'Asie du Sud-Est en tant que région autonome. D'abord considérée comme périphérie des deux grandes masses que sont la Chine et l'Inde (et désignée par des termes révélateurs tels « Inde extérieure » ou « Indochine »), l'Asie du Sud-Est a progressivement gagné son autonomie culturelle, politique et économique.

Pour les historiens, nationaux ou occidentaux, ce chemin a été pour l'essentiel parcouru à rebours : l'indépendance nouvellement acquise a suscité l'écriture d'histoires nationales, mais aussi leur intégration dans une problématique à l'échelle de la région. Les historiens ont ainsi beaucoup écrit récemment sur la période des XVe-XVII^e siècles, pendant laquelle les États autochtones et les diverses Compagnies des Indes orientales ont participé conjointement au boom économique que connaît alors l'Ancien Monde.

Pour la période antérieure, celle des grands États de la région dits « indonésiens » - à l'exception du Vietnam « sinisé » - la rareté des sources en a fait le domaine privilégié des épigraphistes, des historiens de l'art et de l'architecture. En dehors de la préhistoire,

les fouilles archéologiques se contentaient alors d'accompagner l'étude architecturale des sites monumentaux.

Après plus d'un demi-siècle de myopie pendant lequel les seules contributions extérieures, indiennes ou chinoises surtout, étaient jugées dignes d'études, ces chercheurs ont eux aussi bien mis en évidence la part créatrice des peuples de l'Asie du Sud-Est dans l'adaptation aux contraintes et aux idéologies locales de ces traits de culture importés. On expliquait ainsi les développements des formes artistiques, qui devaient certes beaucoup aux grandes cultures voisines, mais qui les avaient transformées au point de produire des monuments inédits, tel Angkor au Cambodge ou Borobudur à Java, et la splendide statue qui les ornait.

S'agissant de remonter encore dans le temps pour comprendre les processus mis en œuvre dans la formation de ces grands États qui ont rythmé l'histoire de l'Asie du Sud-Est, on continuait à faire appel à ce *deus ex machina* que constitue l'imposition, par les cultures voisines, de leurs valeurs civilisatrices dans le courant du premier millénaire après J.-C. Depuis deux décennies, les arché-

logues travaillant dans la région s'efforcent de combler ce vide chronologique et conceptuel. Les résultats obtenus, encore fragmentaires, permettent de rendre aux peuples d'Asie du Sud-Est leur part dans ce processus historique qui fera passer certains d'entre eux, en un millénaire environ, de sociétés déjà sophistiquées, mais à l'espace social encore limité, à des États complexes, en prise directe avec les grands réseaux d'échanges de l'Ancien Monde.

Ces transformations sociales ne sont nulles part mieux perceptibles que sur les côtes de l'Asie du Sud-Est. La région est productrice d'un assortiment remarquable de biens recherchés sur les marchés mondiaux, et ce depuis plus de deux millénaires : or, étain de la péninsule malaise et de Sumatra, cuivre de Thaïlande, bois précieux, poivre, résines et aromates multiples, épices de l'est indonésien.

On continuait à faire appel à ce « *deus ex machina* » que constitue l'imposition, par les cultures voisines, de leurs valeurs civilisatrices.

Or les archéologues ont mis au jour depuis une vingtaine d'années sur les côtes de Thaïlande (à Ban Don Tha Phiet), de la péninsule malaise (à Kuala Selinsing et dans la région de Klang), de Java (dans la baie de Jakarta), de Bali (à Sembiran) ou du Vietnam (à Tra Kieu), une série de sites côtiers qui ont en commun de témoigner de la participation active des populations qui les habitaient aux réseaux d'échanges hauturiers tissés entre l'Inde et la Chine méridionale dès les III^e siècle avant J.-C. De nombreux objets retrouvés dans leur contexte idéologique attestent de ces contacts commer-

ciaux à longue distance : bronzes vietnamiens de Dong Son, céramiques de l'Inde méridionale (certains sont déjà des copies de productions romaines), bijoux en pierres semi-précieuses ou en verre d'origine indienne, etc. Ces sociétés exportaient en retour les matières premières de la région ; l'or bien sûr, qui lui donna son nom en Inde (*Suvarnadvipa*, les Îles d'Or), mais aussi des produits comme l'étain et certains objets manufacturés localement, comme des bols de bronze à haute teneur en étain retrouvés jusque dans la vallée de l'Indus.

Ces fouilles archéologiques récentes font apparaître des sociétés côtières actives dans l'exploitation commerciale de leurs richesses écologiques, à la démographie dense et dont les pratiques funéraires attestent déjà la forte hiérarchie ; on a la preuve qu'elles pouvaient exploiter les productions minières ou forestières d'un arrière-pays montagneux peuplé de groupes socialement moins sophistiqués. Aucune de ces sociétés portuaires, pourtant en contact régulier avec l'Inde, n'en n'avait pour autant adopté alors des traits de culture indienne : il faudra encore attendre parfois près d'un millénaire pour que l'adaptation des religions, de l'écriture et des systèmes politiques indiens les transforme en États « indonésiens ».

On sait par ailleurs, de la plume des voyageurs chinois, que ces mêmes peuples de l'Asie du Sud-Est construisaient alors de grands navires aux bordés liés avec des fibres végétales, longs de plusieurs dizaines de mètres, arborant mâts et voiles multiples et capables de transporter plusieurs centaines de passagers avec leur fret. L'archéologie maritime, qui a connu dans les pays de la région de grands développements ces dernières années, a permis d'identifier dans des sites datés du premier millénaire de notre ère, des navires correspondant à ces descriptions chinoises et faisant appel à une tradition nautique propre à la région. Ces sociétés côtières actives sur les réseaux de mer de Chine et de l'Océan Indien maîtrisaient donc aussi les techniques de navigation hauturière. Si l'on met en regard ces deux développements concomitants - échanges à longue distance et construction de navires marchands de haute mer -, il

est difficile d'échapper à la conclusion que ces navires étaient les vecteurs des activités commerciales.

Les archéologues et les historiens en arrivent ainsi à proposer aujourd'hui un modèle de développement pour ces États côtiers de l'Asie du Sud-Est qui, attirés par les riches marchés voisins de la Chine et de l'Inde, auraient engendré de la richesse en contribuant à ce commerce hauturier. Marins, transporteurs, producteurs et consommateurs, leurs peuples ne se contentaient pas d'approvisionner des entrepôts au bénéfice des seuls commerçants extérieurs à la région. Dans cette

hypothèse, la formation de systèmes politiques complexes aurait ainsi été engendrée de l'intérieur, de manière progressive, en accompagnement la croissance de ces échanges maritimes. L'indianisation de certains de ces États apparaît alors comme un choix de société, après plusieurs siècles de contacts réguliers avec l'Inde, et non plus comme une imposition de l'extérieur.

Pierre-Yves Manguin

* Membre de l'École française d'Extrême-Orient, chargé de conférences à l'École pratique des hautes études.

Courrier
Loin d'Hollywood
Le cinéma vit
SPÉCIAL CANNES
CINEMA
UN NUMÉRO SPÉCIAL DE "COURRIER INTERNATIONAL"
En vente chez votre marchand de journaux

Jerome Savary
et son Magic Circus Old Stars
Nina Stromboli
location, renseignements
47 27 8115
Théâtre National de Chaillot

L'Assemblée nationale présente la collection Zervos

En quatre-vingts œuvres, l'exposition tourne essentiellement autour de trois signatures : Victor Brauner, Pablo Picasso, et Jean Hélion. L'ensemble reflète le rôle tenu par le couple Zervos dans l'aventure de l'art en France

COLLECTION ZERVOS, les lundis, vendredis, samedis, de 10 heures à 17 h 30. Jusqu'au 25 mai.

PALAIS-BOURBON, galerie des tapisseries, 33, quai d'Orsay, 75007 Paris. Tél. : 46-63-51-08.

A sa mort, en 1970, quelques mois après celle d'Yvonne, sa femme, Christian Zervos légua à la ville de Vézelay, où le couple avait élu domicile, environ huit cents peintures, sculptures, dessins et gravures. Ce qui n'est pas rien ! Qualitativement non plus. Signées de Picasso, Léger, Laurens, Brauner, Miro, Hélion, et de bien d'autres artistes que les Zervos ont aimés et défendus, les œuvres ne sont pas forcément majeures, mais elles constituent un ensemble précieux, qui ne ressemble pas à une grande collection au sens habituel. Beaucoup de feuilles dédiées, de pièces moins spectaculaires que rares : le legs reflète les liens d'amitié des Zervos avec les artistes, témoigne des activités qu'ils ont menées tout au long de leur vie et du rôle qu'ils ont joué dans le milieu artistique français.

Le nom de Zervos n'est pas seulement lié à Picasso, dont Christian a établi année après année, à partir de 1932, le catalogue raisonné de l'œuvre. Christian Zervos a été aussi le fondateur, dès 1926, d'une grande revue, *Les Cahiers d'art*, qui a paru régulièrement jusqu'en 1960, avec seulement une interruption pendant l'Occupation, et le patron d'une maison d'édition qui s'est illustrée en publiant, par exemple, les premiers ouvrages en France sur Kandinsky et Klee. Quand Yvonne Zervos

s'occupait activement de la galerie greffée aux éditions, ou organisait de grandes expositions au Palais des papes d'Avignon, dont la plus mémorable est sans doute la dernière, celle de 1970 consacrée aux peintures récentes de Picasso.

Installées rue du Dragon, la maison d'édition et la galerie étaient un pôle de discussions et d'échanges entre artistes, écrivains et poètes. Le couple, intime d'Eluard et de René Char, aimait éclairer les œuvres d'art par des poèmes, capter le regard que pouvaient porter sur elles Michel Letris, Georges Bataille ou Maurice Blanchot, qui ont collaboré aux *Cahiers d'art*, à une grande famille ouverte à des modes d'expression ne pouvant se résoudre en termes simples d'abstraction et de figuration, ou d'écoles. Laurens, Léger, Gonzalez, Miro, Brauner, Hélion, Charbonne, Poliakoff, Vieira da Silva, Szeneas, Sina faisaient partie de cette famille. Et Picasso bien sûr, et Kandinsky, mais pas Mondrian, dont le radicalisme ne cadrait pas avec la poétique modérée des Zervos.

MUSÉE-FONDATION

L'exposition, qui rappelle en quatre-vingts numéros cette aventure quelque peu oubliée, propose près de quatre-vingts œuvres d'égale importance, les meilleures n'étant pas le fait des artistes les plus reconnus. Elle tourne autour de trois figures : Brauner, Picasso, faiblement représenté (on peut penser que les Zervos ont vendu le meilleur) et Hélion (difficilement vendable), dont on peut voir une formidable composition abstraite de 1938 et le Grand Brabant, réaliste, de 1957. Un collage cubiste d'Henri

Laurens, une nature morte pariste d'Ozenfant, une réverie de Sina, une autre d'Arpad Szenes, une rareté de Kandinsky, deux minuscules figures debout de Giacometti, bien d'autres pièces attachantes donnent à penser que le legs est susceptible de nourrir des études et des recherches sur la place que les Zervos ont tenue dans l'aventure de l'art en France depuis la guerre. Ce qui n'a pas encore été étudié sérieusement.

Il n'est pas sûr qu'à Vézelay on ait mesuré l'intérêt de cet héritage : Après une longue succession, le fonds a été mis dans une chambre forte dont il ne sort, depuis 1981, que rarement, pour des prêts, les mêmes toujours, et quelques expositions de relance. Celle de l'Assemblée nationale vient à point au moment où la réalisation, à Vézelay, d'un musée-fondation respectant le vœu des Zervos, semble en meilleure voie. Le projet, qui prévoit d'abriter le musée dans l'ancienne maison de Romain Rolland, patange depuis plusieurs années. Les travaux d'aménagement qui ont été entrepris, du genre construction d'escalier là où on pourrait dégrader de bonnes cimaises, sont à repenser. La maison, qui appartient à l'université de Paris, n'est pas très grande, et l'on veut à Vézelay que le programme muséographique accorde à l'écrivain la place qui lui revient. Ce qui ne simplifie pas les choses. Mais la direction des Musées de France (DMF), principal bailleur de fonds, est favorable à la réalisation du musée Zervos, qui, si tout va bien cette fois, pourrait être ouvert dans deux ans.

Geneviève Breuerette

Les anciens dirigeants de l'Opéra de Paris seront jugés pour le drame de Séville

Pierre Bergé et Georges-François Hirsch risquent un à deux ans de prison

L'accident, survenu lors d'une répétition d'*Otello* de Verdi, à Séville le 16 juillet 1992, avait causé la mort d'une choriste et laissé en incapacité de travail pour

plus de trois mois dix autres artistes du chœur. Onze personnes seront jugées par le tribunal correctionnel et quatre bénéficieront d'un non-lieu.

LE 30 AVRIL, Georges Maman, juge d'instruction au Tribunal de Grande Instance de Paris, a délivré une ordonnance de renvoi devant le tribunal correctionnel à l'encontre de Pierre Bergé et Claude Bourdelle, Georges Chevalier, Jean-Michel Dubois, Loïc Durand, Georges-François Hirsch, Petrika Ionesco, Rémi Julien, Emmanuel de Chauvigny, Claude Facon et Raoul Gomez. Pierre Bergé, à l'époque président de l'Opéra de Paris depuis août 1988, était déjà « mis en examen des chefs d'homicide et blessures involontaires, et défaut de constitution d'un comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail », quant à Raoul Gomez il était déjà « mis en examen des chefs d'homicide et blessures involontaires » après l'accident survenu à Séville le 16 juillet 1992, lors d'une répétition d'*Otello* de Verdi qui devait se donner au Théâtre de la Maestranza, dans le cadre des manifestations organisées lors de l'Exposition universelle.

Retenant les arguments avancés par la lettre d'information et les observations que lui a adressées l'avocat des plaignants le 18 mars 1996, le juge d'instruction n'a pas suivi le procureur de la République qui avait requis un non-lieu partiel en faveur de Pierre Bergé, ne retenant à son encontre que le délit de non-constitution de comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail (CHSCT) ; Georges Maman a, par ailleurs, décidé — au motif que « l'information n'a pas permis d'établir une faute d'imprudence ou de négligence à l'encontre de M. M. Philippe Belaval, Philippe Mathieu, Laurence Hirschberg et Patrick Devendeville » et que « les faits de blessures involontaires constitutifs d'une contravention sont amnistiés » —

d'un non-lieu à l'égard de ces quatre personnes.

Dans son ordonnance, Georges Maman présente les faits établis par l'information depuis la procédure initiée sur réquisitoire du 14 octobre 1992 pour homicides et blessures involontaires. Il fait l'historique de cette affaire depuis la conception du décor litigieux jusqu'aux conséquences d'un accident qui a provoqué la mort d'Amick Lucie-Taffery et les blessures de dix autres artistes du chœur de l'Opéra national de Paris, blessures ayant entraîné une incapacité temporaire totale de travail.

« Les enquêteurs ont établi sur commission rogatoire la carence de commandement réel qui régnait au sein de l'établissement »

Chacune des personnes mises en examen y a ses responsabilités au sein du fonctionnement de l'Opéra aussi nettement énoncées que celles liées à cet accident dont elles découlent : exécution de la modification du décor par la société Manudécors ; conception de cette modification et sa mise en œuvre (direction technique de l'Opéra ; bureau d'étude ; direction de la scène, de la production et mise en scène) ; et décision d'organiser la représentation (présidence et administration générale de l'Opéra).

Le juge d'instruction rappelle que Pierre Bergé « détenait statutairement tous les pouvoirs de décisions et d'autorité sur l'ensemble de l'établissement. Il n'a jamais délégué ses pouvoirs. (...) Reconnaît ne pas avoir constitué le Comité d'hygiène et de sécurité. Lors de la tournée de Séville, les problèmes de sécurité (...) n'ont pu être sérieusement examinés par les instances représentatives compétentes. Par ailleurs les enquêteurs ont établi sur commission rogatoire la carence de commandement réel et la confusion qui régnait au sein de l'établissement. (...) C'est ainsi que Pierre Bergé n'assistait jamais au comité de direction et qu'il signait les contrats sans réellement les examiner (...) il a enfin maintenu la tournée de Séville malgré les difficultés rencontrées, l'annulation de la répétition prévue dans les conditions de Séville et l'avis contraire de Philippe Belaval. (...) Il rappelle enfin que Georges-François Hirsch « avait compétence sur le domaine artistique. (...) Lors qu'il avait eu connaissance du rapport de Rémi Julien sur la possibilité d'implanter le décor à la Maestranza, il l'avait annulé, à l'attention de Jean-Michel Dubois dans les termes suivants : "Je suis inquiet de tout cela, il va falloir voir très précisément les choses". Il admettait que le plancher du périoste aurait dû être conçu et réalisé selon les règles de l'art (...) rejetant toute responsabilité sur la société Manudécors et sur la direction technique de l'Opéra. (...)

Il reste maintenant aux avocats à plaider cette affaire : les personnes qui seront jugées par le tribunal correctionnel risquent une peine de prison allant de un an à deux ans d'emprisonnement et 200 000 francs d'amende.

A. Lo.

COMMENTAIRE LA JUSTICE AVANT LA POLITIQUE

La mort d'une artiste du chœur de l'Opéra de Paris et les blessures de dix des ses collègues mettant en cause le fonctionnement même de l'Opéra national de Paris à l'époque de ce fait-divers pénible survenu le 16 juillet 1992 à Séville. Nommé en août 1988, par François Mitterrand, président de la République, selon des critères qui ne pouvaient que difficilement prendre en compte ses compétences en la matière, Pierre Bergé ne « dirigeait » pas l'Opéra de Paris, ainsi que l'instruction l'affirme. Après avoir montré son ambition artistique à la direction du Théâtre des Champs-Élysées et la façon dont il communiquait avec ses subordonnés, le socialiste Georges-François Hirsch avait, de son côté, été nommé administrateur général, un poste que son père avait occupé quelques décennies plus tôt.

On peut toujours accuser tel ou tel responsable d'institution pour son incompetence, lui reprocher d'être de ses amitiés politiques pour avoir son fief, mais la vraie responsabilité est à rechercher dans l'incapacité des tutelles à admettre que les institutions musicales doivent être confiées à des professionnels compétents : dirigés par des gens qui ne sont pas toujours là pour de bonnes raisons, elles choisissent prioritairement leurs affidés.

La politique s'est immiscée, semble-t-il, jusque dans la façon dont l'État a tenté de traiter cette affaire : sur quelle « intime conviction », sur quels éléments objectifs, le procureur de la République a-t-il pu demander le non-lieu partiel au profit de Pierre Bergé ? S'il fut un proche de François Mitterrand, M. Bergé est devenu un partisan de M. Chirac dans les semaines qui ont précédé l'élection présidentielle. Cela suffit peut-être pour que la chancellerie se soit portée à son secours ? A moins que le procureur de la République n'ait peu confiance en la vingtaine d'avocats payés par l'Opéra-Bastille pour assurer la défense de Pierre Bergé et des onze personnes renvoyées devant le tribunal correctionnel ?

La décision du juge d'instruction de passer outre à sa demande est rassurante, plus que la décision de la justice espagnole de ne poursuivre que Jean-Michel Dubois. Les plaignants ont tout fait pour que l'affaire soit jugée en France. La décision du juge d'instruction leur donne raison : Georges Maman a décidé de ne soustraire à la justice aucune des personnes qu'il estime impliquées.

Alain Lompech

Quinze personnes incriminées

■ Onze renvois en correctionnelle : Pierre Bergé, président de l'Opéra national de Paris ; Claude Bourdelle, régisseur de production ; Georges Chevalier, directeur de scène ; Jean-Michel Dubois, directeur technique, condamné le 3 mai, à une peine de 4 000 francs d'amende ou à dix jours d'emprisonnement par le tribunal de Séville ; Loïc Durand, responsable du bureau d'étude ; Georges-François Hirsch, administrateur général ; Petrika Ionesco, metteur en scène-décorateur ; Rémi Julien, directeur technique adjoint ; Emmanuel de Chauvigny, PDG de la société Manudécors ; Claude Facon, intermittent du spectacle ; Raoul Gomez, associé de Manudécors, travaillant pour elle en qualité de travailleur indépendant (en fuite, en Argentine).

● Quatre non-lieu : Philippe Belaval, directeur général de l'Opéra de Paris ; Patrick Devendeville, directeur technique adjoint ; Laurence Hirschberg, directrice de production ; Philippe Mathieu, intermittent du spectacle. (Les fonctions sont celles que ces personnes occupaient au moment des faits.)

écoutez vos envies



Félix
de Robert Walser

avec en scène : Claude Autant-Lara
avec : Paul Amant, Claude Autant-Lara
avec : Nathalie Jeannot, Claude Autant-Lara
avec : Jean-Quentin Chancelon
dans le rôle de Félix

du 25 au 28 mai à 20h30

Centre Culturel Suisse
Séjour de la Ville de Paris
Réservations : 01 42 71 38 38

DROUOT RICHELIEU
9, RUE DROUOT, 75009 PARIS
Tél. 48-00-20-20 - Téléc. : DROUOT 642 280
Informations téléphoniques au : 48-00-20-17
ou sur minitel, 36-17 Drouot
Compagnie des commissaires-priseurs de Paris
Sauf indications particulières, les expositions auront lieu
la veille des ventes, de 11 à 18 h. Exposition le matin de la vente.
Réglementer O.S.P., 64, rue La Boétie, 75008 PARIS. 40-75-45-45.

LUNDI 13 MAI
S2- Livres. Mes LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD.
S5- 148-AUTOUR DU XIXe. Collection d'un amateur. Mes LOUDMER.
MERCREDI 15 MAI
S2- Sciences. Médecine. Livres anciens. Me PICARD.
Expert : M. J. Drouin.
S7- 11H et 14H- Essais anciens, modernes et contemporains.
Livres illustrés. Mes LOUDMER.

LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, 12, rue Drouot (75009) 42.46.61.16
LOUDMER, 7, rue Rossini (75009) 44.79.30.30.
PICARD, 5, rue Drouot (75009) 47.70.71.22

L'Acoustic Quartet hors définitions

Un quartette au sommet dirigé par Louis Slavis et Dominique Pifarély

A SA CRÉATION, en 1992/1993, L'Acoustic Quartet du clarinettiste Louis Slavis et du violoniste Dominique Pifarély avait soulevé quelques questions autour de la sempiternelle définition jazz ou pas jazz, qui depuis quelques lustres, accompagne les créations musicales de musiciens notamment nourris de jazz. Notamment et non exclusivement. D'une seule voix, les membres de l'Acoustic Quartet - la guitaziste Marc Ducret et le contrebassiste Bruno Chevillon complètent la



formation - ont répondu jazz « et » pas jazz. Leur relation forte à quatre tient ainsi de différents codes : ceux de l'improvisation collective, individuelle, de la musique de chambre, des recherches de la musique contemporaine. Et c'est très bien ainsi. Réellement inclassable et en concert l'un des sommets des musiques actuelles.

★ Montreuil (93). Instants chavirés, 7, rue Richard-Lenoir, 20 h 30, les 9 et 10. Tél. : 42-87-25-91. De 35 F à 80 F.

UNE SOIRÉE À PARIS

Pedro Bacan. Entouré de ses partenaires habituels, le clan géant des Pini, le guitariste Pedro Bacan redessine le flamenco moderne sans perdre une miette de l'esprit de l'Andalus et de l'Utrera (province de Séville). Huit individus surprenants dansent (Concha Vargas, la cousine de Pedro Bacan), chantent (l'excellente Inés Bacan, sa sœur, Pepa de Benito), sa tante, spécialiste gendarme de la buleria et du fandango et retracent le grand art malagueño. MC 93, 1, bd Léonie, 93000 Bobigny, 20 h 30, du 9 au 12. Tél. : 41-50-72-72.

Serge Forté. Pianiste remarqué à la fin des années 80 par sa relation forte au rythme, proche de certains pianistes du renouveau du jazz d'inspiration afro-cubaine (Hilfon Ruiz, Michel Camilo...), Serge Forté célèbre aujourd'hui un des maîtres du clavier, Oscar Peterson. L'occasion pour Forté de se lâcher dans la difficulté du piano solo. Centre Américain, 7, rue Crillon, Paris 6, 10 h 30, le 10. Tél. : 44-07-18-61. De 60 F à 80 F.

Serra Maestra. Groupe de son cubain créé il y a vingt ans par des étudiants de l'université de La Havane, Serra Maestra (du nom de la chaîne montagneuse de l'est de l'île) est apparu il y a peu sur le marché occidental (I CD Dundun-banza, World Circuit/Night & Day). Reprises de Pablo Milanes, et son montuno traditionnel. La Java, 105, rue du Roubaud-Temple, Paris-11. MC République, 23 heures, le 9. Tél. : 42-02-20-52. De 80 F à 100 F.

Gérard Marais, Renaud Garcia Fons. Jacques Thollot Quartet. Une soirée avec deux formations « jazz » qui viennent d'enregistrer des disques de rêve qui vivent aussi sur scène : Gérard Marais (guitare) et Renaud Garcia-Fons (contrebasse) et le quartette du batteur Jacques Thollot. Maison de Radio-France, 116, avenue du Président-Kennedy, Paris-16, 19 h 30, le 10. Tél. : 42-38-15-16-30 F.

ART

Une sélection des vernissages et des expositions

VERNISSAGES

M-M Corino. La Ferme du buisson, centre d'art contemporain, allée de la Ferme, 77 Noisiel. Tél. : 64-62-77-00. De 14 heures à 18 heures et les soirs de spectacle jusqu'à 21 heures. Fermé lundi. Du 12 mai au 28 juin.

Pissarro (1835-1903). Musée du Louvre, hall Napoléon, entrée par la Pyramide, Paris 1. M. Pissarro-Royal, Louvre. Tél. : 40-20-51-51. De 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Du 10 mai au 5 août. 30 F.

PARIS

Magdalena Abakanowicz. Galerie Marwan Hoss, 12, rue d'Alger, Paris 7. M. Tallier. Tél. : 42-96-37-86. De 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 heures à 18 h 30; samedi de 10 h 30 à 18 h 30. Fermé dimanche. Jusqu'à 25 mai.

Alfred Stieglitz, R-P. Brissot, M. Haas, J-P. Pissarro. Galerie Lucette Herzog, 23, passage Mollière - 157, rue Saint-Martin, Paris 3. M. Rambuteau. Tél. : 48-37-39-94. De 14 h 30 à 18 h 30; samedi de 10 h 30 à 18 h 30. Fermé dimanche, lundi et mardi. Jusqu'à 31 mai.

Miguel Barceló, Philippe Favier. Galerie nationale du Jeu de paume, place de la Concorde, Paris 8. M. Concorde. Tél. : 42-60-59-69. De 12 heures à 19 heures samedi, dimanche de 10 heures à 19 heures; mardi jusqu'à 21 h 30. Fermé lundi. Jusqu'à 12 mai. 35 F.

Bassacade. Galerie Nelson, 40, rue Quincampois, Paris 8. M. Rambuteau. Tél. : 42-78-13-44. De 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 25 mai.

François Bouillon. Galerie Philippe Casini, 13, rue Chapon, Paris 3. M. Arts-et-Métiers. Tél. : 48-04-00-34. De 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 25 mai.

José-Manuel Broto. Galerie Renos Xipras, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3. M. Filles-du-Calvaire. Tél. : 42-27-05-55. De 10 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures; samedi de 10 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 1er juin.

By Night. Fondation Cartier pour l'art contemporain, 261, boulevard Raspail, Paris 14. M. Raspail. Tél. : 42-18-25-50. De 12 heures à 20 heures; samedi de 12 heures à 22 heures. Les Soirées nomades les jeudi à 20 h 30. Fermé lundi. Jusqu'à 19 mai. 30 F.

Louis Calaferte. Théâtre du Vieux-Colombier, 21, rue du Vieux-Colombier, Paris 6. M. Saint-Sulpice. Tél. : 44-39-37-73. De 11 heures à 22 heures; dimanche et lundi de 13 heures à 18 heures. Fermé les 27 et 28 mai. Jusqu'à 9 juin.

Galerie Bernanos, 31-39, avenue Georges-Bernanos, Paris 5. M. Port-Royal, bus 38, 83, 91. Tél. : 40-51-37-80. De 11 heures à 20 heures. Fermé dimanche. Jusqu'à 25 mai.

Louis Chavignier. Le Panthéon, place du Panthéon, Paris 5. M. Luxembourg. Tél. : 40-51-75-61. De 9 h 30 à 18 h 30. Jusqu'à 25 mai. 32 F.

Combas. Galerie Laurent Strouk, 21-23, rue Saint-Merris, Paris 4. M. Hôtel-de-Ville. Tél. : 40-04-94-80. De 11 heures à 18 h 30. Fermé dimanche; lundi. Jusqu'à 25 mai.

Corot, 1796-1875. Grand Palais, galeries nationales, entrée avenue du Général-Eisenhower, square Jean-Perrin, Paris 8. M. Champollion-Frères-Clemenceau. Tél. : 44-13-17-17. De 10 heures à 20 heures; mercredi jusqu'à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'à 27 mai. 45 F.

Corot dans les collections privées. Galerie Schmit, 336, rue Saint-Honoré, Paris 1. M. Concorde. Tél. : 42-60-36-36. De 10 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 18 h 30. Fermé dimanche. Jusqu'à 9 juillet.

Corot, le génie du trait. Bibliothèque nationale, galerie Mansart, 58, rue de Richelieu, Paris 2. M. Bourse, Quatre-Septembre, Palais-Royal. Tél. : 47-03-81-10. De 9 h 30 à 18 h 30. Fermé lundi. Jusqu'à 19 mai. 22 F.

Galerie Daniel Templeton, 30, rue Beaubourg, Paris 3. M. Rambuteau. Tél. : 42-72-14-10. De 10 heures à 19 heures. Fermé dimanche. Jusqu'à 29 mai.

Coups de crayon, taches d'encre. Christian Bouteiller, 28 bis, boulevard Saint-Wallonie-Bruxelles, 127-129, rue de Valenciennes, Paris 11. M. Rambuteau, Châtelet-Halles. Tél. : 42-71-26-16. De 11 heures à 18 heures. Fermé lundi. Jusqu'à 2 juin.

Dequaille. Galerie Isabelle Bongard, 4, rue de Rivoli, Paris 4. M. Hôtel-de-Ville. Tél. : 42-78-13-44. De 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 1er juin.

Nathalie Blement. Galerie Metahale, Obadia, 5, rue du Grenier Saint-Lazare, Paris 3. M. Filles-du-Calvaire. Tél. : 42-74-67-68. De 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 25 mai.

François-Xavier Pagniez. Jean-Pierre Guitot, Nguyen Cam Galéri, 28 bis, boulevard Sébastopol, Paris 4. M. Châtelet. Tél. : 42-78-01-91. De 14 heures à 19 heures; samedi de 11 heures à 19 heures.

13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 24 mai.

Barry Managan. Bibliothèque nationale, galerie Colbert, 2, rue Vivienne et 6, rue des Petites-Chartres, Paris 1. M. Bourse, Palais-Royal, Quatre-Septembre. Tél. : 47-03-81-10. De 12 heures à 18 h 30. Fermé dimanche. Jusqu'à 18 mai. Entrée libre.

Fortanato Dapero, futuriste. Pavillon des Arts, 101, rue Rambuteau, Paris 1. M. Châtelet-Halles. Tél. : 42-39-82-50. De 11 h 30 à 18 h 30. Fermé lundi. Jusqu'à 2 juin. 30 F. 20 F.

Gum Gordinio. Galerie Denise René, 196, boulevard Saint-Germain, Paris 7. M. Rue-du-Bac. Tél. : 42-22-77-57. De 10 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 25 mai.

Idoles du Népal et du Tibet. Musée Camuschi, 7, avenue Velasquez, Paris 8. M. Monceau, Villiers. Tél. : 45-63-50-75. De 10 heures à 19 heures. Fermé dimanche. Jusqu'à 19 mai. 27 F.

L'imaginaire irlandais. L'Irlande du père Browne. Centre Georges-Pompidou, grand foyer, 1^{er} sous-sol, place Georges-Pompidou, Paris 4. M. Rambuteau. Tél. : 44-78-12-33. De 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et jours fériés de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'à 27 mai.

Les ingénieurs de la Renaissance. Cité des sciences et de l'industrie, 30, avenue Corentin-Cariou, Paris 19. M. Ponce-de-la-Willotte. Tél. : 56-69-29-30. De 10 heures à 18 heures; dimanche jusqu'à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'à 13 mai. Cité-pass: 45 F.

Emil Nolde, 1867-1956. Musée-galerie de la Seita, 12, rue Surcouf, Paris 7. M. Invalides. Tél. : 45-56-80-17. De 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche. Jusqu'à 25 mai. 25 F.

Joël Le Parc. Galerie Dionne, 19 bis, rue des Saints-Pères, Paris 6. M. Sévres-Baylone. Tél. : 49-26-03-06. De 10 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche; lundi. Jusqu'à 1er juin.

Giuseppe Penone. Galerie Durand-Dessert, 28, rue de Lappe, Paris 11. M. Bastille. Tél. : 48-06-52-23. De 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 1er juin.

La photographie américaine, de 1890 à 1965. Centre Georges-Pompidou, grande galerie (5^e étage), place Georges-Pompidou, Paris 4. M. Rambuteau. Tél. : 44-78-12-33. De 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et jours fériés de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'à 27 mai. 35 F.

Serge Pollakoff. Fondation Dina Vierny - Musée Maitiot, 61, rue de Grenelle, Paris 7. M. Rue-du-Bac. Tél. : 42-22-59-58. De 11 heures à 18 heures. Fermé mardi. Jusqu'à 30 mai. 40 F.

Présence de Diego Rivera. Centre culturel du Mexique, 119, rue Vieille-du-Temple, Paris 3. M. Filles-du-Calvaire. Tél. : 44-61-84-44. De 10 h 30 à 13 heures et de 14 h 30 à 18 heures; samedi de 14 h 30 à 18 heures. Fermé dimanche. Jusqu'à 31 mai.

Les Russes à Paris, 1814-1896. Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné, Paris 3. M. Saint-Paul. Tél. : 42-72-21-73. De 10 heures à 17 h 40. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'à 30 juin. 35 F.

Erik Samakh. Galerie des Archives, 4, Impasse Beaubourg, Paris 3. M. Rambuteau. Tél. : 42-78-05-77. De 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 25 mai.

Peter Soriano. Galerie Jean Fournier, 44, rue Quincampoix, Paris 4. M. Rambuteau. Tél. : 42-77-32-31. De 10 heures à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 30 mai.

Souffles. Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, Paris 16. M. Alma-Marceau, Léna. Tél. : 40-70-11-10. De 10 heures à 17 h 30; samedi et dimanche de 10 heures à 19 heures. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'à 29 juin. 55 F.

Daniel Spoerri. Galerie Yvon Lambert, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3. M. Hôtel-de-Ville ou Rambuteau. Tél. : 42-71-09-33. De 10 heures à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'à 29 mai.

Claude Viallet, Whanki. Ecole nationale supérieure des beaux-arts, 13, quai Malaquais, Paris 6. M. Saint-Germain-des-Prés. Tél. : 47-03-50-00. De 13 heures à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'à 12 mai. 20 F.

Art grandeur nature: Alice Maher, Hélène Mugot, Erik Samakh. Parc départemental de la Courneuve, avenue Weidens-Rochet, La Courneuve (93). Tél. : 43-93-75-33. 17 h du lever au coucher du soleil. Jusqu'à 31 août.

Art grandeur nature: Endo, Marinette Cuoco, Bob Verschuere. Forum culturel et parc urbain Jacques-Duclos, 1-5, place de la Libération, Le Blanc-Mesnil (93). Tél. : 44-22-22. De 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures. Le parc ouvert du lever au coucher du soleil. Fermé lundi. Jusqu'à 31 août.

LE-DE-FRANCE

Art grandeur nature: Alice Maher, Hélène Mugot, Erik Samakh. Parc départemental de la Courneuve, avenue Weidens-Rochet, La Courneuve (93). Tél. : 43-93-75-33. 17 h du lever au coucher du soleil. Jusqu'à 31 août.

Art grandeur nature: Endo, Marinette Cuoco, Bob Verschuere. Forum culturel et parc urbain Jacques-Duclos, 1-5, place de la Libération, Le Blanc-Mesnil (93). Tél. : 44-22-22. De 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures. Le parc ouvert du lever au coucher du soleil. Fermé lundi. Jusqu'à 31 août.

NOUVEAUX FILMS

AU-DELA DES LOIS (*) Film américain de John Schlesinger, avec Sally Field, Kiefer Sutherland, Ed Harris, Olivia Burnette, Alexandra Kyle, Joe Mantegna (1 h 41).

VO : UGC Ciné-club les Halles, dolby, 1^{re} 14-Juillet Odeon, dolby, 9^e (43-25-58-83); George-V, dolby, 9^e; Sept Parmentiers, dolby, 14^e (43-20-32-20); réservation: 40-30-20-10; VF: Rex, dolby, 2^e (39-17-10-00); UGC Opéra, dolby, 9^e; UGC Lyon Bastille, 12^e; UGC Gobelins, 13^e; Météor, dolby, 14^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10.

LE CRU DE LA LAMANE DANS LE CHAMP DE SAUTERELLES Film franco-italien de Marcello Cesena, avec Rocco Sotgiu, Jody Nesselis, Carla Signoris, Maurizio Crozza, Ugo Dighero, Mauro Piovano (1 h 30).

VO : L'Arrière, dolby, 4^e (42-78-47-83); RFI Médias 12, 9^e (43-54-42-34).

EXCÈS DE CONFIANCE (*) Film américain de Peter Hall, avec Rebecca De Mornay, Antonio Banderas, Henry Dean Stanton, Dennis Miller, Len Cariou, Eugene O'Neill (1 h 25).

VO : UGC Ciné-club les Halles, dolby, 1^{re}; UGC Odeon, dolby, 9^e; Gaumont Marignan, dolby, 8^e (réservation: 40-30-20-10); George-V, dolby, 9^e; Gaumont Alésia, dolby, 14^e (43-27-84-50); réservation: 40-30-20-10; VF: Rex, dolby, 2^e (39-17-10-00); UGC Montparnasse, 6^e; Paramount Opéra, dolby, 9^e (47-42-56-31); réservation: 40-30-20-10; UGC Lyon Bastille, 12^e; UGC Gobelins, dolby, 13^e; Météor, dolby, 14^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10; UGC Convention, dolby, 15^e; Parthé Waples, dolby, 18^e (réservation: 40-30-20-10); Le Gambetta, dolby, 20^e (46-36-10-96); réservation: 40-30-20-10.

LE FILS DE GASCOGNE Film français de Pascal Aubier, avec Grégoire Colin, Jean-Claude Dreyfus, Dinaïa Droukarova, Laszlo Szabo, Pascal Bonitzer, Gérard Chéruy (1 h 40).

Studio des Ursulines, 5^e (43-26-19-09).

LES GENS DES BARAQUES Film français de Robert Rozz, (1 h 28).

Le Quartier Latin, 5^e (43-26-84-63).

LE PANDORE Film suisse-allemand d'Urs Odermatt, avec Michael Gwisdek, Anika Dobra, Jürgen Vogel, Rolf Hoppé (1 h 45).

VO : L'Entreprise, 14^e (45-43-41-53).

RIKICULE / à partir de jeudi 5 mai Film français de Patrice Leconte, avec Panny Ardant, Charles Berling, Bernard Giraudeau, Judith Godrèche, Jean Rochefort (1 h 42).

UGC Ciné-club les Halles, dolby, 1^{re}; Rex Odeon, dolby, 2^e (39-17-10-00); 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3^e; Espace Saint-Michel, 5^e (44-07-20-49); 14-Juillet Hauteville, dolby, 6^e (46-33-79-38); Bretagne, dolby, 8^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10; UGC Danton, dolby, 9^e; Gaumont Ambassade, dolby, 9^e (43-19-19-08); réservation: 40-30-20-10; 10^e Saint-Lazare-Passages, dolby, 9^e (43-87-35-43); réservation: 40-30-20-10; UGC Normandie, dolby, 8^e; Gaumont

Opéra Français, dolby, 9^e (47-70-35-88); réservation: 40-30-20-10; Les Nations, 12^e (43-03-04-57); réservation: 40-30-20-10; UGC Lyon Bastille, dolby, 12^e; Gaumont Gobelins Fautou, dolby, 13^e (47-07-55-88); réservation: 40-30-20-10; Gaumont Alésia, dolby, 14^e (43-27-84-50); réservation: 40-30-20-10; UGC Opéra, dolby, 9^e (43-25-58-83); George-V, dolby, 9^e; Sept Parmentiers, dolby, 14^e (43-20-32-20); réservation: 40-30-20-10; VF: Rex, dolby, 2^e (39-17-10-00); UGC Opéra, dolby, 9^e; UGC Lyon Bastille, 12^e; UGC Gobelins, 13^e; Météor, dolby, 14^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10; UGC Convention, dolby, 15^e; Parthé Waples, dolby, 18^e (réservation: 40-30-20-10); Le Gambetta, THX, dolby, 20^e (46-36-10-96); réservation: 40-30-20-10.

LA SECONDE FOIS / à partir de vendredi 10 mai Film italien de Mimmo Calabrese, avec Nanni Moretti, Valeria Bruni Tedeschi, Valeria Milillo, Roberto De Francesco, Marina Confalone, Simona Carmellini (1 h 20).

VO : Gaumont les Halles, dolby, 1^{re} (40-39-40-40); réservation: 40-30-20-10; Gaumont Opéra Impérial, dolby, 2^e (47-70-35-88); réservation: 40-30-20-10; L'Arrière, dolby, 4^e (42-78-47-83); réservation: 40-30-20-10; UGC Rodeo, 6^e (45-44-28-80); réservation: 40-30-20-10; UGC Rodeo, 6^e; Le Balzac, 9^e (45-41-10-63); Météor, dolby, 14^e (47-00-02-48); réservation: 40-30-20-10; UGC Convention, dolby, 15^e; Parthé Waples, dolby, 18^e (réservation: 40-30-20-10); Le Gambetta, THX, dolby, 20^e (46-36-10-96); réservation: 40-30-20-10.

LE COMPLEXE DE TOULON de Jean-Claude Biette, avec Jean-Christophe Bouvier, Howard Vernon, Yvan Tran, Haydée Callot, Jean-Frédéric Ducasse, Philippe Chemin. Français (1 h 20).

Studio des Ursulines, 5^e (43-26-19-09).

COUPS ET ARMES de Aude Vermeil, avec Costa Riccoboni, Philippe Raymond, Antoine Guinand, Bernadette Patols, Monica Gout, Jean-Daniel Vermeil. Suisse (1 h 25).

CASINO (*) de Martin Scorsese, avec Robert De Niro, Sharon Stone, Joe Pesci, Don Rickles, Alan King, Kevin Pollack. Américain (2 h 58).

VO : UGC Forum Orient Express, dolby, 1^{re}; UGC Champ-Elysees, dolby, 9^e (43-25-58-83); George-V, dolby, 9^e; Sept Parmentiers, dolby, 14^e (43-20-32-20); réservation: 40-30-20-10; VF: Rex, dolby, 2^e (39-17-10-00); UGC Opéra, dolby, 9^e; UGC Lyon Bastille, 12^e; UGC Gobelins, 13^e; Météor, dolby, 14^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10; UGC Convention, dolby, 15^e; Parthé Waples, dolby, 18^e (réservation: 40-30-20-10); Le Gambetta, THX, dolby, 20^e (46-36-10-96); réservation: 40-30-20-10.

CHACUN SON CHAT de Cécile Kerpia, avec Garance Clavel, Zinedine Soualem, Renée Le Calm, Olivier Py, Arapiou, Rambo. Français (1 h 35).

UGC Ciné-club les Halles, dolby, 1^{re}; 14-Juillet Odeon, dolby, 9^e (43-25-58-83); UGC Rodeo, 6^e; Le Balzac, 9^e (45-41-10-63); UGC Opéra, 9^e; 14-Juillet Bastille, dolby, 11^e (43-67-50-40); Escorial, dolby, 13^e (47-07-28-04); réservation: 40-30-20-10; Météor, 14^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10; 14-Juillet Beaugrenelle, 15^e (45-75-79-79); Biennal de Montparnasse, dolby, 15^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10; Parthé Waples, dolby, 18^e (réservation: 40-30-20-10).

LE COEUR FANTÔME de Philippe Garrel, avec Luis Rego, Aurélie Alcala, Maurice Garrel, Evelyne Didi, Roschdy Zem, Camille Chén. Français (1 h 27).

Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47).

LE COMPLEXE DE TOULON de Jean-Claude Biette, avec Jean-Christophe Bouvier, Howard Vernon, Yvan Tran, Haydée Callot, Jean-Frédéric Ducasse, Philippe Chemin. Français (1 h 20).

Studio des Ursulines, 5^e (43-26-19-09).

COUPS ET ARMES de Aude Vermeil, avec Costa Riccoboni, Philippe Raymond, Antoine Guinand, Bernadette Patols, Monica Gout, Jean-Daniel Vermeil. Suisse (1 h 25).

Studio des Ursulines, 5^e (43-26-19-09); Le République, 1^{re} (48-05-51-33).

DEAD MAN de Jim Jarmusch, avec Johnny Depp, Gary Farmer, Lance Henriksen, Robert Mitchum, Gabriel Byrne, John Hurt.

Américain, noir et blanc (2 h 14).

VO : 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3^e; Quartier Latin, dolby, 5^e (43-26-84-63); Lucmaire, 6^e (45-44-57-34).

DEMIÈRES HEURES À DENVER (*) de Gary Fleder, avec Andy Garcia, Gabrielle Anwar, Christopher Walken, Treat Williams.

Américain (1 h 50).

14-Juillet Odeon, dolby, 9^e (43-25-58-83); UGC Champ-Elysees, dolby, 9^e; Météor, 14^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10; UGC Convention, dolby, 15^e; Parthé Waples, dolby, 18^e (réservation: 40-30-20-10); Le Gambetta, THX, dolby, 20^e (46-36-10-96); réservation: 40-30-20-10.

LES DERNIÈRES HEURES À DENVER de Philippe Collin, avec David Wenham, André Wilms, Roland Amstutz, Christian Rie, Julien Rochefort, Claude Auzier.

Français, noir et blanc (1 h 10).

Studio des Ursulines, 5^e (43-26-19-09).

EN AVANT DU PAS de Laurent Maujeau, avec Sandrine Kiberlain, Arnaud Giovaninetti, Roschdy Zem, Claire Dineen. Français (1 h 30).

Lucmaire, 6^e (45-44-57-34); Le République, 1^{re} (48-05-51-33); Denfert, 14^e (43-21-41-01).

ENFANTS DE SALAUD de Tonie Marshall, avec Anémone, Nathalie Baye, François Cluzet, Molly Ringwald, Jean YVES. Français (1 h 40).

Le Quartier Latin, 5^e (43-26-84-63); UGC

Triomphe, 8^e; Denfert, dolby, 14^e (43-21-41-01).

LE FACTEUR de Michael Radford, avec Massimo Troisi, Philippe Noiret. Italien (1 h 40).

VO : Images d'ailleurs, 5^e (45-87-18-09); 14-Juillet Parnasse, 6^e (43-25-58-80); Grand Foyer, 15^e (45-54-46-85); réservation: 40-30-20-10; 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3^e; 14-Juillet Odeon, dolby, 9^e (43-25-58-83); La Pagode, dolby, 7^e (réservation: 40-30-20-10); Gaumont Champ-Elysees, dolby, 9^e (43-25-04-67); réservation: 40-30-20-10; Max Linder Panorama, THX, dolby, 9^e (48-34-88-88); réservation: 40-30-20-10; 14-Juillet Bastille, dolby, 11^e (43-57-90-80); Les Nations, dolby, 12^e (43-03-04-57); réservation: 40-30-20-10; Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13^e (47-07-55-88); réservation: 40-30-20-10; 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15^e (45-75-79-79); Biennal de Montparnasse, dolby, 15^e (39-17-10-00); réservation: 40-30-20-10; UGC Convention, dolby, 15^e; Parthé Waples, dolby, 18^e (réservation: 40-30-20-10); Le Gambetta, THX, dolby, 20^e (46-36-10-96); réservation: 40-30-20-10.

GOOD MEN, GOOD WOMEN de Hou Hsiao-Hsien, avec Annette Bening, Ingrid Bergman, Jack Kao, Vicki Ma, King Jieh-wen, Tsai Chen-nan. Taïwanais (1 h 48).

VO : Le Saint-Germain-des-Prés, Salle G. de Beaugrenelle, 6^e (42-22-87-23); réservation: 40-30-20-10.

LE GÉNÉRAL de Laurent Tuel, avec Juliette Moore, Peter Freidman, Xander Berkeley, Susan Norman, Kate McGregor Stewart, Mary Carver. Américain (2 h 14).

VO : Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47).

LE GÉNÉRAL de Laurent Tuel, avec Juliette Moore, Peter Freidman, Xander Berkeley, Susan Norman, Kate McGregor Stewart, Mary Carver. Américain (2 h 14).

VO : Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47).

THE ADDICTION d'Abel Ferrara, avec Lily Taylor, Christopher Walken, Annabella Sciorra, Edie Falco, Michel Fella, Paul Calderon.

Américain, noir et blanc (1 h 24).

VO : Action Christine, 6^e (43-23-11-30).

VIAGRE ROUGE de Daniel Schmid, avec Tamasaburo Bando, Hanako Sugimura, Han Takekura, Kazuo Ohno, Yajuro Bando, Kai Shishido. Japonais (1 h 30).

VO : La Pagode, 7^e (réservation: 40-30-20-10).

WALLACE ET GROMIT de Nick Park, Richard Goode, Jeff Newitt, Peter Lord, David Sproxton, Sam Fell, Nick Park.

VO : UGC Ciné-club les Halles, dolby, 1^{re}; 14-Juillet Beaubourg, dolby, 3^e; Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47); 14-Juillet Hauteville, dolby, 6^e (46-33-79-38); Elysées Lincoln, 8^e (45-59-36-14); réservation: 40-30-20-10; Gaumont Opéra Français, 9^e (47-07-33-88); réservation: 40-30-20-10; 14-Juillet Bastille, 11^e (43-57-90-81); Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13^e (47-07-55-88); réservation: 40-30-20-10; Gaumont Parnasse, 14^e (réservation: 40-30-20-10); VF: Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47); Elysées Lincoln, 8^e (45-59-36-14); réservation: 40-30-20-10; Gaumont Gobelins Rodin, dolby, 13^e (47-07-55-88); réservation: 40-30-20-10; Gaumont Parnasse, dolby, 14^e (réservation: 40-30-20-10); Gaumont Alésia, dolby, 14^e (43-27-84-50); réservation: 40-30-20-10.

VO : Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47).

VO : Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47).

VO : Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47).

VO : Épée de Bois, 5^e (43-37-57-47).

VO : Épée de Bois, 5^e

France 3 n'a pas été informée des contrats de France Télévision

Xavier Gouyou-Beauchamps, directeur général de la chaîne des régions, n'a connu que le 18 avril les liens contractuels engageant France 3 dans la politique de programmes de France 2

DANS UNE LETTRE portée personnellement, mardi 7 mai, au député Alain Grotteray (UDF-PR, Val-de-Marne), à la demande de ce dernier, Xavier Gouyou-Beauchamps, directeur général de France 3, a indiqué pour la première fois et sans ambiguïté qu'il n'avait pas été informé de l'existence de contrats liant France 3 à Réservoir Prod., la maison de production contrôlée et dirigée par Jean-Luc Delarue.

Alors que Jean-Luc Delarue, qui anime et produit « Ca se discute » et « Déjà Dimanche », ne fournit ses services qu'à France 2, le contrat qui a été signé par Jean-Pierre Elkabbach engage aussi France 3. La chaîne des régions était en effet censée profiter, comme sa consœur France 2, des services et des talents de ces quelques animateurs-producteurs sous contrat.

Mais bien que ces contrats aient été signés en 1994 par la présidence de France Télévision, le directeur général de France 3, le député, d'autre part, n'a pas été rendu public, laisse supposer qu'il n'a pas l'intention de voir sa chaîne « mêlée » à une affaire qui ne concernerait que France 2. Alain Grotteray et Xavier Gouyou-Beauchamps, qui avaient prévu de se rencontrer lundi 6 mai, ont finalement décidé de reporter cette rencontre au vendredi 10 mai.

De son côté, Jean-Pierre Elkabbach, président de France Télévision, sera entendu mardi 14 mai par le Conseil supérieur de l'au-

diovisuel (CSA). Le CSA, qui avait nommé Jean-Pierre Elkabbach le 13 décembre 1993 à la tête de France Télévision va « demander des explications » au président de France 2 et France 3. Jusqu'à présent, le président du CSA, Hervé Bourges, s'était tenu prudemment à l'écart de la polémique. Il estimait que les textes juridiques qui fondent l'action du conseil ne lui donnaient pas de pouvoir d'investigation économique. De son côté, le président de France Télévision n'a jamais caché qu'il était prêt à se rendre devant les juges « sages » du CSA si ces derniers le désiraient (Le Monde du 8 mai).

Même si le CSA livre chaque année un bilan économique des chaînes, il n'a pas le pouvoir de contrôler les conditions juridiques et financières de passation de contrat. Les sages du conseil ne sont pas non plus associés à l'élaboration du cahier des charges du budget des chaînes publiques.

De son côté, la Commission des finances du Sénat a demandé à l'entendre le président de France Télévision sur ces contrats. Cette audition aurait été fixée au mercredi 22 mai.

Un audit financier de la télévision publique est actuellement mené par Jean-Michel Bloch-Lai-

né, inspecteur des finances. Répondant à la demande du gouvernement, celui-ci semble s'être intéressé particulièrement à la politique de contrats passés entre les chaînes et les animateurs. Son rapport devrait être terminé très prochainement.

Une mission de la Cour des Comptes scrute également les finances de la télévision publique depuis plusieurs semaines, mais son rapport ne devrait être prêt qu'au début de l'automne, soit à quelques semaines de la fin du mandat de Jean-Pierre Elkabbach.

Y. M.

France 2 et France 3 sont deux entités économiques indépendantes, et donc contraintes de présenter des comptes séparés

« Tout le monde est stupéfait »

« CA COMMENCE à s'agiter sérieusement. Tout le monde est stupéfait. Les journalistes, mais aussi le personnel administratif, les secrétaires... sont atterrés. Dans certains services, des gens vont jusqu'à dire qu'ils ont horreur. » Le journaliste de France 2, qui s'excuse de livrer ses informations sous réserve d'anonymat, se déclare, comme ses confrères, scandalisé. Il soupçonne « des choses pas claires », mais leur mise en lumière constitue une étape supplémentaire, et tout le monde attend les résultats des audits financiers.

Ce besoin d'éclaircissement, les syndicats l'ont exprimé dans un tract. CFTD, CGC, CGT et SNJ de France 2 exigeaient de Jean-Pierre Elkabbach des réponses à une série de questions. « Pour quelle raison avez-vous, seul, signé de tels contrats au mépris de toutes les règles en vigueur au sein de notre entreprise, sans vous être appuyé sur les professionnels de notre société dans le métier est de garantir les intérêts de France 2 ? »

« Pourquoi avez-vous offert à Réservoir Prod. la société de Jean-Luc Delarue la possibilité de dénigrer de tels bénéfices, alors que des sociétés comme Point du Jour, fabriquant des documentaires, sont au bord de la faillite ? »

« Comment allez-vous traiter votre personnel au moment proche où vont s'ouvrir les négociations salariales ? Allez-vous continuer à freiner les embauches sous couvert de rigueur ? En resserrant les budgets des productions internes ? »

Afin de mieux les informer, les responsables syndicaux ont invité les personnels de se réunir lundi 13 mai à l'église de France 2.

Mêmes échos à France 3, où les personnels ne cachent pas leur désarroi. Bux qui se sont mis en grève à plusieurs reprises pour exiger des hausses de salaire, et surtout un alignement sur ceux de leurs collègues de France 2. Face aux restrictions auxquelles ils sont constamment soumis, les sommes gagnées par les animateurs producteurs apparaissent comme une « injustice sans précédent ».

« Qu'on ne nous serve pas l'armée prochaine un nouveau plan social, sous prétexte... qu'il n'y aura pas d'argent ! », préviennent déjà les représentants de la CGT et du SNJ de France 2.

Veronique Couhapé

TF 1

- 12.50 A vrai dire. Magazine.
- 13.00 Journal. Météo.
- 13.35 Femmes. Magazine.
- 13.40 Les Feux de l'amour. Série.
- 14.30 Dallas. La revanche du minable.
- 15.25 Hawaii police d'Etat. Le tigre aveugle. Série.
- 16.30 Une famille en or. Jeu.
- 17.05 Rick Hunter. Inspecteur choc. Un témoin important. Série.
- 18.00 Sydney Police. Un sacot coup de froid.
- 19.05 L'Or à l'appel. Jeu.
- 19.30 et 20.45 Météo.
- 20.00 Journal. Tiroc.

20.50

NAVARRO
Série. Le cinéaste des sentiments, de Patrick Jamain (90 min). 741847

Lors d'une descente de police pour arrêter un chimiste travaillant pour la Mafia, le commissaire rencontre un couple étrange dont la femme est le sosie de son ex-petite-amie.

22.20

TOUT EST POSSIBLE
Invité : Alain Gillet-Pérot. L'ex-moche devenu beau : sa vie n'est pas un gag ; l'enferme ignorée... (85 min). 677918

23.45 Ex libris.
Ecriture et scénarisation. Invités : Stephen Humphrey, Bogart, Georges Wehr, Pedro N'Gweny Long, Olivier Barrot, André Bercoff, Remi Waterhouse et Judith Godrèche (65 min). 742838

0.50 Journal, Météo.

1.05 Concert. Miroslav Uchida. Clavier de Debussy. 1.30 et 2.25. 3.05, 4.05, 4.40 TF 1. 5.15 et 5.30. 5.45. 6.15. 6.45. 7.15. 7.45. 8.15. 8.45. 9.15. 9.45. 10.15. 10.45. 11.15. 11.45. 12.15. 12.45. 13.15. 13.45. 14.15. 14.45. 15.15. 15.45. 16.15. 16.45. 17.15. 17.45. 18.15. 18.45. 19.15. 19.45. 20.15. 20.45. 21.15. 21.45. 22.15. 22.45. 23.15. 23.45. 24.15. 24.45. 25.15. 25.45. 26.15. 26.45. 27.15. 27.45. 28.15. 28.45. 29.15. 29.45. 30.15. 30.45. 31.15. 31.45. 32.15. 32.45. 33.15. 33.45. 34.15. 34.45. 35.15. 35.45. 36.15. 36.45. 37.15. 37.45. 38.15. 38.45. 39.15. 39.45. 40.15. 40.45. 41.15. 41.45. 42.15. 42.45. 43.15. 43.45. 44.15. 44.45. 45.15. 45.45. 46.15. 46.45. 47.15. 47.45. 48.15. 48.45. 49.15. 49.45. 50.15. 50.45. 51.15. 51.45. 52.15. 52.45. 53.15. 53.45. 54.15. 54.45. 55.15. 55.45. 56.15. 56.45. 57.15. 57.45. 58.15. 58.45. 59.15. 59.45. 60.15. 60.45. 61.15. 61.45. 62.15. 62.45. 63.15. 63.45. 64.15. 64.45. 65.15. 65.45. 66.15. 66.45. 67.15. 67.45. 68.15. 68.45. 69.15. 69.45. 70.15. 70.45. 71.15. 71.45. 72.15. 72.45. 73.15. 73.45. 74.15. 74.45. 75.15. 75.45. 76.15. 76.45. 77.15. 77.45. 78.15. 78.45. 79.15. 79.45. 80.15. 80.45. 81.15. 81.45. 82.15. 82.45. 83.15. 83.45. 84.15. 84.45. 85.15. 85.45. 86.15. 86.45. 87.15. 87.45. 88.15. 88.45. 89.15. 89.45. 90.15. 90.45. 91.15. 91.45. 92.15. 92.45. 93.15. 93.45. 94.15. 94.45. 95.15. 95.45. 96.15. 96.45. 97.15. 97.45. 98.15. 98.45. 99.15. 99.45. 100.15. 100.45. 101.15. 101.45. 102.15. 102.45. 103.15. 103.45. 104.15. 104.45. 105.15. 105.45. 106.15. 106.45. 107.15. 107.45. 108.15. 108.45. 109.15. 109.45. 110.15. 110.45. 111.15. 111.45. 112.15. 112.45. 113.15. 113.45. 114.15. 114.45. 115.15. 115.45. 116.15. 116.45. 117.15. 117.45. 118.15. 118.45. 119.15. 119.45. 120.15. 120.45. 121.15. 121.45. 122.15. 122.45. 123.15. 123.45. 124.15. 124.45. 125.15. 125.45. 126.15. 126.45. 127.15. 127.45. 128.15. 128.45. 129.15. 129.45. 130.15. 130.45. 131.15. 131.45. 132.15. 132.45. 133.15. 133.45. 134.15. 134.45. 135.15. 135.45. 136.15. 136.45. 137.15. 137.45. 138.15. 138.45. 139.15. 139.45. 140.15. 140.45. 141.15. 141.45. 142.15. 142.45. 143.15. 143.45. 144.15. 144.45. 145.15. 145.45. 146.15. 146.45. 147.15. 147.45. 148.15. 148.45. 149.15. 149.45. 150.15. 150.45. 151.15. 151.45. 152.15. 152.45. 153.15. 153.45. 154.15. 154.45. 155.15. 155.45. 156.15. 156.45. 157.15. 157.45. 158.15. 158.45. 159.15. 159.45. 160.15. 160.45. 161.15. 161.45. 162.15. 162.45. 163.15. 163.45. 164.15. 164.45. 165.15. 165.45. 166.15. 166.45. 167.15. 167.45. 168.15. 168.45. 169.15. 169.45. 170.15. 170.45. 171.15. 171.45. 172.15. 172.45. 173.15. 173.45. 174.15. 174.45. 175.15. 175.45. 176.15. 176.45. 177.15. 177.45. 178.15. 178.45. 179.15. 179.45. 180.15. 180.45. 181.15. 181.45. 182.15. 182.45. 183.15. 183.45. 184.15. 184.45. 185.15. 185.45. 186.15. 186.45. 187.15. 187.45. 188.15. 188.45. 189.15. 189.45. 190.15. 190.45. 191.15. 191.45. 192.15. 192.45. 193.15. 193.45. 194.15. 194.45. 195.15. 195.45. 196.15. 196.45. 197.15. 197.45. 198.15. 198.45. 199.15. 199.45. 200.15. 200.45. 201.15. 201.45. 202.15. 202.45. 203.15. 203.45. 204.15. 204.45. 205.15. 205.45. 206.15. 206.45. 207.15. 207.45. 208.15. 208.45. 209.15. 209.45. 210.15. 210.45. 211.15. 211.45. 212.15. 212.45. 213.15. 213.45. 214.15. 214.45. 215.15. 215.45. 216.15. 216.45. 217.15. 217.45. 218.15. 218.45. 219.15. 219.45. 220.15. 220.45. 221.15. 221.45. 222.15. 222.45. 223.15. 223.45. 224.15. 224.45. 225.15. 225.45. 226.15. 226.45. 227.15. 227.45. 228.15. 228.45. 229.15. 229.45. 230.15. 230.45. 231.15. 231.45. 232.15. 232.45. 233.15. 233.45. 234.15. 234.45. 235.15. 235.45. 236.15. 236.45. 237.15. 237.45. 238.15. 238.45. 239.15. 239.45. 240.15. 240.45. 241.15. 241.45. 242.15. 242.45. 243.15. 243.45. 244.15. 244.45. 245.15. 245.45. 246.15. 246.45. 247.15. 247.45. 248.15. 248.45. 249.15. 249.45. 250.15. 250.45. 251.15. 251.45. 252.15. 252.45. 253.15. 253.45. 254.15. 254.45. 255.15. 255.45. 256.15. 256.45. 257.15. 257.45. 258.15. 258.45. 259.15. 259.45. 260.15. 260.45. 261.15. 261.45. 262.15. 262.45. 263.15. 263.45. 264.15. 264.45. 265.15. 265.45. 266.15. 266.45. 267.15. 267.45. 268.15. 268.45. 269.15. 269.45. 270.15. 270.45. 271.15. 271.45. 272.15. 272.45. 273.15. 273.45. 274.15. 274.45. 275.15. 275.45. 276.15. 276.45. 277.15. 277.45. 278.15. 278.45. 279.15. 279.45. 280.15. 280.45. 281.15. 281.45. 282.15. 282.45. 283.15. 283.45. 284.15. 284.45. 285.15. 285.45. 286.15. 286.45. 287.15. 287.45. 288.15. 288.45. 289.15. 289.45. 290.15. 290.45. 291.15. 291.45. 292.15. 292.45. 293.15. 293.45. 294.15. 294.45. 295.15. 295.45. 296.15. 296.45. 297.15. 297.45. 298.15. 298.45. 299.15. 299.45. 300.15. 300.45. 301.15. 301.45. 302.15. 302.45. 303.15. 303.45. 304.15. 304.45. 305.15. 305.45. 306.15. 306.45. 307.15. 307.45. 308.15. 308.45. 309.15. 309.45. 310.15. 310.45. 311.15. 311.45. 312.15. 312.45. 313.15. 313.45. 314.15. 314.45. 315.15. 315.45. 316.15. 316.45. 317.15. 317.45. 318.15. 318.45. 319.15. 319.45. 320.15. 320.45. 321.15. 321.45. 322.15. 322.45. 323.15. 323.45. 324.15. 324.45. 325.15. 325.45. 326.15. 326.45. 327.15. 327.45. 328.15. 328.45. 329.15. 329.45. 330.15. 330.45. 331.15. 331.45. 332.15. 332.45. 333.15. 333.45. 334.15. 334.45. 335.15. 335.45. 336.15. 336.45. 337.15. 337.45. 338.15. 338.45. 339.15. 339.45. 340.15. 340.45. 341.15. 341.45. 342.15. 342.45. 343.15. 343.45. 344.15. 344.45. 345.15. 345.45. 346.15. 346.45. 347.15. 347.45. 348.15. 348.45. 349.15. 349.45. 350.15. 350.45. 351.15. 351.45. 352.15. 352.45. 353.15. 353.45. 354.15. 354.45. 355.15. 355.45. 356.15. 356.45. 357.15. 357.45. 358.15. 358.45. 359.15. 359.45. 360.15. 360.45. 361.15. 361.45. 362.15. 362.45. 363.15. 363.45. 364.15. 364.45. 365.15. 365.45. 366.15. 366.45. 367.15. 367.45. 368.15. 368.45. 369.15. 369.45. 370.15. 370.45. 371.15. 371.45. 372.15. 372.45. 373.15. 373.45. 374.15. 374.45. 375.15. 375.45. 376.15. 376.45. 377.15. 377.45. 378.15. 378.45. 379.15. 379.45. 380.15. 380.45. 381.15. 381.45. 382.15. 382.45. 383.15. 383.45. 384.15. 384.45. 385.15. 385.45. 386.15. 386.45. 387.15. 387.45. 388.15. 388.45. 389.15. 389.45. 390.15. 390.45. 391.15. 391.45. 392.15. 392.45. 393.15. 393.45. 394.15. 394.45. 395.15. 395.45. 396.15. 396.45. 397.15. 397.45. 398.15. 398.45. 399.15. 399.45. 400.15. 400.45. 401.15. 401.45. 402.15. 402.45. 403.15. 403.45. 404.15. 404.45. 405.15. 405.45. 406.15. 406.45. 407.15. 407.45. 408.15. 408.45. 409.15. 409.45. 410.15. 410.45. 411.15. 411.45. 412.15. 412.45. 413.15. 413.45. 414.15. 414.45. 415.15. 415.45. 416.15. 416.45. 417.15. 417.45. 418.15. 418.45. 419.15. 419.45. 420.15. 420.45. 421.15. 421.45. 422.15. 422.45. 423.15. 423.45. 424.15. 424.45. 425.15. 425.45. 426.15. 426.45. 427.15. 427.45. 428.15. 428.45. 429.15. 429.45. 430.15. 430.45. 431.15. 431.45. 432.15. 432.45. 433.15. 433.45. 434.15. 434.45. 435.15. 435.45. 436.15. 436.45. 437.15. 437.45. 438.15. 438.45. 439.15. 439.45. 440.15. 440.45. 441.15. 441.45. 442.15. 442.45. 443.15. 443.45. 444.15. 444.45. 445.15. 445.45. 446.15. 446.45. 447.15. 447.45. 448.15. 448.45. 449.15. 449.45. 450.15. 450.45. 451.15. 451.45. 452.15. 452.45. 453.15. 453.45. 454.15. 454.45. 455.15. 455.45. 456.15. 456.45. 457.15. 457.45. 458.15. 458.45. 459.15. 459.45. 460.15. 460.45. 461.15. 461.45. 462.15. 462.45. 463.15. 463.45. 464.15. 464.45. 465.15. 465.45. 466.15. 466.45. 467.15. 467.45. 468.15. 468.45. 469.15. 469.45. 470.15. 470.45. 471.15. 471.45. 472.15. 472.45. 473.15. 473.45. 474.15. 474.45. 475.15. 475.45. 476.15. 476.45. 477.15. 477.45. 478.15. 478.45. 479.15. 479.45. 480.15. 480.45. 481.15. 481.45. 482.15. 482.45. 483.15. 483.45. 484.15. 484.45. 485.15. 485.45. 486.15. 486.45. 487.15. 487.45. 488.15. 488.45. 489.15. 489.45. 490.15. 490.45. 491.15. 491.45. 492.15. 492.45. 493.15. 493.45. 494.15. 494.45. 495.15. 495.45. 496.15. 496.45. 497.15. 497.45. 498.15. 498.45. 499.15. 499.45. 500.15. 500.45. 501.15. 501.45. 502.15. 502.45. 503.15. 503.45. 504.15. 504.45. 505.15. 505.45. 506.15. 506.45. 507.15. 507.45. 508.15. 508.45. 509.15. 509.45. 510.15. 510.45. 511.15. 511.45. 512.15. 512.45. 513.15. 513.45. 514.15. 514.45. 515.15. 515.45. 516.15. 516.45. 517.15. 517.45. 518.15. 518.45. 519.15. 519.45. 520.15. 520.45. 521.15. 521.45. 522.15. 522.45. 523.15. 523.45. 524.15. 524.45. 525.15. 525.45. 526.15. 526.45. 527.15. 527.45. 528.15. 528.45. 529.15. 529.45. 530.15. 530.45. 531.15. 531.45. 532.15. 532.45. 533.15. 533.45. 534.15. 534.45. 535.15. 535.45. 536.15. 536.45. 537.15. 537.45. 538.15. 538.45. 539.15. 539.45. 540.15. 540.45. 541.15. 541.45. 542.15. 542.45. 543.15. 543.45. 544.15. 544.45. 545.15. 545.45. 546.15. 546.45. 547.15. 547.45. 548.15. 548.45. 549.15. 549.45. 550.15. 550.45. 551.15. 551.45. 552.15. 552.45. 553.15. 553.45. 554.15. 554.45. 555.15. 555.45. 556.15. 556.45. 557.15. 557.45. 558.15. 558.45. 559.15. 559.45. 560.15. 560.45. 561.15. 561.45. 562.15. 562.45. 563.15. 563.45. 564.15. 564.45. 565.15. 565.45. 566.15. 566.45. 567.15. 567.45. 568.15. 568.45. 569.15. 569.45. 570.15. 570.45. 571.15. 571.45. 572.15. 572.45. 573.15. 573.45. 574.15. 574.45. 575.15. 575.45. 576.15. 576.45. 577.15. 577.45. 578.15. 578.45. 579.15. 579.45. 580.15. 580.45. 581.15. 581.45. 582.15. 582.45. 583.15. 583.45. 584.15. 584.45. 585.15. 585.45. 586.15. 586.45. 587.15. 587.45. 588.15. 588.45. 589.15. 589.45. 590.15. 590.45. 591.15. 591.45. 592.15. 592.45. 593.15. 593.45. 594.15. 594.45. 595.15. 595.45. 596.15. 596.45. 597.15. 597.45. 598.15. 598.45. 599.15. 599.45. 600.15. 600.45. 601.15. 601.45. 602.15. 602.45. 603.15. 603.45. 604.15. 604.45. 605.15. 605.45. 606.15. 606.45. 607.15. 607.45. 608.15. 608.45. 609.15. 609.45. 610.15. 610.45. 611.15. 611.45. 612.15. 612.45. 613.15. 613.45. 614.15. 614.45. 615.15. 615.45. 616.15. 616.45. 617.15. 617.45. 618.15. 618.45. 619.15. 619

Drôle de fête

« Tendre Piège », de Serge Moati, est une comédie légère et pleine de rebondissements qui respecte quasiment l'unité de temps et de lieu. Et une invitation au bonheur

ELISABETH ET DANIEL se croisent sur une plage de Normandie, et c'est le coup de foudre. Après une semaine, durant laquelle ils ne quittent pas leur chambre d'hôtel, ils rentrent à Paris et décident de se marier. Ils voudraient une petite cérémonie en toute intimité. Mais Madeleine, la grand-mère d'Elisabeth, souhaite organiser des fiançailles en grande pompe. Les amants cèdent à la tentation : la santé de Madeleine est si fragile...

Le grand jour arrive. Les invités aussi. Dans le parc qui entoure l'immense demeure bourgeoise de la grand-mère, les tables et les tentes sont dressées, les serveurs s'agitent, tout est prêt pour que la fête commence. Et pourtant... Rien ne va se dérouler comme prévu. Elisabeth apprend que sa mère, après trente ans de mariage, a décidé de divorcer. Un ex-petit ami d'Elisabeth, perfidement invité par Madeleine, provoque la jalousie de Daniel : une scène éclate et brouille les deux fiancés une bonne partie de la journée. Enfin les parents de Daniel, d'un milieu très modeste, se sentent totalement étrangers à tout ce beau monde et finissent par se demander ce qu'ils sont venus faire là. Bref, pendant toute la cérémonie, on frôle la catastrophe, le psychodrame collectif et l'humiliation du mariage.

Durant les trois quarts du film, Serge Moati a respecté une unité de lieu (la maison et le parc) et de temps (un après-midi) qui resserrent et concentrent l'action au point de mettre en valeur chacun des détails



qui la compose. Parallèlement, le réalisateur a eu recours à des astuces de mise en scène qui, en ouvrant des perspectives, écartent toute sensation de théâtralité. Il a notamment utilisé, pour la quasi-totalité des plans, une Steadicam, évitant les à-coups de la caméra à l'appareil.

ACTIONS D'ARRIÈRE-PLAN

Cela lui a permis de se promener d'un personnage et d'une situation à l'autre, et d'obtenir une image en mouvement. « Tout devait se jouer en même temps ; à la fois en premier plan, mais aussi en profondeur de champ », précise Serge Moati. Par

cette fluidité de la mise en scène, le réalisateur a également celle des rapports humains. » Il est vrai qu'il se passe beaucoup de choses à l'intérieur des séquences de ce film. Et, pour peu qu'on y prête attention, on verra toujours, en arrière-plan d'une scène, un couple se disputer, des gens se parler, des enfants qui jouent, des rencontres s'esquissent. Ce foisonnement d'actions à l'intérieur de l'image et la multitude des personnages qui les traversent nous offrent une pléiade de seconds rôles plus surprenants les uns que les autres - contribuant à faire de « Tendre Piège » une comédie

légère et enlevée, pleine de rebondissements et riche en sentiments. Rien n'est figé dans cette histoire. Le scénario et les dialogues, signés Pierre Colin-Thibert et Jean-Claude Islet, vous prennent dès le début et ne vous lâchent plus. La gravité met soudain un coup d'arrêt au rire, l'émotion s'insinue dans la drôlerie, avec la délicatesse d'une caresse, le bonheur bascule sur un simple malentendu. « C'est un film sur les esquives, les rapprochements, les séparations, et sur la fragilité des choses. Je le compare aux fluctuations du ciel d'Ile-de-France, où les battements de cœur s'entendent au rythme du soleil, du vent, des nuages... », précise le réalisateur.

Reste à rendre hommage aux acteurs, convaincant à souhait. Patachou en grand-mère coquine et abusive, Marie-Christine Barrault (la mère d'Elisabeth), que la vie a rendue triste et sèche, Rufus et Catherine Arditi (les parents de Daniel), en bons bougres dépassés par les événements et par le milieu dans lequel ils se trouvent parachutés, Alexandra Kazan (Elisabeth) en jeune fille pétillante et entière, Antoine Duléry en fiancé maladroite. On pourrait d'ailleurs citer tous les comédiens, car tous apportent, avec un talent sûr, leur touche à ce film, qui donne, au bout du compte, une véritable leçon de bonheur.

Véronique Cauhapé

★ « Tendre Piège », TF 1, vendredi 10 mai à 20 h 50.

Tango dans un miroir

par Agathe Logeart

IL Y AVAIT le cousin, qui était un peu pouspette, et Julie qui faisait la tête. Et le grand-père qui retrouvait ses vingt ans et lui pinçait la joue en lui disant des mots doux. Une noce, une communion : c'est toujours pour les occasions heureuses que l'on sort la caméra. Aux malheurs suffisent les mouchoirs. Plus tard, quand le bouquet de la mariée a pris le temps de sécher et que l'aube a jauni, on ressort la cassette les soirs de pluie. On enfouit dans la machine à remonter les images, et on s'ennuie. Parce que c'est à cela que cela sert. A se revoir, tel que l'on était, et tel que l'on ne sera plus.

Disons que, pour un journal, une campagne présidentielle est plutôt une période heureuse : c'est sa noce, sa communion à lui. Il y a du rythme, du mouvement, de petites miracles, et à grosses louches de concessions, un cocktail bien frappé qui se consomme en lettres noires servies sur du papier doux comme un ventre de bébé. C'était malin de venir planter sa caméra au Monde à ce moment-là précisément, comme en a eu l'idée le réalisateur de « Journal de campagne », que diffusait France 3. Il a fait la photo de famille, caché sous son drap noir, et nous a tiré le portrait. Est-on jamais content de l'image de soi-même prise par d'autres ? Et ces images-là parlent-elles à ceux qui ne sont pas de la famille ? Ou agacent-elles, comme ces souvenirs de vacances dont on saoule à chaque retour ceux qui ont le malheur de passer à notre portée ? Volent-ils ce que nous voyons, au-delà du possible

charme de ce qui d'ordinaire est la coulisse, réservée aux artistes et interdite au public ?

Un ministre en déconfort cherche à imposer le tonnelet. Un futur président voudrait bien choisir le titre de l'entretien qu'il descendrait à accorder. Le collaborateur d'un candidat joue au gros bras pas content. Soit, pour une fois, l'intérêt, égoïste, est allé : c'est notre miroir à nous qui nous est tendu, Narcisse d'un jour, sujets de nous-mêmes. L'œil perdu dans son ordinateur, celui-là s'ennuie, encore embrumé d'une nuit trop courte, à la recherche du début de son inspiration. L'autre, avec son amabilité de gros ours ennuqué, pique une de ces légendaires colères dont on ne se lasse pas. Le chef prend une voix douce d'archevêque en donnant des ordres qu'il convient de respecter. Un gros fou rire éclate, secouant des potaches en cravates. On se donne du « cher ami », et on répond du « j'entends bien », quand justement on ne s'entend plus. Ça rouste dans les rangs, et la mutinerie n'est pas loin. Un cigare machoïste empesté dès le matin au-dessus de l'ordinateur. L'œil plissé, l'homme au cigare veille à tout. Parfois, on le voit solitaire, qui marche dans les couloirs, noyé dans ses pensées, avec cette étrange posture, les mains calées sur les hanches. A l'envers : un journal se tricote comme du jersey. Devant le miroir tendu, il danse ici le tango, à nu, à cru, entre ses doutes et ses certitudes.

TF 1

12.50 A vrai dire. Magazine.
13.00 Journal. Météo.
13.35 Femmes. Magazine.
13.40 Les Femmes de l'Amour. Série.
14.30 Dallas.
15.25 Hawaï police d'Etat. Véronique Jannot. Série.
16.30 Une famille en or. Jeu.
17.05 Rick Hunter. Série.
18.00 Sydney Police. Double illusion. Série.
19.05 L'Or à l'appel. Jeu.
19.30 et 20.45 Météo.
20.00 Journal.

20.50

TENDRE PIÈGE
Téléfilm de Serge Moati (100 min). 377785
Un « jeune » couple décide de se marier. Les fiançailles sont organisées par la grand-mère de la jeune fille, mais une série de catastrophes vont entraver la cérémonie...
■ Lire ci-dessus

22.30

ÉCHOS DE STARS
Documentaire présenté par Philippe Lavi, Stéphane Bern, Henry-Jean Servat, Isabelle Haurat. Reportages sur Arielle Dombasle, Françoise Perlin, Nathalie Baye, la grande fille Carlier, Priscilla Beaudry, Eden Rock à Cannes (100 min). 2814720
0.10 Le bébé est un combat. Documentaire de Bernard Marbo. (25) Ces mères que l'on oublie (65 min). 3089487
1.15 Journal. Météo.
1.30 et 4.30, 5.30 Informations régionales.
2.30 et 3.00, 4.00, 4.35 TF 1 info. 3.30 Les Défis de l'école. 4.45 Musique.

Les soirées sur le câble et le satellite

TV 5

20.00 Fort Boyard.
21.30 L'Indépendance d'un bourgeois. Invité : Jacques Susse. Abch.
21.55 Météo.
22.00 Journal (France 2).
22.30 Taratantara. (Rediff. de France 2 du 5/5/96)
23.50 Soirée libre.
0.30 Sortir 3 (France 3).

Planète

20.35 500 nations. (48) L'Union de la côte.
21.25 Antartique, la nouvelle frontière (2/3).
22.20 Gangsters : stars des années 30. (2/3) Gangsters à l'écran.

France 2

12.59 Journal. Point route.
13.30 Dénicot. Série.
13.35 Femmes. Magazine.
14.35 Le Réseaux. Série.
15.50 et 17.30 La Chanson aux chansons. Souvenirs de Dalida.
16.25 Des chiffres et des lettres. Jeu.
17.00 Doctor Double. Série.
17.25 C'est quoi, Série.
17.25 C'est quoi, Série.
18.00 et 3.40 Les Bons Célébrités. Série.
18.40 Qui est qui ? Jeu.
19.15 Bonne nuit, les petits. A l'honneur Oscar.
19.20 et 1.00 Studio Gabriel. Invité : Marie-Ange Nardi.
19.30 Journal. Météo.
Point route.

20.55

RIF : PIÈGE POUR ENFANTS SEULS
Série de Tati Sassi, avec Patrick Raynal, André Bront. (100 min). 4700010
En fuite et recherchés par la police, une adolescente et son frère sont rattrapés par un réseau de prostitution.

22.35

BOUILLON DE CULTURE
Magazine présenté par Bernard Pivot. À l'occasion de la visite officielle de Jacques Chirac en Angleterre.
0.30 Journal. Bourne, Météo.
Signé Croisette.
1.30 Europe spécial (rediff.). 4.35-24 heures d'Info. 6.00 Dénicot. Info.

Paris Première

20.00 20 h Paris Première.
21.00 Méditerranée. Invité : Robert Caron, metteur en scène.
22.15 Opéra : La Traviata. En trois actes de Giuseppe Verdi, enregistré au festival de Glyndebourne, en 1988 (140 min). 6588871
23.30 Taratantara.

France Supervision

19.00 Cap'tain Café.
20.30 Les grands créateurs.
22.00 Lutte gréco-romaine.
22.25 Karaté.

France 3

12.55 Journal. Reno.
13.30 Arnold et Willy. Série.
13.40 Beau Film.
14.30 Pagne. Série.
15.20 Les Enquêtes de Remington Steele. Le blécut en or. Série.
16.10 Je passe à la télé.
16.40 Les Minutemen. Série.
17.45 C'est pas sorcier.
18.25 Questions pour un champion. Jeu.
18.50 Un livre, un jour. Les Femmes qui s'insistent, de Germaine Sarrasin Espino.
19.25 La 19-20 de l'information.
19.30 Journal régional.
20.05 Pa et la chanson. Jeu.
20.35 Tout le sport.

20.50

THALASSA
Magazine présenté par Georges Pernoux. Écoute au Panama. Le voyageur au long cours ; Le chemin de croix ; Histoire de la construction et traversée du canal ; Introduction Canis ; Colon ; Le canal bariolier (75 min). 122391

22.05

FAUT PAS RÉVER
Magazine présenté par Sylvain Augier. Invité : Christophe Chabré. Sable : le bout du bout du monde, de Sophie Bontemps et Didier Portet ; Egypte : le monastère Saint-Catherine, de Jacqueline Benoit et Yvon Rodin ; Australie : le jeu de boules, de Jean-Pierre Besson et Laurent Desvauz (60 min). 722045
23.05 Journal. Météo.
23.35 Science à la Magasin. Invité : Bernard Bémont, 0.30 Cap'tain Café. Magazine présenté par Jean-Louis Rouquier. Avec Isabelle Zappa, Catherine Baudouin, Eric Le...
23.35 Les Incontournables. Coup sur coup. 56.15. 23.35 Musique. Musique populaire, par Herbert Schumacher (75 min).

Ciné Cinéfil

20.30 Calabrie. Film de Luis Garcia Berlanga (1956, v.o., 90 min). 4213638
22.00 Toto, apôtre et martyr. Film d'Antonio Padellaro (1940, v.o., 90 min). 3713010
23.30 Chiquito. Film de Pierre Colombier (1930, N, 30 min). 4002128

Ciné Cinémas

20.30 Hollywood 26.
21.05 Toto le héros III. Film de Jean Van Doremale (1990, 95 min). 8271580
22.00 Crimes de sang

La Cinquième

13.30 Attention santé. 13.35 Défilé. 14.00 La Géométrie de la vie. 15.00 Europe centrale. (2/3).
16.00 A l'aube des temps (1/3). 16.30 Le Réseau des métiers. 17.00 Alf. 17.30 Affaires publiques. Les DOM-TOM. 17.45 Les Clés de la nature. 18.00 Plans de vol. Combattants du ciel (1/3). 18.30 Le Monde des animaux.

Arte

19.00 Tempête sur l'Asie. Documentaire. Alexandre le Grand à la conquête du monde (95 min). 27038
19.55 Piano séquence. Homo automobile. Court-métrage de Vincent Mayrand (rediff., 5 min). 6538958
20.00 Reportage. Cent arpents de terre de paradis (30 min). 7045
20.30 à 12 Journal.

20.45

UN AMOUR PRESQUE PARFAIT
Téléfilm de Luis Ronemann, avec Andreas Hentges, Inge Busch (85 min). 618982
Un jeune médecin sans emploi rencontre une détective de magasin, licenciée parce qu'elle a abusé. Chacun décide de cocher à l'autre son statut de chômeur et s'invente un emploi...

22.10

GRAND FORMAT : LA VIE EN FLEURS
Documentaire de Yvonne Schult (75 min). 2889555
Un témoignage unique sur la vraie vie des « flower people », rythmé par les archives familiales et la musique d'époque.
23.25 Le Descente. Documentaire. Entretien (60 min). 3834518
Apote du LSD et de la contre-culture dans les années 60, aujourd'hui atteint d'un cancer, Timothy Leary tient la chronique de sa mort annoncée sur Internet.
0.25 Musée Planet. Documentaire. Boule-nova, de Walter Salles (rediff., 60 min). 1440571
1.25 Les Bienheureux. Téléfilm d'Ingmar Bergman, d'après le roman d'Ulla Isaksson (1985, v.o., rediff., 85 min). 1770580

Série Club

20.20 Skipper le kangourou. Série.
20.45 (et 23.45) Le Masqué. Le complot gastronomique.
21.40 (et 1.00) Wolff, police criminelle. Meurtres sur la voie.
22.30 Stursu froides. La panne.
23.00 Mission impossible. Vingt ans après.
23.30 Les Bienheureux. Film de Jean Van Doremale (1990, 95 min). 8271580
21.28 M.A.S.H. Le cowboy.

Canal Jimmy

20.00 Batman.
20.30 Les Évadés de Tipton.
21.30 Les Évadés de Tipton. L'après-midi.
21.38 M.A.S.H. Le cowboy.

M 6

12.25 La Petite Maison dans la prairie. Série. Les bêtises d'empire. La double vie d'une star. Téléfilm de John Nicollet (94 min). 555346
15.00 Boulevard des clips. 16.30 Hit Machine. Variétés. 17.00 Filles à papas. Série. 17.30 Studio Sud. Série. 18.00 Cadillac Blues. Des hauts et des bas. Série. 19.00 Code Quantum. La revanche. Série. 19.54 Six minutes d'information. 20.00 Notre belle famille. Série. 20.35 et 23.25 Capital 6.

20.45

LE PRIX DE LA VENGEANCE
Téléfilm de Dick Lowy (85 min). 618982
Un flic de Los Angeles utilise tous les moyens en son pouvoir pour condamner l'agresseur de son meilleur ami. Avec Dean Cain, Stockwell, l'hollogramme de la série Code Quantum.

22.30

MISSION IMPOSSIBLE, VINGT ANS APRÈS
Série. Le tour (55 min). 24120
23.35 Scary Zap. Magazine. 0.10 Highlander. Série. Le masque de l'innocence. McLeod recueille un enfant devenu immortel à l'âge de dix ans... 1.00 Tropic du cinéma. Fon Radio. Présenté par Laurent Weil. 1.30 Best of Groove. 3.00 La Saga de la chanson française. Documentaire. Jacques Brel. 3.35 Pré-quantum. Magazine (55 min).

21.45

21.45 Chronique du front.
21.50 Le Meilleur du pire.
22.20 Dream On. Pisto.
22.35 Seinfeld. La voiture.
23.20 Top bab.
0.00 La Semaine sur Jimmy.
0.10 New York Police Blues. Épisode n° 27 (50 min).
1.00 Cobra Girls.
Eurosport
12.00 Tennis. En direct. Open messieurs d'Amstelveen : Quarta de finale, à Hambourg (30 min). 6425245
18.30 Gymnastique. En direct. Championnats d'Europe messieurs : Épreuve par équipes, au Brøndby Hall de Copenhague (Danemark) (150 min). 6678855
21.00 Aérobie.
22.00 Tennis.
23.00 Sumo (60 min).

Canal +

12.30 et 15.30, 2.35 Surprises. En clair jusqu'à 13.45.
12.50 La Grande Famille. Film de Gérard Corbiau (1994, 106 min). 5282940
15.40 Les Nouvelles Aventures de Croc-Blanc. Film de Ken Olin (1994, 106 min). 8222748
17.30 Les Inventions de la vie. Documentaire (26 min). 78720
17.55 Le Dessin animé. En clair jusqu'à 20.35.
18.19 Help ! Série.
18.30 Nulle part ailleurs. En direct du festival de Cannes.
20.30 Le Journal du Festival.

20.40

FAISONS UN RÊVE
Téléfilm de Jean-Michel Ribes, d'après Sacha Guitry (80 min). 618982
22.00 Sauvés des eaux. Documentaire (55 min). 74487
22.35 Flash d'information.

23.00

COLOR OF NIGHT
Film américain de Richard Rush (1994, 118 min). 27278
1.00 Trésors. d'outre-tombe. Film de Kevin Connor (1973, v.o., 94 min). 3072720
3.00 L'Attaque de la femme de cinquante pieds. Film de G. Cuest (1994, v.o., 86 min). 2672516
4.25 The Refrigerator. Film de M. A. E. Jacobs (1992, 85 min). 1283047
5.30 Circuit Carole. Film d'Emmanuelle Clau (1995, 70 min). 4225316

Les films sur les chaînes européennes

RTBF 1
20.45 L'Amour dans des beaux draps. Film de Carl Reiner (1990, 96 min). Avec Kristie Alley. Comédie dramatique.
RTL 9
20.30 La Femme de l'Amour. Film de Gérard Kikoïne (1985, 105 min). Avec Josephine Jacques. Érotique. 20.45 Adios Sabana. Film de Frank Kramer (1970, 105 min). Avec Yul Brynner. Amour.
TSR
20.15 Journal intime. Film de Mami Moretti (1994, v.o., 100 min). Avec Naomi Morandi. Chronique.

Radio

France-Culture
20.30 Radio archives. Jacques Susse (2).
21.32 Black and blue. Le free jazz : une analyse musicologique. Avec Vincent Cerro.
22.40 Notes magnétiques. L'impressionnisme. L'auditorium de la sagasse ne verra jamais. Témoins : Marc O et Rafi Turek, Toni Negro, Olivier Toul.
0.05 Du jour au lendemain. François Pommier (La Psychanalyse à l'épreuve du siècle). 0.50 Coda. Chansons à la Cité de la musique (5).
1.00 Les Nuits de France-Culture (rediff.). Panorama de l'histoire africaine (1) : 2.35, Gary Cooper : 4.25, Agnès : Alain Curry : 4.35, Polyvalence : deux ou trois choses que je sais d'elles (4) : 4.15, Trois poètes de l'obscur : Sylvia Plath (2).

France-Musique

19.05 Domaine privé. De Brigitte Lesne.
20.00 Concert. Franco-allemand. Donné en direct de l'Opéra de Paris et diffusé simultanément sur les radios de Lausanne, Sion, Genève et Berne, par l'Orchestre symphonique de la Radio de France, dir. Eiji Oue : 1. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 2. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 3. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 4. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 5. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 6. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 7. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 8. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 9. Les Nuits de France-Culture (rediff.). 10. Les Nuits de France-Culture (rediff.).
22.00 Soliste. Stéphane Grappelli.
22.30 Musique plurielle. Jacques Lecaillon, de Chagny, par le Chœur de l'Institut des arts et l'Orchestre symphonique de Rouen, dir. Frédéric Chastin.
23.07 Ainsi la nuit. Quintette pour clarinette et quatuor à cordes n° 381, de Mozart, par le Quatuor Albin-Ladépêche ; Transcription pour deux pianos de la sonate K. 475 de Mozart, de Corley.
0.00 Jazz Club. Eric Dolphy, saxophone et Boalier Little, trompette (enregistré le 14 juillet 1967 au Five Spot de New-York). 1.00 Les Nuits de France-Musique.

Radio-Classique

20.40 Les Soirées de Radio-Classique. sortilège, Unten (Sinfonia, de Liza, Maurice Pollin, piano ; Macbeth, de R. Strauss, par l'Orchestre symphonique de Detroit, dir. Antal Dorati ; Gaspard de la nuit, de Ravel, Vlado Perlemuter, piano ; L'Apprenti sorcier, scherzo symphonique, de Darius, par l'Orchestre philharmonique de New York, dir. Dimitri Mitropoulos ; Souvère n° 9 Messe noire, de Scriabine, Vladimir Horowitz, piano ; L'Opéra de feu, ballet (version de 1910), de Stravinsky, par The Philadelphia Orchestra, dir. Ernes Ansermet.
22.45 Les Soirées. (Suite). Œuvres de Haydn, Mozart, Beethoven. 0.00 Les Nuits de Radio-Classique.
► Signaux dans « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia ».
■ On peut voir.
■ Ne pas manquer.
■ Chef-d'œuvre ou classique.
♦ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants.

Jeanne d'un jour

par Pierre Georges

PERCLUS de rhumatismes et d'histoire, ce matin, on resta en arrêt devant la magnifique photographie venue d'Orléans. Dame ! la jolie Jeanne que cette Jeanne-là ! Un amour de Jeanne, une Jeanne comme de Cannes qu'on aurait volontiers sous-titrée ou chantée Domrémy fa sol la si.

Jeanne d'Arc était sur son grand cheval blanc. Devant un lampadaire Decaux ou approchant. Jeanne portait armure, sur mesure, et coiffure sur gravure. Jeanne, la douce et jolie Jeanne, tenait en son gantelet de fer et sa frêle poigne la main présidentielle. Des témoins dignes de foi - ils ne pouvaient que l'être en pareille circonstance - rapportèrent que Jacques de l'Élysée et pour Jeanne d'Arc les mots qui conviennent et flattaient : « Vous lui ressemblez vraiment... Superbe... Magnifique ».

Et c'est vrai qu'elle était magnifique et le reste, la Jeanne de l'année. Toute petite déjà, Géraldine Guy - on précise le nom pour les directeurs de casting -, toute petite donc elle se vit, se rêva Jeanne. Entre Jeanne, ne serait-ce qu'une fois, un 8 mai, après l'avoir « catholique pratiquante, toujours prié le soir ».

Chose rêvée, chose faite ! Et le resplendissant sourire de notre Jeanne d'un jour montra bien que l'histoire garde, pour peu qu'on y mette les formes, toute son actualité et sa fraîcheur. Qui se portera volontaire, qui se rêve, qui sera adoubé pour faire le Clovis, dans la prochaine superproduction française ? Clovis II le Retour est annoncé, en première mondiale, le 22 septembre à Reims. Avec participation pontificale et présidentielle.

Orléans, Reims, nous nageons, c'est une évidence, en pleine actualité. Celle de la mémoire d'une nation. Nous pèlerinons sur les

traces de la France et de la chrétienté, procession aux flambeaux et manuel historico-pieux en main. Est-ce un bien, un mal, le signe de nos désarrois ? De l'archéologie politique ou la consolidation sur ses bases de la Maison France ?

Allez savoir ! Savoir ce que représente aujourd'hui pour la jeunesse du temps Jeanne d'Arc et de Clovis ! Des noms, de simples noms au bas d'un livre d'histoire, d'un calendrier ou d'un nouveau missel ? Un instant de l'actualité de jadis, passée par profits et pertes ?

Déjà qu'avec l'actualité du jour nous avons tant à faire et de si difficiles choix. Par exemple, au Monde ce matin, cette fudeuse bataille de « une » qui opposa les Anciens pas si poussiéreux aux Modernes pas si neufs. Sans révéler ici des secrets de fabrication de nature à porter préjudice à la sécurité de l'Etat, il se trouve qu'en conférence avec l'Etat, il se trouve qu'il convient d'appeler « la fineste guerre de la Bobine ».

En première page, chaque jour, Le Monde publie une « Bobine ». Autrement dit, le portrait dessiné d'un personnage censé avoir mérité une telle promotion. Il y a des jours de disette qui font que le promu doit en être le tout premier étonné. Et des jours d'abondance. C'était jour d'abondance. Deux Bobines, une « une ». Jugez du dilemme horrible. Bruno N'Gotty versé Luis Miguel Dominguez. Le footballeur contre le torero. Le PSG entrant dans la légende, la légende sortant de scène. Ce fut sanglant autant qu'aux arènes. Service des sports contre service culturel, on se fit réciproquement procès de Rouen et autres amabilités. Le verdict tomba. La bobine à Dominguez. Le cartouche, espace promotionnel, au PSG. Ainsi parla Salomon. Et Jeanne dans tout cela ?

Un mandat d'arrêt international contre Serge Dassault a été lancé par un juge d'instruction belge

Le PDG du groupe aéronautique aurait versé des pots-de-vin pour emporter un contrat militaire

BRUXELLES

de notre correspondant
Un juge de Liège, Jean-Louis Pignon, a lancé, mercredi 8 mai, un mandat d'arrêt international contre Serge Dassault, patron du groupe aéronautique qui porte son nom. Révélé par la radio publique belge francophone (RTBF), l'information a été confirmée, jeudi, par le parquet de Liège et, à Paris, par Interpol France.

L'accusation concerne la filiale Dassault Electronique, qui aurait versé une commission équivalente à plus de 10 millions de francs français pour obtenir un contrat d'un milliard de francs signé en juin 1989 (Le Monde du 8 mars 1995). Ce contrat, dit « Carapace », confiait à la firme française le soin d'équiper en nouveaux moyens de guerre électronique des avions F 16 achetés aux Etats-Unis par l'armée de l'air belge.

COMPTES SUISSES

A l'origine de l'affaire, il y a l'assassinat, le 15 juillet 1991 à Liège, d'André Cools, ancien vice-premier ministre socialiste. La vérité n'a toujours pas été faite sur cet assassinat mais, parmi les nombreuses hypothèses des enquêteurs, le crime visait à faire taire ce ministre après qu'il eut annoncé son intention de faire des révélations sur certaines menées politiques. Sans que le lien soit établi avec l'affaire Cools, la justice a découvert le versement d'importantes « commissions » par la firme italienne Agusta, préférée à l'Aérospatiale française, pour la fourniture de quarante-huit hélicoptères militaires le 8 décembre 1988.

Cette découverte a notamment entraîné la mise en cause du socialiste wallon Guy Coëme, ministre

de la défense au moment des faits. Elle a aussi provoqué la démission de Willy Claes, secrétaire général de l'OTAN, ancien ministre de l'économie ayant approuvé le contrat Agusta.

Mais l'enquête ne s'est pas arrêtée là. Déjà interrogé pour l'affaire Agusta, un ancien secrétaire du Parti socialiste flamand, Luc Walwyn, a évoqué l'existence d'autres pots-de-vin, versés cette fois par « une firme française » pour le

converti dans des missions d'intermédiaire, se suicidait dans une chambre d'hôtel, ce qui créa un climat très lourd dans certains milieux militaires belges.

« COMPENSATIONS »
Les enquêteurs liégeois ont découvert l'existence d'une société de droit panaméen, Kasma Overseas Ltd, disposant de comptes en banque suisses par lesquels auraient transité les commissions

Le précédent de Didier Pineau-Valencienne

Serge Dassault est le second grand patron français à avoir des démêlés avec la justice belge. En mai 1994, Didier Pineau-Valencienne, PDG de Schneider, avait été inculpé d'escroquerie par le juge bruxellois Jean-Claude Van Espen dans une affaire concernant les activités occultes de filiales belges du groupe français. Incarcéré pendant douze jours à Bruxelles, comme déteint de droit commun, puis libéré sous caution, M. Pineau-Valencienne avait ensuite refusé de répondre à une nouvelle convocation du juge, estimant avoir été victime d'un abus de pouvoir.

Avant qu'un arrangement soit trouvé, il y a quelques mois, le patron français était resté sous le coup d'un mandat d'arrêt international qui l'empêchait de voyager hors de France et l'obligeait à travailler par vidéo-conférences. Les autorités belges avaient déclaré n'avoir aucun moyen d'intervenir dans une procédure dont la conduite appartenait aux seuls enquêteurs. Le procès de M. Pineau-Valencienne pourrait avoir lieu à Bruxelles à une date encore indéterminée.

Le mandat d'arrêt international lancé contre Serge Dassault, l'intermédiaire aurait été un avocat d'affaires bruxellois, Alfons Puellinck, qui fut arrêté le 16 février 1995.

La presse flamande révèle qu'une perquisition avait été faite le 6 mars au siège bruxellois de Dassault. La firme française démentit avoir cherché à corrompre des responsables belges. Deux jours plus tard, le général Jacques Lefebvre, ancien chef d'état-major de la force aérienne belge, apparemment re-

cools a eu pour effet de porter sur la place publique les pratiques douteuses des partis politiques belges à l'occasion des passages de grands marchés publics. Bien représentés dans la coalition gouvernementale avec les sociaux-chrétiens, les socialistes francophones et flamands se sont employés à obtenir de larges « compensations » en faveur de leurs fiefs électoraux sous forme d'investissements économiques par les sociétés étrangères. Le contrat Agusta s'accompagnait de telles « compensations » équitablement partagées entre la Flandre et la Wallonie. Il semble qu'à la longue ces pratiques complexes et adossées officiellement aient conduit certains dirigeants des sociétés concernées à fermer les yeux sur des demandes en espèces ayant profité aux caisses noires des partis, voire aux particuliers bien placés.

Cela d'autant plus aisément que le code belge des impôts prévoit lui-même le recours à des pots-de-vin pour obtenir des marchés : « Dans le cas où l'octroi de commissions scrites par des entreprises est reconnu de pratique courante, le ministre des finances peut, à la demande du contribuable, autoriser que soient considérées comme frais professionnels les sommes ainsi allouées. » Agacés par des critiques sur leur incapacité à démasquer le ou les assassins d'André Cools, les enquêteurs liégeois semblent de moins en moins enclins à s'accommoder des dérives constantes dans la négociation des grands marchés, même si la mise en cause d'une grande firme française peut prendre les proportions d'une affaire d'Etat. Ils sont aidés en cela par une partie de la presse.

Jean-Louis Pignon

Les fraudes aux dépens des deniers publics dépasseraient 175 milliards de francs

« GLOBALEMENT, ce sont donc 175 à 235 milliards de francs qui, sur les 2 260 milliards de francs contrôlés, correspondent à des fraudes ou à des abus, soit les deux tiers de l'impôt sur le revenu ou du déficit budgétaire. » Telle est la conclusion d'un rapport parlementaire sur les fraudes et les pratiques abusives remis, jeudi 9 mai, au premier ministre. En septembre 1995, Alain Juppé avait demandé à trois députés, Charles de Courson (UDF-FD, Marne), Gérard Léonard (RPR, Meurthe-et-Moselle) et Francis Delattre (UDF-PR, Val-d'Oise) de conduire une mission sur le sujet dans le but de proposer des solutions.

MM. de Courson et Léonard - M. Delattre a donné sa démission de ce groupe en décembre arguant d'une charge de travail trop importante - estiment que le travail illégal est « la première cause de la fraude » qui représenterait « 100 à 160 milliards de francs de pertes de recettes publiques pour environ 1,5 millions de personnes concernées ». Au passage, ils évaluent, sans donner plus d'explications, les « étrangers en situation irrégulière à environ 800 000 sur un total de 3,6 millions d'étrangers en situations régulières, soit une fraude de plus de 22 % ». Selon les rapporteurs, les prélèvements obligatoires sont l'objet d'une « fraude significative ». Elle s'élèverait à « 66 milliards de francs » sur un total de

« 2 000 milliards de francs de prélèvements obligatoires examinés ». Enfin, les prestations sociales sont touchées par une « fraude inégale ». « Le montant de la fraude et des abus s'élève, selon eux, à plus de 8 milliards » sur un montant de « 260 milliards de francs de prestations sociales étudiées ».

Les rapporteurs soulignent que les grandes causes résident dans « un système trop déclaratif, trop complexe et inadapté à une ouverture internationale ». Ils ajoutent que les contrôles et les sanctions sont « insuffisants et inégaux ». Logiquement, ils suggèrent notamment de « réduire les champs des procédures déclaratives » et de « généraliser les échanges automatisés d'informations entre services », ce qui s'oppose à la position de la CNIL (Commission nationale informatique et liberté).

Les auteurs du rapport notent qu'« il ne s'agit nullement d'une chasse aux pauvres ». En lançant cette mission, M. Juppé avait cité « la fraude au RMI [revenu minimum d'insertion], l'immigration illégale, le travail clandestin et les faux chômeurs » au nombre des abus et gaspillages. Martine Aubry (PS), ancien ministre du travail, s'était déclarée « outrée » et « profondément choquée » par cette démarche tendant, selon elle, à « montrer du doigt les plus fragiles ».

Olivier Biffaud

BOURSE

TOUTE LA BOURSE EN DIRECT 5615 L'ÉCONOMIE

Cours relevés le jeudi 9 mai, à 12 h 30 (Paris)

PERMETTRE DES PLACES ASIATIQUES
Tokyo Nikkei 21485,30 -0,77 +7,74
Hong Kong Index 10702,20 +0,04 +6,19

Tokyo, Nikkei sur 3 mois
10702,20 +0,04 +6,19

OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES
Cours au 9/05 Var. en % Var. en %
Paris CAC 40 2083,74 -0,32 +11,31
Londres FT 100 5752,90 +0,03 +1,72
Zurich 1956,15 -0,01 +1,21
Milan MIB 30 1956,15 -0,01 +1,21
Frankfurt Dax 30 2479,15 +0,41 +9,99
Bruxelles 1708,43 -0,26 +9,55
Suisse SMI 1956,15 -0,01 +1,21
Madrid Ibex 35 1956,15 -0,01 +1,21
Amsterdam CBS 1956,15 -0,01 +1,21

Travaux du Monde daté jeudi 9 mai 1996 : 379 142 exemplaires

Une entreprise affaiblie et contrainte de se rapprocher de l'Aérospatiale

ENGAGÉ dans un véritable bras de fer avec la présidence de la République sur la restructuration de l'industrie de la défense et sur son mariage forcé avec l'Aérospatiale, Serge Dassault pourrait être affaibli par son implication dans l'affaire « Carapace » même s'il a déclaré, jeudi matin : « Je ne suis pour rien dans cette affaire ».

Le chef de l'Etat, Jacques Chirac, avait annoncé le 22 février son intention de voir les deux groupes se rapprocher pour mettre en commun les cellules d'avions, les hélicoptères et les systèmes d'armes adaptés. Cette incitation de l'Élysée avait été exprimée au nom de « l'intérêt national ». Elle entre dans le cadre d'une politique volontariste du gouvernement qui veut favoriser des rapprochements franco-français avant de prévoir des alliances avec des groupes européens comparables.

La mise en place d'un comité de pilotage réunissant les directions de l'Aérospatiale et de Dassault avait été immédiatement annoncée par Maitignon afin de proposer « d'ici au 30 juin, les modalités d'un rapprochement dans

le but de constituer un groupe unique avant deux ans ». De sources proches du dossier, ce comité n'a jamais été réuni, Serge Dassault favorisant un dialogue direct « entre actionnaires », c'est à dire avec l'Etat et le gouvernement. Ces discussions portent sur le périmètre d'activités concerné par le rapprochement, l'indemnisation de la famille Dassault et la répartition des pouvoirs au sein de la nouvelle entité.

Après diverses modifications intervenues dans le capital, Dassault Aviation, la principale filiale intéressée par le rapprochement avec l'Aérospatiale, est détenue à hauteur 45,76 % du capital et de 54,73 % des voix par l'Etat et la Sogetra (créée en 1979 et détenue à 100 % par l'Etat, cette entreprise publique a pour objet de gérer les participations publiques détenues dans le capital de Dassault Aviation et d'Aérospatiale). Il y a toutefois débat sur la valeur juridique des droits de vote double.

« Serge Dassault défend légitimement une logique patrimoniale », explique-t-on dans l'entourage du dossier. Mais, rappelle-t-on au mi-

nistère de la défense, « contrairement à 1976 et 1986 où les gouvernements avaient déjà tenté de forcer la main à Serge Dassault, le président de la République s'est formellement engagé sur la voie qui doit mener à un rapprochement des deux groupes ». Charles Millon, le ministre de la défense, a quant à lui rappelé que « M. Dassault doit se rappeler que son principal client est l'Etat » et a refusé de commander rapidement des Rafales faisant indirectement planer des menaces sur le programme de cet avion.

L'affaiblissement du groupe de Serge Dassault pourrait renverser le rapport de force et le contraindre à se montrer mieux disposé. Jeudi matin, les actions des filiales cotées enregistraient un recul important. L'action Dassault Electronique, signataire du « contrat Carapace », baissait de 7,8 % à l'ouverture. Elle ne perdait plus que 2,2 % à 10 heures 30, mais restait en tête des plus fortes baisses. L'action Dassault Aviation reculait, quant à elle, de 2,1 %.

Christophe Jakubyszyn

A 80 ans, un Français sur dix vit dans l'isolement le plus complet

Une étude de l'Insee sur les conditions d'existence des octogénaires

LES CLICHÉS sur la « retraite heureuse » ont la vie dure. Si le niveau de vie des retraités dépasse aujourd'hui celui des actifs - le revenu moyen des plus de 60 ans a été estimé à 6 900 francs mensuels en 1995 -, passé 80 ans le constat mérite fort d'être nuancé. Une étude de la division des études sociales de l'Insee (Institut national de la statistique et des études économiques), rendue publique jeudi 9 mai, indique en effet que « le bien-être relatif des 60-75 ans contraste avec la fragilité des revenus des plus de 80 ans ».

Les octogénaires sont, pour la plupart, des personnes seules. L'espérance de vie étant plus élevée chez les femmes, ce sont principalement des veuves. Or, à 80 ans, précèdent Marie-Gabrielle David et Christophe Staez, auteurs de l'étude, « le revenu disponible d'une veuve est inférieur de 5 points au revenu de l'ensemble des 80 ans et inférieur de 16 points à celui des plus de 60 ans ». Parmi les femmes âgées de plus de 60 ans, expliquent les chercheurs,

« une veuve sur quatre n'a jamais exercé d'activité professionnelle et ne perçoit qu'une pension de réversion, c'est-à-dire une partie seulement de la pension du mari décédé ».

« AUCUNE ACTIVITÉ COLLECTIVE »
Lorsque ces veuves ont travaillé, leurs droits à la retraite sont généralement peu élevés, en raison d'interruptions de carrière pour élever leurs enfants et surtout « parce qu'elles exerçaient des professions les plus souvent à faible rémunération : 30 % étaient aides familiales d'indépendants, 20 % employées de commerce, 14 % ouvrières non qualifiées ».

L'équation est d'ailleurs valable pour la population féminine dans son ensemble : « La progression de l'activité féminine depuis trois décennies ne s'est pas encore traduite pleinement par l'augmentation des droits à la retraite », souligne l'étude, et « les épouses qui ont exercé une profession ont des retraites inférieures de moitié à celles des femmes célibataires ou divor-

cées ». Deux autres ombres viennent noircir le tableau : la perte d'autonomie et l'isolement. Au total, 11 % des plus de 60 ans vivant en logement ordinaire sont « physiquement dépendants ». Cette dépendance se traduit essentiellement par des difficultés à marcher, dont sont victimes 26 % des personnes de 70 à 74 ans et 57 % des plus de 80 ans. Résultat : « Plus de 30 % des octogénaires restent confinés chez eux, et 8 % ne quittent pas leur fauteuil ou leur lit ».

33 % des plus de 80 ans sans conjoint ne font, en outre, jamais leurs courses, 25 % ne font jamais le ménage, 15 % ne préparent jamais leur repas et 69 % font appel à quelqu'un pour effectuer leurs démarches administratives. 27 % des plus de 60 ans et 56 % des plus de 80 ans déclarent ainsi recourir de façon régulière à l'aide d'un tiers pour accomplir les tâches domestiques quotidiennes. Dans un cas sur trois, cette aide vient d'un membre de la famille et le plus souvent d'un enfant.

La solitude s'accroît avec l'âge. Contre toute attente, près des trois quarts des plus de 60 ans « ne participent à aucune activité collective, que ce soit une association sportive ou culturelle, un club du troisième âge ou un groupement d'anciens ». Plus inquiétant encore, 64 % d'entre eux ne sont jamais « reçus pour quelques jours par des membres de leur famille ou par des amis ». Si le téléphone apparaît comme un moyen de communication très répandu parmi les retraités, 15 % des plus de 75 ans n'ont cependant jamais de relation téléphonique avec leurs proches.

A l'âge de 80 ans, 11 % des Français vivent à domicile dans l'isolement le plus complet. L'entrée en vigueur de la prestation d'autonomie pour les personnes âgées dépendantes, promise par le candidat Chirac pour le 1^{er} janvier, et finalement différée pour des raisons budgétaires, se fait cruellement attendre.

Laurence Folléa